ADIEUX

A L'UNIVERS.

PFXIX 260

ADIEUX

A L'UNIVERS,

OU

MON DÉPART POUR L'AUTRE MONDE,

MAUVAISE PLAISANTERIE,

PAR UN MOURANT

Qui ne fut Membre d'aucune Académie.

A TOULOUSE,

Chez ANTOINE NAVARRE, rue des Tierçaires, n.° 84.

1815.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE

Comme nous vivons dans un siècle où les bizarreries de tous les genres font fortune pendant quelques jours, j'ai cru faire au public un cadeau digne de lui, en livrant à l'impression les rapsodies dont se compose cet ouvrage, qui n'a pas le sens commun. Il réussira peut-être comme tant d'autres qui lui ressemblent. L'auteur me l'a prouvé par les plus beaux raisonnemens du monde qu'il m'a donnés comptant pour ce qu'il me devait. Ainsi, propriétaire de son *Cercueil*, *de sa Fosse*, *de son Testament*, *de son Bavardage* et *de ses Adieux*; laissant à ses vingt-quatre amis les manuscrits qui leur sont spécialement légués, et la jouissance des trois comédies qu'il m'a néanmoins permis de faire imprimer à mon profit, je déclare que j'ai pris toutes les mesures légales pour la garantie de ma triste propriété, et que si cet ouvrage venait à réussir contre toute apparence (ce qui ne ferait pas l'éloge des lecteurs), je poursuivrais sans pitié l'imprimeur qui aurait le courage d'en faire un seconde édition à mon insçu, et le libraire qui mettrait en vente des exemplaires qui ne seraient pas porteurs du présent avis et de la signature suivante.

Cizos

ADIEUX

A L'UNIVERS,

OU

MON DÉPART POUR L'AUTRE MONDE.

MON CERCUEIL.

AVANT de partir pour faire un voyage de quelque importance, il faut toujours préparer ce qui est le plus nécessaire et le plus commode. On va m'apporter mon cercueil, égayons-nous en attendant.

Mes cheveux sont blancs, ma face est ornée de rides nombreuses et profondes ; mes yeux, toujours humides, sont bordés d'une belle écarlate ; mes jambes qui m'ont été si utiles autrefois pour faire tant de sottises quand elles étaient décorées de cet embonpoint qui plaît tant aux femmes qui ont du goût, refusent de faire le service auquel je les avais accoutumées quelque temps après que je fus arrivé dans ce

monde ; mon imagination, qui était si leste, est aujourd'hui sans chaleur, et presque sans vie. Mon sang s'est glacé ou s'est épaissi ; il ne bouillonne plus devant ces objets de tous les genres qui le mettaient jadis en mouvement avec tant de facilité. Ce sexe ingrat qui m'avait si souvent séduit, a la barbarie de ne plus se laisser séduire par moi. Mes amis en me voyant disent tout bas : *Il est bien vieux le bon homme, il partira bientôt*..... Mes ennemis rient d'avance de mon dernier soupir. La goutte, l'asthme, les catarres, et cent autres bagatelles, me disent en leur langage dur et piquant : *Tu n'es plus de ce monde, et nous t'en ferons bien sortir*.... L'hiver me tue ; le printemps n'étale devant moi que des fleurs flétries et sans couleur. L'été m'accable, et l'automne me dit aussi : *Mes fruits et mes vins ne te donneront plus une nouvelle vie.... il faut partir*..... Eh bien, partons, et partons gaiement. Ma foi, mon cercueil ne pouvait arriver plus à propos. L'artiste, entrepreneur général des cassettes funèbres, interrompit mes réflexions amusantes en déposant à mes pieds celle qui m'était destinée : elle était faite avec goût ; cela flatte toujours un amateur.

Je disais en moi-même : Le bon homme qui vient de gagner de l'argent en bâtissant ma dernière demeure, doit être fort étonné d'avoir reçu d'un homme vivant l'ordre de lui prêter son ministère... Quelle diable d'idée, demander

son cercueil quand on vit encore tant bien que mal, et rire en le voyant !.... Il y a des hommes bien originaux sur la terre. J'aurais parié que M. Rabotin, le plus célèbre des menuisiers de ma rue, parlait ainsi en lui-même en posant son chef-d'œuvre, et je crus devoir lui dire pour fixer ses idées :

Eh ! mon ami, qu'a donc de si terrible un cercueil ? Quatre morceaux de bois réunis figurent aussi bien dans le nombre des objets de tout genre qui se créent d'eux-mêmes, qu'on fabrique avec tant de plaisir et de peines, et qui se pulvérisent tous ensemble, ou les uns après les autres, dans ce bas monde, que de belles pyramides, des statues, des palais et des livres. Tout cela vient à peu près de la même manière et de la même source, et disparaît un peu plutôt, un peu plus tard. Ces objets sont comme des inscriptions gravées en caractères lisibles qui annoncent dans tous les pays que la mort seule a une vie toujours active, et qui ne finit pas.

Les pyramides disent silencieusement, et le répètent depuis le jour où elles furent élevées : *Ceux qui posèrent nos bases ne sont plus, ceux qui aiguisèrent nos pointes ne sont plus, et nous-mêmes dans quelques jours nous ne serons plus... Cela est aussi sûr*, disent-elles encore, *qu'il est évident que vous qui nous admirez ne tarderez pas à confondre vos cendres avec nos débris.*

L'artiste fit un soupir.

Les statues s'écrient, sans étourdir nos oreilles, qu'elles représentent des hommes qui trompèrent, pillèrent et tuèrent leurs semblables pour faire leur bonheur, et furent ensuite se réunir aux cadavres de leurs victimes pour former d'un commun accord cette poussière qui couvre nos souliers dans la belle saison.

L'artiste fit la grimace.

Les palais ne sont-ils pas des cercueils du genre le plus noble ? Des milliers d'animaux de toutes les espèces n'y reçoivent-ils pas la vie et la mort, sans compter les maîtres, les maîtresses, les valets, les amis qui y viennent dîner, les flatteurs qui font fumer l'encens qui les embaume et les empoisonne, les solliciteurs de places, de protections et de crédit ? Tout cela, comme les vers dans le fond des tombeaux, ne dévore-t-il pas aussi des milliers de cadavres arrangés sur des tables avec le goût le plus délicieux du monde ? Eh bien, cela parle comme les pyramides et les statues.

L'artiste fit un signe d'approbation.

Eh ! que ne disent pas les livres, quoiqu'il y en ait tant qui ne disent rien comme tous ceux que j'ai eu la bêtise de faire moi-même ! Génie mort, cœur *idem*, réputation *idem*, crédit *idem*, désespoir de l'auteur, ruine de l'imprimeur, ennui du lecteur.... voilà pour les livres qui ne disent rien, mais qui cependant parlent

beaucoup à la raison du sage, en amusant quelquefois les foux. Ils restent morts dans un magasin, entassés comme des ossemens dans un cimetière, ou s'ils sont, quoique sans vie, exposés au grand jour, ce n'est que chez l'épicier, ou sur le quai de la Ferraille.

L'artiste se mit à rire.

Pour les bons livres, c'est différent; ils sont comme vous et moi, et nos camarades mâles et femelles; ils ont une ame et un corps : leur ame vit éternellement (un peu moins que la nôtre cependant); mais les volumes, qui sont leurs corps, naissent, s'usent, se détruisent, et sont remplacés par d'autres qui leur ressemblent et s'en vont à leur tour. C'est aussi le sort des cercueils, ou de marbre, ou de plomb, ou de pierre, ou de bois. Tout cela vient je ne sais comment, et s'en retourne de même.

Oui, mon cher Rabotin, voir un cercueil, des pyramides, des statues, des palais et des livres, c'est toujours voir de la poussière sous des formes différentes; ainsi vous dont les cendres seront peut-être un jour immédiatement confondues avec les miennes, si je ris, riez comme moi, et croyez qu'un cercueil est un objet très-agréable pour celui qui a de la raison, du goût, et qui aime la paix.

L'artiste fronça les sourcils.

J'étais en train de m'égayer; je m'assis sur mon cercueil pour être plus facilement disposé

à rire, et je donnai l'essor à mes réflexions amusantes.

Dites-moi, bon homme (le bon homme était planté comme un piquet, les bras pendans et les yeux fixés sur moi), combien de fois avez-vous envoyé votre femme au diable ?

Oh ! ça ne peut pas se compter, monsieur.

Combien de fois avez-vous juré contre vos pratiques qui n'avaient pas d'argent à vous donner ?

Trois ou quatre fois par semaine, plus ou moins, monsieur.

Combien de fois avez-vous donné des soufflets à M.lle Rabotine votre fille, qui a de si beaux yeux, et qui aime tant que les jolis garçons de votre boutique le lui disent ?

Pas aussi souvent qu'elle le mériterait, monsieur.

Combien de fois avez-vous distribué des coups de pied dans le derrière au petit Rabotinet votre fils, qui au lieu de travailler va faire tous les soirs l'aimable auprès de Perrette votre agaçante voisine ?

Oh ça, c'est naturel ; je faisais autrefois de même, monsieur.

Combien de fois avez-vous maudit ce cabaretier qui pour du vin vous donne du poison, et qui ne veut pas encore vous faire crédit ?

Six fois par jour, monsieur.

Combien de fois avez-vous souhaité la mort à ce créancier qui fit vendre vos meubles, et

vous enleva en un instant, pour une petite somme dont vous lui étiez redevable, le fruit de dix ans de travail, d'angoisses et de sueurs ?

Vous le connaissez ! c'est moi qui ai fait son cercueil, et je n'ai jamais pris tant de plaisir à l'ouvrage, monsieur.

Combien de fois l'amour qui en fait de si belles et en si grand nombre aux pauvres humains, a-t-il déchiré votre cœur, parce que vous n'étiez pas aussi joli, aussi grand, aussi bien fait que le compère Grosbois qu'on n'avait pas encore vu quand on vous vit, ou parce que vous n'aviez pas autant d'argent que M. Sutor le tailleur du coin, ou parce que vous n'étiez pas aussi aimable que M. Croquan ce procureur si célèbre que servait votre gentille et vigoureuse maîtresse ?

Mon Dieu, que vous êtes bouffon, monsieur!

Combien de fois, le corps accablé de lassitude, êtes-vous allé vous coucher sans avoir pu donner une occupation utile et agréable à votre estomac ?

Oh ! quand ça m'arrivait, si j'avais eu de quoi payer un bon verre de vin.... ça soutient toujours le cœur d'un honnête homme, voyez-vous, monsieur.

Combien de fois M. Croquan dont je viens de parler, n'a-t-il pas attrapé votre argent pour vous faire payer par ce créancier qui ne vous paya jamais, parce qu'il payait ledit procureur,

qui, sans que cela parût, était devenu le sien ?

O que c'est bien dit ! Ils sont tous comme cela les procureurs ; pour de l'argent, ils le sont de tout le monde, monsieur.

Combien de fois la maladie, votre médecin et votre apothicaire, ont-ils attenté à votre vie, la première par les douleurs, le second par ses ordonnances, le troisième par ses qui-pro-quo ?

Toutes les fois que j'ai eu affaire à eux, monsieur.

Ajoutez, pauvre homme, à ces petits inconvéniens les espérances trompées, les faux amis, les calomnies, les méchancetés, les maux qu'on prévoit, ceux qu'il est impossible de prévoir, et la certitude déchirante d'avoir un jour besoin d'un cercueil, et vous verrez que lorsque cette aimable cassette se présente, tout est fini, et ne reviendra plus.

Ma foi, c'est vrai ; vous me donnez presque envie de faire la mienne, monsieur.

Mon ami, nous faisons sur la terre un voyage plus ou moins long, mais toujours très-court et très-fatigant. Les peines d'esprit, les tourmens du cœur, les maux du corps, les fatigues de tous les genres, tout cela s'engouffre dans le coffre, et dort avec nous. On ne ramasse plus par ci par là quelques fleurs ; mais aussi on n'est pas empoisonné, trompé, pillé, et l'on ne craint plus l'arrivée de la boîte funèbre. L'ame

s'en va où elle doit aller, et le corps qui fut bousculé en tout sens, et toujours aux prises avec les douleurs et les besoins, s'étend avec délices sur la planche du fond, s'appuie avec grâce sur les planches latérales, et la planche supérieure le met à l'abri du vent, des grimaces des amis et des ennemis; il ne craint plus les voitures qui roulent, les maisons qui tombent, la foudre qui éclate, la maladie qui le dévore, les excès qui le tuent, les médecins qui ressemblent aux excès, les voleurs qui le pillent, les jaloux, les sots et les calomniateurs qui le dessèchent, les gens d'affaires et les usuriers qui l'affament....

Comme vous dégoisez ça! c'est pis qu'un prédicateur, monsieur.

Oui, mon cher, la vue de mon cercueil me réjouit à un point....

C'est que ça vous est tapé dans un genre dont je peux bien dire que.... monsieur.

Voyons s'il me va bien.

Quoi! vous voulez essayer, monsieur?

Eh! pourquoi pas? Comme un petit maître, j'aime à me parer de ce qui est nouveau pour moi.....

C'est justement ma taille. Vous avez du talent, dis-je à l'artiste Rabotin, et vous n'imitez pas les tailleurs qui rognent toujours l'étoffe.

Oh! dans ces sortes de choses il faut toujours que l'on soit à son aise, monsieur.

Je vous souhaite, mon ami, toutes les pratiques que vous méritez ; et si à l'instant tous ceux dont la vie est inutile au monde avaient besoin de leurs cercueils, je verrais avec plaisir qu'en rendant service à l'humanité, ils feraient votre fortune.

Oh ! je serais trop riche. Où faut-il le placer en attendant que vous vous en serviez, monsieur ?

A côté de mon lit : je lui parlerai tous les soirs ; il me consolera des maux de la journée.

L'artiste partit stupéfait, et je l'entendis ensuite rire aux éclats sur mon escalier..... Je fermai ma porte, je me mis à genoux aux pieds de mon cercueil ; j'adorai mon Dieu, et dormis comme un ange.

MA FOSSE.

CE n'est pas le tout que d'avoir son cercueil tout prêt, et de mourir, il faut encore un lieu de résidence définitive, agréable et commode. J'allai voir le fossoyeur en chef, ce fidèle ami des médecins ; je le trouvai dans son atelier, l'instrument de son art à la main.

Adieu, M. Taupinière.

Monsieur, votre valet.

Toujours la main à l'ouvrage ?

Oui, monsieur, la faculté travaille beaucoup cette année. Eh ! que venez-vous faire dans ma boutique ?

Réclamer tes talens.

Est-ce que quelqu'un de votre famille a reçu son passe-port de M. Meurtran ?

Non, c'est pour moi. Je suis mort, mon ami.

Je suis bien aise de l'apprendre de votre bouche ; mais cependant j'ai de la peine à vous croire, quoique vous ne ressembliez pas mal à ceux qui viennent prendre quelque repos ici.

Je fais semblant de vivre, mon cher, et voilà tout. Il me faut une fosse tout de suite.

Avez-vous prévenu M. le curé ?

Pas encore ; mais c'est lui qui m'a donné mon médecin : tu dois comprendre que c'est comme s'il était prévenu.

C'est juste, l'un ne marche jamais sans l'autre.

Parlons sérieusement.

C'est le cas.

Il faut que tu me fasses une jolie fosse.

Je n'en fais jamais d'autres. Demandez à mes pratiques ; aucune n'a encore porté la moindre réclamation contre moi. Oh ! j'ai cela de bon, c'est que je contente toujours mon monde : c'est ainsi qu'on obtient une confiance honorable et solide.

C'est fort bien raisonner. Voilà la longueur de mon cercueil.

Il est fait ?

C'est un chef-d'œuvre.

Vous êtes homme de précaution ; mais vous ne voulez pas vous faire caser encore ?

Quelqu'un de ces jours : regarde-moi.

Il est vrai que vous ne pouvez aller bien loin.

Tu vois que la nature a déjà épargné beaucoup de peine au médecin que le curé m'a donné.

Oui, je vois qu'il ne faut plus qu'une petite ordonnance. Allons, monsieur, dès que j'aurai fini neuf fosses, et si une vingtaine de malades de mes amis retardent leur départ malgré les ordres de la faculté, votre affaire sera terminée en un tour de main.

Si tu me places bien, tu auras l'étrenne.

Je vous donne le choix du lieu.

C'est honnête.

Voulez-vous celle-ci? Vous serez à côté d'une femme charmante; cela fait toujours plaisir.

Son nom?

M.me Aventurin.

C'est elle qui demeure là?

Depuis trois mois. Oh! ce n'est pas du petit numéro, c'est du friand.

On dit qu'elle a fait faire bien des sottises celle-là.

Elle n'en a pas mal fait aussi.

C'est ce que tout le monde dit.

En achevant cette fosse, je vous raconterai son histoire, si cela vous amuse.

Je le veux bien.

Histoire de madame Aventurin.

« Elle était fille d'un savetier célèbre au coin » de la rue Cherche-Midi. Sa mère vendait des » pommes; elle vendait des topinambours dans » les plus beaux quartiers de Paris.

» La petite Manon était jolie et fringante, et » de bonne heure elle eut une grande connais- » sance du monde, un esprit développé, un » cœur ouvert, une sensibilité exquise, et une » grande affection pour l'argent et pour ceux » qui en donnent.

» Elle vint à Bordeaux avec un beau monsieur » qui aimait à faire voyager les filles qui avaient » des dispositions heureuses : mais il lui arriva un » petit désagrément ; il ne se trouva plus le sou » quand il mit pied à terre, et le contraire » advint à la jolie voyageuse, qui se trouva » beaucoup plus riche que lorsqu'elle était » partie. C'est ce qui prouve qu'une jolie femme » gagne toujours quelque chose à voyager.

» A peine fut-elle logée, qu'un garçon per- » ruquier qui s'était fait négociant après avoir » été prêteur sur gages, se prosterna devant » elle, et l'adora. Comme il fit les choses en » conscience, Manon en devint folle, et pour » lui faire honneur, elle s'appela *Félicité*.

» Un petit contre-temps survint : le négociant » fut estampillé, et partit pour Rochefort avec » un brevet d'espalier sur les galères de » France. M.lle *Félicité*, au désespoir, vint à » Lyon. En changeant de ville, elle crut qu'il » était décent qu'elle changeât aussi de nom. » Elle fut connue aux secondes loges sous celui » de M.me *Vatenvoir*. Un nouveau nom donne » toujours aux bergères ambulantes une fraî- » cheur nouvelle.

» Tous les amateurs surent bientôt *qu'elle était* » *la veuve désolée d'un marquis mort victime des* » *troubles de sa patrie, et dont la fortune avait* » *disparu au profit de certain philosophe*.... Vous » savez qu'il fut un temps où beaucoup de

» Manons s'affublèrent de grands titres pour » couvrir leurs droits à l'infamie.

» Elle avait des charmes, du jargon, une » expérience délicieuse, et ce fond de bonté » que les hommes charmans, vieux ou jeunes, » sont très-fâchés de ne pas trouver dans cer- » taines femmes à vieux préjugés.

» M. Finfin, honnête marchand de bijoux, » après avoir été brocanteur de contrats, de » créances, et grand procurateur de places et » de protections, ayant un cœur sensible et la » bourse pleine, vit madame la marquise, la » trouva délectable, fit ses conventions, man- » gea tous ses bijoux, fit banqueroute, mourut » à l'hôpital, et M.me *Vatenvoir*, cassette pleine, » minois enchanteur, talent admirable, audace » à l'avenant, arrive à Montpellier sous le nom » de M.lle *Roulette*.

» Faire quelques levées préparatoires, ruiner » un jeune magistrat, manger l'étude d'un pro- » cureur, relever les affaires du plus beau dan- » seur du monde, et partir ruinée après avoir » brouillé deux amis, dont l'un tua l'autre parce » qu'il fut jaloux d'un bonheur dont il jouissait » également et au même prix.... tout cela fut » l'affaire de trois mois.

» Sa spéculation sur Montpellier n'ayant pas » eu le brillant résultat qu'elle en attendait, elle » part pour Toulouse; et la belle *Clorinde* (c'est » ainsi qu'on la nomma dans cette ville) en un

» mois confisque la pension d'une douzaine » d'étudians, la bourse d'un usurier retiré du » service, devenu sensible pour la première » fois, et jouissant de cette honorable consi- » dération qui ne s'accorde aujourd'hui qu'à » l'homme qui a su faire fortune à quelque prix » que ce soit; cause du trouble au spectacle, en » transmettant à l'une de ses amies le soufflet » qu'elle venait de recevoir de l'un de ses amis; » fait une retraite d'un an dans une maison très- » honnête où les Manons ont l'habitude de se » délasser pendant quelque temps de leurs » travaux; sort enfin fraîche comme la rose » caressée par un nouveau zéphyr, rechauffée » par un nouveau soleil, humectée des pleurs » d'une nouvelle aurore.

» A peine reparaît-elle sur l'horizon, qu'elle » fait une passion terrible, et devient folle de » M. Aventurin, brave homme, jadis cordonnier » d'un grand mérite, jeté dans le beau monde » après en avoir ruiné une partie en jouant avec » profondeur.

» L'hymen aussitôt alluma ses torches, parce » qu'ils avaient prudemment spéculé l'un sur » l'autre. Mais qui n'est pas sujet à des erreurs? » Le sort tracassa le couple heureux, et ce » diable de dieu des amours eut la barbarie de » s'envoler, parce qu'il vit que les fonds avaient » disparu sur les ailes du plaisir. La discorde » prit sa place. Les reproches succédèrent aux » douceurs,

» douceurs, les coups aux caresses, la misère » à l'abondance. Le mari, pour retrouver la » paix, alla faire la guerre ; un boulet de canon » la lui donna.

» La pauvre M.me Aventurin fit des réflexions, » et pour avoir un surcroît de ressources, » elle se fit revendeuse à la toilette. Elle » spécula sur tout, sur les charmes qui lui res- » taient, sur les amoureux, sur les jolies filles » qui en voulaient, sur les vieillards qui ne » croyaient pas l'être, sur les vieilles qui » aimaient la jeunesse, sur les rendez-vous, sur » les missives d'amour, sur l'acquisition à bon » marché des bijoux qu'elle avait vendus fort » cher, sur leur revente aux jolies personnes » qui se vendaient elles-mêmes pour en avoir.... » Enfin, monsieur, elle marchait à grands pas » vers la fortune et vers la plus honorable » considération : mais le diable l'arrêta dans sa » brillante carrière ; il décocha contre elle une » hydropisie tenace qui paralysa ses talens, et » mit sa bourse à sec. Bref, le feu la rendit veuve, » et l'eau lui donna la mort, ce qui la détermina » à prendre un logement dans mon atelier. »

Ma foi, mon ami, répondis-je aussitôt, je ne veux pas me trouver à côté de cette femme, elle me rendrait peut-être fou après ma mort ; c'est assez de l'être pendant sa vie.

Oh ! vous ne risquez rien, monsieur ; elle a bien changé depuis quelque temps.

Cela se peut ; mais il me semble que la corruption d'une femme de cette espèce survit à sa cendre, et doit empoisonner l'air qui l'environne.

Avant de venir ici, elle avait jeté son venin ; d'ailleurs elle sera sous vos pieds. Si l'on plaçait là pendant leur vie celles qui lui ressemblent, le nombre en diminuerait beaucoup, et bien d'honnêtes gens n'auraient pas l'audace de les mener promener, et par fois de leur donner leur nom ; certaines mères de famille ne leur feraient pas des politesses ; elles n'afficheraient pas autant d'insolence, et ne donneraient pas les signaux de la débauche à la croisée d'une maison où logent de jeunes, jolies et sages demoiselles.

Avis aux propriétaires des maisons, n'est-ce pas, mon ami ?

Eh ! oui, monsieur : tant qu'on ne rougira pas de confondre les honnêtes femmes avec celles qui ne le sont pas, on courra très-souvent le risque de se tromper. Je ne suis qu'un fossoyeur, parlant par respect ; mais si j'étais autre chose, puisqu'il le faut, une ou deux rues seraient consacrées à la peste, et je ne souffrirais pas qu'elle fût répandue dans tous les quartiers d'une ville.

C'est fort bien raisonner. Et quels sont les autres personnages que tu prétends me donner pour voisins ?

Un médecin, un procureur, une dévote....

Quel voisinage !

Oh ! vous reposerez en paix. Le médecin n'aura plus de droits sur vous ; il ne pourra vous donner ce que vous aurez probablement reçu d'un autre. Vos héritiers auront touché le magot ; le procureur ne vous cherchera pas chicane. Pour la dévote, la grimace qu'elle fait aujourd'hui ne peut tromper personne.

Tenez, donnez-vous la peine de vous asseoir sur cette tombe brisée qu'habitait autrefois une femme charmante dont tout le monde raffolait, et qui mourut de désespoir de n'avoir pu trouver un mari après avoir trompé cent amans ; je vous raconterai les histoires du médecin, du procureur et de la dévote, sans interrompre mon travail. Ce petit babil adoucira mes fatigues, et vous donnera l'occasion de vous acclimater.

La vue du local m'égayait, et je pris place.

Histoire du médecin Farfadet.

« J'aimais beaucoup M. Farfadet ; je lui ai de » grandes obligations. C'est lui qui me fit nom- » mer fossoyeur pour le seconder dans ses tra- » vaux, et je lui dois la plus grande partie de » mon aisance. Il était très-savant, et la preuve, » c'est qu'il ne croyait pas à ce fatras de maladies » qui font vivre tant de médecins aux dépens de » la vie de tant de fous qui s'en croient attaqués. » Les crises les plus effrayantes n'étaient pour

» lui que des caprices de la nature. Il avait » découvert cela. Il ne regardait l'agonie que » comme un simple assoupissement plus ou » moins laborieux. Il ne croyait qu'aux morts » subites, et quand il en arrivait une, il ne se » trompait jamais sur le remède qui l'aurait » immanquablement prévenue. Il étudiait sans » cesse la nature, et disait qu'elle en savait plus » que toutes les facultés passées, présentes et » futures. En cela, il faut le dire, il pouvait se » tromper; car enfin le bonnet de docteur n'est » pas une bagatelle.

» Les apothicaires qui ne recevaient ses » ordonnances qu'après la mort de ses malades, » publiaient que si sa méthode était excellente » pour les héritiers, elle nuisait beaucoup à la » pharmacie, et empêchait les progrès de l'art; » ils ajoutaient malicieusement aussi que le » commerce en souffrait. Ils n'avaient pas tort, » le commerce est le nerf des états; on en a vu » périr faute de casse, de sené et de rhubarbe.

» Il avait, à ce qu'on dit, une bibliothèque » superbe; on assurait cependant qu'elle ressem- » blait à celles de beaucoup d'avocats qui ornent » le cabinet sans meubler la tête des maîtres. » Quoi qu'il en soit, sa réputation était excel- » lente; aussi payait-il généreusement les fai- » seurs de réputations. C'était encore un trait » de ressemblance qu'il avait, dit-on, avec » certains avocats qui ne sauraient pas s'en faire

» une tout seuls. D'ailleurs il faisait les plus jolis » calembourgs du monde, marchait droit, » coiffé et poudré dans la perfection. Plus il y » avait de morts subites, plus sa gloire augmen- » tait, parce que s'il avait pu la prévoir, disait- » on, il l'aurait empêchée d'arriver.

» Un fournisseur tombe malade d'une indi- » gestion. Le docteur laisse agir la nature, qu'il » étudie et veut prendre sur le fait. Au bout » de quinze jours, ce pauvre homme meurt de » mort subite. M. Farfadet ordonne un éva- » cuant, et tout le monde s'écrie : C'est bien » ordonné. Sans la mort subite, l'évacuant » aurait fait merveille. C'est depuis ce temps-là » qu'on a prétendu qu'il serait bon de faire » prendre tous les ans un évacuant aux four- » nisseurs pour prévenir les morts subites.

» On ne parlait plus que du médecin qui le » premier étudiait bien la nature, et qui ne » s'occupait pas de la fortune des apothicaires.

» Une jeune demoiselle très-honnête prend » un embonpoint extraordinaire, et ce qu'il y » a de singulier, c'est que plus elle engraisse, » plus son joli visage se flétrit. On appelle le » docteur qui étudie la nature ; au premier coup » d'œil, ce qui est admirable, il répond du salut » de la malade, qui ne l'est pas pour lui. *Ce n'est*, » dit-il, *qu'une espèce d'extravasation de quel-* » *que liquide qui reprendra son cours de lui-même* » *quand la nature le jugera convenable ;* et il fit

» là dessus des raisonnemens superbes.... Mais » cela ressemble à une hydropisie, s'écrient les » honnêtes parens qui toujours avaient été char- » més de la sagesse de leur fille chérie... *Oui ;* » *mais sachez qu'entre l'extravasation abdomi-* » *nale d'un liquide et l'hydropisie, il y a une très-* » *grande différence ; nous savons cela nous autres* » *qui étudions la nature. Et d'ailleurs, comme le* » *dit Hypocrate, plusieurs causes opposées* » *produisent les mêmes effets. Laissons faire* » *la nature, je la guetterai si bien....*

» La maladie donna à la nature le temps de » réfléchir, ainsi qu'au médecin qui l'épiait. » Enfin elle se décida pour un accouchement, » pendant lequel la chaste malade mourut d'une » mort subite ; ce qui fit beaucoup d'honneur » au grand homme, qui publia aussitôt un » mémoire dans lequel il prouva que sans la » mort subite la jeune personne serait morte » d'une protubérance abdominale, espèce d'é- » pidémie qui s'est manifestée depuis quelque » temps, et contre laquelle la médecine a perdu » son grec et son latin :

» Certain usurier avait ramassé beaucoup » d'or ; il le comptait tous les jours, et chaque » fois il voyait avec plaisir qu'il fallait employer » plus de temps pour compter. Il rentre un soir, » et trouve sur son coffre-fort brisé un billet » ainsi conçu :

» *Grand merci, honorable confrère, des*

» *peines que vous vous êtes données pour nous.*
» *Nous sommes contens de votre zèle et de vos*
» *talens ; nous emportons vos louis d'or, de peur*
» *que quelque larron ne vous les enlève. Nous vous*
» *prions de nous accorder quelque part dans votre*
» *aimable souvenir.*

» Jugez de l'étonnement et du désespoir de » notre homme : il court chez le magistrat. On » doute d'abord du vol, parce qu'on sait que » les voleurs sont de très-honnêtes gens entre » eux. On fait néanmoins des perquisitions ; » mais comme lui ses confrères savaient travailler » dans l'ombre. Il s'agite lui-même avec violence : » courses infructueuses quant aux louis ; mais » il trouve une suffocation. Il aimait M. Farfadet » qui n'ordonnait jamais de remèdes, ce qui » était une pratique excellente pour un avare. » Le docteur étudia la nature toujours incom- » préhensible dans un vieil usurier, et il devina » juste que dans quinze jours, ni plutôt ni plus » tard, la suffocation se changerait en mort » subite. C'est ce qui arriva le même jour où » cette terrible sentence fut prononcée. L'har- » pagon mourut d'une fluxion de poitrine, ce » qui porta au comble la gloire de M. Farfadet, » qui tout en cherchant le remède aux morts » subites, laissait mourir ses malades. Il était au » moment de le trouver ce grand remède, » quand il mourut lui-même en im-promptu. » Les regrets de tous ceux qui doivent mourir

» subitement l'ont accompagné jusqu'ici, et ne » cessent de voltiger autour de son tombeau. »

Votre Farfadet était aussi fou que les malades qui avaient le courage de sen servir.

Oh ! monsieur, n'en dites pas de mal ; s'il eût vécu encore dix ans....

Votre fortune serait faite, n'est-ce pas, M. le fossoyeur ?

Que voulez-vous, monsieur, je l'ai pleuré. On aime toujours ceux qui vous font du bien.

Oh ! sans doute, il faut être reconnaissant. Passons à l'histoire du procureur.

Histoire du Procureur.

» Il se nommait Croquan....

» Je l'ai connu ; c'était un égrillard !

» Oh ! oui ; l'honneur des femmes et le bien » des hommes, c'était là sa passion. Il entendait » parfaitement les affaires ; en embrouillant » celles des autres, il ne manquait jamais de » bien faire les siennes. Il ne ressemblait pas à » certain homme d'affaire qu'on connaît, qui » rapprochait deux parties pour en ruiner une. Il » savait assez les aigrir l'une contre l'autre, pour » les ruiner toutes les deux. Il avait des émissaires » secrets dans le camp ennemi qui sans le savoir » recevaient ses conseils, et faisaient des ma- » nœuvres qu'il dirigeait, et qu'il avait le talent » de faire tourner à son plus grand avantage.

» Quand les bourses étaient épuisées, il n'y avait » plus d'incidens ; la cause se jugeait, et lui » seul gagnait le procès, car les deux parties » n'avaient plus rien à perdre.

» Il commença sa carrière de procureur dans » un cinquième étage, rue Vide-Gousset. C'est » là où M.lle Grapin, fille d'un huissier, parlant » avec respect, trouva son lit nuptial, et le » partagea avec lui. Une paillasse formait la » couche ; une vieille robe de procureur, ren- » forcée d'un grand nombre de pièces, et qui » long-temps avait fait l'honneur des piliers des » halles, était la couverture, et servait de draps.

» Au bout d'un an, il descendit au second.

» Au bout de deux, il occupa le premier.

» Au bout de trois, il eut bel ameublement » et gentille cuisinière.

» Au bout de quatre, il acheta la maison.

» Au bout de six, il fut propriétaire d'un » hôtel rue Tripot de Jérusalem, prit une loge » à l'opéra, et pensionna une jolie et très-hon- » nête personne.

» Au bout de sept, grande et petite maison de » campagne furent à lui. Alors il eut célèbre dan- » seuse à son service, et donna de forts jolis sou- » pers aux artistes parlans, chantans et dansans.

» Enfin la fortune voulut le combler de ses » faveurs : sa femme mourut d'un excès d'em- » bonpoint ; mais son bonheur finit là. Il éprouva » enfin l'injustice des hommes.

» On prétendit qu'il enlevait tout à ses con-
» frères, qui ne faisaient plus que glaner où il
» moissonnait à pleines mains. Jaloux de ses
» talens, eux-mêmes le dénoncèrent à l'opinion
» publique comme le procureur le plus adroit
» qui fut jamais. On a beau dire, il y a des pro-
» cureurs très-honnêtes gens ; j'en ai connu. Ses
» collègues firent si bien leur compte, que notre
» homme n'en eut plus à démêler avec ses cliens ;
» il fut rayé de la matricule.

» Croquan connut alors la vanité des choses
» mondaines, et pour vivre philosophiquement,
» il acheta un beau château, fit de grandes dé-
» penses, et malgré ses confrères et l'opinion
» publique, il fut considéré, aimé, respecté,
» parce que, comme c'est reconnu, avec de
» l'argent on a ce qu'on veut.

» Il rencontra un jour une belle dame, veuve
» de cinq maris dont elle avait dévoré la for-
» tune ; mais le grand nom du dernier lui restait,
» et cela valait une dot pour un homme qui,
» comme tant d'autres que nous connaissons,
» avait oublié son premier état dans un magni-
» fique château acquis avec l'argent du public ;
» et quoique M.me de Romanonville fût connue
» pour aimer les beaux laquais, il eut le noble
» courage de l'épouser.

» Un jour.... non, c'était une nuit, un laquais
» qui avait une figure et un port de prince, prit
» la chambre de madame pour celle de la sou-

» brette sans doute. La châtelaine profita de » l'occasion, et fit faire quelque service à » l'Adonis en livrée. Croquan qui avait soupé » chez un ami dont la femme était son amie, » rentra, vit la méprise de son laquais, trouva » singulier que sa noble moitié ne fût pas » encore endormie, chicana sur les mots, sur » les indices et sur l'incident : on se ressent tou- » jours de son premier métier. La châtelaine » qui connaissait mieux les usages du grand » monde que la pratique d'un procureur, et qui » avait l'ame élevée, se venge par un soufflet » vigoureux de la chicane indécente que lui » fait son époux. Croquan au lieu d'être sensi- » ble à cette marque de délicatesse, tombe sur » le serviteur zélé et sur la dame bien servie. » La mêlée s'engage, toute la maison accourt. » La coiffe de madame vole d'un côté, la per- » ruque de monsieur tombe de l'autre ; le » chandelier devient une arme, le sang coule, » et la chandelle s'éteint. Au milieu des cris, » de la désolation et des ténèbres, un bruit » affreux se fait entendre ; un long soupir émeut » les entrailles ; une lumière nouvelle fait voir » l'infortuné Croquan étendu sur le carreau..... » Il était mort d'un *cholera-morbus ;* c'est ce qui » m'a procuré l'honneur de le recevoir dans » mes terres. »

Eh ! pourquoi diable ce pauvre procureur s'avise-t-il d'épouser une noble dame, veuve de

cinq maris, qui aime les beaux laquais et déteste les soupçons ?

Monsieur, quand on a fait fortune aux dépens de tout le monde, on n'est pas fâché de prouver qu'on sait en faire un noble usage. Vous savez que rien ne dédommage du mépris public comme un château et une alliance honorable.

Mais la reconnaissance pour un laquais qui sert à merveille, la délicatesse d'une épouse qui fait tomber la perruque de son mari, donnent par fois le *cholera-morbus*.

Ce ne fut au fond qu'un incident. Des milliers d'incidens avaient fait la fortune du procureur, un incident lui donna la mort ; ce n'était qu'un jeu de cette même fortune.

Mais, mons Taupinière, pour un fossoyeur vous racontez et faites des réflexions....

Monsieur, j'ai un si bon livre sous les yeux ! je le feuillette tous les jours, et je lui dois des lumières qui manquent à beaucoup de savans et de gens d'esprit. Une heure de méditation ici vaut cent ans d'étude ailleurs.

Qui vous apprend toutes ces aventures ?

Les domestiques, quelquefois les meilleurs amis des personnes que je loge. J'aime à les faire jaser ; quand ils sont en train, ils ne manquent pas de faire leur oraison funèbre, et j'en tiens note exacte, parce que je sais qu'ils ne mentent pas comme ceux qui en font de magnifiques ailleurs. Par exemple, l'histoire de M.me Sucrin que je vais

vous raconter, je la tiens d'une personne qui avait à cette dame les plus grandes obligations, et vous allez voir combien elle était reconnaissante des bons offices qu'elle avait reçus de la défunte.

HISTOIRE DE MADAME SUCRIN.

« M.me Sucrin était une femme charmante » quarante-six ans avant sa mort : on raffolait » d'elle. Elle eut quelques petites aventures ; » mais elle avait l'art d'entretenir le doute. » Elle mettait tant de discrétion dans ses » paroles et dans ses démarches, que les uns » la regardaient comme un modèle de sagesse, » quand les autres, on ne sait pourquoi, » s'obstinaient à la regarder comme un modèle » de corruption. Il n'était cependant permis » à personne de rien affirmer.

« Modeste dans ses habits, discrète dans ses » discours, scrupuleuse dans ses devoirs, » meublée avec un goût très-chrétien, si vous » entriez chez elle, certains livres placés avec » adresse frappaient vos yeux ; vous étiez saisi » de la plus respectueuse admiration pour le » choix, et vous preniez aussitôt la plus grande » idée du caractère et du cœur de la belle » Sucrin.

» Elle vivait dans la plus profonde retraite, » et ne recevait dans sa maison que des hom- » mes dont la réputation était faite. Elle ne

» manquait pas un office divin, et de se placer » dans le lieu le plus apparent. Elle édifiait » par son exemple tant de jeunes personnes » qui ne paraissent dans les temples qu'avec » l'intention de dérober à Dieu les jeunes » adorateurs qui y viennent : toujours parée » très-simplement, les uns disaient que c'était » pour faire ressortir sa beauté qui n'avait pas » besoin des secours de l'art ; les autres soute- » naient qu'elle voulait apprendre aux jeunes » mondaines que lorsqu'on se prosterne aux » pieds de son Dieu, on ne doit point donner » à son corps cet appareil qui fixe les regards » et détourne les hommages de leur véritable » destination.

» Elle avait dans les yeux et sur les lèvres » quelque chose de si doux et de si fin, de si » sage et de si piquant, de si mystique et de » si mondain, de si sincère et de si perfide, de » si imposant et de si attractif, qu'on ne savait » qu'en croire. Si on se laissait aller à ce qui » indiquait le plaisir, on se trouvait tout à coup » arrêté par ce qui inspirait le respect, et si ce » dernier sentiment venait à l'emporter, on » enrageait de n'avoir pas saisi telle direction » de l'œil et tel mouvement des lèvres qui » auraient bien plus surement fixé les idées.

» Cette femme qui n'avait qu'un caractère, » et semblait en avoir deux, fut long-temps un » problème ; mais enfin une aventure brisa

» définitivement le masque, qui cependant était » fait de main de maître : il dura quarante ans.

» Une petite boiteuse vêtue de noir, une » croix d'argent pendue à son cou, un bout de » chapelet paraissant à l'ouverture de sa poche, » prenait modestement vos bijoux, prêtait le » dixième de la valeur, et retenait au profit de » l'édifiante Sucrin le triple intérêt de la valeur » entière.

» Cherchiez-vous quelques-unes de ces séances » secrètes dont la corruption fait les honneurs » avec prudence, la petite boiteuse vous ouvrait » mystérieusement la porte d'un petit temple, » où, après avoir déposé votre offrande, vous » étiez admis aux pieds de la déesse Sucrin, ou » quelquefois de l'une de ses suppléantes jouis- » sant dans le monde de la réputation la plus » inattaquable.

» Un jour un homme qui avait fait une ban- » queroute digne de son crédit, de l'éclat de » sa maison, de la célébrité de ses maîtresses » et de son cuisinier, eut besoin d'argent » comptant pour s'en procurer davantage aux » dépens de qui il appartiendrait ; il eut recours » à la petite boiteuse, derrière laquelle se » cachait M.me Sucrin ; il déposa dans ses mains » pour vingt mille francs de diamans qu'il avait » adroitement dérobés aux regards des person- » nes ruinées par ses profondes spéculations.... » Il reçut quatre mille francs, sur lesquels il fut

» retenu cent pistoles pour les intérêts. Les » effets devaient être retirés ou vendus à la fin » du mois fixe. L'honnête homme parut au terme » fatal ; mais les objets étaient vendus, parce » qu'il ne se présenta que le lendemain de la » chute du mois. Tapage, cris, menaces, coups » même ; mais la petite boiteuse était aussi » imperturbable qu'elle était scrupuleuse à » remplir ses engagemens. Avoir recours à la » justice n'était pas prudent ; l'armée des créan- » ciers était là, et le banqueroutier sut alors » qu'il y avait dans le monde des petites boiteu- » ses qui entendaient les affaires aussi bien que » lui.

» Il était veuf. Il vit un jour la respectable » Sucrin entrer dans l'église. Il fut frappé de la » dignité de son maintien, et de quelque reste » de son antique beauté. Il jugea que la dame » était encore assez jeune pour en faire une » espèce d'épouse, et assez vieille pour lui » donner le droit d'espérer qu'elle ne tarderait » pas à mourir, et sur-tout assez riche pour » raccommoder un peu ses affaires.

» Il se place à côté d'elle ramasse vive- » ment son gros paroissien, parce qu'elle » l'avait laissé tomber ; paye sa chaise, parce » qu'il voit qu'elle n'a pas de monnaie ; lui » présente l'eau bénite, parce qu'adroitement » il se trouva plus près du bénitier en sortant ; » lui offre son parapluie, parce qu'il pleuvait,

» et

» et qu'elle n'avait pas le sien ; l'accompagne » chez elle, parce qu'elle se plaint d'un mal au » pied ; demande la permission de lui présenter » quelquefois ses hommages, l'obtient sans » difficulté, et vole chez lui sur les ailes de » l'espérance.

» Il prend des informations sur la dame, car » il était plus prudent que ceux qui avaient fait » des affaires avec lui ; mais il ne reçut, par » hasard, de renseignemens que de ceux qui » ne croient point au mal, et ne le voient jamais ; » et M.me Sucrin, c'est une affaire décidée, » est sage, ce qui était assez vraisemblable vu » son âge, quoique ce ne fût pas le plus essen- » tiel pour lui ; mais elle est riche en bijoux et » en contrats, ce qui était très-important. Il lui » écrit une lettre charmante, et la dame se laisse » doucement aller au doux sentiment qui l'atta- » que, et à celui qui naquit dans son cœur » quand elle eut appris que le Céladon avait » fait une banqueroute excellente, ce qui sup- » posait qu'il devait être fort bien dans ses » affaires. Elle avait aussi une grande prudence.

» Il faut qu'une femme honnête s'établisse » tôt ou tard, dit-elle à part soi, et cinquante » ans est l'âge de faire une fin..... La voilà » décidée, et notre homme est autorisé à faire » sa déclaration dans les formes..... Un billet » sentimental indique l'heure où elle sera reçue. » On arrive le cœur tout brûlant, caressé

» par l'espoir de reparaître dans le monde » avec éclat, et de faire peut-être une nouvelle » banqueroute plus lucrative que la première.... » on entre.... on est ébloui....

» Quoi! par les charmes d'une femme de » cinquante ans, dis-je à l'historien?....

» Non, monsieur, par l'éclat des diamans qui » ornent la tête, le cou, les oreilles et les doigts » de la déesse adorée. Mais l'éblouissement » n'empêche pas l'adorateur de reconnaître les » diamans mis en gage entre les mains de la » petite boiteuse; il reste stupéfait, et revient » à lui pendant que la belle Sucrin admire » l'effet de ses charmes.

» Après les plus jolis complimens du monde, » où le diable ne perdait rien, il s'extasia sur » la beauté des diamans, et demanda le nom » de l'artiste qui les avait taillés et montés, et » quel en était le prix lorsqu'on les acheta.

» *Hélas! ce sont des bijoux de ma mère*, dit » la bonne femme, *morte à la fleur de son âge* » *il y a trois mois; elle me les remit en rendant* » *le dernier soupir....* Et elle fit semblant de » verser quelques larmes.

» *Vous en avez menti, ils sont à moi*, s'écrie » l'honnête homme avec une voix de tonnerre.

» *Ciel! que dit cet insolent? pour qui prend-* » *il une personne de mon espèce?*

» *Pour une voleuse ou une préteuse sur gage,* » *ce qui revient au même.*

» *O mon Dieu, quel scandale on me fait!*

» *Mille noms d'un diable, tu me rendras* » *mes diamans, coquine, ou tu meurs à l'ins-* » *tant.*

» Le banqueroutier était fort vif: grand bruit, » injures réciproques, ou pour mieux dire, » vérités de part et d'autre. Les voisins ac- » courent; la petite boiteuse arrive, et reçoit » un coup de pied, vous devinez où..... Un » commissaire qui passait entend le bruit, et » monte. On crie, on ne s'explique pas. Pour » mettre la paix, et bien connaître l'affaire, » M.me Sucrin dans tout l'éclat de sa parure, » la petite boiteuse avec son coup de pied, et le » banqueroutier avec sa fureur, sont conduits » devant le magistrat compétent.

» Ce magistrat avait certains renseignemens » sur les trois personnages; il profite de l'occa- » sion, et les met à l'abri des coups de soleil. » Par suite, le banqueroutier fait réparation » telle quelle à ses créanciers en payant de sa » personne dans le local où sont réunis ceux » qui n'en payent aucune; la petite boiteuse » est invitée à marcher droit, et la respectable » M.me Sucrin, en dédommagement de la perte » des diamans, d'une bonne réputation, d'un » mari qui avait fait banqueroute, et pour » quelques faits dont le magistrat s'était réservé » la connaissance, obtint une retraite dans une » maison de correction. On prétend que la mort

» seule qui vint trois mois après, pouvait avoir » le talent de la corriger. »

Ah ! mon ami, vous venez de me rappeler certaine personne que je connus autrefois....

Qui ressemblait un peu à M.me Sucrin, n'est-ce pas? Il y en a tant de cette espèce !

Il ne lui manquait que de prêter sur gages, pour que la ressemblance fût parfaite. Ah ! qu'elle était belle et perfide ! Mais il me paraît que vous logez ici toute sorte de personnes.

Cela est vrai, monsieur; mais j'ai le plaisir de voir que dès qu'elles y sont, le plus grand nombre change aussitôt de caractère, et cette métamorphose ne laisse pas que d'être très-amusante.

Par exemple, l'auteur qui n'était, selon les autres, qu'un sot pendant sa vie, aussitôt qu'il est venu se reposer ici devient un grand homme; ses rivaux sont les premiers à le dire, et bientôt les académies, tant bien que mal, font son éloge.....

L'auteur flagorné comme un phénix pendant qu'il vivait, n'est plus après sa mort qu'un imbécille à peu près de la force de ses flagorneurs.

On dresse des autels au ministre qui pendant qu'il vécut n'eut que la haine publique, et l'on brise les statues de celui qu'on adorait.

Tel magistrat était incorruptible. Plutus et Cupidon étaient à cent lieues de son cœur et de sa porte..... Meurt-il, l'un et l'autre jasent et plantent impitoyablement l'infamie sur sa tombe.

Tel autre faisait trembler les criminels quand il montait sur le tribunal ; à peine est-il descendu dans la tombe, que l'on sait qu'avec de l'or on était toujours innocent.

Tel homme d'affaire jouit d'une grande réputation ; rend-il le dernier soupir, on s'étonne d'avoir été aussi facilement trompé par un fripon.

On ne voit dans nos temples que monsieur, madame ou mademoiselle tel ou telle. Le médecin a-t-il écrit ses ordonnances, la mort arrive comme de droit ; la vérité la suit, et trace en grands caractères sur leurs cercueils les mots suivans : Infames hypocrites.

Je ne finirais pas, monsieur, si je voulais parler de tous les changemens que la mort opère. Oh ! c'est vraiment une invention charmante que la mort ; il n'y a pas de magicien qui en sache plus qu'elle. Oh çà, parlons de votre affaire.

Il est temps.

Si vous voulez cependant, je vous raconterai l'histoire....

M. Taupinière, en voilà assez ; vous la raconterez avec la mienne à quelque autre quand je dormirai dans vos terres.

Je n'y manquerai pas. Vous sentez, monsieur, qu'un homme vivant qui fait faire sa fosse, mérite qu'on en parle quand il est dedans. Allons, choisissez vous-même votre place.

Je prends celle-ci ; elle me paraît être dans un coin qui n'est pas encore habité. J'aime la solitude.

Vous savez choisir ; le soleil le dore presque toujours.

C'est ce qu'il me faut : j'aime le soleil ; lui seul depuis que j'existe m'a donné une véritable lumière. Ecoutez bien ce que je vais vous dire....

Vous planterez sur moi un acacia de la plus belle espèce. Il est agréable de reposer à l'ombre d'un arbre joli, riche et odoriférant.

Autour de l'acacia, vous semerez des violettes.

Aux quatre coins de la fosse, vous placerez quelques épis de blé.

Sur les quatre bords s'élèveront des roses.

Les violettes seront l'image des vertus qui embellissent l'obscurité qu'elles aiment.

Les épis de blé diront que l'activité et la sobriété chassent les douleurs et multiplient les jours.

Les roses diront à ceux qui seront étonnés de les voir sur ma tombe, que la mort n'épouvante que le méchant, et qu'elle a des fleurs pour le juste.

Voilà, monsieur, qui fera la plus jolie fosse du monde.

Prends ces arrhes.

Comment diable, six louis d'or ! vous donnez

autant pour venir ici, que d'autres donnent au médecin pour n'y pas venir du tout.

Il y a cette différence entre toi et le docteur, c'est que tu gagnes bien ton argent. Adieu, mon ami ; mets la main à l'ouvrage, tu n'as pas de temps à perdre ; regarde-moi. J'ai d'ailleurs besoin, avant de mourir, de passer quelques instans agréables près de mon dernier domicile.

Demain, monsieur, tout sera prêt. En attendant, par politesse et par reconnaissance, je vous souhaite de longues années.

Je ne te remercie pas de ton souhait. Quand je viendrai gagner mon argent, je ne serai pas anéanti ; j'aurai fait au contraire une bonne affaire ; je serai débarrassé de la plus triste existence du monde, pour en recevoir une autre qui ne finira plus, et pendant laquelle il me sera permis devant mon Dieu d'adorer la vertu, sans avoir à redouter les ridicules et la calomnie.

Vous êtes un brave homme, monsieur.

Mon cher, quand on arrive ici, c'est un grand malheur de ne l'avoir pas été. Adieu.

Je n'ai pas oublié un mot des histoires et de ma conversation avec le bon Taupinière.

MON TESTAMENT.

Mon cercueil est prêt, ma fosse est creusée ; ma tête est calme, mon cœur est sans remords : c'est le moment de faire mes dernières dispositions.

Reconnaissons les bons offices dont nous avons été l'objet pendant notre voyage sur la terre, et qu'une sage proportion sur-tout prouve à ceux qui me survivront la réalité des bienfaits et la grandeur de la reconnaissance.

Ainsi donc, mes bons amis de tous les genres à qui je dois toutes les leçons de l'expérience que j'ai reçue parmi vous pendant mon séjour dans ce bas monde ; honnêtes gens qui l'avez embelli par votre esprit, par vos talens et par vos vertus, recevez les marques de mon souvenir avec autant de joie que j'en éprouve en vous les donnant. Je vais partir ; il est probable que je ne reviendrai plus. Pensez à moi, et croyez que mon plus grand chagrin, en partant, sera de ne pouvoir faire mon voyage avec vous.

En présence du Dieu du ciel et de la terre qui fit tout pour l'homme, qui pour nous dédomm ger des maux qui nous accablent

successivement ou tous à la fois pendant la très-courte durée de notre existence sur un petit morceau de boue, nous a préparé une vie éternelle.....

En présence de tous les hommes bons ou mauvais, gens d'esprit ou sots, riches ou pauvres qui s'agitent en tout sens, et se tourmentent sans trop savoir pourquoi; qui tuent ou se font tuer, qui volent ou sont volés; qui s'élancent vers la fortune qu'ils en aient ou n'en aient pas; qui la saisissent, n'importe les moyens, ou la manquent, n'importe la faute, qui courent après des chimères, et prennent des illusions pour des plaisirs, la sottise pour la sagesse, des habitudes pour la raison, la honte pour la gloire, et les vices pour des vertus.....

En présence de toutes les femmes, cette belle et singulière portion du genre humain qu'on envoie si souvent au diable, et dont on fait souvent aussi des divinités à qui on offre des sacrifices si plaisans quand elles sont jeunes, et que l'on fuit comme la peste quand elles sont vieilles; qui préfèrent aux grâces de la nature les prestiges de l'art qui les défigurent, qui s'honorent de leurs faiblesses, et se parent de ce qui les flétrit.....

En présence de tous les êtres vivans qui reconnaissent leur céleste origine, et qui ne cessent de travailler pour s'en rendre dignes, et pour revenir à leur source....

Je déclare que ce testament est dicté par mon cœur, qu'il est écrit de ma propre main, et que ma volonté bien sentie, bien expresse, est que chaque legs devienne, après ma mort, la propriété de celui qui sera désigné. Je jure que je paye une dette sacrée à celui qui le recevra ; il reconnaîtra facilement le véritable motif qui m'a fait penser à lui dans ce moment agréable et solennel.

Toute ma fortune est dans ma tête, dans mon cœur et dans un certain nombre de manuscrits. Je dois à mes chers contemporains le bonheur inappréciable d'avoir su me passer de tout ce que les autres cherchent avec tant d'empressement, et qu'ils acquièrent presque toujours aux dépens du bon sens et de l'honneur.

Ainsi donc pour n'avoir plus rien à faire avant de partir pour l'autre monde, et pour donner à mon cœur un temps convenable pour faire les préparatifs du voyage ; plein de sens et de raison, je le crois du moins, parce qu'on en a toujours beaucoup plus sur le bord du tombeau que sur la route qui y conduit, et voulant librement, sans captation aucune, laisser à ceux que j'en ai reconnus dignes des preuves non équivoques de mon estime, de mon admiration, de mon amitié et de ma reconnaissance, mais des preuves proportionnées à ma fortune, et pleinement conformes à leurs goûts et à leurs caractères...

Je donne et lègue à monsieur A.... libraire, le manuscrit sous le numéro 1, ayant pour titre :

MANUEL DU LIBRAIRE.

(Je place le sommaire de chaque ouvrage dans mon testament, pour qu'au premier coup d'œil on ait une idée qui en fasse ressortir le prix, et pour garantir à mes légataires, autant qu'il m'est possible, la propriété de l'esprit dont je leur fais cadeau.)

SOMMAIRE.

Tout homme qui écrit ne doit viser qu'à la gloire et à l'honneur inoui de se voir imprimé...

Tout honnête libraire, au contraire, ne doit viser qu'au profit, l'auteur dût-il mourir de faim....

Art de vivifier l'amour propre des auteurs....

Art d'en tirer parti pour leur donner le moins d'argent possible....

Art, avec peu de matières, de faire imprimer de gros volumes, et de vendre peu de chose pour avoir beaucoup d'argent....

Principes pour vendre le triple des exemplaires convenus, et pour que les auteurs se trouvent trop heureux de retirer le produit net de la trois cents vingt-unième partie....

Manière de tripler les frais de débit sans que cela paraisse.

Règles générales à suivre pour saisir le

moment où l'auteur est obligé de céder son manuscrit à quelque prix que ce soit....

Méthode facile pour faire tomber par une correspondance ingénieuse, un ouvrage dont on n'aura pu faire l'acquisition au prix qu'on voulait....

Moyens pour donner une grande réputation à un écrit qui n'a pas le sens commun....

Art de saisir la pensée entière d'un manuscrit qu'on aura trouvé trop cher, et de faire traiter le même sujet à bon marché par un auteur à tant la page, et de la faire circuler sous un autre titre, sans que l'auteur volé puisse s'en plaindre...

Du droit qu'a le *parfait libraire* de tirer parti par échanges, et à son propre profit, de la moitié d'une édition qu'on feindra de n'avoir pu vendre au profit de l'auteur....

Preuves que les libraires qui ont vendu les exemplaires d'un ouvrage depuis un an, peuvent pendant les cinq années suivantes se dispenser d'en restituer l'argent à l'auteur propriétaire, et qu'il a le droit de le faire valoir à son profit.

Moyens d'avoir à bon marché les exemplaires d'un ouvrage nouveau, en annonçant sans malice à ceux qui en demandent qu'on ne tardera pas à l'avoir à moitié du prix qu'on en exige justement, quoiqu'on sache bien le contraire.

Art de multiplier consciencieusement les

exemplaires d'un ouvrage qui prospère, ou d'en faire plusieurs éditions, quoiqu'on n'ait acquis que le droit d'en publier une.

Ce manuscrit, orné de notes et d'exemples nombreux de la probité et des talens de certains libraires, et même de certains imprimeurs, sera très-utile aux jeunes gens qui se dévouent à ce genre de commerce, et servira beaucoup aux auteurs qui, avant de prendre la plume voudront se fixer sur les profits immenses et sûrs que procurent le génie, l'amour de la gloire, les veilles, et les critiques bonnes ou mauvaises.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur B.... qui vient d'embrasser l'honorable et lucrative profession d'auteur, le manuscrit numéro 2, ayant pour titre:

MÉMOIRE POUR SERVIR A L'HISTOIRE DES AUTEURS EN TOUT GENRE.

SOMMAIRE.

Utilité de la rage d'écrire....

Avantages de la mémoire pour tous ceux qui n'ont pas de génie....

Petite grammaire à l'usage des savans et hommes de lettres qui n'en ont nulle idée....

Histoire des auteurs qui ont fait quelque fortune, chapitre d'une demi-page....

Histoire des auteurs qui ont enrichi leurs libraires : ce chapitre est très-long....

Tableau touchant de la bonne foi des écrivains entre eux....

Actes vertueux de tous ceux qui publièrent des traités sur la morale....

Véracité des écrivains qui sans sortir de Paris firent des voyages dans les quatre parties du monde, par mer et par terre, et qui nous ont raconté ce qu'ils ne virent jamais....

Art de faire un mauvais roman d'une histoire, et de faire une histoire d'un mauvais roman....

Méthode excellente pour se servir des pensées des autres, et pour en avoir tous les honneurs....

Art de trouver des titres qui font la fortune des ouvrages qui ne valent rien....

Tableau d'un nombre prodigieux de pièces de théâtre anciennes, à l'usage des auteurs qui font des comédies nouvelles....

Réflexions générales sur la modestie des auteurs....

Critiques lumineuses, piquantes et très-justes de tous les prétendus grand hommes de la Grèce, de Rome et de Paris, tels qu'Homère, Platon, Démosthène, Aristote, Hésiode,

Xénophon, Socrate, Sophocle, Euripide, Plutarque, Cicéron, Tite-Live, Tacite, Quintillien, Virgile, Horace, Juvenal, Charron, Montaigne, Bossuet, Massillon, Corneille, Racine, Boileau, Molière, Newton, d'Agueseau, Pascal, Montesquieu, Buffon, Voltaire, J. J. Rousseau, et autres de cette étrange espèce....

Preuves qu'ils ne savaient ni penser, ni écrire...

Grande liste des auteurs vivans, philosophes, poëtes, orateurs, historiens, savans de tous les genres qui valent mieux qu'eux. Preuves de leur supériorité, puisées dans leur propre opinion et dans celle de leurs amis....

Eloge des auteurs à systèmes nouveaux; leur influence sur le bonheur des hommes par les services signalés qu'ils leur rendent tous les jours; leurs grandes découvertes. Preuves que sans eux nous tombions dans la barbarie....

Aperçu général sur nos publicistes vivans; profondeur de leurs idées, pureté de leurs intentions, désintéressement de leurs cœurs; tarif des pamflets, biens qu'ils opèrent....

Art de faire des préfaces qui dédommagent les lecteurs des plaisirs qu'ils ne trouvent pas en lisant les ouvrages....

Modèles d'épîtres dédicatoires en tout genre, propres à faire tourner les têtes aux Mécènes, et à procurer des protecteurs et de l'argent à ceux qui les signent.

Cet ouvrage que les jeunes gens qui voudront se lancer dans la carrière des lettres feront très-bien de se procurer, leur prouvera que des vers et de la prose répandus à flots sur le papier, font la gloire et la force de l'état, et procurent immanquablement la fortune, la considération et le bonheur; que s'ils veulent sur-tout que leurs noms passent sans accident à la postérité, ils doivent bien se garder d'imiter les anciens; qu'ils doivent penser et écrire comme la plupart des nouveaux. Cela est d'ailleurs beaucoup plus facile et plus à la portée du plus grand nombre des lecteurs du jour.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur C.... secrétaire perpétuel d'une académie inconnue, le manuscrit numéro 3, ayant pour titre :

COUP D'ŒIL SUR CERTAINES ACADÉMIES.

SOMMAIRE.

Tableau des ouvrages sortis de ces académies, et que personne ne connaît encore....

Sans elles, le bon goût serait perdu en France, comme on le verra par les écrits qu'elles publieront dans cinq ou six cents ans plus ou moins....

Nécessité

Nécessité pour un académicien de ne pas écrire, et d'annoncer et faire dire dans tous les salons et dans les cafés, qu'il achève un ouvrage dont il n'a pas encore trouvé le titre....

Effet merveilleux de cet usage pour la gloire du corps illustre auquel il appartient, et pour sa propre réputation....

Principes pour avoir l'air naturel d'un membre d'académie....

Utilité de la morgue....

Avantages du pédantisme....

Art de citer les pensées des autres, et de faire croire qu'on en est l'auteur....

Pensées banales à l'usage de certains académiciens....

Moyens pour juger sans erreur les ouvrages envoyés aux concours....

Méthode à suivre pour faire triompher le concurrent qu'on protège, aux dépens de l'homme qui mérite le prix, mais qui n'a pas de protecteur....

Art d'écarter du fauteuil l'homme à talent qui offusque ceux qui n'en ont pas....

Moyens pour se passer, en lisant en public, d'esprit et d'ame, et de défigurer les ouvrages sans le faire exprès....

Réflexions générales sur les causes des bâillemens et du sommeil des auditeurs dans les séances académiques....

Recette pour se faire applaudir dans les pas-

sages convenus des ouvrages qu'on a par hasard composés soi-même....

De la galanterie académique. Nécessité de donner la préférence aux jolies femmes pour la composition des auditoires : le talent se fait mieux reconnaître que s'il était composé de gens instruits....

Précautions à prendre pour que ceux qui sont chargés d'applaudir et de crier : Ah ! QUE C'EST BEAU ! soient convenablement placés pour ne pas manquer les effets....

Conduite à tenir envers les membres reçus, afin d'être reçu à son tour.... dire du mal des collègues, accorder *un peu* de talent à celui qui en a beaucoup, n'en reconnaître *aucun* dans celui qui n'en a *qu'un peu ;* faire semblant de voir un Corneille, pour le moins un Racine dans celui qui a fait quelque mauvaise tragédie, un Molière dans le faiseur de comédies, un Thomas dans le fabricateur d'éloges, un Delisle dans un avorton du Parnasse, etc. etc.

Ce petit ouvrage n'est pas sans quelque intérêt ; j'ai l'amour propre de le croire. On peut le considérer comme un hommage que je me plais à rendre aux savans et hommes de lettres qui composent certaines académies. L'envie les déchire, la médiocrité leur dispute les lumières et la gloire dont elles brillent dans les salons et les ruelles. Il fallait enfin les venger

de l'ignorance et de l'injustice, qui s'obstinent à croire que parce qu'on ne fait rien, on n'est bon à rien. Qu'elles sachent qu'il n'en est pas ainsi des savantes assemblées dont il est question. Si elles ne font pas grand chose en apparence, elles pensent beaucoup en réalité.... elles donnent à des hommes qui seraient restés inconnus sans elles pour le malheur du monde, une réputation colossale qui va tout juste jusqu'aux portes des villes où elles siégent; elles dirigent le goût de la jeunesse, qui, comme chacun sait, n'en manque pas depuis quelque temps. On a beau douter de leur utilité, rire des passions qui divisent, dit-on, les membres entre eux, de leurs coteries, de leurs petits complots, des jugemens qu'ils rendent, de la morgue plaisante qu'on admire dans quelques-uns.... on ne leur ravira point la gloire qui les décore; ils resteront imperturbables et bien fixés sur leur mérite, au milieu des opinions variées qui osent quelquefois s'en amuser, des véritables lumières qui ont l'impudence étonnante de s'en moquer. On reconnaîtra enfin que si aucun ouvrage utile ou vraiment agréable ne sort de leur sein, c'est par égard pour les grands maîtres dont elles ne veulent pas altérer la réputation, qui nécessairement en souffrirait. S'il est beau d'avoir de vrais talens, il est encore plus admirable de les dérober par un sentiment de modestie à la connaissance du public; et l'on sait com-

bien les membres des académies, en général, sont modestes.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur D.... auteur dramatique, philosophe, poëte, historien, ancien maître de danse, et qui doit dans quelques jours se faire journaliste, le manuscrit numéro 4, ayant pour titre :

LE VRAI JOURNALISTE.

SOMMAIRE.

De la bonne foi....

Art d'écrire avec des ciseaux, et de composer quatre pages aux dépens d'une douzaine d'autres, et d'avoir un style de plusieurs pièces qu'on pourrait appeler *style d'Arlequin*.....

Moyens pour avoir l'air d'un fin connaisseur, et pour faire trembler les auteurs, les imprimeurs et les libraires....

Prix fixe de chaque éloge....

Genre de présens qu'on pourra honnêtement exiger et recevoir....

Manière de se les procurer, si le vrai talent avait l'insolence de ne pas faire son offrande....

Droit de critiquer sans raison, et d'égarer

celle des lecteurs par de mauvaises plaisanteries....

Art de tourner en ridicule ce qu'il y a de bon dans un écrit, et de faire valoir ce qui ne vaut rien....

Lunette excellente qui fait saisir ce qui est faible ou indifférent dans un écrit au milieu des beautés réelles dont on a soin de ne pas parler, ou qu'on n'a pas eu l'esprit de voir.....

Grands et solides raisonnemens qui prouvent avec évidence que tout journaliste sans talent prononce sans erreur sur le talent des autres....

Réflexions sur le bien que les journalistes ont fait à la république des lettres....

Noms des journalistes qui ont fait la réputation immortelle des mauvais ouvrages qu'on ne lit plus....

Noms de ceux qui ont ravi la gloire aux écrivains qu'on admire et qu'on admirera toujours.....

Art de donner aux pensées le sens qu'elles n'ont pas, et de leur en donner un de nouvelle fabrique....

Moyens pour dénaturer les opinions écrites, et pour leur en substituer d'autres qui ne furent jamais celles des écrivains, en supposant à ces derniers un cœur corrompu, quand ils n'avaient que la vérité pour idole....

Art de convaincre d'erreur et de sottise ceux qui ne peuvent plus penser ni écrire.....

Droits qu'ont les journalistes d'ouvrir les tombeaux, d'en profaner les cendres, et d'attaquer les morts avec courage.....

Grande vérité frappante..... les journalistes peuvent, de temps immémorial, encenser les idôles du jour, insulter ensuite à leurs débris, trouver bon aujourd'hui ce qu'ils trouvèrent détestable hier.....

Preuves irrésistibles qu'on peut aussi facilement renverser des réputations légitimement acquises, que transporter les Pyrénées au Japon, et les pyramides d'Egypte dans le jardin des Tuileries.....

Etiquette à observer quand il est grand jour chez MM. les journalistes.....

Il leur est aussi bien permis d'être bas, rampans et flagorneurs envers les auteurs riches en crédit ou protégés, que d'être insolens et menteurs envers ceux qui ne le sont pas.....

Importance des journalistes dans les coulisses; leurs droits à une partie des appointemens des acteurs et aux complaisances des actrices, s'ils veulent qu'on dise du bien d'eux, ou qu'on n'en dise pas de mal.....

Pensées diverses sur la bonhomie des lecteurs de cafés, et de tous ceux qui donnent aux faiseurs de journal la même importance qu'à des oracles infaillibles.....

Eloge de plusieurs journalistes morts de phtisie..... projet d'oraison funèbre pour ceux

qui vivent encore, et qui sont menacés d'une surabondance de bile et d'embonpoint.

Certains journalistes verront dans cet écrit que j'aime à leur rendre justice, et j'emporterai au tombeau la certitude qu'ils seront justes à mon égard quand je ne serai plus. Si le sieur D.... qui va se faire journaliste ne pouvant faire autre chose, livre à l'impression ce manuscrit que je lui laisse, je ne doute pas que ses confrères, par égard pour sa personne, ne s'empressent à l'analyser; et plus avec adresse ils feront ressortir ce qui flatte leur ordre sans altérer la vérité, plus ils honoreront ma mémoire, et plus cette marque de reconnaissance les honorera eux-mêmes.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur E.... auteur d'un excellent ouvrage sur la morale, le manuscrit numéro 5, ayant pour titre :

CHATEAUX EN ESPAGNE.

SOMMAIRE.

Moyens de réformation générale des mœurs...

Projet pour donner du bon sens aux hommes et aux femmes.....

Règne de la modestie prévu....

Destruction de l'empire tyrannique de la mode.....

Les femmes un jour maîtresses de leurs langues, et les hommes maîtres de leurs passions...

Fidélité des épouses.....

Décence des filles.....

Les époux et les pères jaloux de remplir leurs devoirs envers leurs enfans.....

Les fils soumis, respectueux, et chacun un vrai modèle de piété filiale.....

Vieillesse point libertine.....

Jeunesse point impertinente envers les vieillards.....

Petits maîtres bien fats, bien ignorans, bien insolens, devenus aimables, honnêtes, studieux, et d'une retenue admirable auprès des jeunes personnes qui respectent encore quelques vieux préjugés de sagesse et de prudence.....

Mépris universel pour toutes les femmes déshonorées, profondément senti et hautement manisfesté.....

Mise propre rigoureusement convenable à chaque état et à chaque fortune.....

Amour et respect pour la religion.....

Tenue modeste dans nos temples....

Proscription complète de la supériorité de la danse qui va à merveille aux danseurs de l'opéra, et qui fait faire tant de faux pas aux danseuses bourgeoises.....

Luxe permis seulement aux femmes qui n'ont

pas besoin d'honneur pour vivre avec une marque saillante qui les distingue honorablement des dames à qui leur rang et leur fortune le permettent, et le rendent respectable et nécessaire.....

Recette qui empêchera les pères de famille de ravir leurs héritages à leurs enfans pour le donner à des maîtresses, pour garantir les enfans des précipices où les entraînent les exemples de leurs parens et amis, et pour décider les jeunes filles à préférer une bonne réputation et leur propre estime, à un petit chapeau, à une robe, à des bijoux d'or qui coûtent fort cher.....

Règles de conduite qui vont être adoptées au premier jour par toutes les classes de la société.....

Aimer sa maison.....

Ne jamais se mêler des affaires des autres.....

N'avoir que très-peu d'amis.....

Faire du bien sans en parler.....

Ne pas reprocher celui qu'on a fait.....

Ne jamais oublier celui qu'on reçoit.....

A chaque emplette songer à celle qu'on ne pourra plus faire si on tombe dans l'infortune....

Refuser en secret ce qu'on rougirait de recevoir en public.....

Ne se parer jamais de ce qui ne fut accordé qu'à certaines conditions dont on n'oserait

parler en face d'un père, d'une mère, d'un époux ou d'un véritable ami.....

Ne pas croire à vingt ans qu'on en sait plus qu'à soixante.....

Ne pas faire à soixante ce qu'on ne peut faire qu'à vingt.....

Ne croire qu'aux promesses de la vertu bien reconnue, et se méfier de toutes les autres....

Regarder sa conscience comme un témoin indiscret et bavard, pour avoir le moyen de ne rien faire de mal.....

Quand on est riche, ne pas affecter de le faire paraître.....

Quand on est dans la médiocrité, ne pas faire le riche.....

Quand on est pauvre, se souvenir qu'on est homme; que les droits à l'estime sont indépendans des caprices de la fortune; que si on ne l'obtient pas, on la mérite, et que cela doit suffire très-souvent à la vertu positive.....

Quand on a des talens, savoir en sentir le prix, sans affecter de le faire sentir aux autres.

Je prie le respectable auteur à qui je destine ce manuscrit, de n'être point étonné de son titre. J'ai vu des châteaux en Espagne se réaliser; on en voit tous les jours. Il faut bien que cela soit, car tout le monde en fait. J'ai voulu en faire aussi, et d'après l'histoire de tous les peuples, et la nôtre sur-tout, d'après ce qui se passe sous

mes yeux au moment de mon départ pour l'autre monde, je suis sûr que cet ouvrage amenera une révolution générale, et que dans une dizaine de mille ans ma morale sera généralement pratiquée en France.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur F.... grand propriétaire, fils de Jacques F..... marchand d'amadou sur le quai de la Ferraille, le manuscrit numéro 6, ayant pour titre :

CEINTURE DORÉE VAUT MIEUX QUE BONNE RENOMMÉE.

SOMMAIRE.

Dissertation sur les moyens généraux de faire fortune.....

Etude de la bassesse, et règles pour en tirer le meilleur parti.

De la dissimulation.....

Avantages de l'hypocrisie.....

De la bêtise affectée..... usage qu'on en peut faire.....

Étude des physionomies.....

Art de faire jouer les yeux, de rire et de garder le sérieux à propos....

Moyens pour se rendre maître des confiances.....

Réflexions générales sur les vieux préjugés de

probité, d'honneur, de convenances, et de ce qu'on appelle noble désintéressement.....

Principes de conduite quand on se trouve sur le chemin de la fortune.....

D'abord plus de parens.....

Oubli complet de son origine.....

Plus d'amis ; l'or seul doit en servir aux dépens de qui il appartiendra.....

Faire la cour aux laquais.....

Ramper dans les antichambres.....

Paraître dans les églises aux heures où il y a par hasard beaucoup de monde, et savoir se placer de manière à être bien vu.....

Se faire parent de la maîtresse d'un commis protégé, d'un secrétaire chéri, d'un valet confident, ou de la favorite du maître lui-même s'il est puissant, ou même de l'honnête personne chargée du respectable emploi de procurer à ce dernier des beautés naissantes, ou qui portent cette étiquette.....

Quand on a réussi à quelque chose, ramper aux pieds de celui qui peut faire réussir une autrefois.....

Tenter des entreprises secrètes avec l'argent des autres.....

Parler toujours de probité.....

S'emporter avec vigueur contre les fripons qui n'ont pas réussi....

Dire toujours du bien de ceux qui jouissent noblement de leurs friponneries....

Faire par ci par là quelques petites banqueroutes obscures pour se procurer peu à peu les fonds nécessaires pour en faire une magnifique un jour qui assure un sort brillant et définitif....

Donner dans toutes les spéculations, de quelque genre qu'elles soient....

Prêter de l'argent avec prudence, mais que l'intérêt représente au moins le capital....

Acheter des contrats, des créances, des immeubles vendus par expropriation; s'entendre pour cela avec les gens d'affaire qui jouissent de la meilleure réputation....

Faire prôner son crédit par des affidés adroits à qui avec économie on fait part de quelques petits profits....

La fortune avec ces moyens innocens est toujours immanquable....

Preuves de cette vérité très-encourageante pour les honnêtes gens qu'elle concerne....

Exemples nombreux depuis vingt ans....

Quand on tient cette petite fortune, on ne rampe plus, on fait ramper les autres....

On se donne les airs d'un grand seigneur....

Si l'on se ressent de sa plate origine, comme c'est l'usage, on donne de grands dîners à ceux qui les payent avec des flagorneries; cela dédommage....

On peut quelquefois se faire dévot; cela raccommode un peu la réputation....

On oublie que si tant de faquins ont fait et

font de grandes fortunes, il y a beaucoup d'honnêtes gens qui ne savent pas la faire, et qu'ils sont malheureux....

Si on s'en souvient, on en rit avec ses amis et ses maîtresses, et l'on répète tout haut ce qui se dit depuis le commencement du monde : *Les malheureux ne sont que des sots ou des paresseux.... ils ne sont pas des hommes.... Il en faut d'ailleurs pour faire des laquais.*

Ce manuscrit plaira sans doute à monsieur F...; c'est un hommage que je rends avec le plus grand plaisir et le plus profond respect au parti qu'il a su tirer d'une éducation brillante, et à la délicatesse avec laquelle il me vola toute ma fortune par une banqueroute savante. C'est un tribut aussi que je paye à la sensibilité de son cœur et à sa piété filiale, qui ne lui ont pas permis, depuis qu'il est riche, de jeter un coup d'œil sur son père et sa sœur morts à l'hôpital il y a deux ans.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur G.... le plus beau des médecins, le manuscrit numéro 7, ayant pour titre :

LA MÉDECINE VENGÉE.

SOMMAIRE.

Description d'un instrument nouveau qui fait voir à découvert l'intérieur du corps humain, et les moyens dont l'ame se sert pour agir sur lui....

Preuves que tous les tempéramens se ressemblent, et que dans les maladies qui se manifestent dans mille individus à la fois, il ne faut appliquer que les mêmes remèdes....

Preuves de la supériorité de la médecine sur la chirurgie, tirées de ce que la première trouve le mal où il n'est pas, et que la seconde le touche au doigt....

Du bavardage et des mots grecs; leur heureuse influence sur ceux qui n'y comprennent rien, et sur les maux dont ils se plaignent....

Des calembourgs, des mots à double sens, des petites caresses innocentes sur les jolies malades, et des questions inutiles, mais qui font baisser les yeux.... Effets admirables sur le corps....

Progrès étonnans de la médecine depuis Hypocrate....

Diminution évidente des maladies depuis l'établissement des facultés....

Nécessité de ne prêter des soins qu'aux gens comme il faut, et de multiplier les visites inutiles....

Inconvéniens de monter dans les hauts étages : on ne parle pas assez dans le beau monde d'un misérable qui revient à la vie....

Preuves de la certitude de la science médicale, tirées de la conformité frappante de toutes les opinions sur les causes et les effets des maladies, notamment sur les qualités des remèdes et sur le résultat des ordonnances....

Il est quelquefois utile de faire de petits essais aux dépens de qui il appartiendra ; cela ne doit pas compter dans le nombre de ceux qu'on expédie journellement....

Il est bon aussi de critiquer la méthode de ses confrères ; on fait admirer celle qu'on a adoptée soi-même, quoiqu'elle ne vaille pas davantage....

De la bonne opinion de soi-même, et de la nécessité de faire remarquer l'étonnante distance qui sépare le médecin du chirurgien, fondée sur ce que le premier agit en aveugle, et que le second voit ce qu'il fait.

Je prie monsieur G.... de m'excuser auprès de

de ses confrères si je blesse leur modestie, et si j'ose dans mon ouvrage leur donner des avis dont ils n'ont pas besoin : mais quand on est au moment d'avoir recours à la médecine pour descendre plus vîte au tombeau, les illusions se détruisent et la vérité reste nue.... Comment n'aurai-je pas rendu justice à une science qui conserve les générations comme chacun sait, et qui a détruit avec un succès si admirable cet essaim de maladies qui ose encore les attaquer sous les yeux même des facultés? Si nous ne vivons pas neuf cents ans comme on faisait autrefois, n'est-il pas heureux de vivre *cent ans ni plus, ni moins*, grâces à la médecine ?

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur H.... qui veut être magistrat, le manuscrit numéro 8, ayant pour titre :

IDÉES SUR LA PROFESSION DU MAGISTRAT.

SOMMAIRE.

L'esprit des aïeux se retrouve toujours dans la tête de leurs descendans, parce qu'il se transmet, comme les terres, en vertu du droit de propriété....

Rien ne prouve plus les vrais talens que la richesse....

L'ambition des places indique à coup sûr qu'on a tout ce qu'il faut pour les bien remplir...

L'art de bien porter le costume est une qualité des plus essentielles; on paraît fait pour lui....

Quelques airs de fatuité ressemblent à l'aisance....

Quelques airs de fierté ressemblent à la grandeur....

Beaucoup de galanterie est le signe du savoir vivre....

Un peu d'insolence ne gâte rien....

L'excès du luxe vivifie le commerce....

Le mépris pour le pauvre inspire la confiance....

La bassesse envers les supérieurs est un exemple de subordination....

L'amour de l'argent est la passion des grands cœurs....

La préférence pour les flatteurs est le signe de la modestie....

Parler souvent de la cour, c'est annoncer qu'on y est le mieux du monde....

Promettre beaucoup, c'est faire savoir qu'on peut tout....

Ne tenir aucune promesse, c'est mettre sa bonne foi au grand jour....

Etre dur envers les misérables, et retarder leurs affaires, c'est faire sentir le prix de la justice....

Terminer en un clin d'œil celles des riches, c'est être poli....

Ne rien refuser à la beauté, ce n'est que de la courtoisie....

Avoir un bon secrétaire, c'est avoir de l'esprit comme un ange.

Monsieur H... recevra, j'en suis sûr, avec plaisir ce petit don que je lui fais; il retrouvera les principes que je lui connais, et j'ose croire que les raisonnemens auxquels je me livre avec complaisance, et que les exemples nombreux que je présente l'empêcheront de les oublier quand il aura obtenu ce qu'il désire, et que si j'ai quelque procès, il daignera me ménager la protection de sa maîtresse la plus en faveur auprès de lui.

ITEM.

Je donne et lègue à madame I.... née Perrette Grosjean, le manuscrit numero 9, ayant pour titre :

MANUEL D'UNE JOLIE FEMME.

SOMMAIRE.

Une basse naissance et la plus vile éducation font ressortir à merveille l'esprit et la beauté....

Un honorable travail, quand on n'a pas de fortune, n'est fait que pour les sottes....

Les femmes n'existent que pour le plaisir....

Leur imposer d'autres devoirs, c'est tyrannie....

Il est beau de ne devoir sa fortune qu'à soi-même, et d'avoir le talent de la former aux dépens des adorateurs....

L'honneur et la délicatesse ne sont que de mauvaises plaisanteries....

Réflexions générales sur l'infamie....

Ses ressources immenses quand on sait en tirer parti....

La décence bien combinée n'est pas incompatible avec la corruption; elle lui donne au contraire un très-grand prix....

Plus le nombre des hommes qu'on a trompés est grand, plus on acquiert de considération dans le monde....

Plus une femme qui n'avait pas de fortune fait de dépense, et déploie les raffinemens du luxe, plus elle a de droits à l'estime publique....

De bons contrats et des diamans, n'importe la source, n'appartiennent pas à tout le monde, et tout le monde peut avoir des vertus; c'est ce qui ôte à ces dernières le prix qu'on veut bien leur donner....

L'argent des sots est le patrimoine de ceux qui savent l'attraper....

Éloge de M.lle Perrette Grosjean, dite d'a-

bord Lajoie.... dite ensuite Dindinette.... dite quelque-temps après Toupiète.... à Marseille, Valentine... à Nantes, Folichonne... à Bordeaux, Rollandine.... à Lyon, Grippine.... etc. etc. etc.

Éloge de son époux....

Noblesse des sentimens de ce dernier....

Pureté de ses mœurs....

Emploi honorable de la fortune qu'il a trouvée en épousant Perrette Grosjean avec tous ses noms....

Sa conduite exemplaire envers ceux qui concoururent par leur ruine à la fortune de sa respectable épouse et de la sienne....

Notice sur les trois enfans dont il est devenu le père, et qui avaient chacun le leur avant son mariage.

Si madame I... s'obstinait par modestie à ne pas se reconnaître dans l'ouvrage que je lui destine, elle aura au moins le plaisir d'en reconnaître bien d'autres qui jouent dans le monde le même rôle qu'elle avec autant de distinction. Avant de mourir j'ai voulu la féliciter sur ses succès, et sur la considération réelle dont elle jouit à tant de titres. Si je suis moins adroit dans mon éloge qu'elle ne l'a été pour attraper un mari, c'est que dans le beau siècle où nous vivons le talent est plus rare que l'infamie.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur K.... avocat, le manuscrit numéro 10, ayant pour titre :

PENSÉES DIVERSES SUR LA PROFESSION DE L'AVOCAT.

SOMMAIRE.

La littérature est le fléau de l'éloquence judiciaire....

L'esprit des affaires donne seul les talens pour les bien défendre....

Critique judicieuse de tout ce qu'a dit le chancelier d'Aguesseau en parlant de l'avocat ; preuves que ce n'était qu'un *faiseur de phrases*....

Erreurs nombreuses de ce magistrat relativement à cette profession si délicatement exercée aujourd'hui....

Cochin réduit à sa juste valeur....

Noms des avocats vivans qui ont effacé sa gloire....

Si Patru eût été un grand avocat, il ne serait pas mort dans la misère.

Quand on parle en public, il n'est pas nécessaire de bien parler pourvu qu'on crie....

La facilité de parler long-temps l'emporte

de droit sur le talent de bien penser et de bien exprimer les pensées.

Rien ne prouve mieux qu'on a raison que des mauvaises plaisanteries dirigées contre ses collègues, que des irrévérences devant les juges, et que des calomnies et des injures contre les parties adverses....

Art de se faire une réputation....

Moyens ingénieux pour anéantir celle d'un collègue....

Moyens infaillibles pour avoir des causes à quelque prix que ce soit....

Idées générales sur le bavardage....

Ses avantages au palais....

Ses profits dans le cabinet....

Plan du cabinet d'un avocat....

Preuves qu'il doit valoir plus que sa tête....

Le licencié d'hier sait tout; il a le droit de renvoyer à l'école tous les avocats qui font la gloire du barreau.... avant qu'il ne plaide, l'univers retentit de son nom, et l'orateur romain renaît de sa cendre.

Je crois ce petit ouvrage fort en principes et en exemples. Je sais qu'il est beaucoup d'avocats qui s'obstineront à ne pas en sentir le prix. Esclaves des vieux préjugés dans un siècle de lumières, ils persisteront à croire que si la science est nécessaire, le talent de la faire valoir par la parole et par le respect pour les

convenances, l'est pour le moins autant ; ils croiront innocemment aussi qu'une confiance extorquée par adresse n'honore pas autant que celle qu'une bonne et légitime réputation procure.... Tant pis pour eux ; il n'en restera pas moins constant que beaucoup d'avocats trouveront mon ouvrage très-utile et plein de vérités, et je défie qu'on en fasse un qui convienne mieux aux circonstances.

ITEM.

Je donne et lègue au respectable monsieur L... le manuscrit numéro 11, ayant pour titre :

GUIDE D'UN PÈRE DE FAMILLE.

SOMMAIRE.

On n'a des enfans que parce qu'il est assez ordinaire d'en avoir quand on est marié....

Le titre de père n'exclut pas le besoin de jouir....

Principes de conduite dans sa maison....

Nécessité de parler toujours de fortune devant ses enfans ; c'est leur inspirer de bonne heure le désir d'en avoir une un jour à quelque prix que ce soit....

Il n'est pas inutile de calomnier ou de médire devant eux; ils s'accoutument ainsi à être à leur tour calomniés et calomniateurs....

Il est permis, quoi qu'on en dise, à un respectable père de famille de s'égayer par des plaisanteries innocentes qui retracent des idées de libertinage; les enfans en profitent, et sont plus facilement disposés à en concevoir, à en suivre l'impulsion, et à acquérir cette aisance aimable et piquante qui distingue d'une manière si brillante nos jeunes gens quand ils outragent le sexe par leurs paroles, par leurs forfanteries charmantes, et lorsqu'ils se plongent dans la plus crapuleuse débauche....

Un père de famille doit affecter de ne jamais paraître dans nos temples; c'est le moyen de laisser à la raison de ses enfans toute facilité pour se développer, de braver des préjugés puériles, et de féconder plus rapidement les vertus dans leurs cœurs....

Preuves que l'homme qui ne croit pas en Dieu, et qui se moque des adorations qu'on lui offre, ne peut être qu'un honnête homme dans toute la force du mot, et qu'il ne peut être aussi que bon ami, bon père, bon époux, bon fils, bon citoyen, sujet fidèle par sentiment et par principe....

Droit incontestable d'un père de famille de partager avec une jolie femme étrangère la fortune qu'il reçut de ses aïeux, ou celle qu'il

acquiert tous les jours, et même de la dissiper toute entière. Conséquences lumineuses de ce principe, qui découle naturellement de l'idée que nous avons de la propriété....

Nécessité pour lui d'outrager sa femme devant ses enfans; ils apprennent ainsi à ne pas donner au caractère maternel une importance trop bourgeoise, et à estimer le sexe selon sa juste valeur....

Affecter du mépris pour les pauvres, c'est vivifier dans les enfans le désir de devenir riches s'ils ne le sont pas....

Il ne faut jamais faire l'aumône devant ses enfans; c'est leur faire connaître adroitement et avec économie le prix de l'argent, et leur indiquer l'usage qu'ils doivent faire de la fortune qui les attend....

Moyens pour faire briller ses enfans dans le monde....

Liberté d'opinion dans tous les genres....

Liberté d'agir comme ils voudront....

Liberté de manquer de respect à leur mère; cela leur donne une certaine audace piquante...

Preuves que les enfans qui tutoient leurs pères et mères, les aiment et les respectent davantage.

Nous avons vu notre siècle. En admirant le système profond adopté par la plus grande partie des pères pour l'éducation de leurs enfans, nous avons été frappés de sa supériorité sur

celui qu'on avait adopté dans les siècles précédens; nous avons été les témoins de la douceur des enfans, de leur tenue aimable et modeste, de la délicatesse de leurs sentimens, de la vivacité de leur tendresse pour les auteurs de leurs jours, de leur amour pour l'étude, pour le Dieu du ciel et de la terre.... Nous avons pensé qu'un ouvrage qui transmettrait à nos descendans des règles sages de conduite pour les pères de famille à venir, et consacrés par l'expérience la plus heureuse, plairait beaucoup à la postérité, et garantirait à coup sûr le bonheur de l'ordre social pendant les siècles futurs.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur M... l'un de mes anciens amis, le manuscrit numéro 12, ayant pour titre :

IDÉES GÉNÉRALES SUR L'AMITIÉ.

SOMMAIRE.

Rien n'est plus commun qu'un ami véritable...

Solidité de ce principe prouvée par l'usage attendrissant que suivent tous les hommes de se donner ce titre en se parlant et en s'écrivant...

Innombrables exemples d'amitié qui se sont

succédés, et qui sur-tout se succèdent dans ce beau siècle....

Caractères d'une amitié vraie....

Avoir toujours ce mot dans la bouche, cela prouve que le cœur en est plein....

Quand un ami a besoin d'un bienfait, on jette un coup d'œil furtif sur sa fortune pour savoir mieux si on doit le lui accorder....

Quand il est dans une infortune décidée, il est bon de l'accabler de promesses.... L'espérance a toujours consolé un peu....

Si ses malheurs sont irréparables, il est juste de le fuir.... La vue d'un homme qui souffre est un grand supplice pour un ami sensible....

Quand il est heureux, on lui serre la main avec la plus tendre affection....

Est-il absent, il n'est pas inutile de parler beaucoup de ses défauts s'il en a, et de lui en donner s'il n'en a pas; c'est prouver qu'on ne se laisse pas aveugler par le plus vif et le plus tendre des sentimens....

S'il prétend à une place utile à sa famille, et qui convienne à ses talens, on ne doit rien négliger pour se la procurer à soi-même si elle est honorable et lucrative.... On indique ainsi qu'on pense comme son ami, et qu'on a les mêmes goûts....

S'il a une jolie femme bonne et sensible, on fait tout pour lui plaire; on prouve ainsi qu'on est prêt à tout partager avec son ami.

Monsieur M.... mon cher ami de l'enfance, me saura quelque gré du petit présent que je lui laisse. Il se retrouvera dans certains passages de cet écrit ; il sera, je l'espère, flatté de mon souvenir, comme je le fus toujours et le suis encore de la bonté de son cœur et de la sincérité de ses sentimens pour moi.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur N.... l'un de mes parens dont je suis le plus tendrement aimé, le manuscrit numéro 13, ayant pour titre :

DES PARENS.

SOMMAIRE.

Les frères, beaux-frères, sœurs et belles-sœurs, oncles et tantes, neveux et nièces, cousins et cousines, ne se doivent rien entre eux, et restent toujours les maîtres de leurs cœurs et de leurs fortunes....

Exemples nombreux à l'appui de ce principe profond....

La raison veut qu'on s'occupe plutôt de soi que des autres....

Le titre de parent n'est qu'un vain mot qui ne doit avoir d'action que sur les petites ames des artisans et du pauvre....

Quand on tient dans le monde un certain rang par sa place ou par sa fortune, c'est s'en rendre indigne que de penser et d'agir comme pensent et agissent tous ces êtres insignifians dont je viens de parler....

La nature s'égare presque toujours dans ses pitoyables affections....

L'or n'égare jamais; il a une raison forte à lui qui brise tous les préjugés ridicules, et se joue sagement de ces puériles convenances que les esprits faibles et les cœurs sans énergie respectent et chérissent avec ardeur....

La pauvreté d'un parent le raie de droit du tableau des membres de la famille....

Il est constant que si un homme probe et d'un vrai talent est malheureux, il n'a pu le devenir que par sa faute....

Le précédent principe, qui est très-sage une fois posé, tout parent, à quelque degré que ce soit, reste sans en avoir s'il ne trouve pas dans ceux qui tiennent à lui par les liens du sang, ou un rang, ou une fortune respectable qui puisse lui être utile au besoin....

Quand on est heureux, on ne doit point s'occuper du malheur des autres....

Il faut se conformer à la règle générale, et respecter les décrets de la fortune qui ne se trompe jamais dans la distribution de ses bienfaits....

Celui qui les obtient les mérite toujours....

Celui qu'elle oublie est coupable....

Donner des secours à des parens misérables, c'est penser à eux, et on ne peut penser au malheur des autres sans souffrir, parce qu'il en résulte deux inconvéniens majeurs....

Le cœur est brisé, ce qui est cruel....

La bourse reçoit peut-être un échec, ce qui est irréparable....

En oubliant le parent que la fortune oublie, on conserve le calme de son ame, on économise les moyens nécessaires pour jouir de la vie, et se procurer les plaisirs qui l'embellissent.

J'ai voulu payer ce petit tribut à un parent respectable que j'ai le bonheur d'avoir. Je me suis servi de sa pensée et de l'exemple qu'il m'a donné, pour écrire ce petit ouvrage. Il plaira sans doute aux personnes qui lui ressemblent; et si mon cher parent le trouve digne de l'impression, jamais écrit n'aura eu un plus grand nombre d'éditions, si toutes en font l'emplète.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur O.... célèbre prêteur sur gages, le manuscrit numéro 14, ayant pour titre :

LE BON ESPRIT.

SOMMAIRE.

Le véritable *bon esprit* est celui qui n'en reconnaît jamais dans les autres....

Voulez-vous avoir le *bon esprit*, consultez votre amour propre....

On n'a jamais de *bon esprit* devant celui qui n'en a pas, ou qui en a trop....

Le *bon esprit* est souvent de se moquer de ceux qui en ont....

L'insolence indique le *bon esprit*....

C'est prouver quelquefois qu'on a le *bon esprit*, que de faire le sot....

Mais le *bon esprit* par excellence est celui de faire fortune aux dépens de celui qui n'en a pas....

Le calembourg est le chef-d'œuvre du *bon esprit*.....

Le persiflage vient après.....

Le

Le *bon esprit* supplée à toutes les sciences....

L'abondance des paroles est quelquefois le *bon esprit* lui-même.....

Le bon goût tue le *bon esprit ;* c'est pour cela que les gens d'esprit du jour y ont renoncé....

Le *bon esprit* sert à tout.....

Avec lui, sans talent, on se fait une réputation ; on ridiculise ou on écrase un rival ; on donne à la calomnie la candeur de la vérité, à la vérité la physionomie du mensonge ; on se passe de religion, on foudroie ses dogmes les plus sacrés ; on rit du génie des grands hommes qui l'ont défendue, et qui ont prouvé jusqu'à la dernière évidence sa céleste origine.....

La morale et la raison ne sont que des bagatelles auprès du *bon esprit*, elles rendent la vie insipide ; le *bon esprit* seul sait l'embellir, parce qu'il procure argent, considération et jolies femmes.....

Tout le *bon esprit* du monde est dans les journaux ; les bons écrivains n'en ont jamais eu.....

Définition parfaite du *bon esprit* à la portée de ceux qui n'en ont pas, de ceux qui le méprisent, et de ceux qui en ont, mais qui par modestie n'osent pas s'en vanter.....

Le *bon esprit* est celui du jour ; nous pensons que l'antiquité ne l'a pas connu. Il se trouve plus particulièrement dans les académies, dans les coteries savantes, dans les comédies nouvelles, dans les salons musqués ; j'ai cru le reconnaître

aussi dans certains cafés de Paris et des provinces qui sont désignés dans l'ouvrage.

Mon esprit n'est ni grand, ni petit, ni *bon*, ni mauvais, grâces à Dieu ; mais une longue expérience m'a donné une idée de ce don précieux de la nature que je nomme *bon esprit*, et que j'admire avec tant de plaisir dans ceux qui le font journellement pétiller devant moi. Comme, à trancher le mot, je ne suis qu'une bête, jusqu'à l'âge de soixante ans j'avais cru bonnement que le *bon esprit* était celui de certains écrivains de l'antiquité, ou philosophes, ou historiens, ou poëtes, ou orateurs, ou même législateurs.... j'avais cru aussi que les hommes qui de bonne foi reconnaissaient un Dieu, et qui apprenaient à le servir dans le livre sacré qui contient sa vie humaine et sa morale divine, avaient seuls le *bon esprit*..... Mais aujourd'hui je rougis de mon erreur, et avant de faire le grand voyage, je me félicite d'être désabusé, et d'avoir reconnu dans mes contemporains cet esprit *bon*, aimable, brillant, profond et juste qui conçoit et saisit tout, qui tranche les difficultés de tous genres, prend la nature sur le fait, devine les causes premières, régularise les effets, pulvérise tous les préjugés, répand mille lumières, et fixe le bonheur.

Je te salue, *bon esprit* du jour, vrai flambeau de la raison des hommes !.... Qu'il est cruel pour

moi de fermer les paupières pour jamais, quand tu jettes tes feux les plus vifs !....

Je présente humblement ce manuscrit à monsieur O.... dont le *bon esprit* lui a procuré, aux dépens de l'honneur, une très-jolie fortune ; qu'il reçoive cette faible marque de mon souvenir avec cette bonté qui le caractérise, et que tous ceux qu'il a ruinés ont reconnu aussi bien que moi : c'est un hommage que je rends au *bon esprit* qui le fit entrer dans la noble carrière des prêteurs sur gages, quand eux seuls, pour le bien public, faisaient circuler l'argent.... Cet effet ne vaut pas de l'or, et n'a point de cours dans le commerce, je le sais ; mais cependant comme il sait tirer parti de tout, j'espère que son adresse ne se trouvera point en défaut, et qu'il donnera un prix quelconque à ce manuscrit aux dépens de quelque libraire qui n'aura pas autant de *bon esprit* que lui, ce qui, j'en conviens, ne sera pas facile à trouver.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur P..... jeune homme de très-grande espérance, le manuscrit numéro 15, ayant pour titre :

LE BON TON.

SOMMAIRE.

Le bon ton est de se moquer de tout....

En venant au monde, on apporte de droit avec soi les talens et toute l'expérience nécessaires à la vie....

Les petits esprits seuls ont besoin d'étudier...

Tous les jeunes gens, en général, sont de très-grands esprits.....

Le respect pour les vieillards n'est que faiblesse...

Une tendresse profonde pour ses parens est d'un ridicule achevé....

Il est permis de persifler son père quand on croit avoir plus d'esprit et d'expérience que lui...

Les pères ordinairement ne savent ce qu'ils disent....

L'âge mûr est l'âge de vingt ans....

La toilette la plus recherchée indique la supériorité de la raison, et supplée efficacement à la bonté du cœur....

Le talent de jeter des ridicules sur l'honnête homme est le premier de tous dans le monde...

La pensée la plus essentielle d'un jeune homme, c'est celle de plaire à toutes les filles...

Plus on en trompe, plus on se couvre de gloire....

Une tenue décente dans les temples n'a pas le sens commun....

On ne doit y paraître que pour voir les jeunes filles, et pour se faire voir soi-même....

Le respect qu'on doit à Dieu n'exclut pas la gaieté du bel âge....

On peut rire aux éclats, faire des signes amoureux, et dire des plaisanteries indécentes dans les églises comme ailleurs ; cela prouve qu'on est au niveau de son siècle, et qu'on connaît parfaitement les bons usages....

Au spectacle, on doit parler plus haut que les acteurs....

On doit siffler sans savoir pourquoi ; cela prouve qu'on a de grandes connaissances dramatiques.....

On peut trouver mauvais ce qui est bon, applaudir ce qui est mauvais, et sur-tout les équivoques indécens et les charges les plus dégoûtantes....

Dans les rues, on peut faire tomber un vieillard sans s'excuser ; mais on ne peut se dispenser d'en rire....

Un jeune homme qui sait le monde ne doit

jamais céder le haut du pavé à une dame ou à un homme âgé ; le bon ton proscrit cette déférence.....

Quand une jeune personne passe seule, ou avec une amie, ou même avec sa mère, on doit la regarder sous le nez, et rire de son embarras...

Quand elle est passée, il faut laisser croire qu'on la connaît *beaucoup*, et qu'on est du mieux possible avec elle ; cela donne de l'importance et une grande réputation, quoique ce soit la première fois qu'on l'ait vue....

Dans les salons, quand on se présente, il est fort bien de siffler à demi, ou de frédonner un petit air amoureux et grivois en éparpillant ses cheveux avec les doigts ; cet usage donne un air d'aisance délicieux....

Quand on est assis, on doit toujours avoir sa main où il est le plus indécent de l'avoir ; cela prouve qu'on sait vivre....

Il n'est pas hors de propos d'interrompre ceux qui parlent par de sottes plaisanteries ou par des réflexions grossières....

On peut adroitement se moquer de ce qui est dit, par des regards et des gestes malins.....

Il n'est pas mal de faire des calembourgs innocens quand les gens sages parlent ; cela jette de la variété dans les discours, et prouve un grand esprit.....

Un jeune homme bien né doit toujours préférer un fauteuil à une chaise, on est plus à son

aise ; avoir les jambes étendues, ou bien séparées ou croisées ; rire aux éclats sans savoir pourquoi ; porter ses mains sur les jolies personnes présentes ; ne pas se déranger quand quelque personne respectable arrive : c'est complétement se conformer aux règles de la décence et de la politesse française....

Pour laisser de son amabilité et de sa bonne éducation une idée vraiment favorable, en se retirant il faut faire grand bruit, saluer avec affectation les jeunes personnes, ébaucher un salut pour les vieilles, lancer un coup d'œil significatif sur la fille de la maison, ouvrir la porte avec fracas, et descendre les escaliers quatre à quatre en chantant à haute voix un petit air libertin.....

Un jeune homme qui sait vivre doit faire des dettes qui ruinent leurs parens ; cela donne un certain air de qualité.....

On n'est pas à la mode, si quelquefois en plein jour on ne donne le bras à quelqu'une de ces belles qui ne refusent rien à personne.....

Un jeune homme doit parler de tout, parce que les sottises qu'il dit sont des traits de lumières.....

Son opinion sur un ouvrage nouveau est toujours la meilleure.

Je demande pardon à notre aimable jeunesse si j'ose lui donner des conseils dont nous voyons

tous les jours qu'elle n'a pas besoin ; mais tout ce qui est bon se perd et se corrompt. J'ai cru qu'un petit livre qui établirait des principes fixes sur le goût qui la dirige, donnerait une grande idée de notre aimable civilisation, et perpétuerait peut-être ce tact fin, cette politesse délectable, cette aisance charmante que nous autres pauvres vieillards n'avons pas connu dans notre bel âge.

Puisse cet écrit plaire au jeune homme délicieux à qui je le donne ! il m'a servi de modèle, et je n'ai pas chargé le tableau.

ITEM.

Je donne et lègue à madame Q.... mère respectable de douze enfans et veuve désolée de quatre maris, le manuscrit numéro 16, ayant pour titre :

DE L'ART DE PLAIRE.

SOMMAIRE.

Rien n'est si facile à soixante-cinq ans, que de paraître n'en avoir que seize....

Moyens pour avoir une taille svelte, avec une rondeur de cinq pieds trois pouces, et pour paraître grande quand la tête n'est qu'à trois pieds de terre....

Principes pour faire disparaître les trois quarts de son sein, quand on en a assez pour en prêter à six femmes qui en manquent....

Preuves qu'avec des yeux chassieux, quelques dents de moins et un triple menton, on peut se donner une physionomie fraîche et agaçante....

Règles à suivre pour porter sa robe de manière à fixer les regards des amateurs, et pour faire ressortir avec grâce la grosseur de ses jambes et l'énormité de ses pieds....

Effet admirable d'un chapeau rose sur des cheveux gris....

Moyens pour donner à un corps cassé, à des membres formidables, cette légéreté piquante, ces grâces voluptueuses qui séduisent si promptement à quinze ans....

De l'art de lancer des coups d'œils furtifs sous le voile, et d'en tirer parti quand on est vieille....

Avantages des rides; de leurs effets admirables sur les cœurs sensibles....

Moyens pour avoir un air ingénu sans que cela paraisse....

Méthode à suivre pour donner à une voix rauque et cassée des inflexions amoureuses et enfantines.

Je donne beaucoup d'importance à cet opuscule ; c'est un hommage que je rends de bien

bon cœur à madame Q...., et à ce je ne sais quoi qui vous étonne et vous enchante aux spectacles, aux promenades, et même dans les temples quand elle a bien voulu embellir ses appas de toutes les ressources de l'art. Puissent toutes les femmes de son âge l'imiter dans tous les sens, et conserver ce goût de la toilette la plus raffinée qui donne un si bel exemple à leurs filles, et qui punit avec une justice si aimable la perfide nature d'avoir condamné les jolies femmes à vieillir.... Nous aurons le bonheur de voir la plus intéressante moitié du genre humain faire les délices de nos yeux et de nos cœurs au milieu des glaces de l'âge, et au moment même où leurs corps déformés touchent comme le mien à une dissolution générale.

ITEM.

Je donne et lègue à mademoiselle R... le manuscrit numéro 17, ayant pour titre :

DE LA VÉRITABLE DÉCENCE.

SOMMAIRE.

Plus dans son extérieur on se rapproche de la nature, plus la vertu se manifeste....

Plus une jeune personne lève sa tête, ouvre ses yeux, et lance des regards hardis à droite et

à gauche quand des jolis hommes passent dans la rue, plus elle donne une excellente idée de sa modestie et de sa sagesse....

La nudité des bras est le symbole de la candeur de l'ame....

Un sein à peine couvert indique le peu d'importance qu'on donne à sa beauté....

Pour bien fixer l'opinion sur sa pudeur, il faut affecter de n'en point avoir....

Il ne faut pas rougir quand on entend des mots équivoques; c'est faire connaître qu'on a de l'esprit. Principes pour en rire sans que cela paraisse, quoique celui qui parle ne manque pas de regarder finement la jeune personne qui l'écoute pour voir le parti qu'il en tirera dans l'occasion....

Règles à suivre pour que la taille et les formes les plus secrètes se dessinent sans affectation quand on tient sa robe, et dans tous ses mouvemens....

Moyens de sauver sa modestie en donnant toute satisfaction à son amour propre....

Principes pour donner une grande idée de sa piété dans les églises, en portant toujours les yeux sur les aimables qui s'y trouvent, en souriant avec eux, éloignés ou non....

Une bonne réputation est la conséquence nécessaire de l'effronterie....

La malignité dans le discours est la preuve la plus claire de la bonté du cœur....

On ne dit jamais du mal des demoiselles qui en disent....

Une toilette recherchée indique qu'on apportera en ménage des vues économiques....

Un petit air de ressemblance avec les courtisanes célèbres ne laisse point manquer de mari....

Un air évaporé est le signe certain qu'on a tout ce qu'il faut pour être un jour une épouse fidelle et une respectable mère de famille.

Je crois avoir prouvé jusqu'à la dernière évidence que la plus grande partie de nos jeunes demoiselles a reçu le genre d'éducation la plus convenable, et que celles qui deviendront des mères de famille auront tout ce qu'il faut pour faire le bonheur de leurs époux, et pour bien élever leurs enfans. Je désire que cet écrit que je donne à mademoiselle R.... ait un grand succès ; cela prouvera que j'ai rendu justice à nos jeunes personnes, et que le système adopté par leurs parens est le meilleur des systèmes possibles....

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur S.... directeur de spectacle, le manuscrit numéro 18, ayant pour titre :

IDÉES GÉNÉRALES SUR LES SPECTACLES.

SOMMAIRE.

L'art de parler aux yeux est le premier de tous....

Des costumes couverts d'or valent mieux que le génie de Corneille et de Racine....

Le talent du comédien l'emporte de beaucoup sur celui des auteurs les plus célèbres....

La vérité dans la diction est toujours insipide....

Le purisme de la langue ne signifie rien....

Il est permis de faire des vers à volonté, de les mettre en prose, et de la prose en faire des vers....

On peut briser la prose, tronquer les phrases, ajouter des mots, en retrancher d'autres, le style de l'acteur n'est pas ce qu'il faut....

Si les auteurs n'ont pas eu le bon esprit d'indiquer taxativement des charges grossières, et de placer à propos de plates plaisanteries, il est permis à l'auteur d'y suppléer....

L'étude des traditions et jeux scéniques

adoptés par les auteurs et par les grands comediens, ne signifie rien....

Les cris prouvent la sensibilité du cœur....

Les grimaces donnent de l'expression....

Les costumes exagérés, et qui font rire aux dépens de la raison, sont des traits de génie....

Les grands coups de pied sont des coups de maître....

Les fausses sorties produisent sans exception les effets les plus naturels.... elles sont le fin du métier après une tirade ou une pensée saillante; elles servent d'ailleurs à merveille le talent de l'interlocuteur....

Ceux qui jouent les amoureux ont le droit de parler côte à côte aux objets de leur tendresse, et même de les toucher à chaque vers ou à chaque ligne si la pièce écrite en vers est jouée en prose....

Les valets en livrée ont le même droit auprès de leurs maîtres et maîtresses; c'est un usage nouveau qui vaut infiniment mieux que l'ancien, qui ne permettait pas ces manières aisées et très-décentes....

Les acteurs ne sont jamais mieux en scène que lorsqu'ils sont tous les uns sur les autres, et pêle et mêle comme dans un groupe....

Les soubrettes doivent être toujours beaucoup mieux mises que leurs maîtresses; cela prouve la différence qui existe naturellement entre elles....

Si le spectateur peut regarder l'acteur qui joue, à plus forte raison l'acteur a-t-il le droit de regarder les jolies femmes qui sont dans les loges quand il parle. Quand il ne parle pas, ce droit est incontestable ; l'acteur prouve alors qu'il est attentif à ce que l'on dit, qu'il est bien pénétré de l'esprit de son rôle, et qu'il connaît la véritable position du personnage qu'il représente....

Le ton naturel est le genre le plus barbare ; il ne produit aucun effet....

L'acteur doit donner aux équivoques indécens la plus grande force par le ton et le jeu de la physionomie : cela prouve une certaine délicatesse qui fait rire les libertins, et rougir plus ou moins les personnes honnêtes des deux sexes; cela donne d'ailleurs plus d'éclat à sa profession....

Il ne doit pas se piquer de faire trop ressortir l'esprit des auteurs ; c'est montrer un peu de prétention à l'esprit soi-même. Les comédiens ne sont spécialement chargés que de rendre les paroles comme ils les ont apprises ; l'auteur et le public n'ont pas le droit d'en exiger davantage....

Remède infaillible pour donner aux plus belles voix assez de force et d'étendue pour se faire entendre quand l'orchestre joue....

Preuves que les voix ne sont faites que pour accompagner les instrumens, et que les ins-

trumens ne furent inventés que pour couvrir les voix....

Il n'y a point de bonne musique sans tromboni ni tam-tam ; ces deux instrumens remplissent les cœurs des plus douces émotions.

Supériorité de la musique nouvelle sur celle de Sacchini, Gluck, Philidor, Piccini, Grétry, Monsigni, Dalayrac, et autres misérables compositeurs....

Les coups de gosier, les roucoulemens enfantins et le fracas de l'orchestre, indiquent la perfection de l'art et du goût.....

Ce n'est que lorsque les oreilles sont étourdies qu'il est possible de verser des larmes....

L'homme qui chante est dispensé de savoir parler....

L'amour propre de l'acteur supplée à son talent....

Depuis que les acteurs sont *artistes*, *ils n'ont plus besoin de savoir jouer la comédie.*

Je connais monsieur S.... il a pendant longtemps fait l'honneur de la scène française en qualité de souffleur. Je l'ai vu à lui tout seul jouer de la voix des tragédies et des comédies, pendant que les acteurs en faisaient la répétition devant le public en gesticulant tant bien que mal. Je le prie, quand je serai mort, de faire imprimer cet ouvrage; ma reconnaissance devait ce tribut aux comédiens nouveaux qui ont porté

porté leur art au plus haut degré de perfection et de gloire, en nous débarrassant du mauvais genre des Lekain, des Brizard, des Molé, des Préville, des Clairon, des Sainval, des Comtat et des Joli que l'ignorance et le mauvais goût ont si sottement vantés pendant le siècle de ténèbres qui vient de s'écouler.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur T.... le manuscrit numéro 19, ayant pour titre :

MANUEL DU MARCHAND.

SOMMAIRE.

Acheter d'abord au plus bas prix possible, et ne vendre qu'au plus haut....

Parler toujours de sa délicatesse comme si on en avait....

N'avoir que des magasins obscurs : les acheteurs ne peuvent ainsi se fixer sur les défauts des objets qu'ils achètent....

Nécessité de mettre certains fonds à l'abri des événemens dans le cas où il serait utile de faire une petite banqueroute....

Avoir un magasin que personne ne connaît, en cas de naufrage....

Étaler le plus grand luxe dans sa boutique ; cela prouve l'excellence des marchandises, le crédit du marchand et la solidité de ses effets....

Utilité d'avoir une jolie femme à ses gages. Plus elle paraîtra dans l'abondance, plus elle donnera une idée des facultés de son ami...

Preuves qu'un marchand doit permettre à ses filles de suivre toutes les modes ; cela fait honneur à un magasin, et attire un plus grand nombre d'amateurs....

On peut avoir loge au spectacle, donner de grands dîners, et même jouer en grand; ces petits amusemens indiquent une aisance sure, et donnent l'air d'un savant spéculateur....

Faire valoir les fonds des autres à son plus grand avantage, et si cela est utile à son commerce, faire une banqueroute prudente qui ruine quelques personnes sans altérer l'honneur, l'insolence et la fortune....

Moyens pour n'avoir que de très-mauvaises marchandises, et pour avoir la réputation de ne vendre que les meilleures...

Principes pour vendre plus cher que les autres, et pour avoir un très-grand nombre d'acheteurs.

Je suis persuadé d'avance que cet ouvrage déplaira à beaucoup de ces marchands obscurs qui, fidèles à de vieux préjugés, préfèrent la probité, une honorable économie, au grand

tion adopté par nos marchands nouveaux dont les idées sont larges et élevées, et qui ne font leur commerce qu'en grand et avec goût.... Peu m'importe, je ne parle dans cet écrit qu'à ces derniers ; ils saisiront avec empressement la solidité des principes que j'établis ; ils s'y conformeront avec zèle, et de quelque manière que leurs spéculations tournent, ils seront bien assurés qu'en suivant mes conseils, s'ils perdent l'honneur et ruinent quelques particuliers, ils se trouveront amplement dédommagés par une fortune honnête. Ils n'auront qu'à suivre l'exemple que leur a donné monsieur T.... que je prie de recevoir ce manuscrit avec autant de plaisir que j'en éprouve en le lui offrant....

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur U.... le manuscrit numéro 20, ayant pour titre :

VRAIS MOYENS POUR AVOIR UN ÉTAT LUCRATIF, SANS EN AVOIR AUCUN.

SOMMAIRE

De l'impudence : avantages de cette précieuse qualité dans le monde....

Il est bon d'être à l'affût des places vacantes en tout genre....

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

Nécessité d'avoir toujours dans la poche les noms des gens qui sont revêtus de grandes dignités, et de ceux qui occupent les premières places dans les administrations supérieures....

Il ne faut en parler que comme s'ils étaient des protecteurs et des amis....

Il est utile d'avoir l'air de se donner beaucoup de mouvement auprès d'eux pour le service de ceux dont on a attrapé la confiance....

De faire sentir avec adresse la nécessité de quelque petit sacrifice pécuniaire dont on laisse ignorer le résultat....

D'entretenir les espérances, de les raviver quelquefois avec force; de faire payer de bons dîners que l'on mange avec quelque fripon qui joue avec importance le rôle d'un employé supérieur qui doit rendre de grands services....

Annoncer de temps en temps le succès des démarches; si le candidat donne dans le panneau, faire un petit emprunt qu'on ne rend jamais....

Parler souvent de ceux à qui on a procuré des places grandes ou petites....

Faire jouer ce rôle à quelque intrigant qui n'a pas de quoi vivre....

Quand on est à la fin de la comédie, on la termine par quelque histoire bien combinée qui console l'aspirant par l'espoir de réussir d'une autre manière et plus avantageusement, et qui débarrasse l'homme à grandes protec-

tions des reproches qu'il mérite, et de la honte de passer pour escroc....

Si on ne se sent pas le talent de promettre des places, et de gagner de l'argent sans en procurer aucune, on adopte un autre genre....

On s'insinue auprès des porteurs de créances et de leurs débiteurs....

On promet au créancier de le faire payer....

Au débiteur, de lui faire obtenir du temps....

On affecte auprès de l'un et de l'autre le plus grand zèle par des démarches qu'on ne fait pas...

On tranquillise celui-ci, on effraie celui-là selon les circonstances; et selon les circonstances aussi on attrape de l'argent à tous les deux, en faisant croire au créancier qu'il en recevra au premier jour, et au débiteur qu'il aura tout le temps pour en donner, ou qu'il n'en donnera pas du tout....

Nécessité de se faire l'ami d'un avoué célèbre dans les affaires, et même de quelque honnête avocat....

Chercher des causes pour l'un et pour l'autre....

Se réserver sur les produits un droit qui, sans diminuer les sommes qui reviennent aux amis judiciaires, augmentent les dépenses des plaideurs, et concourent efficacement à leur ruine....

Aller au devant de ceux qui ont besoin d'argent, et de ceux qui en prêtent....

Faire d'abord payer les promesses qu'on fait d'en trouver à celui qui en a besoin, et d'en faire prêter solidement à celui qui ne vit que de l'usure....

Moyens, dans ce cas, pour tirer un parti lucratif de son zèle....

Ventes de contrats, à deux tiers de perte, au profit de ceux qui les possèdent....

Agiotage sur les créances....

Tripotage sur les marchandises....

Développemens complets sur ce sujet intéressant, à l'usage de tous les faiseurs d'affaires, et méthode simple pour les mettre en pratique....

Exemples nombreux de réussite....

Gens de toute espèce dans le monde, sans honneur, sans talent et sans état, qui vivent honorablement et font fortune.

Monsieur U.... connaît déjà cet ouvrage ; je lui dois tout ce qu'on y trouvera de meilleur. Une longue expérience de son industrie à Paris et dans les principales villes de France, lui a procuré les plus grandes lumières pour abuser de la crédulité des hommes, et pour vivre à leurs dépens. Je le prie d'agréer ce manuscrit dont il est, pour ainsi dire, l'auteur et le héros.

ITEM.

Je donne et lègue à madame V.... maîtresse de pension, le manuscrit numéro 21, ayant pour titre :

LE VRAI SYSTÈME POUR L'ÉDUCATION DES JEUNES DEMOISELLES.

SOMMAIRE.

Rien n'est si facile que de bien élever les jeunes dèmoiselles....

Le besoin de gagner de l'argent forme seul une bonne maîtresse....

Les maîtres de danse, de musique et de dessein les plus à la mode, sont toujours les meilleurs. La connaissance de leurs mœurs est absolument inutile, pourvu que par-tout où ils vont ils fassent l'éloge de la maison....

Grands avantages des exercices publics. Rien ne donne aux jeunes filles plus de retenue et moins d'amour propre....

Influence de quelques fragmens de poésie et de prose brillante sur des enfans qui les débitent en public sans les comprendre....

Nécessité de transformer les pensionnaires en comédiennes et en danseuses, pour éblouir

les parens et pour amuser les aimables connaisseurs du quartier....

Preuves qu'elles deviennent plus modestes en jouant des rôles, en montrant de jolies petites jambes dans les ballets, en bravant les regards d'une nombreuse assemblée et les lorgnettes des jeunes amateurs, et qu'il est sur-tout impossible que le goût de la toilette se développe en elles....

Avantages majeurs de la variété des égards entre elles....

Grande utilité d'en avoir de plus marqués pour les plus riches, pour celles qui procurent de la part des parens des cadeaux plus considérables, et sur-tout pour les plus jolies et les mieux mises....

La gloire de l'état dépend essentiellement des sciences acquises par les petites demoiselles...

Rien de si facile que d'en faire des mathématiciennes, des astronomes, des chimistes....

Il vaut mieux pour un mari que sa femme sache faire de jolies petites figures de rhétorique, que savoir conduire un ménage....

Les pensions doivent être spécialement plus utiles aux maîtresses qu'aux élèves....

Chaque pension doit avoir un mode différent d'instruction selon le caprice des maîtresses. Cette variété influe avantageusement sur l'état, et concourt efficacement au bonheur des familles.

Les jeunes personnes qui sortent des pensions actuelles m'ont paru si bien élevées en général, que j'ai cru devoir, dans un petit écrit, consacrer le mode nouveau adopté pour leur éducation. Comme la légéreté française pourrait porter atteinte au système vraiment précieux qui dirige certaines maisons d'éducation, j'ai voulu que l'impression dérobât au délire de la nouveauté les plus beaux principes du monde, et dont les effets sont merveilleux, comme chacun sait, et comme le savent sur-tout les pères et mères de famille qui ne cessent de se féliciter de la douceur, des vastes lumières, de la modestie, de l'obéissance de leurs filles, de leur amour pour la retraite, pour les devoirs de leur sexe, sur-tout de leur indifférence pour les toilettes; aussi voyons-nous aujourd'hui toutes les pensionnaires qui ont joué la comédie, dansé dans les ballets, récité des vers en public, et qui font des figures de rhétorique, devenir des épouses modestes, sages, fidelles, pieuses, économes, et des mères de famille comme on n'en voyait pas autrefois....

Je prie madame V.... si célèbre autrefois par le nombre de ses brillantes conquêtes, qu'elle paraît l'être aujourd'hui par ses mœurs, par sa piété, par ses profondes connaissances dans l'art d'élever les jeunes demoiselles, et de leur inspirer l'amour de toutes les vertus.... je la supplie très-respectueusement de recevoir

ce legs avec bonté. En le lui offrant, je ne suis que l'interprète de la reconnaissance de tous les parens qui eurent le bon esprit de lui confier l'éducation de leurs filles.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur X.... célibataire, le manuscrit numéro 22, ayant pour titre :

LE VRAI BONHEUR.

SOMMAIRE.

Pour être heureux, il ne faut ni penser, ni agir comme les autres....

Le bon citoyen ne doit voir que lui sur la terre....

Aucune femme ne mérite d'être épousée....

L'amour paternel n'est qu'une chimère....

L'amour filial ne signifie rien....

Les soins d'une épouse fatiguent....

Les caresses des enfans ne sont qu'enfantillages....

On est toujours esclave quand on s'impose les plus doux, les plus aimables et les devoirs les plus sacrés....

Récompenser les vertus d'une jeune per-

sonne en l'épousant, c'est se condamner au malheur....

Donner des citoyens à l'état, c'est multiplier les misérables...

L'égoïsme est la première des vertus.... il donne au cœur ce qui l'enchante....

Il procure à l'esprit ce qui lui plaît, ce qui le développe, l'alimente et l'embellit....

Il est le père de toutes les vertus....

Il fixe la fortune....

Il rend seul de vrais services à la patrie....

Seul il a des droits à l'estime....

Quand on est dans le malheur, il console et répare tout....

Les caresses d'une femme à gages, ne fût-elle qu'une servante, ont quelque chose de plus touchant que celles d'une tendre et jolie épouse....

Les pètits soins des enfans ne valent pas les caresses des amis du jour....

L'épouse et les enfans vous livrent sans pitié à toutes les rigueurs de la fortune et des maux du corps....

Les amis du jour les font nécessairement disparaître ; leurs cœurs et leurs bourses deviennent à l'instant le patrimoine effectif de l'égoïste....

La tendresse des collatéraux est toujours sincère, et jamais la fortune du célibataire ne règle le genre et le nombre des preuves qu'ils en donnent...

Les épouses et les enfans sont intéressés à la mort des chefs de famille....

La santé du célibataire est le premier des biens pour les collatéraux...

Le vide où il se trouve remplit son ame, et ne lui laisse rien à désirer...

Il jouit de tout sans partage...

Les hommes ne sont autour de lui que des marionnettes qui l'amusent...

Les femmes ne sont que des joujoux pour ses menus plaisirs...

Les affections du cœur ne sont que des tourmens...

Les glaces de son ame réchauffent sa vie et la prolongent....

Au moment de sa mort, le souvenir de ses bonnes actions répand une infinité de charmes sur son lit funèbre...

Quand il n'est plus, le deuil est général...

Ses collatéraux l'inondent de ses larmes...

La reconnaissance du malheureux fait son oraison funèbre...

L'amitié lui dresse un autel...

L'histoire consacre les services qu'il rendit à la patrie, le bonheur qu'il répandit autour de lui, les bienfaits que l'humanité en reçut.

Je mourrai bientôt, je l'espère ; mais je mourrai avec le regret de voir qu'il existe encore beaucoup de personnes honnêtes, dupes des

anciens préjugés, qui ont la faiblesse de se marier, d'aimer à avoir une nombreuse famille, qui donnent quelque prix à l'amitié, qui trouvent quelques sots plaisirs à se rendre utiles à l'état, et à consoler quelquefois l'indigence.

J'emporterai cependant au tombeau, et cette pensée ajoute beaucoup au bonheur que je goûterai en rendant le dernier soupir, la douce espérance que l'égoïsme et le célibat, qui sont cousins germains, triompheront enfin des vieilles idées et des antiques routines sociales. J'ai prouvé dans l'écrit que je lègue à monsieur X..., que ses principes sont les meilleurs du monde, et j'ai voulu qu'il sût que je pense comme lui, que l'ordre social serait charmant si personne ne se mariait ; si les pères vivaient sans épouses, les mères sans maris, et les enfans sans jamais connaître leur origine ; si tous les hommes existaient comme s'ils étaient seuls sur la terre, et chacun d'une espèce différente. Ce spectacle serait vraiment curieux et nouveau. L'homme dans ce cas devrait être bien fier de son existence ; le but du Créateur aurait été admirable, et les états seraient la plus jolie chose du monde.

J'invite très-instamment monsieur X... de lire avec attention ce manuscrit, et je le prie d'ajouter toutes les réflexions que son expérience de l'égoïsme et du célibat lui ont données, s'il revient de cette cruelle maladie qui attire tous

les jours autour de lui tant d'amis qui se désolent, et tant de visites désintéressées de ses chers et trop sensibles collatéraux.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur Y.... le plus grand philosophe de son siècle, le manuscrit numéro 23, ayant pour titre :

VÉRITÉS GÉNÉRALES.

SOMMAIRE.

L'expérience ne signifie rien....

Tous les hommes sont naturellement bons et sages....

Le climat n'influe en rien sur les caractères....

La nature dans tous les êtres mit une égalité parfaite....

Les passions sont des chimères, ou si elles existent, rien n'est si facile que de les diriger vers le bien....

La religion chrétienne, quelque sublime que soit sa morale, quelles que soient les preuves irrésistibles de son origine céleste, n'influe en rien sur les mœurs et sur la stabilité de l'ordre social....

Elle ne fixe pas suffisamment les idées sur l'existence de Dieu, et ne prouve pas d'une manière assez claire la nécessité de lui offrir des adorations solennelles et publiques....

L'univers peut aussi bien se passer de la puissance de Dieu, et les hommes de sa bonté, qu'il a été possible au premier d'exister sans créateur, et à ces derniers de se passer de leurs pères et mères pour venir l'habiter....

La raison humaine a le droit de repousser tous les dogmes sacrés; car il est reconnu généralement qu'elle comprend à merveille comment ce monde a été formé, comment il se soutient sans jamais se dissoudre; quels sont les moyens qui en conservent l'harmonie et la beauté, et quel est le secret qui multiplie les générations de tous les êtres vivans, et qui préside à la reproduction périodique et constante des fruits et des fleurs....

L'idée d'une vie à venir et éternelle n'a pas le sens commun; et cela est aussi facile à démontrer, qu'il est clair que l'homme, quand il voudra s'en donner la peine, créera un soleil plus beau que celui que nous voyons, et qu'il pourra faire à volonté un vase assez grand pour contenir les eaux de la mer....

Le plus charmant spectacle du monde serait que chaque homme se fît un dieu à sa manière, et prétendît l'adorer publiquement. Cette variété piquante de dieux, de cultes, de temples

et de systèmes, formerait un ensemble enchanteur qui assurerait la concorde entre toutes les passions et l'harmonie la plus charmante dans l'ordre social....

Preuves qu'il n'y a jamais eu de premier homme ni de première femme, tirées de la manière dont ceux qui vivent sont venus. Je ne parle pas de ceux qui viendront après nous, parce que je ne sais pas si quelque auteur nouveau n'inventera pas un joli système pour produire des hommes d'une façon moins commune que celle dont on s'est assez généralement servi jusqu'à ce jour....

L'homme qui sur la terre est constamment le jouet de ses caprices, la victime de l'ambition, de la calomnie, des coups de la fortune et des maladies, n'a pas besoin d'être encouragé et consolé par la religion. La perspective de la mort répare tout, et rend son état digne d'envie, parce que l'homme et le crapaud, venus je ne sais comment dans le monde, reviennent également partie intégrante de la terre ; ce qui ajoute beaucoup à la dignité du premier, et en donne aussi beaucoup au second, qui sous une forme différente ressemble parfaitement au roi de l'univers qui s'appelle *homme*, comme lui s'appelle *crapaud*....

Plus ceux qui gouvernent sont nombreux, moins les peuples ont à redouter l'influence et les extravagances des gouvernans....

Le

Le gouvernement d'un seul, revêtu de toute la majesté et de toute la puissance nationale, n'a pas le sens commun, parce qu'il enchaîne toutes les ambitions, fixe toutes les idées, affermit la paix intérieure, et parce qu'il ne peut avoir à lui qu'une seule pensée, et dans sa main qu'une seule action....

Inconvéniens de ce genre de gouvernement, prouvés par la tranquillité dont les républiques grecques et romaines, les plus célèbres de toutes, ont toujours intérieurement joui...

La disproportion qu'on remarque entre les fortunes tue le bonheur public....

Elle empêche cette émulation générale qui enfante les chef-d'œuvres de l'industrie, en occupant tous les hommes, et les dérobe à la fureur de leurs passions et au poison de l'ennui....

Preuves que cette industrie générale qu'admire sottement le sage, naîtrait d'elle-même si chaque citoyen avait cent mille francs de rente...

Avec cent mille francs de rente, il n'est pas de citoyen qui ne se fît un vrai plaisir de grimper sur les toits, de s'enfoncer dans les mines, de se hucher au haut des mâts, de conduire la charrue, de battre le fer, et de faire des culottes et des souliers....

Avec cent mille francs de rente, les soldats braveraient avec joie les fatigues et la mort,

et jamais ils ne voudraient être colonels ; le général serait enchanté de n'être que soldat....

Avec cent mille francs de rente, tous les hommes seraient les plus admirables auteurs du monde, et n'auraient rien à craindre des journalistes, qui n'auraient pas besoin eux-mêmes de mentir, et de faire les plus sottes critiques pour recevoir de l'argent, et pour faire des éloges à tant le paragraphe....

Le génie qui brille dans les cafés suffit seul pour trouver le bonheur de l'homme, et pour dicter les lois les plus sages et les plus durables....

Rien n'est si facile que de faire vivre une immense population sans tous les arts que créent le luxe, et le désir des plus nobles et des plus légitimes jouissances....

L'ignorant est l'homme le plus modeste....

Le pédantisme indique toujours un grand génie, et sur-tout un grand savoir....

L'homme d'esprit n'est jamais dangereux avec un mauvais cœur....

Un bon cœur est la chose la plus commune....

L'opinion d'un auteur sur ses ouvrages est toujours la meilleure....

L'homme qui dit du bien des autres ne mérite pas qu'on en dise de lui....

Il n'y a point de malheureux sur la terre qui ne l'ait bien mérité....

Avec des vertus et des talens, on fait toujours fortune....

L'intrigue n'a jamais réussi dans le monde....

Dans le siècle où nous vivons, plus un père remplit ses devoirs envers ses enfans, plus il en est vénéré....

Il n'est pas de système nouveau qui ne l'emporte sur l'expérience et la raison....

Le nombre admirable des salles de danse auxquelles des hommes malins osent donner des noms plus significatifs, fait la gloire des villes, répand le bon ton et l'usage du beau monde parmi toutes les servantes, empêche le goût de la toilette de corrompre leurs cœurs, leur inspire l'obéissance, l'amour du travail, l'économie et toutes les vertus de leur état....

La cherté effrayante de certains objets fait le bonheur public, quand ceux ou celles qui les vendent réparent leurs friponneries par l'éclat de leur maison et de leur parure....

Plus les filles des artisans portent de riches dentelles, de bijoux d'or, voire même des diamans, plus on doit être rassuré sur la pureté de leur cœur et sur la délicatesse de leurs parens....

Plus on rencontre le soir dans les rues des filles publiques cherchant des aventures sous les livrées de la misère, ou avec quelques vieux restes du luxe des laïs à la mode, plus cela édifie les honnêtes femmes qui passent avec leurs demoiselles, et donne une grande idée de la morale publique....

Plus les hommes sont polis envers les prostituées, plus les jeunes personnes honnêtes se fortifient dans l'amour de la vertu....

L'honnête homme que la calomnie écrase n'a pas le droit de contredire son calomniateur; il doit courber la tête, et convenir publiquement qu'il est un fripon....

L'homme à talent dont l'envieux fait sa victime, n'est réellement qu'un sot; l'envieux seul est un grand homme....

Quand on n'a pas de fortune, on ne peut avoir aucune vertu, parce qu'on n'a pas de moyens pour en acheter....

Plus un homme parle de sa probité, plus on doit compter sur sa bonne foi....

Plus un homme est poli, plus il est sincère....

Plus on a de délicatesse, moins on est exposé à être dupe....

L'homme qui mérite une bonne réputation ne vaut pas celui qui en jouit sans la mériter....

Pour avoir de l'esprit, il faut courir après....

Le meilleur livre est celui qui se vend le mieux....

Les promesses des grands valent des contrats...

L'homme le plus propre à une bonne place est celui qui sait l'attraper....

Le méchant possède toutes les vertus qu'il conteste à l'honnête homme....

On ne dit du mal des autres que par amour pour le bien....

Moins on trouve des talens dans les autres, plus on en a soi-même....

La femme qui échange sa dot contre des chapeaux, des robes et des bijoux, vaut mieux que celle qui n'apporte que des vertus à son époux....

La fidélité d'une femme qu'on achète est à toute épreuve....

Quand une mère est coquette, sa fille ne l'est jamais....

Pour attraper un mari, il faut n'en mériter aucun....

L'esprit que l'on fait vaut mieux que celui qu'on a....

On a toujours raison quand on n'a pas le sens commun....

Plus on dispute avec un sot, moins on prouve qu'on l'est soi-même.

J'aurais pu ajouter aux vérités que je viens d'établir un plus grand nombre de vérités aussi brillantes et aussi bien démontrées; mais comme ce n'est qu'à la fin de ma carrière que j'ai bien connu celles qui font la matière de l'ouvrage que je destine à monsieur Y.... je n'ai eu jusqu'à ce moment que le temps nécessaire pour bien approfondir celles qu'on vient de lire. Heureux encore si j'ai réussi à en prouver l'évidence à tous ces petits esprits qui en ont douté jusqu'à ce jour, ou qui se sont obstinés et s'obstinent

encore à ne pas les reconnaître ! mais je compte sur le génie et sur la bonne foi du plus grand des philosophes.

Je le supplie d'accueillir avec bonté le présent que je lui fais en mourant, et de donner dans ses momens de loisir tous les développemens qu'il jugera convenables à mes pensées, et aux moyens que j'ai conçus pour les faire valoir.

Je sais que beaucoup de gens esclaves encore des vieux préjugés, entichés des vieilles idées qu'ils reçurent dans leur enfance, et endurcis par une admiration constante pour des paradoxes diamétralement opposés à ma façon de voir, s'insurgeront avec violence contre les lumières que j'ai voulu répandre ; mais fort de mon expérience, et sur-tout bien rassuré par les opinions décisives de plusieurs de nos grands génies, et par le succès brillant de tous ceux qui comme moi ont reconnu les vérités dont s'agit, et qui s'y sont scrupuleusement conformés pour avoir dans le monde une haute considération, et pour réparer les injustices de la fortune.... je déclare que d'avance je brave, et l'ignorance qui ne voudra pas me comprendre, et les journalistes qui oseront me critiquer, et même les honnêtes gens qui jetteront mon livre au feu. La jalousie, la prévention et l'ineptie osèrent dans tous les temps juger les grands ouvrages, et méconnaître les vastes génies qui

les conçurent et les écrivirent ; mais ces écrits immortels ont passé à la postérité qui n'est plus, et le mien, je l'espère, traversera triomphalement les siècles pour aller faire les délices de la postérité qui va venir quelqu'un de ces jours.

ITEM.

Je donne et lègue à monsieur Z.... qui vient de prendre le terrible parti de se faire auteur dramatique, LES TROIS COMÉDIES SUIVANTES que je fis en ma jeunesse, et dont le succès me fit tourner la tête ; elles sont sous le numéro 24.

LE PLAN DE COMÉDIE,

COMÉDIE EN PROSE ET EN TROIS ACTES,

Représentée sur le théâtre des Tuileries en 1790.

PERSONNAGES.

SAINT-CLAIR père, négociant.
SAINT-CLAIR fils.
ADÉLAIDE, pupille de Saint-Clair père.
NANCI, suivante d'Adélaïde.
REMI, musicien.
DUPRÉ, poëte.

ACTE PREMIER.

(*Le théâtre représente un salon, dans lequel se trouve une table et tout ce qu'il faut pour écrire. Sur les parties latérales, il y a deux portes qui sont celles des appartemens de Dupré et de Remi. Elles doivent être vis-à-vis l'une de l'autre, et s'ouvrir en dehors du côté du public. Il est huit heures du soir quand l'action commence.*)

SCENE PREMIERE.

ADÉLAIDE, NANCI.

ADÉLAÏDE.

JE ne m'attendais pas à cette conquête.

NANCI, *un papier à la main.*

Quand on est belle, on en fait de toutes les espèces.

ADÉLAÏDE.

Il te l'a donné sous le nom de la romance qu'il m'avait promise ?

NANCI.

Il n'y a qu'un instant. J'ai voulu la chanter ; mais la première chose qui s'est présentée, c'est ce tendre billet. Vous allez voir comment un musicien s'y prend pour déclarer son tendre martyre. (*Elle lit.*)

« L'harmonie enchanteresse de vos magnifiques appas » a fait naître dans mon ame une foule de sentimens qui » chantent à grand chœur votre beauté. L'amour est à la » tête pour battre la mesure. Si cette musique vous plaît, » mon cœur gardera les musiciens pour célébrer à » jamais l'incomparable Adélaïde, et pour accompagner » le duo que je veux exécuter avec vous. Vous avez trop » de goût pour n'être pas sensible à des accords si touchans, » et pour ne pas accepter avec plaisir la tendresse du plus » fidèle amant. »

REMI, musicien.

Qu'en dites-vous, mademoiselle ?

ADÉLAÏDE.

Il faut être bien hardi ! dès que mon tuteur sera rentré...

NANCI.

Ne vous pressez pas, il faut communiquer ce billet doux à M. Saint-Clair fils. Il a une comédie à faire, et peut-être le trouvera-t-il assez original pour s'en servir. Voici le Céladon.

SCENE II.

ADÉLAIDE, NANCI, REMI.

(*Remi doit être paré avec une prétention ridicule, toujours sur la pointe des pieds et en mouvement, parler vîte, et s'arrêter court.*)

REMI.

Mademoiselle, je vous salue, et.... vous êtes aussi belle le soir que le matin, et....

NANCI.

Et vous toujours bien aimable, et....

REMI.

Vous êtes toujours bien gracieuse, car.... Enfin... quand on voit le grand monde comme moi, on peut avoir certaines qualités.... que....

NANCI.

Vous en avez de très-plaisantes.... qui....

REMI.

Pas autant que mademoiselle dont les attraits séducteurs et.... piquans.... par un ensemble très-harmonique plongent les cœurs dans une mélancolie sensible dont....

NANCI.

Comme ce compliment est bien tourné!

REMI.

Je me suis toujours piqué de rendre au beau sexe un hommage qui.... enfin.... A propos.... mademoiselle, avez-vous la romance que....

NANCI.

Elle a produit son effet.

REMI.

Et vous avez daigné voir avec plaisir tout ce que mon amour....

ADÉLAÏDE.

Quoi, monsieur?

REMI.

Le petit mot de lettre où je vous dis que....

ADÉLAÏDE, *sortant.*

Le ridicule personnage!

SCENE III.

NANCI, REMI.

REMI.

Elle sort, Nanci, et....

NANCI.

La pudeur d'une jeune personne qui....

REMI.

Crois-tu qu'elle me voie avec plaisir.... et que....

NANCI.

Vous n'en doutez pas vous.... qui....

REMI.

Non, parce que.... mais....

NANCI.

Tranquillisez-vous, tout ira bien; nous allons travailler, ma maîtresse et moi, à récompenser dignement, et votre tendresse que.... et votre mérite.... qui.... (*Sortant.*) Le plaisant original !

SCENE IV.

REMI, *seul.*

Allons, je suis heureux; je vois cela aussi clair que... d'ailleurs le grand talent de la musique nous égale pour le moins aux dieux.... une simple mortelle ne peut me résister quand.... Ah ! voilà Dupré.... s'il savait.... Bonjour, comment va la poésie de vos vers ? Il ne m'entend pas. Laissons là ce songe creux qui se croit un.... (*Il chante en sortant.*) Dieu des amans, dieu des amans.

SCENE V.

DUPRÉ, *vêtu de noir, l'air important, et lisant avec admiration.*

Mollement étendu sur le bord d'un ruisseau,
Je m'endormis un soir au doux chant d'un oiseau;
A peine de mes yeux je fermais la paupière,
Que frappé tout à coup d'une vive lumière
Que des songes badins répandaient en jouant,
Je sentis que mon cœur, sans cesse folâtrant,

Allait enfin brûler d'une flamme réelle.
Des filles du canton il cherche la plus belle.
Mille dards aiguisés par les mains de l'amour,
Honteusement sur lui s'émoussaient tour à tour....
Lorsque l'amour lui-même, assis sur une nue,
Armé de pied en cap se présente à sa vue.
De l'amour en fureur il bravait tous les traits,
S'il n'eût d'Adélaïde emprunté les attraits;
Mais ne résistant plus au pouvoir de ses charmes,
Aux pieds de son vainqueur il déposa ses armes,
Et jura qu'à jamais fidèle à ses sermens,
Dupré serait un jour l'exemple des amans.
Tel fut le sort d'un cœur jusqu'alors inflexible.
Un seul de vos regards en fit un cœur sensible,
Et tout ce qu'enfanta le plus heureux sommeil,
Se trouva pour jamais signé par le réveil.

Voilà un rêve qui n'a pas été fait en dormant. S'il pouvait amener une réalité !.... Oui, oui, je l'espère. Adélaïde aime la poésie. Elle n'est pas à s'apercevoir que j'excelle dans cet art divin; elle m'aimera. L'amour est aussi bien le fils du génie que de la mère des grâces. Ah ! la voici. Qu'elle est belle !

SCENE VI.

ADÉLAIDE, NANCI, DUPRÉ, ensuite SAINT-CLAIR fils.

DUPRÉ, *à Adélaïde.*

Quand du sein de la mer on vit sortir Vénus,
L'univers et l'Olympe.... (*Il cherche.*)

NANCI.

Eh bien, après....

DUPRÉ.

Le choix des idées m'embarrasse. Mademoiselle en fait

naître un si grand nombre à la fois, et de si jolies.... Ah ! j'y suis.

Au bord d'un clair ruisseau, sous un épais feuillage,
Du gentil Cupidon empruntant le langage,
Mon génie et mon cœur vont chanter en beaux vers
Le plus bel ornement de ce vaste univers.

(*Il a dit ces vers avec une intention marquée. Dès qu'il voit Saint-Clair fils,*)

Oh, qu'il vient mal à propos ! Adieu, mademoiselle.... Ah !.... monsieur, je vous salue.

(*Avant de sortir, regardant Adélaïde....*)

Ah !

SCENE VII.

ADÉLAIDE, NANCI, SAINT-CLAIR fils.

SAINT-CLAIR fils, *très-sèchement.*

Bonjour, monsieur.

ADÉLAÏDE.

Ah ! vous voilà ? On vous cherche par-tout ; je croyais vous trouver ici....

NANCI.

Et nous n'y trouvons que notre poëte, qui d'un air enflammé nous décoche un quatrain....

SAINT-CLAIR fils.

Je ne sais si je me trompe, mais je ne suis pas éloigné de croire qu'il est amoureux de vous.

ADÉLAÏDE.

Il n'est pas le seul ; j'ai l'honneur aussi d'enchaîner à mon char le sieur Remi. J'ai sa déclaration par écrit.

SAINT-CLAIR fils.

Donnez-la-moi, je la montrerai à mon père, et il verra...

NANCI.

Il n'est pas temps ; avant de lui en parler, il faut voir

si nous n'en tirerons pas parti pour notre comédie. A propos, est-elle commencée ?

SAINT-CLAIR fils.

Pas encore. Je ne sais quel sujet choisir.

ADÉLAÏDE.

Avez-vous quelque caractère en vue ?

SAINT-CLAIR fils.

Pas un.

NANCI.

Eh bien, pour avoir plutôt fait, n'en donnez pas à vos personnages.

ADÉLAÏDE.

Cela serait nouveau.

NANCI.

Pas tant que vous croyez.

SAINT-CLAIR fils.

Nos grands maîtres ont tout moissonné, les auteurs de ce siècle ont tout glané ; il ne me reste plus rien à faire.

ADÉLAÏDE.

Écrivez toujours. Il faut une comédie à votre père ; vous l'avez promise. Il veut que vous soyez auteur ; soyez-le par complaisance, comme tant d'autres le sont en dépit du bon sens. Vous aurez au moins le mérite d'être auteur, sans avoir la rage de l'être.

NANCI.

Mademoiselle a raison. Composez, monsieur, et si le génie vous manque, faites comme les autres, servez-vous de votre mémoire.

SAINT-CLAIR fils.

Il me vient une idée. Il me faut une amoureuse....

ADÉLAÏDE.

Oui.

SAINT-CLAIR fils.

Douce, aimable....

ADÉLAÏDE.

Oh ! sans doute.

SAINT-CLAIR fils.

Aussi spirituelle que modeste....

ADÉLAÏDE.

A merveille.

SAINT-CLAIR fils.

Aussi sage que belle....

ADÉLAÏDE.

Voilà ce qu'il vous faut.

SAINT-CLAIR fils, *avec intention.*

Eh bien, j'ai mon modèle, et je veux m'en servir.

NANCI.

Ah ! ah !

ADÉLAÏDE, *souriant.*

Et quelle est cette charmante personne ?

SAINT-CLAIR fils.

Mais c'est....

NANCI, *à Adélaïde.*

C'est vous ; monsieur hésitait à le dire pour épargner votre modestie.

SAINT-CLAIR fils.

Où trouverai-je le modèle d'un amant digne d'un objet aussi accompli ?

NANCI, *prenant le milieu de la scène.*

Allons, sans y chercher tant de façons, car cette comédie ne finirait jamais, peignez d'après vous-même, et je suis sure que mademoiselle vous le conseillera.

SAINT-CLAIR fils, *embarrassé.*

Approuvez-vous son idée ?

ADÉLAÏDE, *embarrassée.*

Mais... (*A Nanci.*) Que tu es étourdie !

NANCI.

C'est le caractère d'une soubrette, et je veux que monsieur l'auteur trace la sienne d'après moi. Je réponds du succès de la pièce.

ADÉLAÏDE.

Ne sera-t-elle pas un peu trop babillarde.

NANCI.

C'est un charmant défaut quand on babille avec esprit; ce sera l'affaire de l'auteur. Oh çà, nous avons enfin trois personnages ; il nous faut un père.

SAINT-CLAIR fils.

Si je prenais le mien pour modèle ?....

ADÉLAÏDE.

Eh ! pourquoi pas ? la comédie est la peinture de ce qui se passe dans le monde. M. Saint-Clair ne s'ocupe que de votre bonheur ; comme tuteur , il me rend parfaitement heureuse. On n'est pas fâché de se reconnaître à un portrait aussi flatteur.

SAINT-CLAIR fils.

Oui ; mais pour que ce portrait soit ressemblant en tout, je serai forcé de parler de son aveuglement sur le compte des deux plus singuliers originaux....

NANCI , *vivement.*

Eh bien , voilà précisément un sujet tout trouvé , et de quoi faire une comédie agréable. Une amoureuse charmante , un amoureux intéressant , une soubrette spirituelle , un bon père et bon tuteur ; un poëte et un musicien sans talens, et remplis d'amour propre.... Supposez-les amoureux de la pupille qui s'en moque , qu'ils écrivent des lettres , qu'ils se croient aimés , qu'ils fassent quelques sottises ; que leur bienfaiteur soit enfin désabusé ; que le mariage des deux amans termine le tout , que la soubrette obtienne une dot , la comédie sera faite , votre père sera content , nous serons tous heureux.

SAINT-CLAIR fils.

Voilà qui est très-bien. Quel titre lui donnerons-nous ?

NANCI.

L'Auteur par complaisance. Partez de ce titre, employez bien vos caractères : point de phrases ; des situations , de la gaieté , tout ira bien. Mais voici monsieur votre père.

SCENE

SCENE VIII.

ADÉLAIDE, SAINT-CLAIR père, SAINT-CLAIR fils, NANCI, REMI.

SAINT-CLAIR père, *avec une gaieté et bonhomie spirituelle.*

Charmant, M. Remi, charmant! cet air-là vous fera le plus grand honneur.

REMI.

Vous croyez, monsieur, que....

SAINT-CLAIR père.

J'en suis fort content. Ah! vous voilà? Eh bien, notre comédie avance-t-elle?

NANCI.

Nous en sommes à l'exposition des caractères et du sujet.

SAINT-CLAIR père.

C'est-à-dire, que le premier acte est en train. Allons, tant mieux: du courage, mon fils, tu as de l'esprit; qu'une comédie l'apprenne au public. Entre dans les jardins d'Apollon, et cueille hardiment des lauriers malgré les épines qui t'ont effrayé jusqu'à ce jour: les fleurs ne naissent que dans le printemps; je ne veux pas que celui de ta vie soit honteusement stérile. Tiens, je suis riche; eh bien, je donnerais, je crois, toute ma fortune pour avoir fait dans ma jeunesse une seule petite pièce en un acte.

ADÉLAÏDE.

Je connais plus de quatre auteurs qui donneraient toutes leurs tragédies et comédies pour la moitié de vos biens.

SAINT-CLAIR fils.

Je vous promets, mon père, de ne rien négliger pour vous faire plaisir.

REMI.

Prenez garde, monsieur, vous vous embarquez sur une mer bien fertile en naufrages, et sur-tout cette année; car....

SAINT-CLAIR père.

Eh ! qu'importe ? Ris du danger, lève l'ancre, et vogue la galère. Trop de modestie étouffe le talent. Si du premier coup tu n'enlèves pas le laurier, tu l'ébranleras au second ; au troisième, il est à toi. Que la crainte de ne pas réussir ne t'empêche pas d'essayer ; et entre nous soit dit, tel qui ne voudrait pas être sifflé, n'a peut-être pas assez d'esprit pour l'être. Mais je ne veux pas du triste, comme ces pièces qui font pleurer à propos de botte ; fais-nous rire, morbleu. Je conçois que cela est difficile ; mais si dans un siècle où les auteurs ont la rage de faire pleurer la nation la plus gaie de l'univers, tu sais l'amuser par la gaieté de ton ouvrage, sans outrager la morale et la délicatesse du goût, tu verras comme tu seras applaudi, et comme ton père sera heureux.

REMI.

Je suis de votre avis, car toutes ces comédies qui....

SAINT-CLAIR père.

Eh ! voilà Dupré.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Je vous annonce que le souper est servi.

SAINT-CLAIR père.

Il a toujours quelque chose d'agréable à dire. Et la verve, comment va-t-elle ? a-t-elle produit quelque jolie chose, comme à son ordinaire ?

DUPRÉ.

Peut-elle rester oisive entre l'amitié et la beauté ?

SAINT-CLAIR père.

Il ne tarit pas.

DUPRÉ, *tirant un papier.*

Si vous daignez écouter....

SAINT-CLAIR père.

Avec plaisir, morbleu. Voyons, voyons:

NANCI.

Mais le souper....

REMI.

Sans doute le souper qui....

DUPRÉ.

Ce n'est pas long.

(*Lisant, et regardant Adélaïde.*)

VERS A CLORIS.

Cette Cloris n'est pas un personnage imaginaire:

Pour chanter ma Cloris, cent poëtes divers
Répandent à grands flots nombre de fariboles:
Je laisse s'escrimer toutes ces têtes folles,
Et ne te chante point dans de très-méchans vers.
Je me tais en un coin admirant ta figure;
Je dévore des yeux mille traits enchanteurs.
Quand tu sortis enfant des mains de la nature,
Que l'amour, ô Cloris, dut répandre de pleurs!
Sans pitié tu volas son arc et son visage.
Peu satisfaite encor, à la face des dieux,
Sans honte et sans remords, pour consommer l'ouvrage;
A sa mère Vénus tu dérobas les yeux,
La ceinture et la taille, en un mot, tous les charmes.
Aux flèches de l'amour on ne résiste pas;
Aux attraits de sa mère on rend bientôt les armes.
Je te les rends, méchante, en enrageant tout bas,
Et tu n'en sauras rien.... J'admire ta personne,
Les beaux yeux de Vénus et les traits de l'amour;
Mais tu les a volés.... Ah! mon cœur te pardonne;
Que ton sexe jaloux te pardonne à son tour.

SAINT-CLAIR père.

Bravo, M. Dupré, bravo! C'est pour l'almanach des muses?

NANCI.

La muse n'est pas loin.

SAINT-CLAIR fils.

C'est votre chef-d'œuvre.

REMI.

Cela ne ferait pas d'effet dans une comédie, car....

NANCI, *à part.*

Nous l'y mettrons cependant.

DUPRÉ.

Quand on veut composer avec fruit, il faut savoir choisir son sujet. (*A Adélaïde.*) Oserai-je vous prier de les accepter? (*Elle hésite.*)

SAINT-CLAIR père.

Prends, prends, c'est le revenant bon de la beauté.... Et vous, M. Remi, comment trouvez-vous ces vers-là?

REMI.

Hon, hon, on ne fait pas de la bonne musique là dessus... car....

DUPRÉ.

A vous plus qu'à tout autre....

REMI, *ricanant.*

Oh! mes talens sont des talens qui.... et les vôtres sont des talens que....

DUPRÉ, *s'échauffant.*

Mes talens, mes talens.... sachez, faiseur de notes barbares....

REMI, *en colère.*

Des notes barbares! moi qui....

SAINT-CLAIR père.

Eh! mes enfans, la paix, la paix. Oubliez-vous que la poésie et la musique sont sœurs? Que les talens soient toujours rivaux, mais jamais ennemis. Allons sacrifier à Bacchus, jouir des faveurs de Cérès et de Pomone; cela vous donnera des forces pour faire cette nuit un petit voyage au Parnasse.

NANCI.

Vous devriez en essayer un, monsieur.

SAINT-CLAIR père.

Te moques-tu ? Un négociant aller au Parnasse ! ce serait le moyen de faire bientôt banqueroute. Oh ! ma foi, je ne sais que le chemin de la bourse.

NANCI.

Et vous en revenez plus riche que ceux qui font l'autre.

(*Saint-Clair père sort. Saint-Clair fils s'avance pour prendre la main d'Adélaïde ; Remi s'en empare, et montre son contentement. Celle-ci en sourit avec Saint-Clair fils. Dupré reste en regardant amoureusement Adélaïde.*)

SCENE X.

DUPRÉ, *seul.*

Tout va bien. Elle a ce songe charmant qui lui apprend que je l'adore. Pendant que je lisais mes vers à Cloris, je lisais aussi dans ses yeux qu'elle n'était pas fâchée d'être la Cloris de l'aventure. Elle est riche, elle est belle, et tout m'assure que si je suis l'enfant gâté des muses, je le serai bientôt de l'amour et de la fortune.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

SAINT-CLAIR fils.

Profitons de l'instant où je suis seul pour faire ma lettre. Il faut bien l'instruire des sentimens qu'elle m'a inspirés. J'en chargerai Nanci, qui se doute de ce qui se passe dans mon pauvre cœur. Rien n'échappe à cette friponne. O ma chère Adélaïde !

(*Il se croit seul jusqu'à la fin de la scène suivante.*)

SCENE II.

SAINT-CLAIR fils, SAINT-CLAIR père, DUPRÉ, REMI.

(*Saint-Clair fils écrivant, les trois autres dans le fond.*)

SAINT-CLAIR père, *en entrant.*

Ah ! diable, notre homme travaille à sa comédie, ne le troublons pas.

SAINT-CLAIR fils.

Je crains bien que ma lettre n'ait pas le succès que je désire....

DUPRÉ.

Il n'a pas de prévention.

SAINT-CLAIR père.

Tant mieux, il ira loin.

REMI.

Je le crois, car ceux qui....

SAINT-CLAIR fils.

Fille charmante, à qui je consacre ma vie, daignerez-vous vous occuper de mon bonheur ?

SAINT-CLAIR père.

Je parie qu'il fait un petit monologue.

SAINT-CLAIR fils.

Oui, je jure de n'aimer que vous. Je voulais vivre indifférent ; mais la vertu et la beauté ne me l'ont pas permis, et mon cœur insensible a cessé de l'être.

DUPRÉ, *avec importance.*

Pas mal.

REMI.

On dirait en vérité que....

SAINT-CLAIR père.

A merveille, morbleu.

SAINT-CLAIR fils.

Mon père sera un peu surpris quand il apprendra que que mon choix est fait.

SAINT-CLAIR père.

Il y aura un rôle de père dans sa pièce.

SAINT-CLAIR fils.

Peut-être s'opposera-t-il à notre union. Mais non, quand il saura que sa charmante pupille est en butte aux impertinences de deux hommes indignes de ses bontés, il se fera un plaisir de la dédommager, en lui donnant pour époux l'amant qui lui convient, et dont elle est tendrement aimée.

DUPRÉ

Il y aura trois amoureux.

SAINT-CLAIR père.

Des trois, comme vous le sentez, un seul est digne de la pupille. Les deux impertinens en question feront quelque sottise qui les fera honteusement chasser à la fin de la pièce, et le papa donnera son aveu pour le mariage, comme c'est l'usage.

DUPRÉ.

Cela ne peut être autrement.

REMI.

Cela parle tout seul, car....

SAINT-CLAIR fils, *les voyant.*

O ciel !

SAINT-CLAIR père.

Nous te dérangeons ?....

SAINT-CLAIR fils.

Ce que j'écrivais....

SAINT-CLAIR père.

Est fort bon, j'en suis très-content.

DUPRÉ.

Il y a de la chaleur.

REMI.

Un certain sentiment qui.....

SAINT-CLAIR fils.

Ils ont pris le change, c'est heureux.

SAINT-CLAIR père.

Mais je vois dans tes yeux que tu brûles de finir ce que tu as si joliment commencé. Nous ne voulons pas troubler ton génie.... Allons-nous-en, messieurs.

DUPRÉ.

Je sens aussi que le mien....

REMI.

Et moi aussi, je sens que ma verve musicale qui....

SAINT-CLAIR père.

Quelque belle l'enflamme sans doute ? Allez, allez, quand le cœur brûle, la tête se ressent de la chaleur, et c'est alors qu'il enfante des chef-d'œuvres. Bonsoir, je vais faire ma partie avec le voisin.

(*Saint-Clair père va vers la porte du fond. Dupré entre dans sa chambre à droite du public, et Remi dans la sienne à gauche.*)

SAINT-CLAIR père, *sortant.*

(*A Adélaïde et Nanci qui entrent.*)

Notre comédie est commencée. Ce jeune homme promet beaucoup.

SCENE III.

SAINT-CLAIR fils, ADÉLAIDE, NANCI.

SAINT-CLAIR fils, *avant qu'elles ne soient en scène.*

Et moi je vais donner ce billet à Nanci : puisse Adélaïde le lire avec autant de plaisir que j'en aurai à lui consacrer ma vie !.... Les voilà.

NANCI, *allant à la table.*

Voyons ce que vous avez fait.

SAINT-CLAIR fils, *avec mystère.*

En voici l'échantillon.

NANCI, *bas.*

Il est bien petit.

SAINT-CLAIR fils, *bas.*

Fais-le lire à Adélaïde quand je serai sorti.

NANCI, *bas.*

Cela ressemble à un billet doux.

SAINT-CLAIR fils, *bas.*

Ah ! Nanci....

NANCI, *bas.*

Je devine...,

ADÉLAÏDE.

Mais, en vérité, monsieur, vous êtes poli ; ne puis-je prendre part à votre conversation ?

NANCI.

(*A part.*) Il me vient une idée. (*Haut.*) Monsieur me consultait sur la manière de faire une déclaration d'amour, et je crois avoir trouvé le moyen d'en ménager une le plus naturellement du monde. Nous sommes convenus avant souper de prendre mademoiselle pour modèle de l'amoureuse ; il faut à présent qu'elle fasse comme si elle l'était réellement, et vous comme si vous perdiez la tête pour elle.

SAINT-CLAIR fils.

Ce rôle ne sera pas difficile pour moi.

NANCI.

Ne perdons pas du temps.

ADÉLAÏDE.

Mais tu es folle, Nanci.

NANCI.

Pas tant que vous le croyez. Allons, monsieur, mettez-vous dans ce fauteuil ; pénétrez-vous bien d'amour en regardant mademoiselle ; car vous savez que pour bien peindre, il faut sentir.

ADÉLAÏDE.

Eh mais, en vérité....

NANCI.

Paix donc. Paraissez rêveur ; tâchez de répandre des larmes sur le bonheur de celui qui la possédera. En un mot, représentez-vous à vous-même tout ce que l'amour honnête a de plus charmant, et tout ce que la situation vous fera dire, vous l'écrirez aussitôt de peur de l'oublier. Sentez-vous l'utilité de ce que je vous recommande ?

SAINT-CLAIR fils.

Oui, je commence à la sentir.

ADÉLAÏDE.

Mais je m'acquitterai fort mal du rôle que tu veux me faire jouer.

NANCI.

Peut-être mieux que vous ne pensez. Profitez de mes leçons, et vous verrez que vous ne serez pas une actrice indifférente : mais sur-tout, pendant la scène, jouez de la physionomie ; que vos yeux parlent. Ils ont, quand vous voulez, un si joli langage, que ce serait fort mal que de les laisser muets dans cette circonstance. Figurez-vous donc que monsieur est votre amant.

ADÉLAÏDE.

J'entends, c'est une fiction.

NANCI, *avec expression.*

Non, ce n'est pas une fiction ; cela est vrai, voilà ce qu'il faut croire. Ayez un air rêveur, comme si vous

souffriez de l'aimer sans savoir si vous êtes payée de retour. Feignez d'entrer par cette porte, et faites comme si vous étiez seuls. Quand vous vous verrez mutuellement, paraissez embarrassés. Ne perdez pas sur-tout de vue que vous êtes deux amans (*les prenant par la main, et les mettant vis-à-vis l'un de l'autre, et avec une intention marquée*) qui vous aimez sans savoir si votre amour est réciproque, et sans oser vous le dire ; n'oubliez pas que vous vous convenez parfaitement ; enfin, que vous brûlez de vous faire un aveu dont résultera votre bonheur et celui de votre famille. Allons, commencez, je vais juger de l'effet de la scène.

(*Adélaïde et Saint-Clair fils paraissent très-embarrassés.*)

A part.

Je réussirai peut-être à les faire expliquer.

ADÉLAÏDE.

Parlerai-je la première ?

NANCI.

Sans doute. Il ne faut jamais perdre les droits de femme ; il faut parler la première et la dernière.

ADÉLAÏDE.

Il faut satisfaire mademoiselle, et amuser monsieur.

NANCI.

(*Pendant qu'Adélaïde remonte la scène, bas à Saint-Clair fils.*)

Tirez-vous-en le mieux que vous pourrez.

(*Saint-Clair se met dans le fauteuil à la droite du public Adélaïde au côté opposé ; Nanci garde le milieu.*)

ADÉLAÏDE, *ayant l'air d'entrer.*

Ah ! vous voilà, monsieur ?

NANCI.

(*A Adélaïde.*) Fort bien. (*A Saint-Clair fils.*) A vous.

SAINT-CLAIR fils, *se levant.*

Oui, mademoiselle : hélas ! vous voyez en moi le plus malheureux des hommes.

ADÉLAÏDE.

Vous n'êtes pas cependant fait pour l'être.

SAINT-CLAIR fils, *à Nanci.*

Ecrirai-je ?

NANCI, *finement à Adélaïde.*

Ecrira-t-il ?

ADÉLAÏDE, *souriant.*

Je crois qu'il le peut.

NANCI, *à Saint-Clair, d'un air important.*

Ecrivez. (*A Adélaïde pendant que Saint-Clair écrit.*) Allons, piquez-vous de bien jouer votre rôle.

ADÉLAÏDE.

Me serait-il permis de vous demander quel est le sujet qui vous afflige ?

SAINT-CLAIR fils.

C'est l'amour le plus tendre et le plus timide qui fait mon malheur. (*A Nanci.*) Ecrirai-je ?

NANCI.

Ecrivez ; mais ne parlez pas de malheur... (*Avec intention.*) N'est-ce pas, Adélaïde ?

ADÉLAÏDE, *émue.*

Je crois en effet que ce mot est inutile.

SAINT-CLAIR fils, *allant pour écrire.*

Charmante.

NANCI, *avec une petite malice.*

Pas mal, mademoiselle ; ce sérieux convient à merveille à la situation.

ADÉLAÏDE.

Que dire à présent ?

NANCI.

Eh ! demandez-lui quel est l'objet aimé.

ADÉLAÏDE, *fort embarrassée.*

Connaît-on la personne qui a mérité votre tendresse ?

SAINT-CLAIR fils, *hésitant.*

Que répondre, Nanci ?

NANCI.

Ici je ne dis rien.

SAINT-CLAIR fils.

Vous la connaissez.

ADÉLAÏDE.

Son nom ?

SAINT-CLAIR fils.

Vous allez être surprise....

ADÉLAÏDE.

N'importe.

SAINT-CLAIR fils.

Eh bien, c'est....

ADÉLAÏDE.

Qui ?

SAINT-CLAIR fils.

Vous.

ADÉLAÏDE.

Moi ?

SAINT-CLAIR fils.

Ecrirai-je ?

NANCI, *vivement.*

Oui, oui, écrivez ces petits mots qui pourraient s'oublier. Allons, échauffons un peu la scène (*A Adélaïde.*) C'est à vous à parler.

ADÉLAÏDE.

Et depuis quand, monsieur, ai-je pu....

SAINT-CLAIR fils, *avec chaleur.*

Depuis le premier instant où j'eus le bonheur de vous voir, charmante Adéla...., mademoiselle, l'amour ne m'aveugle point. Comme tout le monde, je vis en vous l'esprit le plus aimable, le cœur le plus sensible et le plus vertueux, une beauté bien au-dessus de celles qu'on vante tous les jours. Qui pourrait, adorable Adéla...., mademoiselle, résister à tant de charmes ? Oui, je jure à vos genoux de ne jamais aimer que vous, Adélaïde, et de.....

NANCI.

Continuez donc, cela va bien.

SAINT-CLAIR, *à genoux.*

J'attends la permission d'écrire.

ADÉLAÏDE, *très-émue, à Nanci.*

Ecrira-t-il ?

NANCI, *avec importance.*

Vous sentez-vous capable de vous souvenir en temps et lieux de ce que vous venez de dire avec tant de chaleur et de vérité ?

SAINT-CLAIR fils.

Ah ! jamais je ne l'oublierai, s'il m'est permis d'écrire.

NANCI.

Ecrivez donc, et ayez toujours cet écrit dans la mémoire.

SAINT-CLAIR fils.

Il restera sur mon cœur.

NANCI, *à Adélaïde.*

Vous avez encore un petit mot à dire.

ADÉLAÏDE.

Quand l'amant en sera à l'aveu qu'il vient de faire, je crois que l'auteur fera bien de faire garder le silence à la jeune personne aimée pour prolonger un peu l'intrigue.

SAINT-CLAIR fils.

Mais la déclaration sera-t-elle favorablement reçue ?

ADÉLAÏDE.

Le silence en amour est le plus aimable langage. Il faudra recommander à l'actrice qui jouera le rôle de l'amoureuse, de ne pas oublier celui des yeux. Mais voulez-vous faire un tour de jardin ?

NANCI.

(*A Adélaïde.*) Attendez, j'ai quelque chose à vous dire. (*A Saint-Clair.*) Sortez, et revenez dans un moment.

ADÉLAÏDE.

Où allez-vous ?

SAINT-CLAIR fils.

Je vais réfléchir au dénouement de la pièce.

ADÉLAÏDE.

Comment finira-t-elle ?

NANCI.

Belle demande ! Eh ! par un mariage, comme toutes les autres.

SAINT-CLAIR fils.

Si l'amour le plus tendre obtient sa récompense.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

ADÉLAIDE, NANCI.

NANCI.

Vous ne dites rien, mademoiselle. Que pensez-vous de cette scène ? Avouez que j'ai eu une idée charmante, et que la déclaration est venue bien naturellement. Vous ne répondez pas ? Tenez, j'ai une idée....

ADÉLAÏDE.

Laquelle ?

NANCI.

Je parie que ce jeune homme vous aime.

ADÉLAÏDE.

Tu pourrais perdre.

NANCI.

Cette idée m'en fait naître une autre.

ADÉLAÏDE.

Voyons.

NANCI.

Je parie.... que vous l'aimez.

ADÉLAÏDE.

Pour le coup tu as gagné.

NANCI.

Eh ! parlez donc. On a bien de la peine à vous arracher cet aveu. En vérité, vous n'aviez pas besoin de le faire tant désirer ; vous étiez trahie il y a long-temps. Pour cacher son amour, il faut, comme l'amour, porter un bandeau sur les yeux.

ADÉLAÏDE, *avec abandon.*

Je t'avoue que j'ai cru voir dans M. Saint-Clair fils les qualités que j'ai toujours désirées dans celui qui doit être mon époux. Oui, je l'aime ; mais suis-je payée d'un sincère retour ?

NANCI, *lui présentant la lettre de Saint-Clair fils.*

Lisez.

ADÉLAÏDE.

Qu'est-ce ?

NANCI.

L'échantillon de la comédie que compose M. Saint-Clair.

ADÉLAÏDE.

N'est-ce pas....

NANCI.

C'est justement....

ADÉLAÏDE.

Quoi ?

NANCI.

Ce que vous avez deviné, une déclaration d'amour qu'il vous fait par écrit, n'ayant pas osé vous la faire de vive voix.

ADÉLAÏDE.

Mais....

NANCI.

Eh ! ne faites pas l'enfant : je suis femme ; je suis sûre que vous voudriez déjà l'avoir lue.

ADÉLAÏDE, *lisant.*

Adélaïde,

« Je vous aime. L'estime et le respect vous offrent mon » cœur : puisse-t-il être agréé ! La vertu le fit naître, et » la vertu vous répond de ma constance. »

SCENE

SCENE V.

ADÉLAIDE, NANCI, REMI, *qui a entr'ouvert la porte de sa chambre.*

REMI.

Elle tient ma lettre. Ecoutons.

NANCI.

C'est court, comme vous voyez.

REMI.

Mais c'est bon, car....

ADÉLAÏDE.

Ah ! Nanci, mon cœur avait besoin du sien.

REMI.

Je la tiens.

NANCI.

Je voudrais qu'il vous entendît.

REMI.

Il n'est pas si loin que....

ADÉLAÏDE.

Mais es-tu bien sure de sa tendresse ?

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENS, DUPRÉ, *qui a aussi entr'ouvert sa porte.*

DUPRÉ.

Je crois qu'il est question de tendresse.

NANCI.

Aussi sure que de la vôtre.

ADÉLAÏDE.

Je crains bien de me repentir de ma faiblesse.

DUPRÉ.

C'est en ma faveur, elle tient mon songe.

NANCI.

Rassurez-vous. Il est vertueux et sensible ; c'est la première fois qu'il aime, et c'est pour toujours qu'on doit connaître l'amour quand ma charmante maîtresse l'a inspiré.

REMI.

La bonne fille qui....

ADÉLAÏDE.

Mais pourquoi ne m'en a-t-il pas instruite plutôt ?

NANCI.

On craint toujours d'offenser ce qu'on aime.

DUPRÉ.

Elle prend bien mon parti.

NANCI.

Enfin il a parlé, c'est à vous à le rendre le plus heureux des hommes.

SCENE VII.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-CLAIR fils.

SAINT-CLAIR fils, *au milieu du théâtre de manière à n'être vu d'aucun personnage.*

Elle tient ma lettre. Ecoutons.

ADÉLAÏDE.

Eh bien, oui, ma chère Nanci, si son bonheur dépend de moi, il est fait pour sa vie ; je ne rougis pas de le dire. Je voudrais qu'il fût là, je répéterais avec plaisir devant lui ce que mon cœur ne cesse de me répéter.

DUPRÉ, REMI, SAINT-CLAIR fils, *ensemble, se jetant aux genoux d'Adélaïde.*

Ah ! mademoiselle !

ADÉLAÏDE.

Ah ! grands dieux !

NANCI.

Juste ciel, trois pour un !....

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENS, SAINT-CLAIR père, *entrant par le fond.*

SAINT-CLAIR père.

Bon, il juge de l'effet de quelque scène.

SAINT-clair fils, *moitié à genoux.*

Ecrirai-je, Nanci ?

NANCI.

Ecrivez. La scène sera plaisante.

SAINT-CLAIR père.

Je ne me suis pas trompé. Eh bien, le tableau te fait-il plaisir ? Tu ne dis mot.

NANCI.

C'est qu'il réfléchit à quoi cette scène inattendue peut conduire. Ce doit être un grand incident de sa comédie, et qui terminera le second acte.

SAINT-CLAIR père, *à Dupré et Remi.*

Messieurs, je vous remercie de votre complaisance pour notre jeune auteur. J'espère qu'avec votre secours, il ne tardera pas à obtenir la récompense de ses travaux. Mais allons faire notre petite promenade ordinaire : allons.

(*Il sort le premier. Saint-Clair fils et Adélaïde le suivent encore stupéfaits. Dupré et Remi sont toujours restés à genoux, et se regardent dans le plus grand étonnement.*

NANCI, *sortant.*

(*A Dupré.*) On n'aime que vous. (*A Remi.*) Vous êtes le vainqueur.

(*Dupré et Remi se lèvent avec un air de triomphe, et sortent en riant l'un de l'autre.*

REMI, *sortant.*

Ce pauvre Dupré qui croit que c'est lui qui.....

Fin du second Acte.

ACTE III.

(Le théâtre représente un jardin avec quelques arbres isolés. La maison est en face ; elle a un grand balcon. Il est nuit. Il est onze heures.)

SCENE PREMIERE.

DUPRÉ, NANCI.

DUPRÉ.

Ma chère Nanci, je ne serai pas ingrat, tu peux compter sur moi. Ce songe a donc produit l'effet que je désirais avec tant d'ardeur ?

NANCI.

Il a fait le plus grand plaisir. Quant à votre rival, l'impertinent Remi.... Mais on approche ; partez, et revenez dans un quart d'heure à peu près, M. Saint-Clair sera rentré chez lui. Je vous instruirai de tout ce que vous aurez à faire. Silence au moins : allez, l'amour vous prépare une surprise....

DUPRÉ, *avec emphase.*

Au culte des neuf sœurs je consacrai ma vie ;
Mais, hélas ! j'ignorais ce qu'était le bonheur.
Jamais le feu divin dont brûla mon génie,
Ne porta le plaisir dans le fond de mon cœur.
Par toi seule, ô Cloris, ton amant va renaître !
Reçois avec bonté ses vœux et ses sermens ;
Ton amour va doubler son esprit et son être ;
Il te consacre ici sa vie et ses talens.

NANCI.

A merveille. Je ne laisserai pas ignorer à Cloris cet enthousiasme amoureux.

DUPRÉ.

Je vous en prie.

NANCI.

On vient ; éloignez-vous, et ne manquez pas de revenir.

(*Dupré sort avec précaution sur la pointe des pieds.*)

Il donnera facilement dans le piége ; je le plains cependant, il fait quelquefois des vers passables : mais pour notre musicien....

SCENE II.

SAINT-CLAIR père, SAINT-CLAIR fils, ADÉLAIDE, NANCI.

SAINT-CLAIR père.

Oh çà, mes enfans, je crois que nous ferons très-bien de rentrer, car nous allons surement avoir de l'orage.

NANCI.

Oh ! monsieur, il est décidé que nous ne nous coucherons pas que notre comédie ne soit finie. Si elle est mauvaise, nous aurons le plaisir de dire que nous n'avons pas perdu beaucoup de temps à la faire. Nous l'avons commencée à huit heures, et j'espère qu'elle sera finie avant minuit.

SAINT-CLAIR père.

Fort bien ; mais ce n'est pas le tout que d'inventer, il faut écrire.

NANCI.

C'est l'affaire de monsieur. C'est bien assez que j'aie trouvé au second acte le moyen de faire expliquer les amans ; que je trouve au troisième, dans mon génie, celui de démasquer deux originaux, et que je désabuse un honnête homme de sa ridicule prévention.

SAINT-CLAIR père.

Selon ce que je vois, notre auteur t'aura de grandes obligations.

SAINT-CLAIR fils.

J'avoue que si cette comédie réussit, Nanci aura la plus grande part au succès.

NANCI.

Je ne m'y épargne pas, c'est mon coup d'essai. Que je sois encouragée, je ferai peut-être mieux une autre fois.

SAINT-CLAIR père.

Et moi, morbleau, est-ce que je ne donnerai pas un coup de main ?

NANCI.

Nous vous réservons pour le plus difficile. Vous ferez le mariage des deux amans. Mais mon imagination s'échauffe, laissez-nous travailler ; nous aurons soin de vous avertir quand nous en serons au dénouement.

SAINT-CLAIR père.

C'est juste, respectons le génie dans ses augustes méditations. Allons, Adélaïde, tu n'as pas grand chose à faire dans cette comédie, viens.

SAINT-CLAIR fils.

Je suis très-satisfait du petit secours que mademoiselle a bien voulu me donner, et si le sujet ne fournit pas à ses talens une occasion de briller autant qu'ils le méritent, je suis trop jaloux de réussir moi-même, pour ne pas la prier de m'aider à finir ce que nous avons commencé ensemble.

NANCI.

Il s'agit de jouer un petit tour à deux impertinens ; il faut la malice de deux femmes pour le rendre immanquable.

SAINT-CLAIR père.

Tu devrais aussi consulter Dupré et Remi pour ton dénouement.

NANCI.

C'est précisément à quoi nous pensons.

SAINT-CLAIR fils.

Nous ne finirons rien sans eux.

SAINT-CLAIR père.

Je vois que nous serons tous auteurs de cette comédie sans nous en douter.

NANCI.

Eh, monsieur, que d'autres le sont sans savoir pourquoi ni comment !

SAINT-CLAIR père.

Mais, Nanci, je ne t'ai jamais trouvé tant d'esprit.

NANCI.

L'occasion de le faire briller s'est présentée. Combien de génies inconnus auxquels il n'a manqué que le temps favorable !

SAINT-CLAIR père.

Tu as raison ; c'est pour cela qu'il faut toujours encourager celui qui s'essaie. On commence par du médiocre, on finit quelquefois par des chef-d'œuvres. Souviens-toi de cela, mon fils, et travaille. Bonsoir.

SCENE III.

NANCI, ADÉLAIDE, SAINT-CLAIR fils.

NANCI.

Le voilà parti, achevons notre ouvrage.

ADÉLAÏDE.

Je ne peux consentir....

NANCI.

Il faut pousser l'aventure jusqu'au bo

ADÉLAÏDE.

Que dira mon tuteur ?

NANCI.

Il en rira.

ADÉLAÏDE.

Il blâmera mon imprudence.

NANCI.

Il la pardonnera.

ADÉLAÏDE.

Et s'ils n'acceptent pas ?

NANCI.

Ils accepteront. Le fat croit tout ce qui le flatte.

ADÉLAÏDE.

Mais....

NANCI.

Je ne vous écoute plus : les ordres sont donnés, ils vont venir, et nous n'avons pas de temps à perdre.

SAINT-CLAIR fils.

Ma chère Adélaïde, j'ai un pressentiment qui doit nous encourager ; j'espère que le moment de leur honte sera le plus favorable pour obtenir le consentement de mon père.

NANCI.

C'est ce que j'ai pensé.... (*Un éclair.*) Un éclair !.... ah ! si l'orage et la pluie se mêlaient de la partie !.... les voyez-vous ?.... Monsieur, une idée lumineuse : dans votre comédie, n'oubliez pas de placer un grand orage. Le tonnerre à présent assure le succès des pièces.

SAINT-CLAIR fils.

On vient, je crois.

NANCI.

Vous avez raison.

SAINT-CLAIR fils.

Tout est-il prêt ?

NANCI.

J'ai pensé à tout. Cachez-vous, et profitez pour votre comédie de tout ce que vous pourrez voir et entendre.

(*Adélaïde et Saint-Clair fils se cachent l'un d'un côté, l'autre de l'autre derrière des arbres.*)

SCENE IV.

SAINT-CLAIR fils, ADÉLAIDE (*cachés,*) NANCI, DUPRÉ, REMI.

(*Dupré et Remi entrant par deux côtés opposés. Nanci est au milieu de la scène.*)

NANCI.

C'est sans doute Dupré; il est exact.

DUPRÉ.

Amour, conduis-moi.

NANCI.

Tu ne sais pas où il te mène.

REMI.

Je viens un peu trop tôt; mais je rêverai à cette belle qui....

NANCI.

O ciel! voilà Remi, comment faire?

DUPRÉ, *demi-voix.*

Hé?....

REMI, *demi-voix.*

Quoi?....

NANCI, *à part.*

J'y suis. (*Haut.*) Chut.

(*Dupré et Remi, à mesure qu'ils sont descendus, ont vu Nanci qui s'empare de la main droite de Dupré, et de la gauche de Remi. Elle se place de manière à les empêcher de se voir. Ces jeux doivent se faire vivement, et les acteurs doivent être en place sans remuer.*)

(*A demi-voix.*)

Ne parlez pas; le jardinier n'est pas encore couché, il pourrait vous entendre. On vous aime; vous avez fait votre déclaration à propos. On forçait ma pauvre maîtresse à épouser M. Saint-Clair fils qu'elle n'aime pas; le contrat devait être signé demain. Il n'y a pas de temps

à perdre. On désire vous indiquer un moyen sûr pour rompre ce mariage. A onze heures trois quarts, vous trouverez une échelle de corde qui descendra du balcon. (*A Dupré.*) A droite en sortant. (*A Remi.*) A la gauche en sortant.... Vous monterez dans le salon du billard, et là vous apprendrez de la bouche d'Adélaïde, que vous êtes le plus heureux des hommes. Je me retire de peur de surprise. Soyez discret; n'oubliez pas que votre sort et celui de ma maîtresse dépendent de votre exactitude..... (*A Dupré.*) A la droite en sortant.... (*A Remi.*) A la gauche en sortant.

DUPRÉ et REMI, *transportés, et lui baisant la main.*

Oui, oui.

(*Nanci sort avec Adélaïde, Saint-Clair fils reste jusqu'à la fin de la scène.*)

SCENE V.

DUPRÉ, REMI, SAINT-CLAIR fils, *caché.*

DUPRÉ et REMI, *ensemble.*

DUPRÉ.

Des douceurs de l'amour je....

REMI, *chantant à demi-voix.*

Ah! je triomphe....

Très-effrayés, ensemble.

Qui va là?

DUPRÉ.

Hé?....

REMI.

Plaît-il?

DUPRÉ

Le maudit contre-temps!

REMI.

Je meurs de peur.

DUPRÉ.

C'est le jardinier.

REMI.

Au diable l'importun qui....

DUPRÉ.

Éloignons-nous.

REMI.

Allons vers l'endroit du rendez-vous.

(*Silence.*)

DUPRÉ.

Je n'entends plus personne.

REMI.

Est-ce que je me serais trompé ?

(*En disant les mots précédens à demi-voix, ils ont fait plusieurs pas, se sont éloignés l'un de l'autre, et rapprochés insensiblement ; à la fin, ils se heurtent, se saisissent au collet, et disent ensemble avec la plus grande frayeur.*)

Qui est là ?

(*Un éclair.*)

DUPRÉ.

C'est Remi, je crois.

REMI.

Eh mais, c'est Dupré qui....

DUPRÉ

Je respire.

REMI.

Ouf, j'ai eu une espèce de peur que....

DUPRÉ.

Par quel hasard vous trouvez-vous ici, M. Remi ?

REMI.

Je travaillais à une cantate en l'honneur de l'amour dont....

DUPRÉ.

Et moi je faisais un quatrain pour lui. Comment m'en débarrasser ?

REMI.

Le même dieu nous fait donc promener ? S'en ira-t-il ?

DUPRÉ.

Je crois qu'il vous fait un peu courir les champs.

REMI.

On les court agréablement dans ses états, car....

(*Un éclair.*)

DUPRÉ.

Vous auriez dû choisir un plus beau temps. Nous allons avoir de l'orage ; je crois même qu'il pleut..... Vous ferez bien de vous retirer.

REMI.

C'est ce que je vais faire. Je vous conseille de m'imiter. Bonsoir.

(*Eclair et petit coup de tonnerre.*)

(*Les deux personnes cherchent à se débarrasser l'un de l'autre ; ils se croisent, et vont à leur rendez-vous respectif, Dupré à la droite de la porte en sortant, Remi à la gauche. Ils diminuent peu à peu leur voix.*)

DUPRÉ.

Bonne nuit.

REMI.

Je vous la souhaite.

DUPRÉ, *bâillant.*

Je dors déjà.

REMI, *bâillant.*

Et moi aussi.

SAINT-CLAIR fils, *rentrant.*

Nous le tenons.

(*Quand Saint-Clair fils ouvre la porte pour entrer, on voit de la lumière, ce qui fait croire à Dupré et à Remi qu'ils sont débarrassés l'un de l'autre.*)

DUPRÉ.

On vient d'ouvrir la porte. Il est rentré.

REMI.

Le champ est libre. Il est parti, car....

SCENE VI.

DUPRÉ, REMI, NANCI, *au balcon.*

NANCI.

Hum, hum, hum.

DUPRÉ et REMI.

Hum, hum, hum.

NANCI.

Paix, voilà l'échelle.... Ne dites mot, montez; sur-tout prenez garde de vous blesser.

NANCI.

(*Elle a suspendu deux échelles; ils montent vivement. Quand ils sont à moitié, elle relève les extrémités inférieures des échelles, et ferme la fenêtre.*)

SCENE VII.

DUPRÉ, REMI, *suspendus.*

(*Eclair et tonnerre.*)

DUPRÉ, *à demi-voix.*

St, st, st, je ne trouve plus d'échelon.

REMI.

Eh mais, je ne puis plus monter....

DUPRÉ.

Que veut dire....

REMI.

Ah, la maudite échelle ! les échelons sont diablement éloignés les uns des autres; il faudrait des jambes qui....

DUPRÉ.

C'est la voix de Remi....

(*Eclair et tonnerre.*)

REMI, *faisant des efforts pour monter.*

Et enfin....

DUPRÉ.

Ah ! je suis joué..... Descendons....

REMI.

Qu'entends-je ?

DUPRÉ.

Eh bien , qu'est devenu le bas de l'échelle ?

(*Éclair et tonnerre.*)

REMI.

Mais c'est Dupré....

DUPRÉ.

Oui , c'est moi qui vais étouffer de rage ; je ne peux ni monter , ni descendre.

REMI.

Ni moi non plus. O fureur ! est-ce qu'on se jouerait d'un homme qui....

DUPRÉ.

Il ne faut pas être sorcier pour le voir.

(*Éclair et tonnerre.*)

REMI.

Encore si la pluie , la foudre et les éclairs ne s'étaient pas mis de la partie....

DUPRÉ.

C'était un beau temps pour l'amour !

REMI.

Oui , si on ne restait pas à moitié chemin. Je parie qu'on vous a donné le même rendez-vous qu'à moi , car...

DUPRÉ.

Vous avez gagné , puisque nous faisons ici la même figure.

(*Grand éclair et grand coup de tonnerre.*)

Ah ! je n'en reviendrai pas.

REMI.

Ni moi non plus. On descend , nous sommes perdus....

DUPRÉ.

Quelle insulte à la littérature !

REMI.

Et à la musique, à la musique, cet art qui....

SCENE VIII.

TOUS LES PERSONNAGES.

(*L'orage diminue.*)

SAINT-CLAIR père, *en robe de chambre et bonnet de nuit.*

Mais vous êtes foux de me faire venir au jardin dans un temps....

SAINT-CLAIR fils.

La pluie et l'orage ont cessé à propos : d'ailleurs le troisième acte se joue dans un jardin disposé comme celui-ci ; il est bon d'y terminer le plan de notre comédie.

NANCI.

La vue du local dirigera bien les idées.

SAINT-CLAIR père.

La scène se passera donc dans la nuit ?

NANCI.

Oui, monsieur, c'est l'heure que nous avons choisie pour le grand incident. Mais pas de longueur, allons vîte au dénouement ; vous savez ce qui se passe aux deux premiers actes.

SAINT-CLAIR père.

Il m'en a fait le détail.

SAINT-CLAIR fils.

Voici ce que nous avons imaginé pour le troisième. Le poëte et le musicien, tous les deux persuadés qu'une femme ne peut résister à leur mérite, acceptent un rendez-vous que la soubrette leur donne à tous les deux à la la fois sans qu'ils s'en doutent....

SAINT-CLAIR père.

Cela n'est pas vraisemblable.

NANCI.

Non, mais cela est vrai : il est nuit, on leur impose

silence. L'actrice se place entre eux ; occupés de leur chimère, ils entendent et ne voient rien.

SAINT-CLAIR père.

A merveille : mais la soubrette ne reste pas toujours là ; quand elle est partie, ils parlent, et doivent se reconnaître....

NANCI, *vivement.*

C'est ce qui arrive ; mais ils sont discrets, ils cherchent à se débarrasser l'un de l'autre, et font mine de s'aller coucher. L'heure du rendez-vous sonne ; ils se trouvent à l'endroit marqué, grimpent à deux échelles qui descendent du balcon à droite et à gauche. Quand ils sont à moitié chemin, plus d'échelons pour aller plus haut, plus d'échelons pour descendre ; la maligne soubrette a soin de relever l'extrémité inférieure des échelles, et les deux insolens restent suspendus. Pour égayer la scène, la pluie, la foudre et les éclairs s'en mêlent fort à propos. C'est l'instant que nous choisissons pour faire venir le papa qui doit jouir du spectacle que vont vous offrir MM. Dupré et Remi....

SAINT-CLAIR père.

Dupré et Remi ?

NANCI.

Lucas, la Fleur, l'Olive....

(*Ils arrivent avec des flambeaux, et deux ou trois autres personnes, les uns au balcon, les autres en scène.*

SAINT-CLAIR père, *enchanté.*

Oui, ma foi, cela fera un tableau plaisant. Comment, mes amis, vous avez eu la bonté de vous prêter....

SAINT-CLAIR fils.

Mon père, il est temps de vous ouvrir les yeux. Pardonnez, ils sont en réalité les deux impertinens dont nous avons voulu nous amuser. Oubliant vos bontés, et sur-tout le respect qu'ils vous devaient, ainsi qu'à votre charmante pupille, ils ont eu l'audace chacun de lui écrire une déclaration d'amour.

NANCI, *montrant les lettres.*

Que voici.

SAINT-CLAIR fils.

D'accepter un rendez-vous, d'y venir, et ils se sont laissés prendre comme vous voyez.

NANCI.

Actuellement, monsieur, faites le reste. C'est vous à finir cette comédie.

SAINT-CLAIR père, *en colère.*

Je ne peux revenir de mon étonnement. Que faites-vous là, insolens? qu'avez-vous prétendu? Je ne sais.... Vous, mon fils, et vous, Adélaïde, je vous blâme très-fort de vous être prêtés aux folies de Nanci. Qu'on les descende, et qu'ils sortent à l'instant de chez moi.

(*On les descend.*)

NANCI.

Par mon adresse, vous voyez que vos bienfaits étaient mal placés, et que nous avons un sujet de comédie tout trouvé; ma folie est pardonnable.

REMI, *en scène et très en colère.*

Je pars, monsieur, je pars; je n'aurais jamais cru que mon amour qui.... et que mon talent que.... Je m'en souviendrai toute ma vie... car....

(*Il chante en sortant.*)

J'ai perdu mon Euridice,
Rien n'égale mon malheur.

DUPRÉ.

Du plus sanglant affront déplorable victime,
J'abandonne des lieux trop chéris de mon cœur:
Je gémis du malheur de perdre votre estime;
Mais, hélas! à l'amour pardonnez une erreur.

SAINT-CLAIR père.

On vous pardonne, mais ne reparaissez plus devant moi; et nous, allons nous coucher.

SCENE DERNIERE.

NANCI, ADÉLAIDE, SAINT-CLAIR père, SAINT-CLAIR fils.

(*Les autres personnages avec leurs flambeaux.*)

NANCI.

Un petit moment, monsieur ; et le mariage des amans?

SAINT-CLAIR père.

Je suis trop en colère, allons nous coucher.

ADÉLAÏDE.

Mon cher tuteur, pardonnez à mon imprudence. Je ne me suis prêtée à cette plaisanterie que dans l'espérance qu'elle vous amuserait.

SAINT-CLAIR père.

C'est fort bien ; mais....

SAINT-CLAIR fils.

Je réclame aussi votre indulgence ; le motif....

NANCI.

Est excusable ; le bon cœur de monsieur le lui a déjà dit.

SAINT-CLAIR père.

Vous me connaissez bien.

ADÉLAÏDE, *le caressant.*

C'est notre bonheur.

SAINT-CLAIR père.

Friponne !

NANCI.

Eh bien, monsieur, le moment ne vous indique-t-il pas le moyen de finir agréablement cette comédie ?

SAINT-CLAIR père.

C'est donc le moment de marier les jeunes gens?

TOUS LES TROIS.

Oui.

SAINT-CLAIR père.

Le caractère du papa est bon ?

LES TROIS AUTRES PERSONNAGES.

Comme le vôtre.

SAINT-CLAIR père.

Il a le cœur sensible ?

LES TROIS PERSONNAGES.

Comme le vôtre.

SAINT-CLAIR père.

Il aime son fils ?

LES TROIS PERSONNAGES.

Comme vous.

SAINT-CLAIR père.

Sa pupille ?

LES TROIS PERSONNAGES.

Comme vous.

SAINT-CLAIR père.

Eh bien, quand le poëte et le musicien seront sortis, et que la colère du papa sera passée, l'amoureux se jettera à ses pieds, ainsi que l'amoureuse ; ils avoueront leurs tendres sentimens : il s'attendrira ; les convenances et le désir de faire le bonheur des deux jeunes gens acheveront de lui faire donner son consentement, comme cela se pratique ; et allons nous coucher.

NANCI, *à Saint-Clair fils.*

Vîte à genoux.

SAINT-CLAIR fils, *à genoux.*

Mon père....

SAINT-CLAIR père.

Hé ?...

NANCI, *à Adélaïde.*

Vîte à genoux.

ADÉLAÏDE, *à genoux.*

Mon cher tuteur....

NANCI, *à genoux.*

Monsieur....

SAINT-CLAIR père.

Eh bien, c'est ce qu'il faudra faire, et la comédie sera faite. Allons nous coucher.

NANCI.

Mais il faut le consentement....

SAINT-CLAIR fils.

J'aime Adélaïde....

SAINT-CLAIR père.

Plaît-il ?

ADÉLAÏDE.

J'aime votre fils....

SAINT-CLAIR père.

Vous badinez....

NANCI.

Et vous, monsieur, vous les aimez tous les deux....

SAINT-CLAIR père.

Que signifie.... oh çà, sommes-nous auteurs ou acteurs de cette comédie ?

SAINT-CLAIR fils.

Nous sommes l'un et l'autre : vous le meilleur des pères.

ADÉLAÏDE.

Et des tuteurs....

SAINT-CLAIR père.

C'est-à-dire, que mon fils et ma pupille se sont amusés à mes dépens....

LES TROIS PERSONNAGES.

Croyez....

SAINT-CLAIR père, *faignant la colère.*

Je ne vous écoute plus, et je dois me venger. Pour vous punir de ne m'avoir pas dit plutôt que votre mariage manquait à votre bonheur, et sur-tout de m'avoir privé de votre confiance, je vous ordonne.... de vous marier demain.

(*Ensemble.*)

SAINT-CLAIR fils.

Ah ! mon père....

ADÉLAÏDE.

Mon cher tuteur....

NANCI.

Mon cher maître....

SAINT-CLAIR père.

C'est bon, c'est bon, vous m'embrasserez demain. Allons nous coucher.

NANCI.

Voilà la comédie achevée ; reste à savoir si elle sera digne des honneurs de la représentation.

FIN.

LE PROCÈS,

COMÉDIE EN PROSE ET EN TROIS ACTES,

Représentée sur le théâtre des Tuileries en 1790.

PERSONNAGES.

BELMONT.
M.me LAROCHE, sœur de Belmont.
SOPHIE, fille de Belmont.
DIONIS, intrigant, faisant sa cour à Sophie.
LAURENT père.
LAURENT fils.
CADILLAC, gascon.
NANCI, au service de Sophie.
ROBERT, valet de Dionis.
GILOT, paysan au service de Laurent fils.
DUPRE, notaire.
Un domestique.

ACTE PREMIER.

(*Le théâtre représente un jardin ; sur les deux parties latérales de l'avant-scène, sont deux berceaux, sous l'un desquels Belmont déjeûne avec sa sœur. Il y a un livre sur la table. Le déjeûner finit au lever du rideau.*)

SCENE PREMIERE.

M.me LAROCHE, BELMONT.

(*Les acteurs sont placés comme ils le sont au titre de chaque scène, le premier au côté gauche du public.*)

M.me LAROCHE.

C'est donc aujourd'hui qu'on juge notre procès ; mais savez-vous, mon frère, que notre fortune est jolie, cinquante mille francs de rente ?....

BELMONT.

Que de moyens pour faire des heureux !

M.me LAROCHE.

Dites donc pour être heureux soi-même. On ne l'est pas en faisant des ingrats. Mon frère, voulez-vous m'en croire ? Laissez là vos idées de bienfaisance, si vous ne voulez être bientôt ruiné. Paris est plein de gens qui cherchent des secours ; mais ceux qui les accordent sont rares. Quand vous en avez eu besoin, en avez-vous trouvé ? Faites comme les autres, gardez votre or, ou ne le changez qu'en plaisirs. Mille chagrins nous ont accablés jusqu'à ce jour ; réparons le tout en sachant jouir. Pour moi, j'ai dressé le plan de ma vie : pas plus tard que demain je quitte cette triste maison ; j'achète un hôtel superbe. Demain équipage élégant, domestique nombreux, table ouverte ; tout enfin annoncera ma nouvelle fortune, et fixera autour de moi les plaisirs de tous les genres.

BELMONT.

Ma sœur, méritons par un bon emploi de nos richesses qu'on applaudisse à notre bonheur. Suivons les usages, les modes même ; mais pour nous en justifier aux yeux des gens sages, piquons-nous d'en faire naître une qu'ils verront avec attendrissement : moins de train et de faste, et quelques bonnes actions de plus. Mais que nous veut ce garçon ?

SCENE II.

M.me LAROCHE, ROBERT, BELMONT.

ROBERT, *regardant de tout côté.*

(*A part.*) Je ne la vois point. Madame et monsieur, je vous salue. Je viens de la part de M. Dionis, au service duquel je suis nouvellement entré....

BELMONT.

Il y a long-temps que nous n'avons eu de ses nouvelles; comment se porte-t-il?

ROBERT.

Le mieux du monde. Il vous prie de l'excuser s'il n'a pas eu le plaisir de vous voir depuis quelques jours; mais un certain procès lui a donné tant d'occupation....

BELMONT.

Il ne m'a jamais parlé de ce procès.

ROBERT.

Ce n'est pas lui qui plaide, monsieur; mais il agit comme pour sa propre cause. Je réponds qu'il ne s'épargne pas. Jamais on n'a mis tant de chaleur pour servir un ami. Depuis huit jours que je suis à son service, il a crevé deux chevaux, et n'a bu ni mangé depuis vingt-quatre heures.

BELMONT.

Eh! sais-tu le nom de cet ami?

ROBERT.

Non, monsieur. Je sais seulement qu'il est question d'une fortune immense; que le procès se juge aujourd'hui (*avec intention*), et que cet ami doit être un homme bien aimable. Il en parle comme un amant de sa maîtresse; sans cesse il loue son bon cœur, son esprit, ses lumières, ses beaux yeux, ses....

BELMONT.

Les beaux yeux d'un ami?....

ROBERT.

Ah! pardon; comme j'en vois ici de très-beaux, je me suis trompé d'expression.

M.me LAROCHE.

Il est galant.

ROBERT, *finement.*

Madame, point du tout. Monsieur Dionis dit aussi que cet ami a une sœur charmante, et, entre nous soit dit, je crois qu'il en tient un peu pour elle; car....

M.me LAROCHE.

Il m'aimerait, crois-tu ?

ROBERT.

Vous, madame ?

M.me LAROCHE.

Je suis cette sœur, mon ami.

ROBERT.

Dès que je vous ai vue, je m'en suis douté. Votre figure imposante.... Monsieur est donc le frère de madame ?

M.me LAROCHE.

Oui, mon enfant.

ROBERT.

Permettez-moi de vous faire mon compliment ; car d'après tout ce qu'on nous a assuré, votre cause est excellente. D'ailleurs on dit que vous plaidez contre un gascon. En justice réglée, ces gens-là doivent perdre à coup sûr.

M.me LAROCHE.

Nos droits sont incontestables. Tiens, mon enfant, voilà pour ta commission.

ROBERT.

Madame, je ne reçois jamais rien ; ma délicatesse..... Mais par considération pour vous, j'accepte.

M.me LAROCHE.

Dis-lui qu'il ferait bien de venir dîner avec nous.

ROBERT.

Cela suffit, madame.

BELMONT.

Nous l'attendrons.

ROBERT.

Il viendra, j'en réponds. Invité par une femme charmante, pourrait-il y manquer ?...

(*Il va pour sortir ; mais voyant Nanci qui entre, il dit à part.*)

Ah ! la voilà.

(*Il se cache derrière le berceau du côté droit du public.*)

SCENE III.

M.me LAROCHE, NANCI, BELMONT, ROBERT, *caché.*

BELMONT, *riant.*

A quoi pensez-vous, ma charmante sœur ?

M.me LAROCHE.

Ce pauvre Dionis, je l'ai toujours soupçonné d'avoir quelque intention sur moi. Ses regards....

BELMONT.

Vous êtes folle, en vérité ; à votre âge....

NANCI.

Monsieur, une lettre.

BELMONT.

Donne. *Bordeaux.* Eh ! c'est l'écriture de mon cher Laurent.

M.me LAROCHE.

Pourquoi Sophie n'est-elle pas descendue pour déjeûner ?

NANCI.

Oh, madame, elle essaie depuis deux heures une robe nouvelle....

BELMONT, *très-joyeux.*

Ma sœur, il arrive aujourd'hui.

M.me LAROCHE.

A-t-il fait fortune ?

BELMONT.

Une fortune immense. Ce digne ami vient exprès des îles pour m'en offrir la moitié. Quel augure pour le succès de notre affaire !

M.me LAROCHE.

Quand une fois la fortune vous sourit....

BELMONT.

Nanci, va faire préparer son appartement. Il n'a pas changé lui dans la prospérité.... A propos, vous savez que nous devons aller chez nos juges ; l'instant approche.... Si nous allions perdre notre procès, dans quel abîme....

M.me LAROCHE.

Voilà encore de vos craintes. Notre avocat vous a-t-il donné quelque inquiétude ?

BELMONT.

Non, il soutient toujours que la fortune que nous réclamons, et que des circonstances inconcevables firent passer il y a soixante-dix ans dans la famille de notre partie adverse, nous appartient. Il persiste à dire que nos titres sont incontestables, et il ne conçoit pas comment M. Cadillac et ses conseils doutent encore de leur authenticité.

M.me LAROCHE.

Allons, rassurez-vous, mon frère, il est impossible que nous perdions, cela est reconnu généralement au palais. Sortons. Qu'il est désagréable de n'avoir pas de voiture à soi ! J'espère que demain.....

BELMONT.

Allons, ma sœur, allons, nous acheterons une voiture quand nous aurons donné à quelques prisonniers malheureux la liberté d'aller à pied gagner sa vie et celle de sa famille.

M.me LAROCHE.

Vous avez toujours des idées singulières, mon frère.

BELMONT.

Et vous des folies en tête, ma sœur.

SCENE IV.

NANCI, ROBERT, *caché.*

NANCI.

Monsieur Belmont pense bien ; mais madame Laroche pense mieux. Quand on est riche, il faut savoir jouir ; c'est là mon système, et si jamais..... (*Elle voit Robert.*) Ah ! ah ! on m'écoute ; serait-ce quelque amoureux ? Feignons de ne l'avoir pas vu, et lisons.

(*Elle s'asseoit sous le berceau du côté droit, et prend un livre.*)

ROBERT, *au milieu du théâtre.*

La voilà seule ; l'instant est favorable pour la faire jurer.

NANCI.

Il n'est pas mal.

ROBERT.

Elle lit, je crois ; voilà un drôle de goût pour une soubrette.

NANCI.

Il croit peut-être que je ne suis plus ici ; faisons-lui savoir que nous y sommes. (*Elle tousse.*)

ROBERT.

Approchons.

(*Il voit Gilot, et se cache en disant :*)

Ah, diable !

SCENE V.

GILOT, NANCI, ROBERT, *caché.*

GILOT, *cherchant.*

Morguienne, je ne trouvons parsonne ; il faut pourtant remettre ma lettre.

NANCI.

Il ne viendra pas : ah ! le sot.

GILOT, *cherchant.*

Ah ! le sot.... Queuque ça veut donc dire ?

NANCI.

Je vois bien qu'il est timide, et qu'il faut que j'aille....

(*Elle se lève pour aller au devant de Robert, et se trouve nez à nez avec Gilot.*)

GILOT.

Vlà donc la figure de ste voix.

NANCI.

Que veux-tu ?

GILOT.

D'abord vous remarcier de vot' compliment.

NANCI.

Il ne s'adressait pas à toi.

GILOT, *avec malice voyant Robert.*

C'est peut-être à vot' amoureux qu'est caché là ?

NANCI.

Le mal-adroit !

GILOT.

Il est sans doute plus pressé que moi. Approchez, monsieur ; vlà mamselle qu'est prête à vous faire les doux yeux.

NANCI.

Allons, finis tes sottises, et dis-nous vîte ce que tu cherches, ou va-t-en.

GILOT.

Je ne pouvons pas nous en aller que paravant je n'ayons baillé une lettre d'amour pour stelle-là qui a l'honneur d'être vot' maîtresse. Faut que je la boutions dans vos mains incognito en présence de parsonne. Stilà qui me commande me l'a commandé. Par ainsi que vot' galant fasse, s'il veut, semblant de s'en aller, et pis je vous remettrons le poulet à son insçu.

SCENE VI.

GILOT, SOPHIE, NANCI, ROBERT, *caché.*

SOPHIE, *accourant sans voir ni Gilot, ni Robert.*

Que fais-tu donc là ? Je t'attends depuis une heure.

(*Les voyant.*)

Eh ! que veulent....

NANCI.

Celui-ci vous apporte une lettre.

ROBERT, *à Nanci bas et vîte.*

J'appartiens à M. Dionis.

GILOT.

Oui, mamselle, c'est un poulet d'amour pour vot' gentille parsonne, ousqu'il n'y a rien de suspect, que je sommes chargé de vous remettre en secret.

SOPHIE.

Je ne reçois de lettre de personne.

GILOT.

Bah ! stapendant vous avez des yeux qui disiont bien clairement que vous devez en recevoir tous les jours ; et morgué, vous ne refuserez pas celle que M. Laurent décoche à vos appas, car il dit comme ça qu'il vous aime à faire trembler.

ROBERT, *à Nanci bas et vîte.*

Il adore Sophie.

NANCI, *même ton.*

Nous le savons.

SOPHIE.

M. Laurent est fort honnête de m'aimer ; mais je ne puis le payer de retour. Retires-toi.

NANCI, *à Robert bas et vîte.*

Dis-lui qu'il peut espérer.

GILOT.

Pisque le mot est lâché, je ne pouvons plus m'en aller qu'après avoir remis le poulet dans vos mains propres. Je sommes fâché de vous importuniser ; mais je vas m'asseoir.

ROBET, *à Nanci bas et vîte.*

Peut-il se présenter ?

NANCI, *même ton.*

Oui.

ROBERT.

Charmante.... (*Sortant.*) Tout va bien.

SCENE VII.

GILOT, SOPHIE, NANCI.

SOPHIE, *à Gilot qui s'est assis.*

Ne te gêne pas, mon ami.

GILOT.

Oh, je n'aimons pas les façons. Ste place est bien commode pour attendre vot' soumission à mes désirs : mais acoutez, je m'en vas vous lire la lettre, ça sera comme si vous la lisiez vous-même.

SOPHIE.

Je n'ai pas le temps de t'écouter.

NANCI.

Veux-tu nous faire le plaisir de t'en aller bien vîte ?

GILOT.

Oh çà, une fois, deux fois, voulez-vous le poulet ?

SOPHIE.

Une fois pour toutes, non.

GILOT.

En ce cas, j'allons le rapporter à M. Laurent. C'est ben dommage que vous ne le déchiffriez pas, car ça est superbe ; il l'a lu à quatre ou cinq de ses amis qui l'ont trouvé tout-à-fait drôle, et pis il l'a pris dans un gros livre ousqu'il y en a de magnifiques. Vot' serviteur donc.

SCENE VIII.

SOPHIE, NANCI.

SOPHIE.

Il est enfin parti.

NANCI.

Tant mieux. Mais parlons de quelqu'un qui vous intéresse plus que cet imbécille Laurent. Vous m'avez confié

que M. Dionis ne vous était pas indifférent, que lui seul avait réussi à toucher votre cœur, et que....

SOPHIE.

Moi, je t'ai dit....

NANCI.

Allons, point d'enfantillage; votre bouche, vos yeux, vos soupirs, tout m'a convaincue que vous l'aimiez. Comme femme, avant que vous en fissiez l'aveu de vive voix, j'avais vu naître votre tendresse; comme femme, je sais qu'elle a besoin de retour. Réjouissez-vous, M. Dionis vous adore.

SOPHIE.

Qui te l'a dit ?

NANCI.

Celui que depuis peu M. Dionis a pris à son service.

SOPHIE.

Il a donc changé de domestique ?

NANCI.

Il y a apparence. Vous n'avez plus de temps à perdre, il faut qu'aujourd'hui vous ayez une conversation définitive avec M. Dionis. Il vous plaît, il est joli homme, plein d'esprit, riche, de bonne maison, très-estimé de votre père et de votre tante : il faut conclure. Craignez qu'on ne vous choisisse un époux qui ne soit pas de votre goût. Cette affaire une fois terminée, voyez le charmant avenir qui se prépare. L'amour, l'hymen et la fortune vont à l'envi vous procurer toute sorte de plaisirs; tous les hommes fléchiront les genoux devant vous; mille femmes en mourront de dépit : quel triomphe pour vous !

SOPHIE.

Comme Julie va bouder !

NANCI.

Comme sa Lisette enragera !

SOPHIE.

Hortense va se désespérer.

NANCI.

NANCI.

Marton étouffera.

SOPHIE.

Céphise n'osera plus se montrer devant moi.

NANCI.

Il faudra sans cesse vous présenter devant elle pour la faire mourir de chagrin.... Oh ! je n'ai pas oublié....

UN DOMESTIQUE, *accourant.*

Mademoiselle, votre père vous demande ; il a une grande nouvelle à vous apprendre.

SOPHIE.

J'y vais : viens avec moi.

NANCI.

Il veut vous parler du procès. Courons, il est peut-être gagné. Ah ! mademoiselle, l'heureuse journée pour nous !

(*Sophie sort.*)

SCENE IX.

NANCI, DIONIS, ROBERT.

DIONIS, *arrêtant Nanci prête à sortir.*

Est-ce ma présence qui fait fuir la charmante Nanci ?

NANCI, *vivement.*

Ah ! pardon, monsieur, je ne vous voyais pas ; dans la minute je suis à vous. On a dû vous dire de quoi il est question. Déclarez-vous à la première occasion, et puisque vos vues sont honnêtes, j'aurai soin de vous la ménager.

DIONIS.

Trop aimable Nanci, acceptez cette bourse ; c'est un faible témoignage....

NANCI, *vivement.*

Je n'ai que le temps de prendre la bourse ; je vous remercierai à la première vue. (*A Robert.*) Bonjour.

ROBERT.

Adieu, ma divinité.

SCENE X.

DIONIS, ROBERT.

ROBERT.

Tout va bien, comme vous voyez....

DIONIS.

Mon cher Robert, si je réussis....

ROBERT.

Que me donnerez-vous ?

DIONIS.

Nous verrons.

ROBERT.

Nous verrons ! oh çà, écoutez, monsieur mon maître provisoire, vous allez épouser peut-être une jeune personne jolie qui vous aime, escortée de cinquante mille francs de rente....

DIONIS.

Que n'épouse-t-on les rentes seulement !

ROBERT.

Cela vaudrait mieux, j'en conviens. Mais enfin.... là.... que me donnerez-vous ?

DIONIS.

Je te donnerai.... je te donnerai....

ROBERT.

Le moins que vous pourrez, n'est-ce pas ? Je vous en avertis, cela ne ferait pas mon affaire. Je sais filer une intrigue, prévoir les incidens, briser les obstacles ; tout réussit avec moi, et vous ne m'avez associé à vos projets que d'après une réputation très-honorable ; mais....

DIONIS.

Mais, mais, que voulez-vous dire ? Expliquez-vous, je n'aime pas les réticences.....

ROBERT, *avec malice.*

J'ai votre secret, monsieur.... Nous avons vu certains papiers.... nous sommes munis de certains renseigne-

mens.... nous avons une grande mémoire.... et nous savons parler quand il le faut....

DIONIS, *à part.*

Le coquin est à ménager....

ROBERT.

Que dites-vous ?

DIONIS.

Que tu es le plus grand fripon....

ROBERT.

Aussi m'avez-vous pris à votre service.

DIONIS.

Tu seras mon intendant.

ROBERT.

Je n'en demande pas davantage. Ne pourriez-vous pas me donner quelque à compte sur l'intendance ? J'aime à être fixé.

DIONIS.

Maraud !

ROBERT.

Le nom ne fait rien à l'affaire. J'attends.

DIONIS, *lui donnant quelque argent.*

Est-ce assez ?

ROBERT.

Je suis raisonnable et honnête. Oh çà, ne perdons pas de temps, le procès se juge aujourd'hui ; sitôt qu'il sera gagné, il y aura foule d'amans, et il n'en sera pas un qui ne mérite la jeune héritière plus que vous. Ainsi à la première rencontre, à genoux, du sentiment, de la chaleur, des mensonges, des larmes, un mouchoir à la main, une déclaration vigoureuse ; la petite est à nous, et l'héritage aussi.

DIONIS.

Et l'héritage aussi, avec une dot préalable.

ROBERT.

Chut, la soubrette revient.

SCENE XI.

NANCI, DIONIS, ROBERT.

NANCI.

Ah ! monsieur, quelle triste nouvelle je viens vous apprendre !

DIONIS.

Quoi donc ?

ROBERT.

O ciel !

NANCI.

Ecoutez-moi. Monsieur Laurent fils vient de demander Sophie en mariage. Une lettre de son père qui arrive des îles avec une fortune immense, lui a ordonné, dit-il, de l'épouser tout de suite, et M. Belmont a donné son consentement.

ROBERT.

Ah ! mademoiselle, nous sommes morts tous les deux plus ou moins, si vous ne nous aidez à détourner ce coup affreux. Je vous aime pour le moins autant que M. Dionis aime Sophie. Je vous l'apprends ; vous êtes tout pour moi, comme Sophie est tout pour lui. (*Tirant son mouchoir.*) Ayez pitié de deux cœurs pleins de candeur et d'amour ; voyez nos larmes ; parlez, décidez Sophie, cet ange adorable, à n'avoir jamais d'autre époux que le plus tendre des amans, et si vous parvenez à nous sauver la vie, le diable m'emporte, je vous épouse, et vous promets vingt mille francs en espèces trébuchantes.

NANCI.

Vingt mille francs !

ROBERT.

Le lendemain de mon mariage avec vous.

DIONIS, *à Robert, bas.*

Vingt mille francs, bourreau !

ROBERT.

Il faut cela pour la femme d'un intendant. (*A Nanci.*) Oui, vingt mille francs.

NANCI.

Eh bien, elle sera à vous, et si elle balance....

ROBERT.

Nous l'enlèverons, et vous aussi....

SCENE XII.

SOPHIE, NANCI, DIONIS, ROBERT.

SOPHIE, *ne voyant que Nanci.*

Ah! ma chère Nanci, je suis au désespoir; jamais, non, jamais, je ne pourrai me résoudre à épouser cet imbécille. O mon père! pourriez-vous l'exiger? Si par hasard tu voyais M. Dionis, dis-lui que lui seul a su me plaire, et qu'il faut.... Ah!

(*Nanci, qui se trouvait placée entre Sophie et Dionis, se place vivement à la gauche de Robert.*)

ROBERT, *bas à Dionis.*

Preste à la réplique.

SOPHIE, *interdite.*

Qu'ai-je vu?

DIONIS.

Un homme qui vous adore, qui meurt d'amour, et dont vous faites le bonheur par le charmant aveu qu'il vient d'entendre.

ROBERT, *bas à Dionis.*

A genoux, c'est plus touchant.

DIONIS.

Recevez ici le serment que je fais de vous chérir toujours: je jure à vos genoux....

ROBERT, *à part.*

Faisons tableau. (*A genoux aussi.*) Et moi, ravissante beauté de mon ame, je jure aux tiens tout ce qu'il va jurer. (*Bas à Dionis.*) Du pathétique.

DIONIS.

Oui, je jure à vos genoux de n'avoir jamais d'autre épouse que vous, de tout entreprendre pour vous délivrer du joug odieux qu'on vous prépare.

(*Robert le contrefait aux pieds de Nanci.*)

ROBERT, *bas à Dionis.*

Faites semblant de pleurer.

DIONIS.

Quoi ! tant de beauté serait la proie d'un Laurent, d'un sot, d'un....

SCENE XIII.

SOPHIE, DIONIS, LAURENT fils, GILOT, ROBERT, NANCI.

(*Laurent fils et Gilot dans le fond.*)

GILOT.

On parle de vous.

LAURENT fils.

Je crois qu'oui.

DIONIS, *tirant son mouchoir, ainsi que Robert.*

Cette idée m'arrache des larmes ; mais j'y perdrai la vie, ou mon indigne rival payera de tout son sang les pleurs qu'il fait couler à l'amant le plus tendre et le plus malheureux.

(*Sophie et Nanci voient Laurent ensemble, et s'enfuient*)

SOPHIE.

O ciel !

SCENE XIV.

DIONIS, LAURENT, GILOT, ROBERT.

(*Dionis toujours à genoux, les bras tendus, le mouchoir à la main, tourné du côté par où s'enfuit Sophie, Robert dans la même attitude du côté de Nanci.*)

DIONIS.

Vous me fuyez, Sophie !

ROBERT.

Elles n'y sont plus, nous pouvons nous lever.

DIONIS.

Je la tiens, mon ami.

ROBERT.

Nous aurons l'héritage.

(*En disant ces mots, ils vont gaiement pour s'embrasser; mais Laurent et Gilot se trouvent placés entre eux de manière que Dionis tombe sur Laurent, et Robert sur Gilot.*)

DIONIS.

Peste soit de l'imbécille !

ROBERT.

Au diable l'animal !

LAURENT, *avec fierté à Dionis.*

Savez-vous qui je suis ? (*A Gilot.*) Je vais lui parler.

DIONIS.

Vous êtes un sot.

LAURENT, *stupéfait.*

Tiens !

ROBERT, *à Gilot.*

Et toi aussi.

GILOT.

Bah !

DIONIS.

A qui je conseille de renoncer à ses prétentions, ou demain il n'a plus d'oreilles.

ROBERT.

Et toi aussi.

DIONIS, *prenant la main à Laurent, et la serrant.*

Adieu, mon cher.

LAURENT fils.

Vous me faites mal, monsieur.

ROBERT, *faisant de même à Gilot.*

Adieu, mon ami.

GILOT.

Ouf !

(*Dionis et Robert sortent.*)

SCENE XV.

LAURENT, GILOT, *se regardant un moment.*

LAURENT.

C'est singulier ça.

GILOT.

Oui, ça est bouffon.

LAURENT.

Pour qui me prend-il ce monsieur ?

GILOT.

Pour un sot ; il vous l'a dit.

LAURENT.

Je suis pourtant un homme connu.

GILOT.

On le voit.

LAURENT.

Crois-tu qu'il me coupe les oreilles, comme il s'en vante ?

GILOT.

Ce serait dommage, car elles sont belles.

LAURENT.

Il est familier dans ses propos.

GILOT.

Il vous a parlé sans façon.

LAURENT.

Je parie qu'il est mon rival.

GILOT.

Je parions que vous avez gagné.

LAURENT.

Je l'ai bien attrapé là, moi.

GILOT.

Il pourra bien vous attraper ailleurs, lui.

LAURENT.

Je vais trouver mon beau-père futur pour lui dire que sa fille se conduit mal, et qu'on veut la séduire, là.... Mon père arrive ce soir bien riche, et demain je suis....

GILOT.

Sans oreilles.

LAURENT.

Il sera plus attrapé que moi, j'aurai épousé sa maîtresse; et d'ailleurs, je saurai le faire condamner aux dommages et restitution d'effets.... Oh! j'ai de la tête.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

(*Le théâtre représente un salon.*)

SCENE PREMIERE.

LAURENT, GILOT.

LAURENT, *en colère.*

Cela commence à m'ennuyer à la fin.

GILOT.

Vous devriez pourtant y être fait.

LAURENT.

Quand je demande une fille en mariage, c'est pour l'épouser, et on ne dit pas au nez d'un honnête jeune homme : Vous êtes un benêt.

GILOT.

C'est une petite vérité qu'elle vous a dit en plaisantant.

LAURENT.

On ne me plaisante pas, moi, entends-tu ? Est-ce ma faute si mon père m'écrit par l'occasion de la poste de Bordeaux, qu'il faut que je devienne amoureux de Sophie? Et parce que je veux obéir à l'auteur de mes jours, on me traite, en ma présence encore, de nigaud, d'original, de...

GILOT.

M.me Laroche a tort ; elle devait se contenter de le penser comme les autres.

LAURENT

C'est que c'est fait pour moi, en vérité.

GILOT.

Je commençons à le croire, car tout le monde est de l'avis de cette dame.

LAURENT.

Non, c'est un sort.

GILOT.

Stylà qu'a jeté ce sort n'a pas manqué son coup. Aih, aih, aih....

(*Il voit Dionis et Robert; il se rapproche, en tremblant, de Laurent.*)

LAURENT.

Qu'y a-t-il donc, qu'y a-t-il donc ?

GILOT.

Le vlà, le vlà.

SCENE II.

LAURENT, GILOT, DIONIS, ROBERT.

ROBERT, *dans le fond.*

Voilà votre rival.

GILOT.

Regardez, regardez, c'est le coupeur d'oreilles. Je m'enfuyons.

LAURENT.

Je n'ai pas peur, mais je m'en vais par prudence.

SCENE III.

M.me LAROCHE, LAURENT, GILOT, BELMONT, DIONIS, ROBERT.

(*Laurent fils, et Gilot en sortant, rencontrent madame Laroche et Belmont, et les heurtent avec force.*)

M.me LAROCHE.

Quoi ! c'est encore vous ?

LAURENT, *en sortant.*

Non, ce n'est pas moi.

BELMONT.

Que fais-tu donc ?

GILOT.

Je vous faisons excuse ; mais, molgué, prenez garde à vos oreilles.

SCENE IV.

M.me LAROCHE, BELMONT, DIONIS, ROBERT.

ROBERT, *bas à Dionis.*

Voici le frère et la sœur. Le coup de maître.

DIONIS, *bas à Robert.*

Parle à Nanci.

M.me LAROCHE.

Quoi ! vous persistez dans l'intention de donner votre fille à ce sot personnage ?

BELMONT.

Ma sœur, je ne peux ni ne veux me dédire ; c'est une affaire finie, n'en parlons plus. Ah ! c'est vous, mon cher Dionis, je suis enchanté de vous voir ; il y a long-temps que nous n'avons eu ce plaisir.

DIONIS.

Des occupations de la première importance m'ont privé pendant quelques jours du bonheur de vous voir ; mais mon amitié pour vous n'est pas restée oisive, et.....

BELMONT.

Je le sais, et ma reconnaissance.....

DIONIS.

Qui vous a dit....

BELMONT.

Votre valet ne nous a pas laissé ignorer les démarches...

DIONIS.

Ce maraud !.... je suis curieux de savoir comment il a pu deviner....

M.me LAROCHE, *minaudant.*

C'est moi, monsieur, qui d'après quelques mots ai présumé que c'était pour nous que vous aviez crevé deux

chevaux. (*Avec prétention.*) J'ose croire que vous ne doutez pas combien je suis sensible....

DIONIS.

Madame, j'ai trop de plaisir à obliger....

BELMONT.

Ce pauvre Dionis!....

DIONIS.

Vous est entièrement dévoué.

M.me LAROCHE.

Je le crois; ainsi j'espère que monsieur mon cher frère s'en rapportera à un ami à qui sans doute il a la plus grande obligation. Croiriez-vous, monsieur, qu'il a la sottise de vouloir donner sa fille....

BELMONT.

Ma sœur, si monsieur était à ma place, il agirait comme moi : voici le fait. Le meilleur de mes amis arrive des îles, et....

SCENE V.

LAURENT, LES PRÉCÉDENS, GILOT.

(*Laurent et Gilot accourent et sautent.*)

LAURENT.

Voilà mon père, voilà mon père, voilà mon père....

GILOT.

Vlà M. Laurent, vlà M. Laurent.

BELMONT, *avec joie.*

Il est donc arrivé ce brave homme!

LAURENT, *voyant Dionis, et s'enfuyant.*

Oh!

GILOT, *idem.*

Eh! vlà encore ce maudit coupeur d'oreilles.

BELMONT, *avec empressement.*

Je ne les conçois pas aujourd'hui. Pardon, M. Dionis, digne fils d'un ancien ami, je vais au devant.... ma sœur vous tiendra compagnie. (*Il sort.*)

SCENE VI.

M.me LAROCHE, DIONIS.

DIONIS.

Voilà ce qui s'appelle un véritable ami.

M.me LAROCHE.

Un grand fou, et voilà tout. Croiriez-vous que cet idiot que vous venez de voir, est celui qu'il destine pour époux à une fille qui va être ce soir héritière de cinquante mille francs de rente ?

DIONIS, *à part.*

Profitons de l'instant. Ah ! madame, pourquoi sera-t-elle aussi riche ?

M.me LAROCHE.

Pourquoi ? C'est le procès que nous allons gagner....

DIONIS.

Je suis au désespoir....

M.me LAROCHE.

Vous m'étonnez.... la fortune de ma nièce....

DIONIS.

M'afflige, madame, et dans ce moment mon cœur désire que vous perdiez votre procès.... Je tombe à vos genoux.

M.me LAROCHE, *minaudant.*

Eh bien.... que signifie.... M. Dionis.... (*A part.*) Son valet avait raison, il a des vues sur moi.

DIONIS, *jouant le désespoir.*

J'expire à vos pieds, si vous n'avez pitié du plus malheureux des hommes.

M.me LAROCHE, *à part.*

Pitié de lui ! Ah ! je le vois venir. Mon cœur bat d'une force.... (*Haut.*) Eh mais, M. Dionis....

DIONIS, *avec chaleur et sentiment affecté.*

Vous voyez à vos genoux l'homme le plus amoureux, qui meurt s'il n'obtient pas celle qu'il adore, gémissant

d'être forcé de se déclarer dans un moment où la fortune de l'objet aimé peut le faire suspecter d'avoir l'ame intéressée. Ah ! madame, ne voyez que mon amour. Vous avez un cœur sensible, on le voit dans vos beaux yeux ; pardonnez à ma témérité en faveur de cet amour, et s'il faut par les sermens les plus terribles vous prouver la sincérité de ma passion, je jure....

SCENE VII.

M.me LAROCHE, DIONIS, SOPHIE.

SOPHIE, *qui a entendu les derniers mots.*

Que vois-je, et qu'ai-je entendu ? Le traître !

M.me LAROCHE, *qui a pris pour elle la déclaration de Dionis, voyant Sophie, empêche celui-ci d'en dire davantage, et dit avec trouble et joie :*

Paix, paix. Relevez-vous, mon ami.... ma nièce est là... Espérez.... Oui, vous m'intéressez.... depuis long temps je sentais.... (*A part.*) Il est charmant. Je sors ; nous nous reverrons, ne vous éloignez pas. (*Sortant.*) Ma nièce est venue bien mal à propos.

SCENE VIII.

DIONIS, SOPHIE.

DIONIS, *se levant.*

Est-ce qu'elle prendrait pour elle....

SOPHIE.

Perfide !

DIONIS.

Ah ! vous voilà, ma chère Sophie.....?

SOPHIE, *sortant.*

Vous êtes un monstre, ne paraissez jamais devant moi.

SCENE IX.

DIONIS, ROBERT.

DIONIS.

Me voilà bien.... que le diable emporte....

ROBERT, *accourant.*

Tout va bien, monsieur, j'ai vu Nanci....

DIONIS, *vivement.*

Tout va mal, morbleu; un maudit quiproquo.... Il faut songer à réparer promptement la sottise de ne m'être pas bien expliqué. Viens m'apprendre tout ce qui se passera. Je t'attends à la petite porte du jardin. (*Il sort.*)

SCENE X.

ROBERT, NANCI, *furieuse.*

ROBERT.

Que veut-il dire? de quel quiproquo veut-il parler? Ah! te voilà, Nanci? Dis-moi, je te prie....

NANCI.

Tu es un fripon, et ton maître un imposteur. Que je ne te voie plus; porte ailleurs tes vingt mille francs, je n'en veux pas.

ROBERT, *impatienté.*

Eh mais, je ne suis pas au fait.... Foi d'homme d'honneur, je ne comprends....

SCENE XI.

NANCI, LAURENT, ROBERT.

LAURENT, *accourant très-vite.*

Mademoiselle, mademoiselle....

NANCI, *ne voyant pas Laurent.*

Tu fais l'ignorant, scélérat ? Je n'ai rien à te dire. Mais voilà.... ah !

(*Nanci veut donner un soufflet à Robert ; Laurent qui s'était placé entre elle et lui, le reçoit. Nanci s'enfuit.*

ROBERT, *à Laurent.*

Monsieur, je vous suis obligé. Je m'y perds. (*Il sort.*)

SCENE XII.

LAURENT, *seul, la main sur la joue.*

Je ne m'attendais pas à celui-là, par exemple ; si j'y avais pensé, je n'aurais pas couru si vîte pour chercher ma future. Voilà pourtant comme on est toujours trompé dans le monde ; on s'attend à une chose, et paf.... on reçoit un.... Ah ! c'est vous, mon père ? Si vous saviez...

SCENE XIII.

LAURENT père, LAURENT fils.

LAURENT père.

Mon fils, avant que Belmont ne revienne, dis-moi, son affaire est-elle aussi bonne que tu me l'as dit dans ta dernière lettre ?

LAURENT fils.

Excellente, mon père, excellente... (*Voulant parler du soufflet.*) Que je vous dise donc....

LAURENT père.

Tant mieux. Je n'ai point envie de faire un pas de clerc.... dès que j'ai su par ta lettre de quoi il était question, je me suis hâté de partir avec le projet d'épouser M.me Laroche.

LAURENT fils.

Ah ! j'en suis bien aise.

LAURENT père.

Ce serait un bon coup, n'est-ce pas?

LAURENT fils.

Bien imaginé, bien imaginé. Quand vous mourrez, je serai plus riche.

LAURENT père.

Sans cela je n'aurais pas fait la sottise de quitter un pays où je pouvais encore doubler ma fortune.

LAURENT fils.

L'avez-vous apportée avec vous ?

LAURENT père.

Oui, mon fils, elle monte à cinq cents cinquante mille huit cents soixante-trois francs douze sous six deniers gagnés en six ans : c'est assez joli. Cette fortune m'appartient bien légitimement. Il m'en a coûté pour la faire, tout ce qu'un honnête homme peut risquer quand il veut s'enrichir à quelque prix que ce soit. Chut, voici la famille.

SCENE XIV.

NANCI, SOPHIE, M.me LAROCHE, BELMONT, LAURENT père, LAURENT fils.

BELMONT.

Voilà, mon cher ami, ma sœur et ma fille, toutes deux enchantées de te voir.

LAURENT père.

Mesdames, je vous prie d'agréer mes respects.

LAURENT fils.

Mon père, la plus jeune des deux est celle que je dois épouser ; l'autre est trop vieille pour....

LAURENT père.

La fille de mon ami est charmante, et sa sœur....

BELMONT.

Pas le sens commun ; sa tête....

M.me LAROCHE.

Vaut mieux que la vôtre.

BELMONT.

Allons, allons, point de colère, ma sœur ; dans cet heureux jour, parlons du plaisir de revoir notre ami, notre véritable ami. Oh çà, tu te souviens de la parole que je te donnai avant ton départ ; je la tiens. Voilà ma fille, sage et jolie ; je la marie à ton fils quand tu voudras. Je lui donne cent mille écus argent comptant le jour de ses noces, si je gagne mon procès, le reste après ma mort ; et comme ma sœur trop âgée ne pense pas à se remarier....

M.me LAROCHE.

Trop âgée? Eh ! qui vous a dit que je ne pensais pas à me remarier ?

BELMONT.

Quoi, ma sœur, vous seriez assez folle pour....

M.me LAROCHE, *en colère.*

Folle ? Mais je trouve singulier....

LAURENT père, *à part.*

Essayons de la décider en ma faveur.

BELMONT.

Eh, parbleu, ma sœur, si vous avez cette folie à faire, choisissez mon ami Laurent ; c'est un brave homme qui ferait votre bonheur, et cette union ajouterait beaucoup au mien.

LAULENT fils.

Madame a soixante ans, mon père soixante-dix ; ça ferait un couple charmant.

SCENE XV.

LES PRÉCÉDENS, DIONIS, ROBERT.

(Ces derniers dans le fond.)

M.me LAROCHE.

Ah ! le voilà.

BELMONT, *gaiement.*

Allons, ma sœur, épousez mon ami Laurent, le même jour que ma Sophie épousera son fils.

ROBERT, *à Dionis.*

C'est sans doute le père.

DIONIS, *bas à Robert.*

Parle à Nanci.

LAURENT père, *avec patelinage.*

Madame, je n'avais pas besoin que mon ami parût désirer que je fusse votre époux, il y a long temps que cette alliance est l'objet de mes vœux.

ROBERT, *qui s'est peu à peu approché de Nanci.*

Je voudrais bien te parler.

(Nanci le suit et l'écoute.)

LAURENT père.

Il est vrai que je n'ai pas les grâces de la brillante jeunesse ; mais une femme raisonnable comme vous les dédaigne, et se contente de trouver dans son époux les égards qui doivent se rencontrer dans un homme qui....

LAURENT fils, *enchanté.*

Comme un ange, mon père.

NANCI, *à l'oreille de Sophie.*

Il vous aime toujours, c'est un quiproquo....

(Elle a l'air d'instruire Sophie, qui paraît se rassurer, et qui regarde Dionis avec intérêt. Robert et Nanci restent dans le fond.)

LAURENT père.

Enfin, Madame, vous ne vous repentirez pas d'avoir

laissé tomber votre choix sur un homme qui brûlera du désir de vous voir la plus heureuse des femmes.

M.me LAROCHE, *pendant que Laurent lui parle, a toujours regardé Dionis sous son éventail, et dit à part :*

En présence de son rival, faisons-lui connaître que lui seul possède toute ma tendresse ; ce petit triomphe le flattera.

(*Dionis fait alternativement des mines à la nièce et à la tante.*)

BELMONT.

Eh bien, ma sœur, que dites-vous à cela ? peut-il espérer ? (*A Laurent père, le plaçant entre lui et sa sœur.*) Passez de son côté.

M.me LAROCHE, *regardant toujours Dionis resté dans le fond.*

Je ne suis point insensible aux sentimens que vous vous efforcez de me faire partager....

LAURENT père, *à part.*

Me voilà marié.

M.me LAROCHE.

Et s'il faut pour votre bonheur, peut-être pour le mien, que je choisisse un époux, je vois ici le seul homme qui peut prétendre à le devenir.

(*Elle se cache avec l'éventail. Sophie, Nanci et Robert s'amusent beaucoup.*)

LAURENT fils.

Voilà qui est fini.

LAURENT père, *saisissant la main gauche de madame Laroche.*

Je tombe à vos genoux, transporté, hors de moi....

BELMONT, *embrassant Laurent fils.*

Mon gendre, je suis le plus heureux des hommes.

(*Laurent père est aux genoux de la tante ; Dionis s'est approché de Sophie, et lui baise la main. Madame Laroche ne voyant plus ce dernier où il était, se retourne du côté de*

Sophie, qui tourne aussitôt le dos à Dionis, qui prend vivement la main de madame Laroche, et dit à demi voix :

DIONIS.

Je suis au comble de mes vœux.

(*Tous les mots et jeux de théâtre qui suivent les derniers mots de madame Laroche, se disent et se font ensemble. Il faut néanmoins éviter la confusion.*)

BELMONT, *voyant Dionis.*

Eh ! c'est vous, mon cher Dionis ? Faites-moi votre compliment.

DIONIS.

Monsieur.... je prends bien de la part....

LAURENT fils.

Ah ! le voilà encore. (*Il sort.*)

M.me LAROCHE, *à Dionis.*

Vous triomphez !

DIONIS.

Je ne suis pas le moins heureux de la compagnie, votre bonheur fait le mien.

NANCI et ROBERT, *sont sortis.*

UN DOMESTIQUE.

M. Cadillac.

TOUT LE MONDE.

Cadillac !

BELMONT.

Ma partie adverse !

SCENE XVI.

SOPHIE, DIONIS, M.me LAROCHE, CADILLAC, BELMONT, LAURENT père.

CADILLAC.

(*Le rôle de Cadillac se joue avec l'accent gascon, beaucoup de vivacité, mais point de charge dans la mise. Sophie fait beaucoup d'impression sur lui.*)

Moi-même, sandis.

M.me LAROCHE.

Cette visite est singulière.

CADILLAC.

N'est-ce pas vous qui êtes M. Belmont ?

BELMONT.

Oui, monsieur.

CADILLAC.

Et moi, je suis M. Cadillac, très-honnête homme malgré son accent. Je sais que vous l'êtes aussi dans toute la force du terme. Formons un tableau curieux par sa rareté ; embrasssons-nous, sandis, nous parlerons ensuite de nos affaires.

(*Ils s'embrassent.*)

LAURENT père, *bas à Belmont.*

Prends garde à toi.

CADILLAC.

Je suis bien le serviteur de toute la compagnie. (*Désignant madame Laroche.*) Quelle est cette dame ?

BELMONT.

C'est ma sœur, monsieur.

CADILLAC.

Elle a dû être bien jolie autrefois.

M.me LAROCHE.

Autrefois, monsieur ? Impertinent !

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

CADILLAC.

Ah ! madame, pardon, cela m'est échappé : mais vous ne devez pas vous plaindre ; à en juger par la figure, votre raison et votre esprit doivent vous dédommager pleinement de n'être plus de la première jeunesse. Et cette demoiselle ?....

BELMONT.

C'est ma fille.

CADILLAC, *enchanté.*

Votre fille ? Vous êtes ravissante, jeune personne. Heureux celui dont vous porterez le nom, et..... M. Belmont, je viens vous offrir mon amitié.... (*Parlant de Sophie.*) Elle a des yeux superbes....

BELMONT.

Vous vous annoncez d'une manière....

CADILLAC.

Je suis sans façon avec ceux que j'estime ; mais je ne manque pas de savoir vivre avec les autres. (*Parlant de Sophie.*) Sa figure est céleste. Ecoutez, je vais me peindre trait pour trait ; vous vous déciderez ensuite. Je suis un cadet de Gascogne, peu riche ; mais je ne me soucie pas de l'être.

DIONIS, *persiflant.*

Monsieur ne ressemble pas en cela aux cadets de son pays.

CADILLAC.

Je vous suis obligé, monsieur, vous m'épargnez la peine de le dire. (*Parlant de Sophie.*) Quel air de douceur !

DIONIS.

Monsieur est sans doute gentilhomme ? car....

CADILLAC.

(*Piqué.*) Je suis.... (*Il se contraint.*) Je reviens à mon naturel : je n'ai jamais fait de mal à personne ; j'ai toujours oublié celui qu'on m'a fait ; je suis content quand je peux être utile. Par fois j'ai eu ce bonheur ; mais depuis

que j'existe, je n'ai pas eu celui de trouver un ami, et je donnerais tout l'or du Pérou pour en avoir un tel que je le désire. De la joie, de la santé, l'ami dont je parle, une jolie femme, bonne personne... (*avec intention prononcée*) comme mademoiselle a l'air de l'être, et fi du reste. Si jamais je deviens riche, car un gascon peut le devenir comme un autre, pas de luxe, il insulte à la misère des autres; pas de femmes.... de ces femmes qui... vous m'entendez.... fi, fi.... Il faut semer pour avoir une bonne récolte; et je crois que la meilleure pour un honnête homme est de sécher les larmes de quelque brave femme, et de lui faciliter les moyens de l'être toujours. Me voilà au naturel. Comment me trouvez-vous, intéressante et trop jolie demoiselle?

M.me LAROCHE.

Eh! monsieur....

CADILLAC.

Pardon, madame, j'attends l'avis de votre nièce, qui me plaît au delà de toute expression.

SOPHIE.

Vous avez fait le portrait d'un homme respectable, s'il est tracé d'après vous....

CADILLAC, *vivement.*

Eh bien?

SOPHIE.

Mon père sera trop heureux d'obtenir votre amitié.

CADILLAC.

Dieu me damne, M. Belmont, c'est moi trait pour trait.

(*Dionis, Laurent père ricannent. Cadillac les voit, et se contraint. Madame Laroche s'impatiente.*)

BELMONT.

Vous avez une façon de penser....

CADILLAC.

Qui ressemble à la vôtre; on me l'a déjà dit. Tant mieux; si vous voulez, nous ferons une paire d'amis. Ce que je trouverai de bon dans votre cœur, je vous jouerai un

tour de gascon, je vous l'escamoterai, sandis; vous me rendrez la pareille; nous nous en trouverons bien, et d'autres aussi. (*Lui tendant la main.*) Sommes-nous amis?

BELMONT.

Vous m'inspirez trop d'estime pour....

CADILLAC.

Je vois que nous nous arrangerons.

BELMONT.

L'amitié que vous m'offrez....

CADILLAC.

Quand j'offre, je ne suis plus gascon, je donne.

BELMONT.

Et moi j'accepte. (*Ils se serrent les mains.*)

M.me LAROCHE.

Le voilà pris.

LAURENT père.

Je m'y attendais.

CADILLAC.

Voilà qui est charmant. A présent que je perde mon procès, j'ai gagné un ami, je suis le plus heureux particulier de France. (*A Sophie avec beaucoup d'expression.*) Mademoiselle, je vous prie de me regarder comme de la famille.

BELMONT.

Ah! monsieur, il serait bien cruel pour moi de causer votre malheur....

CADILLAC.

Vous parlez du procès? Ce serait moins un malheur pour moi que pour ceux à qui je pourrais être utile; mais alors j'irais à la découverte des infortunés, je les indiquerais à votre cœur; j'aurais ainsi une petite part à vos bonnes actions, et sandis je ne serais pas tout-à-fait à plaindre. N'est-ce pas, mademoiselle?.... Elle a un teint de lis et de roses.... c'est charmant. Allons, voilà une bonne affaire de réglée, parlons d'une autre. Nous avons un grand procès ensemble....

M.me LAROCHE.

Nous y voilà.

(*Madame Laroche, Dionis, Laurent père, se font des signes. Cadillac les voit, et lève les épaules.*)

CADILLAC.

Nous n'avons plaidé que parce que ces maudits avocats nous ont assuré que notre cause était juste ; sans cela, nous ne serions pas d'honnêtes gens. On nous juge aujourd'hui ; l'un de nous deux est ruiné. Sandis, trompons la rigueur de la loi, arrangeons-nous à l'amiable.

M.me LAROCHE.

Je m'oppose à tout arrangement.

(*Dionis et Laurent père approuvent.*)

CADILLAC.

Badinez-vous, madame ?

M.me LAROCHE.

Je parle sérieusement, monsieur.

CADILLAC.

Savez-vous que le plus affreux avenir se prépare....

M.me LAROCHE.

Tant pis pour celui qui perdra, sa cause n'était pas juste.

CADILLAC.

On croit avoir raison....

M.me LAROCHE.

Et l'on s'abuse.

CADILLAC.

L'espérance séduit....

M.me LAROCHE.

Mais on se trompe.

CADILLAC.

Elle a réponse à tout, la chère sœur.

BELMONT.

Mais, ma sœur, il faudrait.....

M.me LAROCHE.

Vous taire.

CADILLAC.

Elle a du caractère.

M.me LAROCHE.

Vous n'entendez rien à tout cela, laissez-moi parler. (*A Cadillac.*) Monsieur, vous êtes d'un pays où l'on voit clair. Vous désespérez du gain de votre cause, et très-adroitement vous commencez par vous emparer du cœur de mon frère, et quand par un étalage de beaux sentimens vous avez surpris sa bonté trop facile, vous lui proposez de s'arranger.... Il n'est plus temps, nous avons risqué le peu que nous possédions pour soutenir nos droits. Ils sont incontestables; ce n'est pas au moment d'en jouir que nous y dérogerons. N'en parlons plus.

LAURENT père.

Madame a raison.

DIONIS.

Je suis de son avis.

CADILLAC.

C'est là votre sentiment, messieurs ?

LAURENT père, DIONIS.

Oui, monsieur, oui, monsieur.

CADILLAC.

Eh bien, tant pis pour vous, ce n'est pas le mien. (*A Belmont.*) Cette sœur-là n'est pas de la famille. (*A Sophie.*) Mademoiselle, je suis fâché que.... Enfin, je ne dis mot. Mes pas cependant ne sont point perdus; j'ai vu un honnête homme que je crois digne d'être mon ami, et je m'y connais.... j'ai vu une jeune personne.... (*A Sophie.*) Mademoiselle, vous êtes trop jolie, cela me fait de la peine; mais c'est égal.... A ce soir. (*A madame Laroche.*) Vous serez bien contente si vous gagnez.... Si je gagne, moi, je serai bien plus content que vous.... (*A Sophie.*) Sans adieu, adorable bijou.... (*A Belmont.*) Au revoir,

mon ami.... Bonjour, messieurs.... Que personne ne se dérange. (*Il sort. Belmont l'accompagne.*)

LAURENT père, *riant.*

Parbleu, il est bien de son pays, ou je ne m'y connais pas.

DIONIS.

Oh ! il en est.... je m'y connais.

BELMONT.

Je le crois un très-galant homme.

M.me LAROCHE.

C'est un original. Avez-vous vu comme il faisait les doux yeux à Sophie ? Eh ! le voilà encore.

CADILLAC, *à Dionis.*

Un petit mot ; pardon. J'avais oublié de répondre à la question que vous avez bien voulu me faire. Vous m'avez, je crois, demandé si j'étais gentilhomme.

DIONIS, *avec importance.*

Monsieur....

CADILAC, *vivement.*

Ne vous fâchez pas, j'aime la paix. Ecoutez, voici mes titres de noblesse. Je fus bon fils ; je suis bon ami, et bon citoyen. Je serai (*regardant Sophie*) bon époux et bon père. (*Avec fierté.*) Je ne plaisante jamais les gens que je ne connais pas ; je donne toujours les avis que je crois les plus sages, et je corrige par fois les impertinens. Je ne sais pas si je suis gentil, mais je sais que je suis un homme. Vous m'entendez, petit monsieur. Au revoir.....

(*Belmont le suit ; Dionis le suit également avec un air de menace ; madame Laroche et Laurent père l'entraînent d'un autre côté.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BELMONT, LAURENT père.

LAURENT père.

Allons, du courage, mon ami, mon cher beau-frère; je vais au palais avec l'espérance de t'apporter de bonnes nouvelles à mon retour. Eh bien, à quoi penses-tu ?

BELMONT.

Je suis fâché que ma sœur n'ait pas voulu se prêter à un arrangement....

LAURENT père.

Ta sœur a plus de bon sens que toi ; elle a fort bien deviné le motif de sa visite. Ce gascon, adroit comme ils le sont tous, a pris des renseignemens sur ta manière de voir, ou, pour mieux dire, sur ta faiblesse, et presque sûr de perdre son procès, il est venu pour se ménager ta compassion, et en tirer bon parti. Il a flatté ton bon cœur, et il obtenait tout sans la prudence de ta sœur dont j'admire l'esprit et la raison.

BELMONT.

Tu crois donc que M. Cadillac....

LAURENT père.

Est plus fin que toi ; crois-en un ami, un véritable ami. Méfie-toi de ces gens à grands mots, sur-tout quand ils sont intéressés à trouver dans les autres les sentimens qu'ils affectent.

BELMONT.

Cependant il avait bien l'accent de la vérité.

LAURENT père.

Dis donc l'accent de son pays. Souviens-toi, cher Belmont, mon meilleur ami, et que je paye du plus tendre retour, que nous vivons dans un siècle où le peu de bonnes gens qui existent sont les dupes ordinaires des fripons adroits qui les entourent. Ne juge jamais par ton cœur; jouis de ta vertu, et ne compte pas sur celle des autres. Adieu, je vais entendre plaider ta cause.

SCENE II.

BELMONT, NANCI.

BELMONT.

Je suis forcé de convenir que ce qu'il vient de dire n'est pas sans fondement. Attendons, et nous verrons si M. Cadillac mérite.... Te voilà, Nanci, où est ma fille?

NANCI.

Elle est sortie avec M.me Laroche. Elles sont allées chez plusieurs marchands prendre une connaissance préalable de ce qui pourra leur convenir demain.

BELMONT.

Elles seraient, je crois, bien attrapées si nous avions le malheur de perdre.

NANCI.

Oui, mais vous gagnerez; j'ai fait le plus beau rêve....

BELMONT.

Dans une heure tout sera terminé; c'est une heure de tourmens. (*Il sort.*)

SCENE III.

NANCI, *seule.*

Et moi, je vais m'occuper des moyens de faire le bonheur de ma chère maîtresse, et sur-tout de m'assurer les vingt mille francs promis. Ils me seront comptés le lendemain de mon mariage avec Robert.... Mais pourquoi pas la veille ? J'aurais eu le plaisir d'en disposer toute seule, et peut-être qu'avec mon esprit, ma figure, et les chers vingt mille francs, j'épouserais aussi un homme du bel air.... Il y en a tant de ruinés cette année !... Mais voici mons Robert.

SCENE IV.

NANCI, ROBERT.

(*Cette scène se joue très-vivement.*)

ROBERT.

Sommes-nous seuls ?

NANCI.

Oui : je frémis du dessein de ton maître ; mais puisque ses vues sont honnêtes....

ROBERT.

Est-ce que je m'en mêlerais sans cela ?

NANCI.

Je ne le crois pas. Nous n'avons pas de temps à perdre ; ravissons Sophie au triste sort qui la menace. Je la connais, elle pleurerait beaucoup, et finirait par se résigner. Le procès se juge ; une foule de complimenteurs va fondre dans la maison. C'est l'instant qu'il faudra choisir. Je la conduirai au jardin vers la petite porte. Que la chaise soit prête ; j'y monte avec elle. Nous allons chez son autre tante, excellente personne qui raffole de Sophie, et nous attendrons là que son père soit raisonnable. Va tout disposer avec prudence.

SCENE

SCENE V.

NANCI, ROBERT, DIONIS.

DIONIS, *vivement.*

Te voilà, ma chère Nanci? Où est ta jeune maîtresse? Elle n'est pas venue au jardin comme elle me l'avait promis. L'instant approche où le gain du procès va me faire perdre le bonheur de ma vie. Ah! je sens que j'en mourrai! (*A Robert bas et vite.*) Eh bien?

ROBERT, *bas à Dionis vite.*

Elle nous prête la main.

DIONIS, *jouant le désespoir.*

Non, je ne survivrai pas à la perte de mon incomparable amie. Nanci, ma chère Nanci, que je la voie; que je renouvelle à ses pieds les sermens du plus tendre amour, de la plus désintéressée des passions, et que madame Laroche....

NANCI, *voit entrer madame Laroche, et s'enfuit, en disant:*

La voilà.

SCENE VI.

M.me LAROCHE, DIONIS, ROBERT.

M.me LAROCHE, *qui a entendu les derniers mots de Dionis.*

Me voilà, mon cher Dionis, me voilà.

DIONIS.

Ah! madame.... (*A Robert bas.*) As-tu préparé....

ROBERT, *bas à Dionis.*

Voiture et chevaux, tout est prêt.

M.me LAROCHE.

Vous me faites manquer au serment que j'avais fait de ne plus aimer. Une sympathie qui fait mon bonheur vient d'unir nos ames. N'abusez pas de la faiblesse d'un cœur trop sensible. Dionis, cette sympathie charmante durera-t-elle long-temps?

DIONIS.

Autant que vous vivrez, madame.

ROBERT, *à part.*

Ce ne sera pas long.

M.me LAROCHE.

Ah ! puissé-je ne jamais mourir !

ROBERT.

Pour la rareté du fait, il vous aimerait toujours.

DIONIS.

(*Bas à Robert.*) Comment nous en défaire ? (*Haut.*) Est-ce que vous n'allez pas entendre plaider votre cause ? La présence d'une jolie femme peut quelquefois....

M.me LAROCHE.

Non, je veux laisser à mes amis le plaisir de m'annoncer le gain de mon procès. D'ailleurs, ces avocats sont si bavards.... Oh çà, je ne veux pas vous faire languir....

ROBERT, *à part.*

Madame n'a pas de temps à perdre.

M.me LAROCHE.

Il faut que demain notre contrat soit dressé.

DIONIS.

Quel bonheur ! Oui, j'espère que demain....

M.me LAROCHE.

Vous demeurez habituellement à Paris, je crois ?

DIONIS.

Toujours.

M.me LAROCHE.

Votre maison est belle sans doute ?

DIONIS.

Superbe.

ROBERT, *à part.*

Pour une maison garnie.

M.me LAROCHE.

Les ameublemens ?

DIONIS.

Magnifiques.

ROBERT, *à part.*

Du temps de Charlemagne.

M.me LAROCHE.

Vos terres, dans quelle province ?

ROBERT.

En Gascogne.

M.me LAROCHE.

Vos revenus ?

DIONIS.

Vingt-cinq mille francs.

ROBERT.

Monnaie du pays.

M.me LAROCHE.

Vous avez sans doute quelque héritage à espérer ?

DIONIS.

Oui, d'un oncle très-vieux, actuellement aux îles.

ROBERT, *à part.*

Mais qui ne mourra jamais.

M.me LAROCHE.

Pardon de toutes mes questions ; mais il est bon de voir d'un coup d'œil toute sa fortune pour dresser le plan de ses dépenses.

DIONIS.

Rien de plus prudent. (*Bas à Robert.*) Tâche de m'en défaire.

ROBERT, *bas à Dionis.*

J'en serais bien fâché, elle m'amuse.

M.me LAROCHE.

Moi, je vais avoir cinquante mille francs de rente si mon procès est gagné ; cinquante mille, et vingt-cinq mille, font soixante-quinze mille francs. Ajoutez à cela les revenus de l'héritage, ils monteront à peu-près à....

DIONIS, *bas à Robert.*

A combien lui dirai-je ?

ROBERT.

A cent mille francs ; elle ne les comptera jamais.

M.me LAROCHE.

A cent mille francs ! c'est assez joli. Cent mille francs, et soixante-quinze mille, font juste....

ROBERT.

Cinquante mille francs si le procès se gagne.

M.me LAROCHE.

Eh non, cela fait cent soixante et quinze mille francs.... On peut vivre passablement avec cela. J'espère, mon cher Dionis, que vous approuverez l'intention que j'ai de paraître avec éclat dans le monde.

DIONIS.

Oh ! nous aurons un train....

ROBERT.

A fendre la tête aux gens.

M.me LAROCHE.

Nous donnerons bal à toute la ville.

ROBERT.

Sans oublier les faubourgs.

M.me LAROCHE.

Table ouverte, feu d'artifice, illumination, concerts, comédies pendant huit jours. Je veux étaler la plus grande magnificence ; cela fait honneur. Nous prierons la garnison de faire une petite guerre. J'aime le militaire avec passion. La fête se terminera par une pastorale dont nous jouerons les principaux rôles. Les hommes se déguiseront en bergers fidèles, et les femmes en bergères innocentes.

ROBERT.

Que de déguisemens !

M.me LAROCHE, *minaudant.*

Vous en amour, et moi.... Je n'ose vous dire le rôle que je voudrais jouer....

DIONIS.

Celui de ma mère.

ROBERT.

Il vous convient à tous égards.

M.me LAROCHE.

Non, j'aime mieux celui de l'agaçante Hébé, déesse de la jeunesse.

ROBERT.

Se masquera-t-on, madame ?

M.me LAROCHE.

On dansera à visage découvert.

ROBERT.

Ah ! madame, que nous allons rire !

M.me LAROCHE.

Mais, adieu ; je vous quitte un moment, j'ai des ordres à donner. Il faut que j'envoie chercher mon sellier, mon tapissier, mon bijoutier.... Cher amour, la tendre Hébé va gémir jusqu'au moment....

ROBERT.

De la petite guerre ?

M.me LAROCHE.

Cette guerre sera suivie d'une paix, dont le gentil Cupidon signera les articles dans les bras de l'hymen.... Adieu.... adieu.... (*Sortant.*) Il est charmant !

DIONIS.

Quelle folle !

ROBERT.

Encore si elle n'avait pas une figure à faire trembler....

LAURENT fils, *accourant, à madame Laroche qui sort :* Ah ! madame, avez-vous vu mon beau-père futur ?

M.me LAROCHE.

Non.

SCENE VII.

NANCI, SOPHIE, DIONIS, LAURENT fils, ROBERT.

(*Nanci et Sophie entrent du côté gauche du public, Laurent fils du côté droit.*)

ROBERT, *à Dionis bas.*

Au fait, et lestement. Voilà l'héritière.

DIONIS, *à Robert bas.*

Et voilà Laurent.

(*Tous les personnages cherchent à se parler; mais ils paraissent gênés, les uns par la présence de Laurent, et celui-ci par celle des autres.*)

LAURENT fils.

Si elle était seule, ce serait un beau moment pour lui parler tête à tête.

DIONIS.

Comment faire? (*Laurent fils, faisant des mines à Sophie, cherche à s'en rapprocher; mais un reste de frayeur devant Dionis l'arrête. Il s'en approche enfin. Dionis se place vivement entre lui et Sophie, et le fait reculer avec violence.*) Quoi, monsieur, je vous fais peur?

LAURENT fils, *tremblant.*

Au contraire, monsieur.

DIONIS.

Ah! vous n'avez plus de rival à redouter; tout favorise votre flamme, et tout concourt à me rendre le plus malheureux de tous les hommes. Oubliez la menace que je vous ai faite ce matin relativement à vos oreilles. J'oublie moi-même mon amour, pour me souvenir qu'elle ne peut être heureuse qu'avec vous.

LAURENT fils.

Vous badinez?

ROBERT, *à part.*

Comment s'en tirera-t-il?

DIONIS.

N'est-il pas vrai, Sophie, que vous voyez ici l'homme heureux que vous aimez ?

SOPHIE, *incertaine sur ce que Dionis veut dire.*

Pourvu qu'il soit amant fidèle....

DIONIS.

Vous l'entendez, monsieur ?

LAURENT fils, *un peu rassuré.*

Oh ! oui, monsieur.

DIONIS.

Répondez ; je ne serai point jaloux des belles choses que vous pourrez lui dire. C'en est fait, je prends mon parti.

LAURENT fils.

Bien sûr ?

DIONIS.

Tout vous favorise ; la fortune vous comble de ses faveurs. Vous avez entendu de la bouche de mademoiselle ce que vous aviez à espérer ; qu'elle apprenne de la vôtre l'impression que ses charmes ont fait sur votre cœur. Pour moi, sûr de mon sort, je lis dans ses yeux tout ce qu'elle pense. Il n'est rien que je ne fasse pour la satisfaire, dût-il m'en coûter la vie. Je veux qu'elle apprenne de votre bouche, et devant l'un de ses adorateurs, ce que l'autre peut entreprendre pour la rendre heureuse.

NANCI.

Où veut-il en venir ?

LAURENT fils, *rassuré.*

Oh ! monsieur, que de bonté pour moi !

(Laurent va se mettre à côté de Sophie, Dionis le repousse durement.

DIONIS.

Ne vous gênez pas, monsieur ; que je sois le témoin de son bonheur et du vôtre. Parlez, jetez-vous à ses genoux. Un amant, joli comme vous, est plus intéressant dans cette situation.

LAURENT fils.

C'est vrai.

DIONIS.

Un cœur sensible n'y résiste pas.

LAURENT fils.

Sur-tout à moi.

DIONIS, *aux genoux de Sophie.*

Faites comme moi.

LAURENT fils, *se mettant à genoux sans sortir de sa place.*

M'y voilà.

DIONIS, *prenant la main de Sophie.*

Prenez-lui la main.

LAURENT fils.

Je suis trop loin, je vous verrai faire ; mais attendez, je vais lui prendre l'autre. Oh ! que je ne suis pas bête !

(*Laurent se place à la droite de Sophie à genoux, et lui prend la main. Nanci et Sophie témoignent leur incertitude sur ce que fait Dionis. Robert montre la plus grande impatience pour savoir comment tout finira. Dionis, dans ce qui suit, met la plus grande intention. Laurent fils imite tous les mouvemens de Dionis, et répète quelques mots.*)

DIONIS.

Dites comme moi.

LAURENT fils.

Vous allez voir.

DIONIS, *avec beaucoup d'intention.*

Sophie, adorable Sophie, il ne fallait pas moins que la circonstance présente pour me décider à vous proposer ce que mon cœur a conçu pour votre bonheur et pour le mien. Tous ceux qui vous connaîtront pourront vous aimer ; mais jamais leur ardeur n'égalera la mienne. Ma constance sera éternelle. Nos fortunes se conviennent ; mais il peut survenir un obstacle qui m'ôterait la vie. Si vous m'aimez, et si votre père s'opposait à notre union....

LAURENT fils.

Il ne s'y oppose pas du tout....

DIONIS, *avec force.*

Silence, imbécille....

LAURENT fils.

Il a raison, je ne devais pas l'interrompre.

DIONIS.

Et si votre père s'opposait jamais à notre union, n'est-il pas vrai que vous n'hésiteriez pas à suivre votre amant, qui ne veut vivre et mourir qu'avec le titre de votre époux ? Que votre vertu ne s'alarme pas ; elle m'est aussi chère qu'à vous. Prononcez, j'attends la vie ou la mort.

ROBERT, *à part.*

Fort bien.

LAURENT fils.

J'attends la vie et la mort.

NANCI.

Vous ne devez pas être embarrassée pour répondre.

SOPHIE, *très-émue.*

Taisez-vous.

LAURENT fils.

Eh bien, mon amante, que dites-vous ?

DIONIS.

Vous hésitez, belle Sophie ? Ah ! je le vois, vous ne m'aimez pas.

LAURENT fils.

Ah ! je le vois, vous ne m'aimez pas.

SOPHIE.

Monsieur.... je ne sais que vous dire.... N'abusez pas.... Ciel ! j'entends quelqu'un.

(*Elle sort vivement, et fait tomber Laurent fils sur son nez, en retirant sa main qu'il tenait.*)

DIONIS.

(*A Nanci.*) Au jardin. (*A Robert.*) Des chevaux.

(*Il sort.*)

ROBERT.

Alerte, monsieur l'intendant.

(*Il sort.*)

SCENE VIII.

LAURENT fils, *tenant son nez.*

Eh bien, après.... Où sont-ils donc ? Ils me laissent tout seul ici.... Parbleu, ce monsieur aurait bien dû me dire, avant de sortir, si je pouvais me lever à présent.

SCENE IX.

LAURENT fils, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Et que fait donc ce monsieur à genoux ?

LAURENT fils.

Ah ! c'est vous, monsieur Dupré ? Vous m'avez vu dans une situation qui....

DUPRÉ.

Vous adressiez sans doute des vœux au ciel pour la réussite du procès de votre beau-père futur?

LAURENT fils.

Au contraire, je faisais une déclaration d'amour à ma future.

DUPRÉ.

C'est-à-dire, que vous en faisiez la répétition.

SCENE X.

LAURENT père, LAURENT fils, DUPRÉ.

LAURENT père, *arrivant avec précipitation.*

Allons-nous-en.

LAURENT fils.

Pourquoi, mon père?

LAURENT père.

Belmont a perdu.

LAURENT fils, DUPRÉ.

Perdu ?

LAURENT père.

Tout d'une voix. C'est un homme ruiné.

LAURENT fils.

Il en sera fâché.

DUPRÉ.

C'est malheureux. C'est un honnête homme.

LAURENT père.

Dites un fou, qui aurait tout dissipé dans un an avec son prétendu bon cœur. Il n'a pas de caractère ; tous ses principes n'ont pas le sens commun. Je l'aime beaucoup ; mais sa situation me ferait trop de peine ; ma sensibilité veut que je l'évite. Allons, suis-moi.

LAURENT fils.

Il ne faut donc plus que j'aime sa fille ?

LAURENT père.

Il a perdu.

LAURENT fils.

C'est vrai, partons. M. Dupré, dites de ma part à ce pauvre homme que je l'invite à s'arranger avec M. Cadillac.

SCENE XI.

DUPRÉ.

Sa sensibilité.... Allons, la contractante n'a plus de dot, le prétendu part. Personne ne sera d'humeur de se marier ce soir. Je crois que le notaire peut se retirer. Je les entends ; les voici ; ils savent leur sort : que je les plains ! Mais que vois-je ? M. Cadillac avec eux, l'épée à la main....

SCENE XII.e ET DERNIERE.

SOPHIE, M.me LAROCHE, CADILLAC, BELMONT, DUPRÉ.

(*Sophie appuyée sur sa tante, Cadillac remettant son épée dans le fourreau; madame Laroche faisant asseoir sa nièce.*)

M.me LAROCHE.

Calme-toi, mon enfant. Tu as bien des obligations à monsieur.

BELMONT.

Comment pourrons-nous reconnaître....

CADILLAC.

En ne m'en parlant jamais. J'ai eu le bonheur d'être utile à une famille respectable; c'est à moi que j'ai rendu service.

BELMONT.

Mais comment vous êtes-vous trouvé là?

CADILLAC.

Je venais encore, avant le jugement, vous presser de nous arranger; car, sandis, vous m'avez inspiré une amitié.... Enfin, suffit. Je vois à vingt pas de la porte de votre jardin une chaise de poste; j'entends dire au postillon: Est-ce qu'elle se fait prier la demoiselle? J'entre, et malgré l'obscurité qui commençait, je distingue effectivement la demoiselle qui se défendait comme un petit lion. J'approche, je reconnais votre fille, et ce monsieur que j'ai vu ici. Il était accompagné. Je mets flamberge au vent; je fonds sur la troupe maudite, j'en blesse deux; j'étends le ravisseur sur le carreau; car je suis comme cela, moi, quand je tire l'épée, il faut qu'elle change de couleur. Vous paraissez au même instant; votre fille court dans les bras de sa tante; moi, je vous serre dans

les miens, et je bénis le ciel de m'avoir choisi pour vous prouver qu'un gascon a du cœur de reste au service de ceux qui savent mériter son estime et son amitié.

M.me LAROCHE.

Ce petit monstre voulait aussi me séduire.

CADILLAC.

Vous, madame ? Il faut être bien hardi.

BELMONT.

Homme respectable !

CADILLAC, *l'interrompant vivement.*

Embrassez votre fille, mon ami, vous en mourez d'envie, et moi aussi ; car une jeune fille dans l'affliction me met.... Eh ! vous voilà, monsieur Dupré ?

(*Il se place entre Belmont et Dupré.*)

DUPRÉ.

Oui, monsieur. J'avais été mandé pour deux mariages ; mais (*bas à son oreille*) le procès que vous venez de gagner....

CADILLAC, *à demi-voix.*

J'ai gagné ?

DUPRÉ, *à demi-voix.*

On vient de me l'apprendre.

CADILLAC, *à demi-voix.*

J'ai gagné ? Ne vous en allez pas, ne vous en allez pas, ne vous en allez pas.

BELMONT.

Allons, ma fille, le danger est passé, tu te retrouves dans les bras de ton père.

SOPHIE.

Puissé-je n'en jamais sortir ! Chassez Nanci, c'est elle qui a osé encourager le projet de Dionis. Excusez votre fille, et le calme renaîtra....

BELMONT.

Ton père fut lui-même imprudent en recevant chez lui un homme dont il chérissait le père, mais qui n'en avait pas les vertus. Embrassez-moi, mon enfant.

CADILLAC.

Encore un petit baiser pour moi, j'en ai besoin.

M.me LAROCHE.

Embrassez-moi, ma chère nièce ; méfions-nous désormais des piéges que les hommes tendent sans cesse à notre innocence. Ce sont des scélérats.... (*A Cadillac.*) Je vous remercie du service que vous nous avez rendu ; si nous pouvions de notre côté....

CADILLAC, *vivement.*

Je vois ce que vous allez dire, madame ; je vous suis obligé : mais voulez-vous me permettre de vous faire une petite confidence ?

M.me LAROCHE.

Parlez, monsieur.

CADILLAC, *s'échauffant peu à peu.*

On m'a dit souvent que l'amour était un petit fripon qui blessait le cœur d'un pauvre diable lorsqu'il y pensait le moins. Je l'éprouve, sandis, et malgré l'amitié qui voulait s'emparer totalement du mien, ce petit dieu malin en veut absolument la moitié pour le moins. Je me sens capable de les mettre l'un et l'autre d'accord. Je goûte d'avance le bonheur dont ils peuvent ensemble me faire jouir ; et si vous y consentez, vous, mon ami, et l'aimable Sophie, je passe, sandis, un bail à vie avec eux.

M.me LAROCHE.

Je ne comprends pas....

CADILLAC.

Je vais être plus clair. Permettez-moi de nommer l'objet que mon cœur désire.... (*Il s'approche de Sophie ; madame Laroche, se croyant préférée, fait un mouvement vers lui.*) Le voilà. Je vais vîte en besogne. Il n'y a pas de temps à perdre pour saisir le bonheur, et jamais je ne retrouverai une aussi belle occasion. Que mon accent ne vous effarouche pas, il est quelquefois celui d'un bon cœur. Je suis assez riche pour procurer un sort heureux à celle qui m'épousera. Prononcez, M. Belmont ; prononcez,

madame, et vous sur-tout, fille de mon ami, prononcez; acceptez la main d'un homme qui connaît le prix d'une épouse vertueuse. Je tombe à vos genoux. (*A Belmont qu'il a heurté en se mettant à genoux vivement.*) Pardon, je suis fort vif. Consentez au bonheur de mes jours; ne me ravissez pas l'inestimable satisfaction que ce moment peut me procurer. Fille adorable, fille céleste, je veux que le diable m'emporte si je peux vivre sans vous.

BELMONT.

Je suis dans un étonnement.... Mais attendez du moins que le procès....

CADILLAC, *vivement.*

Eh! laissez là ce procès, sandis; il est perdu pour moi, si je ne gagne pas la cause que je plaide en cet instant.

DUPRÉ, *ne pouvant plus se taire.*

Je ne puis y tenir. Acceptez, monsieur, acceptez; vous avez perdu votre cause, M. Belmont....

SOPHIE, M.me LAROCHE, BELMONT, *ensemble.*

Que dites-vous?

CADILLAC, *se levant avec la plus grande vivacité.*

Monsieur Dupré!

DUPRÉ, *avec explosion.*

Pardonnez, je n'ai pas été le maître de me taire. Oui, monsieur, vous avez perdu; je l'ai su de M. Laurent, qui, vous voyant ruiné, n'a pas cru que la fille de son ami sans fortune fût digne de son fils. Vous perdez un faux ami; monsieur en est un réel, et vous êtes encore le plus heureux des hommes.

CADILLAC, *presque en colère.*

Sandis, que vous êtes bavard! Peste soit du garde-note! Ecrivez, et ne parlez pas.

M.me LAROCHE, *accablée.*

Nous avons perdu!

SOPHIE.

Ma chère tante!

BELMONT, *à Cadillac.*

Et vous voulez épouser ma fille quand vous nous savez totalement ruinés !

CADILLAC.

J'agis en gascon qui aime les bonnes affaires.

BELMONT, *avec effusion.*

Ma sœur, ma fille, faisons le nôtre ; tombons aux pieds de cet homme respectable.

CADILLAC, *avec la plus grande vivacité.*

Vous y manquez, sandis. Debout, ou je pars. (*Ouvrant ses bras.*) Voilà votre place. Eh bien, mademoiselle, que dois-je espérer ? Sur-tout pas de contrainte ; si votre cœur souffre de ma proposition, oubliez-la ; je n'en serai pas moins le meilleur ami de la famille.

SOPHIE.

Ah ! monsieur, si nous avions gagné, je serais encore trop heureuse que ma main pût faire votre bonheur.

CADILLAC.

C'est à présent que mon procès est vraiment gagné. M. Dupré, dressez le contrat, arrangez tout avec les gens de justice. Je vous charge de cette besogne ; sur-tout silence éternel sur ce qui vient de se passer.

BELMONT.

Ma chère Sophie, nous n'avons pas de fortune à te laisser ; mais....

CADILLAC.

Mon ami, la femme la plus riche est celle qui apporte le plus de vertus à son époux. Que l'amitié fasse le partage de ma fortune, que la bienfaisance préside à son emploi. Essuyons quelques larmes par ci par là, et, sandis, je réponds du bonheur de toute la famille.

FIN.

LA

LA MÈRE DE FAMILLE,

COMÉDIE EN PROSE ET EN TROIS ACTES,

Représentée à Paris en 1791.

PERSONNAGES.

M. DE REVEL.
M.me DE REVEL.
EUGÉNIE, fille des précédens.
M. DE REVEL fils.
VALMONT, ami de la famille.
SAINT-LÉON, ami de M. de Revel.
ROSETTE, fille de chambre d'Eugénie.
DUBOIS, valet de Valmont.
ROBERT, valet de Saint-Léon.
L'OLIVE, et quelques personnages muets.

ACTE PREMIER.

(*Le théâtre représente un salon richement décoré, orné de lustres et de girandoles à chaque coulisse. Sur la scène, à gauche de l'acteur, est un forte-piano, à droite un secrétaire.*)

SCENE PREMIERE.

EUGÉNIE, REVEL fils.

(*Eugénie joue la romance de Nina; Revel fils est assis près le secrétaire. Le rôle d'Eugénie se joue avec beaucoup d'ingénuité, celui de Revel fils avec beaucoup de vivacité.*)

REVEL fils.

Fort bien, ma sœur.

EUGÉNIE.

Tu m'écoutais ?

REVEL fils.

J'aime cette romance.

EUGÉNIE, *soupirant.*

Elle touche.

REVEL fils.

On s'attendrit malgré soi.

EUGÉNIE.

Quand l'auteur l'a composée, il était assurément éloigné de son amie.

REVEL fils, *avec expression.*

C'est un grand supplice.

EUGÉNIE, *soupirant.*

Oh ! oui.

REVEL fils.

Tu soupires ?

EUGÉNIE.

Tu te trompes.

REVEL fils.

Non, ma sœur : m'aimes-tu, Eugénie ?

EUGÉNIE.

En douterais-tu ?

REVEL fils.

Je ne sais ; mais depuis quelque temps tu n'as pas cette gaieté charmante qui plaisait si fort à tout le monde, et sur-tout à ton frère : aimerais-tu, Eugénie ?

EUGÉNIE.

Ah ! je crois qu'oui, mon frère ; j'ai fait sur toi, depuis quelques jours, certaines observations.... Mon frère, aimerais-tu ?

REVEL fils.

J'aime avec idolâtrie.

EUGÉNIE.

Tant mieux.

REVEL fils.

Pourquoi ?

EUGÉNIE.

Je serai ta confidente.

REVEL fils.

À condition que tu me choisiras pour dépositaire de ton petit secret.

EUGÉNIE.

C'est arrangé.

(*Il se lèvent et se rapprochent.*)

REVEL fils.

Nomme-moi celui que tu aimes.

EUGÉNIE.

M. de Saint-Léon. Je te le dis bonnement.

REVEL fils.

T'aime-t-il ?

EUGÉNIE.

Il me l'a juré.

REVEL fils.

Il est joli homme.

EUGÉNIE.

Je crois qu'oui.

REVEL fils.

Il est riche.

EUGÉNIE.

C'est bon pour faire des heureux.

REVEL fils.

Il a de l'esprit.

EUGÉNIE.

J'en réponds.

REVEL fils.

Il fera ton bonheur.

EUGÉNIE.

Je veux faire le sien. A présent, confidence pour confidence, nomme-moi celle que tu aimes.

REVEL fils, *avec transport.*

Félicie, la belle Félicie.

EUGÉNIE.

Je ne la connais pas.

REVEL fils, *avec chaleur.*

Je la vis à l'opéra, et ne vis qu'elle. Je me plaçai à ses côtés, et ne sus pas si j'avais plus de plaisir à la voir qu'à l'entendre. Un ami le lendemain lut dans mon cœur : je lui nommai Félicie ; il la connaissait ; il m'offrit de me présenter chez elle ; j'acceptai. Nous arrivons ; mais en la voyant, un trouble confus s'empare de mes sens ; je pâlis, je rougis ; je l'adorais sans pouvoir le lui dire ; mon ame embrasée ne portait sur mes lèvres que le mot amour, mais il me fut impossible de l'articuler : je sortis. Hier, j'eus le bonheur de la voir encore. Je meurs si vous ne m'entendez, lui dis-je en entrant ; je vous aime, et pour la vie..... Interdite, elle se cache vivement dans les bras d'une amie ; puis se tournant vers moi, elle me tendit la main, et tomba une seconde fois dans les bras de son amie, en répétant d'une voie tremblante : Je vous aime pour la vie. Soudain elle disparut. Transporté, ivre d'amour, je sortis ; et c'est avec un cœur plein de son image et de bonheur que je te fais cette grande confidence ; mais j'ai promis d'aller aujourd'hui jurer à ses pieds que je l'aimerais toujours. Adieu, mon Eugénie ; va, tu seras heureuse, tu recevras des mains de l'amour le prix de tes vertus, et ton frère peut-être saura mériter cette douce récompense. (*Il sort.*)

SCENE II.

EUGÉNIE, *seule.*

Félicie ! je ne la connais pas. J'aurai peut-être le plaisir de l'embrasser un jour.... Elle aimera bien mon frère ; il est.... Ah ! je le sens.... un homme honnête, aimable.... Grand Dieu ! qu'est-ce donc que j'éprouve ?

SCENE III.

EUGÉNIE, ROSETTE, *fille très-sage.*

ROSETTE.

Votre mère vous attend pour déjeûner.

EUGÉNIE.

J'y vais.

ROSETTE.

Toujours triste ?

EUGÉNIE.

Ah !

ROSETTE, *avec finesse.*

Je parie deviner le sujet qui vous occupe.

EUGÉNIE.

Tu es accoutumée à lire dans mon cœur.

ROSETTE, *avec ménagement.*

Que je serais heureuse si je ne le voyais pas aussi faible !

EUGÉNIE.

Ce n'est pas ma faute.

ROSETTE.

Vous savez combien votre mère vous aime ?

EUGÉNIE.

Oh ! oui.

ROSETTE.

Et cependant vous lui laissez ignorer ce dont il importe le plus pour vous et pour elle qu'elle soit instruite. Vous n'avez pas hésité à déposer dans le sein d'une pauvre fille...

EUGÉNIE, *avec abandon.*

As-tu donc oublié que tu es mon amie ?

ROSETTE, *lui prenant la main avec affection.*

Eugénie, pourquoi oubliez-vous que vous n'en aurez jamais de plus tendre que votre mère ? Faut-il qu'un homme flétri dans l'opinion publique....

EUGÉNIE, *se contraignant.*

Pourquoi traitez-vous M. de Saint-Léon avec tant de rigueur ?

ROSETTE.

Le public a prononcé sur lui.

EUGÉNIE.

Eh ! ne peut-il pas se tromper ce public ?

ROSETTE.

Si vous présumez que tout un public puisse s'égarer dans ses jugemens, ne présumerez-vous pas aussi qu'une jeune personne sans expérience puisse également se tromper dans son choix ?

EUGÉNIE, *avec abandon.*

Oui.... allons..... j'avouerai tout à ma tendre mère.

ROSETTE, *avec joie.*

Venez, ne perdez pas de temps.... Ah ! la voici. Son cœur vous cherche et vous appelle.

SCENE IV.

M.me REVEL, EUGÉNIE, ROSETTE.

(*Madame Revel est une femme jeune encore, spirituelle et douce; elle met dans cette scène l'intention la plus marquée, mais bien ménagée. Eugénie, prête à sortir, voyant sa mère, se trouble et s'arrête.*)

M.me REVEL, *allant à sa fille.*

Bonjour, mon Eugénie : je ne t'ai pas vue ce matin, je te croyais malade. J'allais passer dans ta chambre ; mais je suis rassurée en te voyant. (*Bas à Rosette.*) J'ai tout entendu, laisse-nous. (*Rosette sort.*) Tu te portes bien, n'est-ce pas ?

EUGÉNIE, *embarrassée.*

Oui, ma mère.

M.me REVEL, *avec gaieté.*

Tant mieux : j'ai une partie de plaisir à te proposer ; tu aimes la danse, je l'aime beaucoup aussi ; nous danserons ce soir. Oh ! à propos, que je t'apprenne une nouvelle.

Tu as vu souvent le jeune Laumont chez M.me de Virieu dont tu aimes tant les deux aimables filles ?

EUGÉNIE.

Oui.

M.me REVEL.

Il est très-séduisant, vif, gai, spirituel ; il t'a fait sa cour. Je me souviens toujours qu'il n'eut pas le bonheur de te plaire, et sur-tout qu'il fut cause du plaisir que j'éprouvai lorsqu'en m'embrassant tu m'assuras que je serai ta seule et première confidente.... (*Eugénie se trouble.*) J'y compte au moins. (*Avec une tendre expression.*) Mon Eugénie n'oubliera jamais un serment prononcé sur le sein de sa mère.... (*Voyant le trouble d'Eugénie qui se cache. Avec gaieté.*) Mais revenons à notre jeune fou. Il a fait une déclaration à Emilie, qui l'a cru sincère, et bonnement elle s'est prise de goût pour l'étourdi. (*Eugénie veut parler, elle poursuit avec une intention très-marquée.*) Oh ! tu vas me dire qu'il ne lui convient pas, qu'il est trop dissipé, que sa réputation ne lui fait pas beaucoup d'honneur ; tout le monde le sait, à l'exception de celle à qui il importe le plus de le savoir. (*Avec bonté.*) Mais nous avons le cœur et la tête si faibles, nous autres femmes.... D'ailleurs, l'amour, je n'ai pas cru devoir te le cacher, est un tribut que les deux sexes se doivent réciproquement ; il ne faut néanmoins s'en acquitter qu'avec prudence et discernement. Qu'en dis-tu, mon Eugénie ?

EUGÉNIE, *très-émue.*

Je pense comme vous.

M.me REVEL.

Il faut se méfier des apparences, et imiter Emilie.

EUGÉNIE, *vivement.*

Qu'a-t-elle fait ?

M.me REVEL.

Elle a tout avoué à sa mère.

EUGÉNIE.

Qui l'aura bien grondée.

M.me REVEL, *prenant Eugénie dans ses bras.*

Elle l'a accablée de caresses, bien sure que l'amour dans le cœur d'Emilie, comme dans celui de ma chère Eugénie, ne peut être qu'une vertu ; que les conseils d'une tendre mère, et qui voit ce qui se passe, peuvent tout sur un enfant bien né. Est-ce que tu pleures, mon enfant ?

EUGÉNIE.

Je crois qu'oui.

M.me REVEL.

Mais tu ne me demandes pas si ton amie à su triompher de son fol amour.

EUGÉNIE, *pleurant.*

Est-il vaincu ?

M.me REVEL.

Oui, ma fille, Emilie est sauvée. Le calme est rentré dans son ame ; elle a repris sa première gaieté, et remercie tous les jours sa mère de ses conseils et de son bonheur.

EUGÉNIE.

Ah ! tant mieux.

M.me REVEL, *avec beaucoup d'intention.*

Tu sens donc toute l'étendue du danger qu'a couru ta bonne amie ?

EUGÉNIE.

Oui.

M.me REVEL, *avec ménagement.*

Si par un malheur qui serait terrible pour toi et pour moi, ton cœur se laissait jamais prendre par un homme dont les principes ne te seraient pas bien connus, tu ferais donc comme Emilie ?

EUGÉNIE, *très-embarrassée.*

Oui.

M.me REVEL, *avec ménagement.*

Tu as vu quelquefois M. de Saint-Léon ?

EUGÉNIE, *vivement.*

Il est ami de mon père.

M.me REVEL.

Il paraît fort aimable....

EUGÉNIE, *vivement.*

Oh ! mon père le dit.

M.me REVEL.

N'as-tu pas observé, comme moi, qu'il y a un peu d'apprêt, de fausseté dans sa manière d'être, de parler....

EUGÉNIE.

Non.

M.me REVEL.

C'est que tu ne l'as encore vu qu'avec les yeux d'un enfant sortant des mains de la nature, et bon comme elle. Il a beaucoup d'esprit....

EUGÉNIE.

C'est ce que m'a fait souvent observer mon père.

M.me REVEL.

Quant à son cœur....

EUGÉNIE, *très-vivement.*

Qu'en dit-on, maman ? On abuse quelquefois de son esprit ; mais si le cœur est bon, l'esprit le devient tôt ou tard : vous me disiez cela avant hier.

M.me REVEL, *très-émue.*

Oui, mais aujourd'hui....

EUGÉNIE.

Quoi ?

M.me REVEL, *prenant sa fille dans ses bras.*

Ah ! ma fille, méfie-toi de tous ceux qui lui ressemblent. (*Eugénie reste confuse.*) Mais nous nous attendrissons, je crois. Allons, laissons là cette morale qui nous attriste, et ne pensons qu'au rendez-vous de ce soir avec de bonnes gens. Mon Eugénie, tu seras heureuse ; tu dois l'être. Crois que ta mère mettra autant de zèle pour faire ton bonheur, que tu en mets pour contribuer au sien.

EUGÉNIE, *se jetant dans les bras de sa mère.*

O mère chérie et trop tendre !

M.me REVEL.

Oui, je serai toujours ta bonne mère ; la nature m'en impose la loi, et ma tendresse me rend ce devoir bien précieux, puisque mon Eugénie m'en offre tous les jours la récompense. (*Elles s'embrassent.*)

SCENE V.

EUGÉNIE, M.me REVEL, M. REVEL père.

M. REVEL père, *homme de bonne compagnie, plein d'égards pour sa femme, bon père, mais égaré par une passion secrète.*

Je ne pouvais arriver dans un moment plus intéressant.

(*Madame Revel et Eugénie cachent leur attendrissement, et courent vers lui.*)

M.me REVEL.

C'est vous, mon ami ?

EUGÉNIE.

Que j'ai de joie de vous revoir !

REVEL père, *embrassant Eugénie.*

Bonjour, mon Eugénie : comment se porte ma chère épouse ?

M.me REVEL.

A merveille ; et vous ?

REVEL père.

Ma santé est parfaite. Eugénie, je m'occupe de ton bonheur ; laisse-nous, mon enfant.

(*Eugénie baise sa main, et embrasse vivement sa mère. Elle sort.*)

SCENE VI.

M.me REVEL, REVEL père.

REVEL père.

Eugénie est triste ; j'en connais la cause. Elle aime.

M.me REVEL, *avec intention douce.*

L'amour ne rend pas heureux.

REVEL père, *avec le ton de la galanterie.*

Je le suis par lui.

M.me REVEL.

Il y a bien long-temps que vous avez cessé de me le dire.

REVEL père.

Je l'ai toujours éprouvé.

M.me REVEL.

Mon ami, vous ne m'avez point embrassée.

REVEL père, *un peu troublé.*

En entrant, mon Eugénie m'a....

M.me REVEL, *avec tendresse.*

J'en suis la mère.

REVEL père, *ému.*

Digne épouse !

M.me REVEL.

Pourquoi m'abandonnez-vous ?

REVEL père.

Je ne respire que pour vous et mes enfans ; comptez toujours sur ma tendresse. Souvenez-vous que lorsque j'eus le bonheur de vous épouser....

M.me REVEL.

Je n'avais que quinze ans.

REVEL père.

Vos charmes sont toujours à mes yeux....

M.me REVEL.

Ne parlons plus de mes charmes, ils ont disparu; parlons de nos enfans.

REVEL père, *très-ému.*

Ils ont doublé vos droits sur mon cœur. Venons à ce qui m'amène. (*A part.*) O Félicie! quel est donc ta puissance sur moi? (*A sa femme.*) Eugénie aime; celui que son cœur a choisi est mon ami. Je réponds qu'il est digne de ma fille. Je crois que vous donnerez votre approbation au dessein que j'ai formé de les unir.

M.me REVEL.

Son nom?

REVEL père.

Monsieur de Saint-Léon.

M.me REVEL, *se contraignant.*

Le connaissez-vous bien?

REVEL père.

Assez pour être convaincu qu'il fera le bonheur de ma chère Eugénie.

M.me REVEL, *avec ménagement.*

Sa réputation....

REVEL père.

Je le juge d'après moi.

M.me REVEL.

On dit....

REVEL père.

Du mal? Eh! de qui n'en dit-on pas?

M.me REVEL.

On assure....

REVEL père.

Sans preuve.

M.me REVEL.

Mais....

REVEL père, *avec une certaine fermeté.*

Je vous ai dit qu'il était mon ami; je lui ai donné ma parole, qu'il serait l'époux de ma fille. Cette parole est

devenue plus sacrée depuis que j'ai su qu'il en était aimé : rien ne pourra empêcher une alliance que commandent ensemble l'amour, l'amitié, et les convenances de rang et de fortune.

M.me REVEL, *avec douceur.*

Permettez-vous à votre épouse, à la mère d'Eugénie, de vous répondre ?

REVEL père.

Je t'en prie.

M.me REVEL, *avec douceur et expression, ne s'échauffant que peu à peu.*

En vous consacrant ma vie, je fis avec joie le serment de n'avoir de volontés que celle de mon époux. Avant d'être mère, s'il eût été possible que le sacrifice de mon existence fît votre bonheur, en le faisant, j'eusse été heureuse comme au jour de mon mariage. Je me devais alors toute entière à mon époux ; je me plais à m'en souvenir à chaque instant du jour ; mais la nature m'a imposé de nouveaux devoirs. Je consens à m'abreuver de larmes ; mais je dois garantir mes enfans du malheur d'en verser. Votre ami, que je ne crois pas digne de l'être, a séduit votre bon cœur ; malheureusement il a touché celui de la trop faible Eugénie ; je l'ai vu, et n'ai rien négligé pour savoir s'il le méritait ; toutes mes démarches m'ont appris qu'il ne méritait pas même l'estime.... (*Revel montre de l'impatience.*) Permettez : Eugénie, douce et sage, don précieux de l'amour et de la nature, est un dépôt sacré que je ne dois confier qu'à la vertu ; et ces mains maternelles le remettraient dans les bras d'un libertin !.... Ah ! cher époux, ordonnez ma mort, je la recevrai sans murmurer ; mais je suis mère.... Ce titre dont je suis fière, m'impose la loi de veiller au bonheur de mes enfans ; mon cœur ne voit que lui, et jamais cette main ne signera le malheur de mon Eugénie. Pardonnez, c'est la première fois que je résiste à vos volontés ; mais en

défendant la cause de ses enfans, une mère ne donne-t-elle pas toujours une marque certaine de sa tendresse pour son époux ?

REVEL père, *piqué, mais attendri.*

Je n'ai jamais douté de vos sentimens, je les respecte ; mais douteriez-vous des miens pour des enfans qui me sont également chers ?

M.me REVEL.

Je le sais, mon ami ; je le leur répète tous les jours. Tu les aimes, je connais ton cœur ; mais pardonne à la sincérité de ton épouse. (*Avec expression et douceur.*) Ce cœur est faible, bien faible. (*Revel père se trouble.*) Daigne accorder à ma tendresse le temps nécessaire pour détruire l'opinion que j'ai conçue, peut-être injustement, contre ton ami.

REVEL père, *avec fermeté et douceur.*

Je vous ai fait part de mon intention. Je suis engagé par une parole sacrée, par la reconnaissance, puisqu'il faut vous le dire. Rien ne peut me faire changer. M. de Saint-Léon sera l'époux d'Eugénie. Je n'ignore point que vos liaisons avec M.me de Virieu vous ont fait venir l'idée de préférer son neveu Valmont, à l'ami de votre époux. Je sais que ce Valmont est fort aimable, fort gai, très-riche, et qu'il affecte sans cesse de beaux sentimens ; mais le cœur d'Eugénie a prononcé, et cet arrêt décide.

M.me REVEL, *avec une sensibilité qu'elle veut contenir, et à laquelle elle s'abandonne enfin.*

M.me de Virieu fut autrefois le modèle des épouses ; elle l'est aujourd'hui des mères de famille. Sa société m'est précieuse. Valmont son neveu a conquis l'estime générale. J'ai désiré sans doute de le voir l'époux de ma fille. J'ignore les droits que M. de Saint-Léon peut avoir à votre reconnaissance..... (*Avec effort.*) Peut-être n'en a-t-il point à celle d'une épouse sensible.... (*Revel père se détourne.*) Pourquoi vous détournez-vous, mon ami ? Ah ! je n'ai

donc plus sur vous les droits sacrés que votre tendresse accordait autrefois à celle qui chercha toujours à s'en rendre digne !....

REVEL père, *très-troublé.*

Croyez.... je sais.... je vous respecte et vous aime.... oui, chère épouse.... (*A part.*) Je ne l'ai jamais vue aussi intéressante ; elle m'émeut.... O trop chère Félicie !

SCENE VII.

Mme REVEL, REVEL père, SAINT-LÉON, ROBERT.

(*Saint-Léon, noble ruiné et roué. Robert, grand fripon.*)

ROBERT, *bas à Saint-Léon, voyant madame Revel*

Ah, diable !

SAINT-LÉON, *à Robert bas.*

Il faut un coup de maître ; oserai-je présenter mes respectueux hommages à la digne épouse de mon ami ?

M.me REVEL, *avec une politesse froide.*

Monsieur....

REVEL père.

Je faisais part à madame du désir que tu avais d'entrer dans ma famille. (*A madame Revel.*) Je vous laisse avec mon ami, vous pouvez vous expliquer : daignez l'entendre ; je suis sûr qu'il dissipera des soupçons trop injustes. (*Lui prenant la main.*) Jusqu'à ce jour vous avez fait le bonheur de ma vie ; ne me forcez point par un refus déraisonnable à vous priver de ma tendresse.

M.me REVEL, *avec beaucoup de douceur.*

L'aurais-je mérité, mon ami ?

REVEL père.

Mais je compte sur la vôtre, et sur les égards que vous devez avoir pour un homme qui mérita l'amitié de votre époux, et que le cœur de mon Eugénie ne repousse point. (*Lui baisant la main.*) Au revoir, ma bonne amie. (*Il sort.*)

SCENE VIII.

M.me REVEL, SAINT-LÉON, ROBERT, *caché.*

SAINT-LÉON.

Femme respectable, mais étonnante !

M.me REVEL, *avec la plus grande dignité, et se contraignant.*

Vous vous trompez, monsieur ; rendez plus de justice à mon sexe ; une femme fidelle à ses devoirs ne vous surprendra plus.

SAINT-LÉON.

Si toutes vous ressemblaient....

M.me REVEL.

Les hommes trouveraient moins de victimes.

SAINT-LÉON.

Il y a sans doute des cœurs corrompus....

M.me REVEL.

Brisons là : je vais, monsieur, vous parler avec franchise. Vous êtes l'ami de mon époux ; il le croit du moins. Je dirai plus, Eugénie n'ayant nulle idée du vice, ne jugeant que d'après ses goûts et ses principes, innocente, mais sensible, a trouvé dans vous l'objet de sa première inclination....

SAINT-LÉON.

Ah ! madame, il est doux d'apprendre....

M.me REVEL.

Arrêtez : je pleurai quand j'en fus instruite, et je résolus aussitôt de tout tenter pour la préserver d'un avenir qui la condamnerait peut-être à verser des larmes de douleur.

SAINT-LÉON.

Que pourriez-vous craindre, et que peut-on me reprocher ?

M.me REVEL.

Vos mœurs, dit-on, ne sont pas sans reproche....

SAINT-LÉON.

SAINT-LÉON.

La calomnie....

M.me REVEL.

Vous avez dissipé une grande fortune....

SAINT-LÉON.

Je touche au moment de la voir réparée.

M.me REVEL.

On assure que la passion du jeu....

SAINT-LÉON.

Croyez, madame....

M.me REVEL.

Acheverai-je, monsieur ?

SAINT-LÉON.

Ce n'est pas la première fois que l'innocence...

M.me REVEL, *avec éclat.*

Vous m'avez enlevé le cœur de mon époux.

SAINT-LÉON.

Moi ?

M.me REVEL.

Vous : il vous connut, il adopta votre société perfide; il y but à longs traits le poison de la séduction ; il oublia sa famille, et ne respira plus que pour le coupable objet qui l'enchaîne aujourd'hui ; et je vous donnerais ma fille, à vous qui vous dites son ami, qui l'avez conduit dans le piége que vous tendiez à sa faiblesse ! à vous qui l'avez arraché des bras de son épouse en larmes ! à vous enfin qui parlez de vertu et favorisez le vice ! qui peut-être avez joui au fond du cœur en semant le trouble entre deux époux, et qui prétendez, en les assassinant, vous unir à leur fille par le nœud sacré du mariage !.... O mon Eugénie, reviens à toi ! ouvre les yeux, reconnais celui qui égara ton père, et qui fait verser à ta malheureuse mère les larmes du désespoir. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

SAINT-LÉON, ROBERT.

ROBERT.

Eh bien, monsieur, comment trouvez-vous cette sortie ? qu'en dites-vous ? Madame Revel....

SAINT-LÉON.

Me paraît décidée. Comment diable a-t-elle su les liaisons de son mari avec Félicie ?

ROBERT.

Une femme jalouse voit à cent lieues autour d'elle.

SAINT-LÉON.

C'est que j'aime vraiment Eugénie.

ROBERT.

Et sa dot.

SAINT-LÉON.

Si je ne parviens pas à mon but, je serai vraiment à plaindre.

ROBERT.

Un peu moins que vos créanciers : mais l'objet de votre amour est-il donc assez riche pour mériter une passion aussi violente ? Avez-vous bien calculé ? Monsieur Revel se ruine pour sa nouvelle conquête.

SAINT-LÉON.

Oh ! je n'ai pas oublié le vieux parrain dont elle est héritière.

ROBERT.

Ah ! je n'y pensais pas.

SAINT-LÉON.

J'ai bonne mémoire. Toutes réflexions faites, si cette mère est toujours inflexible, je sens qu'il faudra....

ROBERT.

Il faudra le génie d'un grand homme. Il arrive ; retirez-vous. Allez, les dix louis que vous lui donnâtes hier, et

les vingt mille francs que je lui ai promis de votre part s'il seconde bien nos efforts en éconduisant son maître Valmont, ont produit leur effet. Il m'apporte sans doute des détails importans ; laissez-nous.

SAINT-LÉON.

Recommande-lui bien....

ROBERT.

Eh ! monsieur, deux grands maîtres sont à votre service.

(*Saint-Léon sort.*)

SCENE X.

BOBERT, DUBOIS.

(*Dubois fort attaché à son maître, spirituel, très-honnête homme.*)

DUBOIS, *en entrant, à part.*

Achevons de le démasquer.

ROBERT.

Eh bien, mon ami, comment vont les affaires?

DUBOIS.

Avant de te répondre, accepte la moitié de cet argent que ton maître me donna hier. Nous devons partager nos travaux et nos profits.

ROBERT.

Je ne serais pas ton ami si je refusais. (*A part.*) Il est décidément à nous.

DUBOIS.

Je t'apporte de bonnes nouvelles ; réjouissons-nous, notre fortune s'avance. Valmont mon maître, que je quitterai bientôt, commence à se faire à l'idée de perdre ce qu'il croit adorer.

ROBERT.

Bon.

DUBOIS.

Il a reçu mes exhortations avec docilité.

ROBERT.

Fort bien.

DUBOIS.

Je lui ai peint son Engénie comme un enfant sans caractère, dont le cœur prévenu en faveur d'un autre ne lui promettait que du chagrin....

ROBERT.

Le mieux du monde.

DUBOIS.

J'ai ajouté que Rosette m'avait assuré qu'elle était entêtée, fausse, d'une humeur insupportable....

ROBERT.

Tu as brodé.

DUBOIS.

En maître. Il m'avait cependant remis une lettre pour elle.....

ROBERT.

Tu ne l'as pas donnée ?

DUBOIS, *montrant une lettre chiffonnée.*

La voilà.

ROBERT.

Elle est en bien mauvais état....

DUBOIS.

Selon nos conventions, je n'en devais remettre aucune; ainsi....

ROBERT.

Ainsi nous pouvons la déchirer ?

DUBOIS.

Oh ! déchire.

ROBERT, *déchirant la lettre.*

Soit fait ainsi qu'il est requis. (*A part.*) Il nous sert bien.

DUBOIS, *à part*

Fripon, je te tiens. (*Haut.*) Enfin, mon ami, les choses se présentent à merveille. Ton maître est aimé de

la petite, je le sais de bonne part ; nous avons pour nous le père, le frère, le cœur de l'objet aimé, tes talens....

ROBERT.

Et les vôtres, monsieur.

DUBOIS.

Puissent-ils n'être pas inutiles !

ROBERT.

Vous êtes trop modeste.

DUBOIS.

Il en faut beaucoup pour faire la conquête de la mère ; elle sera glorieuse.

ROBERT.

Oui, car il paraît qu'elle sera difficile ; mais nous la ferons.

DUBOIS.

Crois-tu ?

ROBERT.

Elle est honnête femme ?

DUBOIS.

On le dit.

ROBERT.

Bonne mère ?

DUBOIS.

Comme une petite bourgeoise.

ROBERT.

Le cœur sensible ?....

DUBOIS.

Elle adore son cher époux....

ROBERT.

Voilà qui est singulier.

DUBOIS.

Ça n'a pas d'usage.

ROBERT.

Nous la vaincrons.

DUBOIS.

Tu crois ?

ROBERT.

On pleurera.

DUBOIS.

On pleurera ?

ROBERT

Mon maître pleure comme un ange.

DUBOIS.

Et si l'on résiste aux larmes ?

ROBERT.

On se désesperera : mon maître est sublime dans le désespoir.

DUBOIS.

Tu m'enchantes. A propos, et M. Revel où en est-il avec l'incomparable Félicie ?

ROBERT.

Oh ! à la conclusion ; on recommence demain à meubler la petite maison du faubourg. En réjouissance du bonheur de M. Dorville, Léon donne aujourd'hui un grand repas, auquel j'ai, monsieur, l'honneur de vous inviter.

DUBOIS.

Monsieur, j'accepte ; mais dis-moi, quel est ce M. Dorville ?

ROBERT.

Tu n'es donc pas au fait ? Dorville est le nom que M. Revel a pris par égard pour son épouse, pour sauver les apparences, enfin par une délicatesse ridicule. Félicie ne le connaît que sous ce nom-là....

DUBOIS.

Ah ! j'y suis.... j'y suis. Pas mal imaginé. Oui, quand on tient dans le monde un état honnête, et que l'on fait des sottises, il faut prendre ses précautions pour n'être pas obligé d'en rougir devant les autres.

ROBERT.

Oh çà, je te laisse ; j'ai des commissions par-dessus la

tête. Courage, continue ; pique-toi de bien jouer ton rôle ; imite-moi, tu seras applaudi par tous les connaisseurs. Monsieur, je vous attends à dîner.

DUBOIS.

Monsieur, j'aurai l'honneur de my rendre.

SCENE XI.

DUBOIS, *seul.*

Scélérat ! tu sais ton métier.... nous saurons te prévenir. Allons faire part de cette conversation à M. Valmont ; respirons auprès de lui l'air pur de la vertu, et....

SCENE XII.

DUBOIS, ROSETTE.

DUBOIS, *vivement.*

J'ai de grandes nouvelles à t'apprendre. Dorville est le nom de M. Revel. Saint-Léon en veut décidément à Eugénie. Robert m'a cru digne de le seconder dans ses projets infames ; j'ai feint de vouloir servir son maître aux dépens du respectable Valmont. Si Saint-Léon épouse Eugénie, j'aurai vingt mille francs de récompense....

ROSETTE.

Mais....

DUBOIS.

J'ai reçu dix louis....

ROSETTE.

Tant pis.

DUBOIS, *très-vivement.*

Tant mieux. L'argent pris à bonne intention ne peut que prospérer. J'en ai donné la moitié à Robert pour m'assurer sa confiance. (*Lui donnant l'argent.*) Je dépose l'autre dans les mains de la vertu ; elle germera, et

jamais ses fruits ne seront amers. Adieu, Rosette, aime-moi comme je t'aime ; compte sur les principes que j'ai adoptés dès le premier instant que j'eus le bonheur de te connaître. Console la respectable M.me Revel ; mon maître et moi, nous nous chargeons de son époux et de son fils. J'ai dit, et me sauve.

ROSETTE, *avec expression.*

Tu ne te doutes pas du plaisir que tu me fais.

DUBOIS, *de même.*

Tu ne te doutes pas de celui que j'éprouve en cherchant à te mériter ; que sera-ce donc quand je t'aurai obtenue ?

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ROSETTE, ROBERT.

(*Rosette va au cabinet à la droite de l'acteur, et s'arrête quand Robert lui parle.*)

ROBERT, *à part en entrant.*

Voilà Rosette, faisons-la jaser. Salut à la belle demoiselle.

ROSETTE, *avec le plus grand sérieux pendant toute la scène.*

Salut à monsieur.

ROBERT.

Que vous êtes jolie !

ROSETTE.

Que vous êtes galant !

ROBERT, *à part.*

Tâchons de la gagner.

ROSETTE, *à part.*

Il ne me trompera pas.

ROBERT.

Comment se porte votre jeune maîtresse ?

ROSETTE.

Fort bien.

ROBERT.

C'est une charmante personne.

ROSETTE.

Oui.

ROBERT.

Bien intéressante.

ROSETTE.

Cela est vrai.

ROBERT.

Elle a l'esprit gai,

ROSETTE.

Le plus souvent.

ROBERT.

Le caractère égal,

ROSETTE.

Vous la connaissez.

ROBERT.

Heureux qui lui plaira !

ROSETTE.

C'est selon.

ROBERT.

Elle a du goût, elle choisira bien.

ROSETTE.

Peut-être.

ROBERT.

Elle a le discernement fin.

ROSETTE.

Il faut espérer qu'elle nous le prouvera.

ROBERT.

Son amitié pour vous en est une preuve.

ROSETTE.

Je fais mon possible pour la mériter.

ROBERT.

Vous l'avez obtenue, ainsi que l'estime de tous ceux qui ont l'honneur de vous connaître.

ROSETTE.

Ai-je bien la vôtre ?

ROBERT, *jouant l'amoureux.*

Pourriez-vous en douter ?

ROSETTE.

Regardez-moi bien.

ROBERT.

C'est un ordre auquel il est doux d'obéir.

ROSETTE.

Qui vous amène dans cette maison ?

ROBERT, *comme prêt à faire une déclaration d'amour.*

Le désir de vous voir, de....

ROSETTE.

Aucun autre motif?....

ROBERT.

Quand on est occupé de celui-là, pense-t-on à d'autres?

ROSETTE.

Puis-je vous croire?

ROBERT.

Regardez-vous, vous me croirez sans peine.

ROSETTE.

Laissons les louanges.

ROBERT.

Défaites-vous de ce qui les attire.

ROSETTE.

Revenons à ce qui vous amène.

ROBERT.

Je vous l'ai dit avec toute la sincérité dont je suis capable.

ROSETTE.

Est-ce dire beaucoup?

ROBERT.

Je vous jure sur mon honneur.

ROSETTE.

Croyez-vous mieux me convaincre?

ROBERT, *avec un sentiment feint.*

Mademoiselle, quelle que soit votre opinion sur moi, j'ose ici vous assurer que je n'ai pu vous voir impunément, et que si jusqu'à ce jour j'ai vécu dans l'indifférence, vos appas ont su la faire disparaître; que vous m'avez, par vos vertus, inspiré les sentimens les plus étonnans, et que mes yeux, mes soupirs, mon tendre cœur, ma flamme, mes transports, mes désirs....

ROSETTE.

Après?

ROBERT.

Enfin, je vous adore, ou le diable m'emporte.

ROSETTE.

Que vous jouez bien la comédie !...

ROBERT.

Je jure....

ROSETTE.

Encore sur votre honneur ?

ROBERT.

Vous allez me réduire au désespoir.

ROSETTE.

Ah ! grand Dieu !

ROBERT.

Je me jette à vos pieds ; ayez pitié....

ROSETTE.

C'est le seul sentiment que vous m'inspirez.

ROBERT.

Ingrate, vous vous jouez de mon martyre.

ROSETTE, *faisant une profonde révérence.*

Je suis désespérée de ne pouvoir vous entendre plus long-temps.

(*Elle entre dans le cabinet à la gauche de l'acteur.*)

ROBERT.

Cette fille me connaît, levons-nous. N'importe, marchons droit à notre but. Ah ! te voilà ? Qu'y a-t-il de nouveau ?

SCENE II.

ROBERT, DUBOIS.

DUBOIS.

(*A part.*) Achevons notre ouvage. (*Haut.*) Mon ami, je sais de bonne part que madame Revel est absolument décidée à s'opposer de toutes ses forces au mariage de ton maître avec sa fille. Elle a un ascendant prodigieux sur l'esprit d'Eugénie, qui, comme tu le sais, n'est encore qu'un enfant. Sans un coup décisif, point de créanciers payés, point de fortune pour Saint-Léon et pour toi,

point de vingt mille francs pour moi.... Et tiens, je me rappelle à présent, et bien à propos, un axiome profond de philosophie....

ROBERT.

Lequel ?

DUBOIS.

Aux maux désespérés, il faut de l'émétique. C'est un savant grec qui a conçu cette pensée sublime.

ROBERT.

C'était un vaste génie.

DUBOIS.

Celui de Robert est-il mort ?

ROBERT.

Il brûle.

DUBOIS.

Qu'il enfante.

ROBERT.

Il craint....

DUBOIS.

Robert timide !

ROBERT.

Il raisonne.

DUBOIS.

Quand il faut agir !

ROBERT.

Que faire ? Parle, grand homme.

DUBOIS.

Qu'est devenue cette audace qui t'avait fait autrefois un si grand nom dans la livrée ?

ROBERT.

Ce cœur n'a point changé. Encore un coup, que faire ?

SCENE III.

ROSETTE, *sortant du cabinet*, ROBERT, DUBOIS.

DUBOIS.

Enlever.

ROBERT.

Parle bas. Enlever !

DUBOIS.

C'est le coup de maître.

ROSETTE, *à part.*

Enlever !

ROBERT.

Les suites....

DUBOIS.

On en rit.

ROBERT.

Il faut tout prévoir.

DUBOIS.

Petit esprit.

ROBERT.

Tu le veux ? On enlèvera.

ROSETTE, *dans le fond.*

Et qui, grand Dieu ?

DUBOIS.

Eugénie, innocente et amoureuse, n'opposera qu'une faible résistance.

ROSETTE, *dans le fond.*

Scélérat !

DUBOIS.

Il faudra bien qu'on la marie après.

ROBERT.

Rien de plus sûr.

DUBOIS.

Rosette aime l'argent, et m'adore ; elle nous servira.

ROBERT.

Fripon, tu me l'as soufflée.

DUBOIS.

Je te la rendrai. C'est une prude ; mais j'ai besoin de l'ascendant qu'elle a sur l'esprit d'Eugénie. Son amour pour moi, car tu sauras qu'elle m'adore, sur-tout l'argent, la détermineront à nous seconder. Je lui ai remis les cinq louis d'or qui me restaient de ton maître pour la faire plus facilement donner dans le panneau.

ROSETTE, *sortant.*

Oh ! quel monstre !

SCENE IV.

ROBERT, DUBOIS.

ROBERT.

Grand homme, je suis jaloux de ta gloire. A quand le coup ?

DUBOIS.

Ce soir. Saint-Léon a-t-il de l'argent ?

ROBERT.

Comme un joueur.

DUBOIS.

C'est-à-dire, qu'il n'a pas travaillé cette nuit.

ROBERT.

Non.

DUBOIS.

Ne sait-il pas emprunter ?

ROBERT.

Oh ! c'est son fort ; mais il ne sait pas rendre.

DUBOIS, *comme après une réflexion subite.*

M. Revel a des fonds.... Ce serait un beau coup, emprunter au père pour enlever la fille !

ROBERT.

Ce serait un à compte sur la dot ; mais l'adroite Félicie tient tous les à comptes en main, et M. Revel est poursuivi pour deux cents vingt-cinq mille francs....

DUBOIS.

On ne fait rien sans argent, mon ami ; les voyages coûtent.

ROBERT.

Ton maître a-t-il confiance en toi ?

DUBOIS.

Je te vois venir.

ROBERT.

Il est très-riche... bon enfant... On vante ton adresse...

DUBOIS, *ayant l'air de s'applaudir d'une idée qui lui vient.*

Il me vient une idée. (*Avec chaleur.*) Oui, c'est une affaire finie. Va préparer Saint-Léon ; prends un billet de samain, dûment signé, qui l'oblige à me payer vingt mille francs le jour de ses noces avec Eugénie, et une reconnaissance de deux mille écus que je vais lui procurer pour l'enlèvement, qu'il désignera sous le nom d'un voyage. Que tout soit bien détaillé ; tu m'entends, je réponds de tout.

ROBERT.

Tu aimes tes suretés. Où te trouverai-je ?

DUBOIS.

Au cabaret voisin. Allons, mon ami, nous touchons au port. Vive l'esprit et l'argent !

ROBERT.

Vive Dubois et Robert ! Embrassons-nous, camarade. Nous ferons le bonheur d'Eugénie, de Saint-Léon, de ses créanciers....

DUBOIS.

Nos talens seront récompensés....

ROBERT.

Justice sera faite.

DUBOIS.

(*Avec force.*) Oui, justice sera faite. Cours chercher l'écrit.

(*Il pousse Robert vivement.*)

SCENE

SCENE V.

DUBOIS, VALMONT.

DUBOIS, *avec agitation.*

Allons, vîte....

VALMONT, *homme aimable, gai, très-honnête, sincère ami de la famille Revel, amoureux d'Eugénie.*

Ah ! te voilà ?

DUBOIS.

Vous sortez de chez madame Revel ?

VALMONT.

Oui, elle sait que son mari n'est connu que sous le nom de Dorville chez Félicie.

DUBOIS.

Je les tiens, je les tiens.

VALMONT.

Qu'as-tu donc ? Tu as l'air d'un fou.

DUBOIS, *avec force.*

Chez vous, chez vous, chez vous.

VALMONT.

Mais dis-moi....

DUBOIS, *avec la plus forte expression.*

Vous aurez Eugénie. Je partagerai avec vous la précieuse satisfaction de démasquer des scélérats, et de rendre le bonheur à une famille respectable. Allons, allons chez vous.

VALMONT.

J'ai fait une grande découverte sur M. Revel et son malheureux fils ; si je réussis, quel triomphe pour l'amitié ! Tu sauras....

DUBOIS.

Chez vous, chez vous, chez vous. (*Ils sortent.*)

SCENE VI.

EUGÉNIE, M.me REVEL.

M.me REVEL.

Ne me suivez pas ; laissez-moi toute entière à ma douleur.

EUGÉNIE.

Non, je ne vous quitterai point, mère chérie ; vous aurez pitié de la pauvre Eugénie. Si vous saviez ce qu'elle souffre....

M.me REVEL.

Pourquoi oublia-t-elle ce qu'elle devait à ma tendresse ?

EUGÉNIE.

J'aimais sans le savoir.

M.me REVEL.

Et c'est en ma présence que vous avez osé dire à M. Valmont qui vous aime, et qui mérite votre main, que vous lui préfériez Saint-Léon !

EUGÉNIE.

Je suis bien fâchée de l'avoir dit.

M.me REVEL, *avec fermeté.*

Apprenez, mademoiselle.... (*Cédant à sa tendresse, voyant sa fille tremblante.*) Parlons ici comme deux bonnes amies.

EUGÉNIE.

Ah ! je respire. Oui, maman, soyons bonnes amies, ne nous brouillons jamais ; cela me fait un mal.... Je vais tout vous raconter.

M.me Revel, *l'embrassant.*

J'ai donc retrouvé mon Eugénie.

EUGÉNIE.

Nous étions à la campagne. Vous étiez assise sous la charmille que j'aime tant, avec madame de Virieu : vous parliez de mon père ; j'entendis le mot bonheur sortir de

votre bouche. Me blâmerez-vous d'une petite curiosité qui m'apprenait que vous étiez heureuse ? Vous vantiez le plaisir d'aimer et d'être aimée ; vous répétâtes deux fois que vous désiriez bien que je fusse heureuse aussi. Mon père parut alors avec M. Saint-Léon ; c'est la première fois que j'ai vu cet homme qui vous fait tant de chagrin. Saint-Léon était ami de mon père, et je disais : Il doit être bien honnête.... Il me regarda, et je le vis soupirer précisément quand il me regardait. Cependant vous savez comme par son esprit il nous égaya tous. Eh bien, plus on riait, plus je me sentais sérieuse. Le lendemain mon père me dit qu'il voulait me marier. Je lui demandai avec une vivacité que je n'ai jamais pu concevoir, si c'était avec son ami. Il répondit, en m'embrassant : Oui, ma fille. Je lui répondis, en lui rendant son baiser : Je le veux bien, mon père. Si j'avais su alors que cette volonté était de l'amour, je me serais défendue avec courage ; car je vois que c'est un sentiment bien affreux, puisqu'il fait autant de chagrin à la meilleure et à la plus chérie des mères.

M.me REVEL.

Mon enfant, reviens à toi ; que ce cœur que tu as consacré à la vertu cesse de brûler d'une flamme flétrissante ; souffre que la tendresse maternelle en fasse disparaître jusqu'à la moindre étincelle. Eugénie doit aimer, sans doute : la gloire d'une femme n'est parfaite que lorsqu'elle est décorée du titre auguste d'épouse et de mère de famille ; mais Eugénie ne doit être sensible que pour celui qui lui ressemblera par les mêmes principes. L'amour doit embellir notre sexe ; mais il le dégrade quand la vertu ne lui applaudit pas.

EUGÉNIE.

O ma mère ! voyez-vous ces larmes ? Le chagrin que je vous cause.... Pressez-moi contre votre sein, ou je vais succomber sous le poids de mes douleurs.

M.me REVEL, *vivement.*

Ma fille, quelqu'un vient. Calme-toi ; ta mère a seule le droit d'être confidente de tes peines.

EUGÉNIE, *essuyant ses yeux, et voyant son frère, dit :*

Ah ! je peux pleurer encore ; c'est mon frère, il sait tout.

SCENE VII.

EUGÉNIE, M.me REVEL, REVEL fils.

REVEL fils, *l'air désespéré ; il voit sa mère, il veut fuir, et dit :*

O ciel !

M.me REVEL, *allant au devant de son fils.*

Tu me fuis !

(*Revel fils revient sur ses pas, prend vivement la main de sa mère, et la baise avec transport.*)

EUGÉNIE.

Il a l'air bien triste.

M.me REVEL, *tenant la main de son fils.*

Rentrez, Eugénie ; allez dans votre appartement, et n'en sortez pas sans mon ordre. (*Eugénie baise la main de sa mère, et va à son frère.*)

EUGÉNIE.

Mon frère, si tu as des chagrins, confie-les à notre bonne mère ; c'est notre meilleure amie. (*Elle sort.*)

SCENE VIII.

M.me REVEL, REVEL fils.

M.me REVEL.

Embrasse-moi, mon ami, mon cœur en a besoin. Tu as des peines ?

REVEL fils, *se contraignant.*

Ce n'est rien, ma mère.

M.me REVEL, *observant avec expression les mouvemens de son fils.*

De la dissimulation?

REVEL fils.

Je vous assure....

M.me REVEL.

Mon fils, l'œil vigilant d'une mère ne repose jamais, et rien ne lui échappe.

REVEL fils, *troublé.*

Que dites-vous?

M.me REVEL.

Soulage ton cœur, tu souffriras moins quand tu m'auras avoué ce dont je suis déjà instruite.

REVEL fils, *dans le plus grand trouble.*

Vous savez....

M.me REVEL, *avec force.*

Je sais tout.

REVEL fils, *avec effusion.*

O ma mère, pardonnez! votre fils est assez puni d'avoir manqué de confiance.... La perfide!

M.me REVEL, *à part.*

Ah! il aime.

REVEL fils.

Peut-on être aussi belle....

M.me REVEL.

La plus belle n'est pas toujours la plus constante.

REVEL fils, *avec abandon.*

C'est hier: je lui dis que je l'aimais; je croyais être payé du plus tendre retour. Je me présente à sa porte. Elle n'est plus visible pour vous, me dit un domestique. Frappé comme par la foudre, mais furieux, malgré lui j'entre dans son appartement. Je l'appelle, personne ne répond. Je vois une lettre sur son secrétaire; je l'ouvre: qu'ai-je lu? J'en frémis.... La parjure assurait de sa fidélité un certain Dorville....

M.me REVEL, *vivement frappée.*

Dorville? (*A part.*) O mon Dieu!

REVEL fils, *vivement.*

Vous le connaissez ?

M.me REVEL, *se possédant.*

Non, mon fils. Après.

REVEL fils, *d'une voix étouffée.*

Voilà tout. Félicie....

M.me REVEL.

Ah ! Félicie !

REVEL fils.

Elle a porté la mort dans le cœur de votre fils.... mais le rival....

M.me REVEL, *avec la plus grande émotion.*

Que dites-vous ?

REVEL fils, *se contraignant.*

Rien, ma mère, rien.

M.me REVEL.

Tu me caches quelque chose....

REVEL fils.

Le traître !

M.me REVEL, *tremblante.*

Il t'a ravi le bonheur....

REVEL fils.

Oui, mais....

M.me REVEL, *avec frémissement.*

Tu brûles de te venger ?

REVEL fils, *avec éclat.*

C'est mon plus doux espoir.

M.me REVEL, *avec la plus grande force.*

Mon fils, je vous défends de sortir.

REVEL fils, *avec précipitation.*

Il m'est impossible de vous obéir. Sachez que dans le premier transport, le cœur palpitant de rage et de jalousie, je regarde l'adresse de cette lettre fatale, et cette main tremblante de fureur annonce à cet odieux Dorville que demain l'un de nous deux n'existera plus.

M.me REVEL, *avec l'accent de la plus grande douleur.*

Qu'avez-vous fait ?

REVEL fils.

Je serai vengé.

M.me REVEL.

Arrêtez, arrêtez....

REVEL fils.

L'honneur veut....

M.me REVEL, *avec force et dignité.*

Que vous vous soumettiez aux ordres de celle qui vous apprit à le chérir ; l'honneur qui fait verser le sang n'est que l'honneur des assassins. Quel est donc le tort de votre rival ? Il a connu Félicie avant vous ; s'il crut trouver son bonheur dans la tendresse intéressée de cette odieuse femme, devait-il s'en priver, parce que, sans qu'il le devinât, elle devait vous plaire aujourd'hui ? Soyez juste, et vous cesserez d'en vouloir à l'homme innocent que vous ne connaissez pas, cruel, et qui donnerait sa vie pour sauver la vôtre.

REVEL fils, *vivement.*

Lui ?

M.me REVEL, *à part.*

O Dieu ! j'ai pensé lui découvrir.... O mon époux !

SCENE IX.

Mme. REVEL, REVEL fils, ROSETTE, *portant une lettre.*

ROSETTE.

Une lettre.

M.me REVEL, *lit la lettre avec l'émotion la plus marquée ; elle jette les yeux sur son fils. Rosette paraît prendre le plus vif intérêt à la situation de l'un et de l'autre. Achevant la lecture de la lettre à demi-voix.*

« Je suis forcé de mettre demain sans retard à exécution

» le jugement obtenu contre votre époux, s'il ne trouve » aujourd'hui un moyen de faire honneur à ses engage- » mens..... » Que de coups accablans à la fois !

SCENE X.

ROSETTE, M.me REVEL, REVEL père, REVEL fils, SAINT-LÉON.

M.me REVEL, *reprenant tout à coup l'air serein, allant au devant de son époux, et sans voir Saint-Léon ; elle montre par ses regards sur son époux et sur son fils, la situation critique de son ame.*

C'est vous, mon ami !

REVEL père, *se promenant à grands pas d'un air sombre.* (*A sa femme.*) J'ai à vous parler. (*A son fils.*) Te voilà ? Il y a plusieurs jours que je ne t'ai vu.

(*Madame Revel se place entre eux sans affectation. Revel père va à son fils. Revel fils veut baiser la main de son père, qui la retire et l'embrasse.*)

M.me REVEL, *les regardant avec la plus vive émotion.*

O ciel ! fais qu'ils ignorent à jamais....

REVEL père, *à sa femme.*

M. de Saint-Léon....

M.me REVEL, *l'interrompant vivement.*

Un moment, mon ami. (*A son fils.*) Mon fils, laisse- nous ; mais souviens-toi.... Tu ne sortiras pas.

REVEL fils, *sortant, et lui baisant les mains.*

O ciel !

M.me REVEL, *à Rosette bas.*

Veille sur mon fils, et ne le perds pas de vue.

(*Revel fils sort. Rosette le suit en faisant signe à madame Revel qu'elle lui obéira.*

SCENE XI.

M.me REVEL, REVEL père, SAINT-LÉON.

REVEL père, *à part.*

Je peux succomber ; mais avant je dois assurer le bonheur de ma fille et de mon ami.

M.me REVEL.

Une affaire de la plus grande importance m'oblige à sortir sur le champ ; mais avant il faut....

REVEL père.

Il n'en est pas de plus importante que celle qui m'amène. Je suis indigné de la manière dont vous avez accueilli M. de Saint-Léon. Songez que c'est la dernière fois....

M.me REVEL, *frémissant.*

La dernière fois ! Daignez m'entendre....

REVEL père.

Je n'écoute rien. Je vous ordonne de donner votre aveu, ou craignez....

M.me REVEL, *avec éclat.*

Homme cruel, sachez donc.... (*Elle voit Sain-Léon, et s'arrête.*) Ah ! Dieu !

SAINT-LÉON.

Madame, il est bien cruel pour moi....

M.me REVEL, *avec trouble.*

Monsieur.... (*A part.*) Il n'est pas temps encore.... (*A son mari.*) Il faut que je sorte.... je rentrerai dans une heure.... et peut-être serons-nous d'accord.... (*Avec la plus grande expression.....*) Crois que celle que tu as choisie pour épouse, que celle à qui chacun de tes enfans, en recevant le jour, donnait un cœur de plus pour te chérir, ne peut être heureuse que de ton bonheur. Autrefois, mon ami, nous n'avions qu'une volonté.... nos cœurs s'entendaient parfaitement.... Te retrouverai-je ici ?

REVEL père, *ému.*

Allez, je vous attends.

M.me REVEL, *avec effort à Saint-Léon.*

Monsieur.... je vous le confie....

SAINT-LÉON.

Madame, il ne sortira pas qu'il ne vous ait embrassée.

M.me REVEL.

Tu l'entends !.... Peut-être mériterai-je cette faveur. (*En sortant.*) Titre sacré d'épouse et de mère de famille, si vous honorez une femme, de combien de tourmens vous l'accablez !

(*Jeux de sortie qui peignent ses douleurs.*)

SCENE XII.

REVEL père, SAINT-LÉON.

SAINT-LÉON.

Ta femme est vraiment digne de régner sur toi ; elle force au respect. Si toutes les femmes lui ressemblaient, il n'y aurait vraiment de bonheur que dans le mariage.

REVEL père.

Je voulais avant le moment où je peux perdre la vie...

SAINT-LÉON.

Quoi ! tu persistes....

REVEL père.

Je suis provoqué avec une insolence.... Vois, l'écriture est à peine lisible. La main de mon rival était sans doute guidée par la fureur.

SAINT-LÉON, *lisant.*

« Dorville, j'adore Félicie. L'idée d'un rival me fait » frémir ; j'ai soif de ton sang. S'il te reste de l'honneur, » viens le répandre, ou verse le mien. Demain l'un de » nous deux n'existera pas. A dix heures frappantes, ce » soir, je serai à ta porte. »

A ta place....

REVEL père.

Félicie m'a trompé.

SAINT-LÉON.

Méprise-la.

REVEL père.

Je dois la punir.

SAINT-LÉON.

Et ton épouse?

REVEL père.

Je l'ai outragée.

SAINT-LÉON.

Tes enfans?

REVEL père.

J'oubliai que j'étais leur père.

SAINT-LÉON.

C'est le moment de t'en souvenir.

REVEL père.

C'est celui de me venger.

SAINT-LÉON.

Mais comment ton rival a-t-il découvert ta petite maison du faubourg?

REVEL père.

Je ne sais. Je passe dans mon cabinet pour mettre ordre à quelques affaires.

SAINT-LÉON, *avec une forte expression.*

Tu ne sortiras pas sans moi.

REVEL père.

Non. (*Il sort.*)

SCENE XIII.

SAINT-LÉON, ROBERT.

SAINT-LÉON.

Félicie est plus adroite que je ne l'aurais cru. Avant de disparaître, elle a eu soin de ses petites affaires.

ROBERT, *accourant.*

J'ai l'argent.

SAINT-LÉON.

Donne.

ROBERT.

Il n'est pas temps.

SAINT-LÉON.

Mais....

ROBERT.

Je le garde.

SAINT-LÉON.

Faquin !

ROBERT.

Prudent, c'est le mot.

SAINT-LÉON.

Tu as remis la reconnaissance à Dubois ?

ROBERT.

En recevant deux mille écus.

SAINT-LÉON.

Où a-t-il pris cet argent ?

ROBERT.

Admirez, dans les mains de votre rival.

SAINT-LÉON.

Le tour est adroit.

ROBERT.

Impayable. Oh çà, êtes-vous décidé ?

SAINT-LÉON.

Eugénie consentira-t-elle ?.....

ROBERT.

Dubois se charge de tout ; et quand Dubois prête deux mille écus, Dubois est sûr de son fait. C'est un homme rempli de mérite. A huit heures il faut être en route.

SAINT-LÉON.

A dix heures je dois me battre.

ROBERT.

Contre qui ?

SAINT-LÉON.

Je n'en sais rien. Revel a reçu un cartel de celui qui lui a enlevé Félicie ; car tu sais sans doute qu'elle a disparu ?

ROBERT.

Les femmes de ce genre sont sujettes aux évasions.

SAINT-LÉON.

C'est à moi à qui il a dû l'honneur de la connaître. Il a des enfans, une femme comme il n'y en a pas. Je n'ai que des créanciers, je ne risque que ma vie. L'agresseur se rendra à la porte de la petite maison du faubourg : je m'y trouverai le premier ; je tuerai mon homme, je monterai en voiture, et nous partirons. Par ce coup de maître, je sauve Revel ; je force son épouse à la reconnaissance : tu devines le reste.

ROBERT.

Et si vous êtes tué ?

SAINT-LÉON.

Eh ! mon cher, ce ne sera un malheur pour personne. Je passe au cabinet de Revel ; tiens tout prêt.

ROBERT.

Allez, monsieur, je ne tarderai pas à vous rejoindre... si toutefois je ne cède pas à la tentation de voyager tout seul. C'est une terrible chose que l'amour de l'argent ; et c'est ma passion à moi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIERE.

VALMONT, DUBOIS, L'OLIVE.

(*Plusieurs domestiques allument les lustres, les girandoles, et disposent le salon pour un bal.*)

DUBOIS.

Mais, monsieur, c'est une plaisanterie....

VALMONT, *très-gaiement.*

Tu as beau dire, je suivrai mon idée. Ton zèle et l'honnêteté de ton cœur ont parfaitement secondé mon amitié pour la famille Revel ; mes démarches et les tiennes ont réusssi. La vertueuse Félicie m'adore ; elle me l'a tendrement répété en entrant dans son nouvel appartement : ainsi je veux qu'on danse.

DUBOIS, *aux domestiques.*

Allons, achevez votre ouvrage.

VALMONT.

A propos, as-tu récompensé ce domestique de Félicie qui nous a si bien instruits de ce qui se passait chez son adorable maîtresse ?

DUBOIS.

Je n'ai eu garde d'y manquer ; je lui ai même donné le double pour m'avoir averti que M. Revel fils avait dans sa jalouse fureur écrit un billet à son rival. Il m'a remis aussi la lettre fatale dans laquelle la sage Félicie assurait M. Revel père de sa tendresse, quand elle venait de vous en jurer autant, et que son fils avait eu le malheur de trouver.

VALMONT.

L'adresse de la petite maison du faubourg, achetée en

secret par M. Revel, y est bien : *A Monsieur Dorville....* Puisse M.me Revel ignorer à jamais.... Mon cher Dubois, tu as acquis bien des droits à ma reconnaissance.

DUBOIS.

Ce que je sens là m'a déjà bien récompensé. Que votre amour soit satisfait, je suis le plus heureux des hommes.

VALMONT.

Laissons l'amour en paix ; nous nous en occuperons quand l'amitié aura rempli ses devoirs (*Dubois sort.*)

SCENE II.

VALMONT, L'OLIVE, PERSONNAGES MUETS.

VALMONT.

Allons, mes amis, dépêchons. Ce salon est délicieux pour un bal ; rangez ces fauteuils.

L'OLIVE.

Nous faisons tout ce que vous voulez ; mais je crois que vous prenez mal votre temps pour faire danser ici.

VALMONT.

Où est Lafleur ?

L'OLIVE.

A la porte de l'appartement de M. Revel fils ; il est en sentinelle par ordre de madame.

VALMONT.

Je conçois qu'on n'est pas trop bien disposé à se divertir ; cependant je veux qu'on danse. Mais voici Rosette.

SCENE III.

VALMONT, ROSETTE, LES AUTRES PERSONNAGES

ROSETTE, *très-étonnée des préparatifs qu'elle voit.*

Eh ! monsieur, que signifie.....

VALMONT, *très-gaiement.*

Ma chère enfant, on devait danser ce soir chez M.me de

Virieu ; mais comme ce salon est plus grand, plus commode pour un bal que celui de ma tante, je prends, comme tu vois, la liberté d'en disposer.

ROSETTE.

Mais vous savez....

VALMONT.

Je sais que je suis d'humeur a faire des folies, et tu vois....

ROSETTE.

Vous ne pensez donc pas....

VALMONT.

Je pense qu'il faut se livrer à la joie ; je fais tout préparer en conséquence.

ROSETTE.

Que dira M.me Revel quand elle verra ?....

VALMONT.

Elle sera agréablement surprise.

ROSETTE.

Et M. Revel ?

VALMONT.

Nous le ferons danser.

ROSETTE.

Songez donc....

VALMONT.

J'ai songé à tout.

ROSETTE.

Vous plaisantez dans un moment....

VALMONT.

Tous les momens sont bons pour égayer la vie.

ROSETTE, *s'impatientant peu à peu, et finissant par la colère.*

Vous avez donc oublié....

VALMONT.

Je n'ai rien oublié, tu verras....

ROSETTE.

Mais vous devriez avoir égard à la situation affreuse de toute la famille.

VALMONT.

VALMONT.

J'en suis vraiment affecté.... Allumez les bougies.

ROSETTE.

Je ne le conçois pas. (*A l'oreille.*) Mais, monsieur, savez-vous que M. Revel fils est sur le point de se battre ?

VALMONT, *feignant de l'ignorer.*

Que me dis-tu ?

ROSETTE, *avec mystère.*

Sa colère est affreuse. On lui a enlevé celle dont il voulait faire sa maîtresse, et dans son désespoir il vient devant sa sœur et moi de jurer qu'il périrait, ou qu'il arracherait la vie à son rival.

VALMONT.

Est-il possible ?.... Les violons viendront-ils ?

L'OLIVE.

Oui, monsieur.

ROSETTE.

Il est fou. Le malheur de votre ami ne vous affecte pas beaucoup.

VALMONT.

Tu n'as pas d'idée..... Et les rafraîchissemens ?

L'OLIVE.

Seront prêts, monsieur.

ROSETTE.

Je m'y perds. (*En colère.*) Eh bien, ne trouvez pas mauvais que je m'oppose à ces préparatifs insultans. J'aurais cru que vous respecteriez davantage les larmes de l'infortunée M.me Revel, qui dans ce moment s'humilie en vain peut-être aux pieds des créanciers de son mari....

VALMONT, *feignant de ne rien savoir.*

Comment ?

ROSETTE, *avec attendrissement.*

Si avant neuf heures M. Revel n'a pas payé une somme considérable qu'il doit, demain on saisit sa personne et ses biens.

VALMONT.

Quel affeux événement !... Il nous faudra un plus grand nombre de siéges.

ROSETTE.

Allez, vous êtes indigne de l'amitié qu'on a pour vous dans cette maison. (*Aux domestiques.*) Ayez la bonté de cesser....

VALMONT.

Continuez, mes amis, je veux qu'on danse.

ROSETTE, *outrée.*

Ce ne sera point ici.

VALMONT, *avec sang froid.*

C'est ici que je veux qu'on danse.

ROSETTE, *ne se possédant plus.*

Vous avez donc perdu la raison, ou vous vous plaisez à insulter à d'honnêtes gens.

VALMONT.

On n'insulte pas quand on donne du plaisir.

ROSETTE.

Mais enfin vous n'êtes pas ici chez vous....

VALMONT.

Je me regarde comme de la famille.

ROSETTE.

Et vous aimez Eugénie ?

VALMONT.

C'est une autre affaire.

ROSETTE.

Quand vous savez qu'un rival préféré....

VALMONT, *avec un air d'indifférence.*

Ma foi, je crois que....

ROSETTE, *très-surprise.*

Quoi ?

VALMONT.

Il faut que je t'embrasse, belle furieuse.

ROSETTE.

Vous êtes un monstre.

VALMONT.

Tu ne te fais pas d'idée combien cette colère t'embellit à mes yeux.

ROSETTE.

L'Olive, au nom de madame je vous défends...

VALMONT.

Je te réponds de tout. Acheve l'ouvrage.

(*Rosette veut parler L'air plaisamment sérieux de Valmont la déconcerte. Elle sort outrée.*)

SCENE IV.

VALMONT, LES DOMESTIQUES.

VALMONT.

Cette fille n'aime pas la danse. Il faut convenir que je suis un mortel bien heureux ; paraître, faire ma déclaration, être adoré de Félicie, n'a été que l'affaire de la minute. En vérité, elle est charmante. Je ne conçois pas comment Eugénie a pu résister à mon mérite. Ah ! c'est pardonnable. Elle est jeune, et n'a pas, comme l'élégante Félicie, l'usage du grand monde, de ce monde charmant qui met si bien à son aise le cœur de nos jolies femmes, de ce monde enfin où le plaisir se trouve avec une facilité si agréable..... Tout est prêt ; fort bien. L'Olive, tu diras au portier d'être fidèle à sa consigne.

L'OLIVE, *sortant avec les autres.*

Cela suffit, monsieur.

VALMONT, *seul.*

Je conçois qu'on sera un peu surpris de ces préparatifs. J'espère qu'ils ne seront pas inutiles. Le hasard m'a bien servi, Revel fils et la trop aimable Eugénie enfermés, Revel père dans son cabinet éloigné de ce salon, M.me Revel sortie.... Mais voilà l'un de nos prisonniers.

SCENE V.

REVEL fils, VALMONT.

(*La Fleur dans le fond, ayant l'air de veiller sur Revel fils.*)

VALMONT, *ton plaisant, gai, fin et honnête.*

Comment se porte mon ami ?

REVEL fils, *très-froidement.*

Je vous salue. (*Etonné des préparatifs.*) Je voudrais bien savoir....

VALMONT, *pirouettant.*

Nous allons danser.

REVEL fils.

Danser ?

VALMONT.

La société sera charmante.

REVEL fils.

Je ne m'attendais pas à cette fête.

VALMONT.

C'est celle de l'amitié.

REVEL fils.

Il ne sera plus de fête pour moi.

VALMONT.

Que signifie ce ton mélodramatique ?

REVEL fils.

Que je suis malheureux !

VALMONT.

Vous badinez !

REVEL fils.

La perfide !

VALMONT.

Quelque belle a trahi la foi qu'elle vous avait donnée ?

REVEL fils.

Elle avait rempli ce cœur de l'amour le plus ardent.

VALMONT.

Oh ! oh !

REVEL fils.

J'étais heureux de l'aimer.

VALMONT.

L'étiez-vous de sa reconnaissance ?

REVEL fils.

Elle m'aimait ce matin, et ce soir....

VALMONT.

Elle en aime peut-être un autre ? Voilà de ces choses étonnantes ; heureusement qu'elles sont rares. Nos femmes se piquent actuellement d'une constance....

REVEL fils.

Si vous aviez été témoin de la manière touchante avec laquelle cette ingrate m'a dit qu'elle m'aimait pour la vie....

VALMONT.

Pour la vie ?

REVEL fils.

J'ai cru dans ce moment que la sagesse, sous les traits de Vénus, m'annonçait que je devais être le plus heureux des mortels.

VALMONT.

Et vous avez sans doute appris que vous étiez la dupe de Vénus sous les traits de la sagesse ? C'est avoir bien du malheur. Aimer précisément une perfide, quand il est si facile d'en trouver qui sont incapables de tromper un honnête homme ! Je vous plains de tout mon cœur.

REVEL fils.

Celui qui me l'a ravie payera cher les tourmens que j'endure.

VALMONT.

Si vous aviez eu le bonheur de vous adresser à celle dont je me félicite d'avoir fait la conquête....

REVEL fils.

Vous ne pensez donc plus à ma sœur ?

VALMONT.

Que voulez-vous ? Saint-Léon lui plaît ; l'amour ne veut pas que je devienne votre beau-frère, quoique

l'amitié semblât l'exiger ; j'ai cherché à me guérir d'une passion inutile. J'ai vu une beauté ; en attendant que je l'aime, je lui ai déclaré mon tendre martyre, et j'ai été adoré sur le champ.

REVEL fils.

Je vous souhaite plus de bonheur....

VALMONT.

Oh ! je connais l'objet de ma flamme ; sa réputation est faite. Mais voici votre père et son ami.

SCENE VI.

REVEL fils, VALMONT, REVEL père, SAINT-LÉON.

REVEL fils, *à part.*

L'heure du rendez-vous approche ; dès que le bal sera commencé, je sortirai.

REVEL père, *très-étonné en entrant.*

Que signifient ces préparatifs ? Je suis étonné que M.me Revel....

SAINT-LÉON.

Elle veut te distraire de tes chagrins.

VALMONT, *très-gaiement.*

Messieurs, je vous salue.

REVEL père, *très-froidement.*

Votre serviteur. (*Tirant sa montre, à Saint-Léon.*) Il n'est que huit heures.

VALMONT.

Eh bien, M. Revel, vous préparez-vous à danser ? Vous êtes amateur du plaisir.

REVEL père.

J'ai d'autres affaires.

VALMONT.

Il n'en est pas de plus importantes que celles de s'amuser. J'espère que vous ne dédaignerez pas une occasion de vous distraire de vos graves occupations. (*A Saint-Léon.*) Vous serez des nôtres, monsieur ?

SAINT-LÉON.

Impossible.

REVEL père, *à son fils avec bonté.*

Te voilà bien rêveur, mon fils, quelle est la cause de tes chagrins ?

REVEL fils.

Dispensez-moi, mon père.....

VALMONT, *vivement.*

Je vais vous la dire....

REVEL fils, *menaçant.*

Monsieur....

VALMONT, *très-gaiement et avec malice.*

Vous m'avez confié le secret de votre cœur ; ce n'est pas en abuser que d'en faire part à votre père. Il aime terriblement une belle ingrate qui l'adorait ce matin, et qui par un prodige étonnant lui est infidelle ce soir ; vous sentez quel coup cruel pour un cœur sensible. Un rival plus heureux en a subitement fait la conquête. Voilà ce qui désespère votre fils ; convenez qu'on se désespérerait à moins.

REVEL père.

N'est-ce que cela ?

VALMONT, *avec une intention dirigée sur le père et le fils.*

Eh ! n'est-ce rien ? Si celle que j'aime me traitait aussi mal, je ne sais de quoi je serais capable. L'amour outragé n'est plus qu'un sentiment de fureur.

REVEL fils, *avec expression.*

Oui, sans doute, la vengeance peut seule le calmer.

REVEL père, *à part.*

Je sens qu'il a raison. (*Haut.*) Mais quand l'objet aimé prouve qu'il ne méritait que le mépris....

VALMONT, *parlant pour le père et le fils.*

Eh ! monsieur, prouve-t-on quelque chose à celui qui s'obstine à ne voir que sa maîtresse dans l'univers entier ?

SAINT-LÉON.

Il n'est pas si facile de se détacher....

VALMONT, *avec ironie.*

Tout dans une jolie femme annonce le bonheur....

SAINT-LÉON.

On veut être heureux par elle....

VALMONT, *même ton.*

On admire ses grâces, sa figure, sans se donner la peine d'étudier son cœur...

SAINT-LÉON.

On brûle....

VALMONT, *avec une intention fortement prononcée.*

On déraisonne, on méprise les conseils de l'amitié, on oublie ses devoirs; on rit des pleurs de ce qu'on devrait avoir de plus cher au monde. On arracherait impitoyablement la vie à celui qui à son tour aurait le malheur d'être préféré; on dissipe sa fortune....

REVEL père, *impatienté.*

On est malheureux.

SAINT-LÉON.

Excusable cependant.....

VALMONT.

On est.... Ah! l'amour est un sentiment bien cruel.... je le sais.... (*A Revel père.*) Victime, comme votre fils, d'une passion....

REVEL père, *avec humeur.*

Il y a long-temps que j'en connais l'objet; vous auriez dû voir qu'il ne vous était pas destiné. Son cœur ne vous appartiendra jamais, mon ami le possède. (*Parlant de Saint-Léon.*)

VALMONT.

Je ne parle point de votre aimable fille; je sais que M. Saint-Léon la mérite plus que moi; je m'en suis consolé ce matin. Une belle femme, par une autre blessure, a guéri celle dont je gémissais. Je ne sais pas si je déraisonne; mais, comme un autre, je verserais jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour elle; j'arracherais la

vie au téméraire qui oserait comme moi déraisonner pour l'adorable Félicie.

REVEL fils, REVEL père, SAINT-LÉON, *à la fois.*

Félicie !

VALMONT, *avec le plus grand sang froid.*

La connaissez-vous ?

REVEL fils, *furieux, à l'oreille de Valmont.*

Tu périras.

VALMONT.

Plaît-il ?

REVEL père, *furieux, à Saint-Léon bas.*

Le voilà donc ce rival....

SAINT-LÉON, *bas à Revel père.*

Modère-toi devant ton fils.

VALMONT.

Je vois que mon amante ne vous est pas inconnue ; c'est qu'elle est d'une célébrité !.... Avouez que cette conquête mérite bien la peine qu'on expose sa vie pour la conserver.

REVEL fils, *furieux, bas à Valmont.*

Traître !

REVEL père, *furieux, bas à Valmont.*

Je serai vengé.

VALMONT, *à part.*

Me voilà bien. (*Haut.*) Y a-t-il au monde.....

SAINT-LÉON, *l'interrompant vivement, et se plaçant à ses côtés.*

Il suffit. Nous savons tout ce qu'un amant peut dire quand il parle de l'objet qu'il adore.... Vous savez.....

VALMONT, *froidement.*

Non, je ne sais pas....

SAINT-LÉON, *bas à Valmont.*

Le rendez-vous que vous avez donné....

VALMONT.

A Félicie ?

SAINT-LÉON, *bas à Valmont.*

A dix heures....

VALMONT, *bas à Saint-Léon.*

Pour danser....

SAINT-LÉON, *furieux.*

Vous battre. Suivez-moi.

VALMONT.

Où ?

REVEL fils, *bas à Valmont.*

Allez m'attendre....

VALMONT.

En quel endroit ?

REVEL père, *à Saint-Léon, bas.*

Je ne souffrirai point....

SAINT-LÉON, *à Revel père, bas.*

Je le fais sortir de peur qu'il ne s'explique devant ton fils.

VALMONT, *à part.*

En voilà trois pour un.

SAINT-LÉON, *bas à Valmont.*

Je vous crois sans honneur si vous balancez.

VALMONT, *bas à Saint-Léon.*

Je vous suis. (*Haut.*) Messieurs, pardonnez, M. Saint-Léon a quelque chose à me dire ; je reviendrai vous faire le portrait de l'incomparable Félicie ; vous en serez ravis.

REVEL père, *bas à Valmont.*

Je punirai ton insolence.

REVEL fils, *bas à Valmont.*

Tu ne m'échapperas point.

SAINT-LÉON, *avec force.*

Je vous attends, monsieur.

VALMONT, *fièrement.*

Je suis à vous. (*A madame Revel qui arrive.*) Madame, tout est préparé pour un bal, comme vous voyez ; nous danserons cette nuit. J'ai pris la liberté d'inviter de votre part vos dignes amies. C'est une folie de mon cœur que

vous pardonnerez sans doute. Je vais avec M. Saint-Léon me préparer à me bien divertir.

M.me REVEL.

Je ne comprends pas....

SAINT-LÉON.

Mâdame, voilà votre époux ; j'ai fidèlement veillé sur lui : puissé-je mériter de vous un plus tendre intérêt ! (*A Valmont.*) Sortons.

SCENE VII.

REVEL fils, M.me REVEL, REVEL père.

M.me REVEL, *allant à son mari.*

Je peux donc enfin.... (*Voyant son fils.*) Mon fils ! (*A part.*) Auraient-ils eu le malheur de s'expliquer ?

REVEL père, *avec empressement.*

Il faut que je sorte à mon tour.

M.me REVEL, *tremblante.*

Puisque M. Valmont a eu l'idée de faire tout préparer pour un bal....

REVEL père.

Une affaire survenue pendant votre absence.... Mon fils restera.

REVEL fils, *avec empressement.*

Je suis également obligé....

REVEL père, *avec fermeté.*

Si votre mère désire....

M.me REVEL, *vivement.*

Ordonne-lui de rester ; frémis s'il n'obéit pas.

REVEL fils, *avec explosion.*

Il ne triomphera pas impunément.

REVEL père, *très-étonné.*

Qui ? Que voulez-vous dire ?

M.me REVEL, *bas à son fils, avec le plus vif empressement.*

Garde ce secret dans le fond de ton cœur, ô mon fils!

REVEL père, *avec force.*

Je veux absolument savoir....

M.me REVEL, *à son mari vivement.*

Tu dois sortir.

REVEL père.

J'ai le temps.

M.me REVEL, *à part.*

Quelle horrible situation!

REVEL père, *avec autorité à son fils.*

Parlerez-vous enfin?

REVEL fils.

Eh bien, jugez-moi.

M.me REVEL, *à son mari.*

Je vous conjure....

REVEL père, *vivement.*

Un moment.

REVEL fils.

Apprenez que Félicie....

REVEL père, *vivement frappé.*

Félicie! qu'a donc de commun le nom de Félicie avec l'état où je vous vois?

SCENE VIII.

EUGÉNIE, REVEL fils, M.me REVEL, M. REVEL père.

EUGÉNIE, *accourant.*

Ah! maman, vous voilà?....

REVEL père, *avec force.*

Silence. Sachons enfin, monsieur....

REVEL fils.

L'amour le plus ardent.....

REVEL père.

L'amour?

M.me REVEL, *avec abandon, et pleurant.*

Oui, l'amour l'égara ; un rival....

REVEL père, *tremblant.*

Un rival ! mais enfin pourquoi le nom de Félicie est-il sorti de sa bouche ?

EUGÉNIE, *vivement.*

C'est sa maîtresse ; elle l'aime.

REVEL père.

Que dis-tu ?

M.me REVEL, *vivement.*

Elle se trompe.

EUGÉNIE.

Non, je suis sa confidente.

REVEL fils, *avec éclat.*

Oui, c'est à Félicie que ce cœur s'est donné. Je l'aime avec fureur : elle m'a trahi, la vengeance sera terrible. Je connais à présent celui qui doit tomber sous mes coups.

M.me REVEL, *avec effroi.*

Vous le connaissez ?

REVEL fils.

Le faux nom que tu adoptas, perfide, ne te ravira point à ma juste vengeance.

M.me REVEL, *les bras étendus.*

Ciel !

REVEL fils.

Vous l'estimiez assez, ô ma mère, pour m'inviter à le prendre pour modèle : quel exemple il m'a donné ! Mille fois il me répéta que notre famille lui était chère ; qu'il n'était heureux qu'au milieu de nous. Sa fausse vertu nous trompait tous ; sous le nom de Dorville....

REVEL père, *écrasé, tombant dans un fauteuil.*

Grand Dieu !

M.me REVEL.

Ah ! dérobons à mon fils l'état affreux de son père.

(*Elle se place entre eux.*)

REVEL fils, *voulant sortir.*

Il est temps.....

EUGÉNIE, *se jetant sur son frère.*

Tu ne sortiras point, ou tu m'entraîneras avec toi.

REVEL père, *allant à son fils.*

Mon fils, calmez-vous; vous êtes plus vengé de votre rival que vous ne pensez. Je me charge....

REVEL fils.

L'honneur....

REVEL père, *profondément pénétré.*

Ecoutez-moi. L'objet de votre tendresse ne mérite que le mépris; votre rival est plus malheureux que vous de l'avoir connu. Plaignez son sort.... ne désirez pas qu'il expire sous vos coups..... vous n'avez pas de meilleur ami que lui..... Votre père vous répond de son cœur.

REVEL fils.

Vous l'avez entendu, Valmont....

REVEL père, *voix étouffée.*

Valmont n'est point Dorville....

REVEL fils.

Félicie a disparu..... Il offre de la conduire ici...

REVEL père.

Dorville était trompé.... Valmont le sera à son tour....

REVEL fils.

Je ne comprends pas....

REVEL père, *avec la plus vive tendresse.*

Embrassez-moi, mon fils. (*Ils s'embrassent.*)

M.me REVEL, *à part.*

Ciel, je te remercie, le fils ne connaîtra pas l'erreur de son père.

EUGÉNIE.

Mais dites-moi donc ce que tout cela veut dire; je n'y comprends rien.

REVEL père, *à madame Revel.*

Victime intéressante de l'inconduite de ton é....

M.me REVEL, *l'interrompant vivement, à demi-voix.*

Ah ! mon ami, j'ai vu couler tes larmes, tout est oublié.

(*Tout le monde s'embrasse.*)

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROSETTE, *accourant.*

ROSETTE.

Madame, par une croisée de votre appartement je viens de voir Dubois ; il a l'air de roder autour de la maison. Il cherche sans doute à exécuter son horrible projet.

REVEL père.

Quel projet ?

ROSETTE.

D'enlever, lui, Saint-Léon et Robert, notre chère Eugénie.

EUGÉNIE.

M'enlever !

M.me REVEL, *à son mari.*

Tu connaîtras ton faux ami.

SCENE X.

LES PRÉCÉDENS, VALMONT, DUBOIS.

(*Dubois paraît le premier.*)

REVEL père, *le voyant.*

Scélérat !

VALMONT.

Honnête homme, c'est le titre qu'il a su mériter. Oui, il a conseillé à Robert d'enlever Eugénie ; mais il voulait vous prouver que Saint-Léon était indigne de l'amitié que vous lui aviez trop légérement accordée. Jaloux du

bonheur de vous ouvrir les yeux, ainsi qu'à votre intéressante fille, par son adresse il a su gagner la confiance de son domestique. Saint-Léon, abîmé de dettes, avait besoin de la fortune d'Eugénie pour satisfaire des créanciers qu'il trompa. Tous les moyens lui convenaient sans doute, puisqu'il n'a pas hésité à consentir à l'enlèvement de la fille de son ami, et qu'il devait payer vingt mille francs le secours de Dubois. En voici la preuve, ainsi que la reconnaissance de deux mille écus, seul bien de Dubois, et qu'il n'a pas craint de perdre, non pour faciliter le crime, mais pour avoir une preuve certaine que celui qui consentait à le commettre n'était digne ni de votre amitié, ni de la main d'Eugénie. En paraissant servir les infames projets de Saint-Léon, il préparait les moyens de le confondre. J'étais sorti pour vous venger; mais Saint-Léon démasqué a cru devoir éviter les coups de la vertu indignée. L'homme immoral menace et fuit. C'est avec joie que je justifie l'honnête Dubois; il a toute mon estime, et s'est acquis des droits certains à celle de toute votre famille.

DUBOIS, *qui a paru beaucoup souffrir pendant que Valmont parlait.*

Vous m'avez trompé, monsieur; vous aviez juré que vous garderiez le silence sur les six mille francs. Mon action est connue, elle n'a plus de prix à mes yeux; mais je dois me venger....

VALMONT, *vivement.*

Dubois....

DUBOIS.

C'est inutile. Sachez que M. Valmont, instruit que Félicie.....

REVEL père, REVEL fils.

Que veut-il dire? Taisez-vous.

M.me REVEL.

Arrêtez.....

VALMONT.

Mon cher Dubois....

DUBOIS, *à part.*

Soyons prudent. (*Haut.*) Je ne parlerai point de cette indigne femme qu'il a feint d'aimer, et qui lui a sacrifié quelqu'un de votre connaissance sur l'offre d'une somme considérable; mais vous saurez qu'après avoir enlevé Félicie à l'amant dont elle n'estimait que la fortune, il a voulu sauver M. Revel des malheurs qui le menaçaient. C'est lui qui a payé moitié de sa dette, et cautionné l'autre. Je n'ai fait qu'une bonne action, monsieur en a fait deux; je les dévoile, et je suis vengé.

M.me REVEL.

Ah! Valmont!

REVEL fils.

Homme respectable!

REVEL père.

Comment reconnaître....

VALMONT, *avec affection.*

Votre bonheur, celui de votre épouse, la paix dans le cœur d'Eugénie et dans celui de votre fils, peuvent seuls me dédommager de l'indiscrétion de Dubois.

REVEL père, *à Dubois.*

Et vous, brave homme, vous avez sans doute perdu le peu de fortune....

DUBOIS.

Robert l'emporte; mais il n'a pu me ravir le plaisir que j'éprouve en ce moment. Tout est réparé.

REVEL père.

Mon Eugénie, que penses-tu de Valmont?

EUGÉNIE.

Je suis bien contente de lui.

M.me REVEL.

Nous lui devons beaucoup.

EUGÉNIE.

C'est dit, mon cœur et ma main payeront votre dette.

M.me REVEL.

Dubois, la main de Rosette vous remettra le prix de vos vertus et la preuve de notre reconnaissance.

VALMONT, *bien gaiement à Rosette.*

Eh bien, M.me Dubois, avais-je tort de faire tout préparer pour un bal ?

ROSETTE.

Non, monsieur, car c'est aujourd'hui une grande fête pour la famille.

FIN.

Monsieur Z ne sera point fâché du petit cadeau que je lui fais. Ces trois ouvrages sont oubliés; ils sont allés se perdre dans la foule immense de ces tragédies, comédies, opéra, mélodrames et vaudevilles qui paraissent un instant pour amuser les uns, pour exciter la bile des autres, pour faire bâiller ceux-ci, et provoquer les sifflets de ceux-là ; pour faire dire des sottises aux journalistes, pour procurer de l'argent à ceux qui fabriquent des louanges à à tant la ligne, ou qui font des critiques à tant la page. Je déclare que je renonce au droit incontestable qu'ils m'ont donné aux applaudissemens des générations futures ; je suis complétement satisfait de ceux qu'ils m'ont fait attraper pendant le cours de leurs représentations, indépendamment des coups de sifflets qui se firent entendre. L'admiration que j'avais pour mes comédies m'apprit bientôt que les siffleurs se sifflaient eux-mêmes, et que les

applaudisseurs étaient les flambeaux du parterre. Ainsi donc j'établis que mes comédies étant excellentes, monsieur Z pourra, en changeant les titres, les noms des acteurs, défigurant quelques scènes, mettant des inepties à la place des bonnes choses s'il y en a, et quelques pensées renouvelées des Grecs à la place de ce qui ne vaudra rien, faire de mes trois vieilles pièces trois comédies charmantes, et toutes neuves.... qui feront crier au miracle. On ne dira pas de lui comme on peut le dire de tant d'autres, qu'il est un voleur; il n'aura qu'à exhiber l'article de mon testament qui le concerne.

Je suis bien fâché de n'avoir pas composé une centaine d'ouvrages de plus, j'aurais pu faire la fortune d'un plus grand nombre d'honnêtes personnes, et de gens d'esprit. J'avoue que c'est bien peu si on considère avec quelle étonnante rapidité les auteurs de nos jours mettent en circulation tant de génie et tant de volumes; mais cependant il me semble qu'il y en a assez pour un homme qui n'a jamais voulu être auteur lui-même, malgré les talens admirables que sa modestie ne l'a pas empêché de reconnaître en lui; je crois même, mais je ne dis ceci qu'en confidence, que ce que j'ai écrit est excellent, et que je me réjouirai dans mon tombeau de voir mes ouvrages exposés au grand jour sur les quais de la capitale du monde, ou donner aux magasins des libraires un embon-

point qui ne diminuera jamais. La petite satisfaction que j'éprouverai alors ne fatiguera point l'amour propre de mes confrères, et ma présence ne les forcera pas de rougir de mes succès.

La nature de chaque legs que je fais indique, je crois, très-clairement les droits qu'ont à l'estime publique les personnes à qui ils sont destinés. Je prie celles qui ne recevront pas de moi une pareille preuve de mon souvenir, de ne pas s'en offenser ; j'ai assez bonne opinion de leurs cœurs et de leurs esprits, pour être convaincu, non-seulement qu'elles ne seront pas jalouses de la fortune que mes ouvrages ne manqueront point de procurer à mes légataires, mais qu'elles s'empresseront d'en acheter dès les premiers jours de leur publication. La différence des opinions et des systèmes de conduite dans le monde, ne pourra influer sans doute sur le jugement qu'elles en porteront. Si elles ne reconnaissent pas les principes qui les dirigent dans ceux que je recommande à messieurs A, B, C, D, E, F, G, H, I, K, L, M, N, O, P, Q, R, S, T, U, V, X, Y, Z, elles reconnaîtront du moins que je les ai profondément respectés, quelque ridicules qu'ils soient dans le siècle où nous vivons. Je prie ces personnes égarées qui ont la faiblesse de chérir encore de vieux préjugés, qui affectent de donner un si grand prix à ce qu'on appelle vertu, probité, décence, politesse,

honneur, désintéressement, piété, de compter toujours sur un certain genre de respect et d'admiration de ma part dont je sais que mes chers légataires se soucient très-peu, mais qu'elles n'aient point la témérité, quand elles auront un exemplaire de l'un de mes ouvrages sous les yeux, de s'approprier ce qui s'adressera directement à d'autres. Que le vrai savant, que l'homme de lettres réel, que l'avocat honnête, que le journaliste impartial et éclairé, que le marchand scrupuleux, que le médecin de bonne foi, se gardent bien, par l'effet de certaine interprétation forcée, de croire que j'ai eu l'intention de confondre le tout avec la partie.

Je sais très-bien qu'il y a des savans qui méritent la vénération générale, des hommes de lettres qui honorent leur patrie, des avocats dignes d'être décorés de ce beau titre, des journalistes dont le goût épuré, la plume facile et la loyauté reconnue leur ont acquis des droits à l'estime publique; des libraires qui ont mérité la reconnaissance d'un grand nombre d'écrivains, et qui même ont été quelquefois victimes de leur délicatesse; des marchands assez simples pour ne vouloir jamais faire de banqueroutes; des médecins qui par les efforts qu'ils ont faits pour acquérir des lumières, sont aussi recommandables que s'ils en avaient réellement acquis... Mais que fait tout cela? Ces hon-

nes gens ont leur manière de voir particulière : tant mieux pour eux, et pour ceux à qui ils ont affaire ; cela n'empêche pas qu'ils n'aient tous des confrères qui voient les choses sous un autre point de vue plus utile, plus piquant, et sur-tout plus lucratif. C'est précisément à ceux-là que j'ai prétendu rendre un hommage qui leur convient à merveille. Que les premiers jouissent donc à leur aise de la délicatesse de leur conscience, de leurs vastes lumières et de l'estime de leurs concitoyens, j'en suis enchanté; mais si les seconds ne donnent aucun prix à ces bagatelles, n'est-il pas juste de leur offrir un tribut digne de leur manière de voir les choses, et de leur donner une part dans mon testament qui fixe bien l'*opinion publique* sur leur compte, qui trace vigoureusement la route que doivent suivre ceux qui préfèrent une infamie lucrative, à un honneur qui ne permet pas de faire une brillante fortune ?

Je prie toutes les personnes à qui je laisse un manuscrit, de corriger les fautes d'orthographe, les mauvaises constructions de phrases qu'ils pourront facilement remarquer. Quand j'étais dans la composition, mon génie brûlait, et, comme beaucoup d'écrivains de nos jours, je n'avais pas le temps de donner quelque importance à ces bagatelles.

Si dans le nombre prodigieux de mes pensées, on en reconnaît la plus grande partie pour

ne point m'appartenir, ce n'est pas ma faute; mes légataires voudront bien ne s'en prendre qu'à ma mémoire qui aura été plus leste que mon génie, et qui aura voulu, comme celle de presque tous les auteurs du jour, concourir presque seule à la création de mes ouvrages, mais qui n'aura pas eu le talent précieux d'anéantir celle des lecteurs.

Si on remarque beaucoup d'obscurités, que l'on veuille bien considérer qu'il n'y a que ce que l'on ne comprend pas qui produit aujourd'hui les plus beaux effets; et j'en ai pour preuve les réputations colossales de certains auteurs qu'on vénère, que tout le monde admire, et qui font l'ornement d'un très-grand nombre d'académies illustres.

Si on trouvait des tournures gigantesques, des expressions dont on n'entendit jamais parler, il ne faut s'en prendre qu'*à un petit voyage que j'ai fait à Jérusalem*, qui a perfectionné mon goût, et qui m'a donné l'idée de parler à Paris comme on parle en orient, c'est-à-dire, par énigme, ce qui est, selon moi, beaucoup plus clair, et le signe certain d'un génie vaste aussi enflammé pour le moins que le climat qui le crée et ne cesse de le vivifier.

Je demande grâce pour certaines longueurs très-inutiles qui forment les trois quarts de chaque manuscrit: mais quand je résolus de faire un présent à chaque personne indiquée dans

ce testament, je ne voulus pas faire un don illusoire. Un écrit qui ne traiterait que de ce qu'il est utile de savoir sera toujours très-court, et un seul volume, quelque plein qu'il soit, n'en a jamais valu douze qui ne disent rien. C'est l'opinion généralement reçue parmi les auteurs, imprimeurs et libraires; j'aurais fait une grande sottise de ne pas m'y conformer, et j'aurais nui beaucoup aussi aux intérêts de mes chers légagataires.

Mon testament est fini; il renferme mes dernières volontés; je n'en changerai pas. Je me félicite d'avoir trouvé des légataires dignes de moi et des ouvrages que je leur laisse; je les prie de les faire imprimer dès que je serai mort. Je veux qu'à l'instant de mon départ pour l'autre monde, les hommes sachent combien je les ai estimés, et s'applaudissent ensemble de l'hommage sincère que je rends à leurs vertus.

F. C. A. mourant.

BAVARDAGE
RENOUVELÉ DES GRECS.

Mon cercueil est fait, ma fosse est creusée, mon testament est écrit et dûment signé; voilà donc les trois objets auxquels aboutissent toutes les pensées et toutes les actions de la vie, bonnes ou mauvaises. J'aime à les contempler à mon aise; ce sont des biens qui ne me seront contestés par personne. Que d'aimables gens font des vœux pour que j'en jouisse complétement le plutôt possible!

Soyez contens, braves amis, tendres parens, hommes vertueux, femmes honnêtes, et rivaux généreux de tous les genres..... je couche à côté de mon cercueil; je vais tous les jours m'égayer sur le bord de ma fosse, et je relis par fois mon testament, pour voir si je n'aurais pas commis quelque injustice dans la distribution de mes biens.

Que la médiocrité de ma fortune me fait souffrir aujourd'hui! Que de legs du genre de ceux que j'ai déjà fait, j'aurais eu le plaisir de faire encore à tant d'honnêtes personnes d'un mérite aussi distingué que celles dont les noms

figurent si honorablement dans le cahier qui renferme mes dernières volontés, dans ce cahier où se trouvent aussi consacrées les preuves de ma reconnaissance et de mon admiration pour tous les hommes, et notamment pour ceux que j'ai le plus particulièrement connus pendant le joli voyage que je viens de faire sur la terre!

Assis sur mon cercueil, et portant mes regards sur tout ce que j'ai vu et appris depuis mon enfance jusqu'au jour où, pour me donner un plaisir d'une espèce piquante et nouvelle, j'ai fait creuser la niche souterraine où l'on placera en cérémonie la partie visible de moi-même, quelles idées aimables n'ai-je pas conçues du prix de la vie? n'ai-je pas vu la bonne foi présider à toutes les promesses et à toutes les transactions? n'ai-je pas vu la fortune ne distribuer ses faveurs qu'à ceux qui les méritaient le plus? n'ai-je pas vu l'honnête homme toujours triomphant des calomnies, et les femmes vraiment respectables plus recherchées, plus heureuses que celles qui préféraient des bijoux et des plaisirs aux respects? Le vrai talent n'obtient-il pas journellement sa véritable récompense, et l'innocence et les vertus enfin n'ont-elles pas constamment triomphé, sur tous les points de la terre, des perfidies de tous les genres qui osaient les offrir en sacrifice sur l'autel des passions qu'elles contrariaient?

J'ai vu tout cela, et des millions de milliards

d'autres petits détails plus divertissans les uns que les autres ; j'en tressaillis de joie sur mon cercueil , et je m'écrie dans mes transports : *Nunc dimittis servum tuum.*

O chère cassette qui contiendra la plus vile partie de moi-même , celle cependant dont les goûts ont presque toujours prévalu sur ceux de la plus noble , je te salue ! Tu es à mes yeux ce que tu devrais être aux yeux de tous les hommes et de toutes les femmes. Tu termines les inquiétudes qui empoisonnaient mes jouissances morales et physiques à mesure qu'elles se succédaient depuis mon enfance jusqu'à l'âge où je me trouve. En me ravissant au bonheur dont on est accablé sur la terre , tu me débarrasses enfin de la crainte de le perdre à chaque instant. Il faut mourir , dit le décret céleste , et cette loi s'exécute presque aussi bien que celles que les hommes ont faites depuis le commencement du monde. Cette pensée , quand tout enchante la vie , est un poison toujours actif qui corrompt les fruits et les fleurs qui l'embellissent.

On admire les hommes et les femmes ; on adore sur-tout ces dernières. Les uns et les autres ne cessent de vous prodiguer les marques les plus sincères et les plus touchantes de leur affection pour vous. On applaudit avec joie à la protection constante des puissans , toujours accordée à la faiblesse qui la mérite , aux vertus et aux talens qui l'invoquent. On est heureux

enfin d'être de l'espèce..... On voit avec enchantement le sexe féminin digne de porter, avec le masculin, le sceptre de l'univers; et quand on pense que par la destinée la plus déplaisante, il faut quitter tout cela, on frémit au milieu des plus douces jouissances, et il me semble qu'on les goûte toutes à la fois dans la minute même qui nous en prive. Il faut que cela soit, car il est assez rare que l'on fasse quelque effort pour rester dans ce monde, quand on est prêt à faire le voyage de l'autre; et ce qui le prouve, c'est que pour ne pas retarder son départ, on appelle un médecin.

Je pense donc que la mort est une fort jolie chose; et c'est parce que j'en suis bien convaincu que j'ai voulu voir mon cercueil fait, ma fosse creusée et mon testament écrit. En jetant un coup d'œil sur ces trois aimables objets, il me semble que les deux premiers sont fermés sur moi, que je n'ai plus de perte à redouter, et qu'en recevant le coup de la mort, c'est moi-même qui suis son vainqueur. Je vois aussi vingt-quatre héritiers et cent libraires enrichis par mes ouvrages, par ces écrits immortels qui consacrent à jamais les beaux principes d'une morale si chère au plus grand nombre des hommes.

Chère cassette et cher trou, c'est donc vers vous que se dirigeront désormais tous mes soupirs. Il est temps, comme le disent tous les jours

mes meilleurs amis, que l'une des moitiés de mon être aille se reposer sous deux ou trois pieds de cette terre qu'il a foulée, et que l'autre s'élance vers la région où l'homme vit en esprit, après avoir vécu dans celle-ci comme s'il n'en avait pas.

Certains hommes et quelques femmes frémissent au seul mot de cercueil; et cette fosse qui s'ouvre peu à peu depuis leur premier soupir, et qui est totalement ouverte quand ils rendent le dernier, leur fait assez ordinairement une frayeur épouvantable.... Pauvres enfans! un rien vous étonne. Eh! ne vivez-vous pas au milieu du plus beau, du plus commode et du plus vaste cimetière du monde? A trente pieds de profondeur au moins, tout n'est-il pas composé d'hommes les plus délicieux, et de femmes les plus incomparables de l'univers, réduits en poudre plus ou moins fine, ou transformés en serpens, en champignons, en roses ou en citrouilles?

Cette aimable génération qui vit autour de vous, ne tombait-elle pas par portions plus ou moins considérables à mesure que vos petits individus se développaient? et quand ils furent de grands personnages, et décorés de cette majesté qui annonce les puissans rois de la terre, ne se trouvèrent-ils pas au milieu d'une multitude de rois qui n'existaient pas quand vous parûtes sur l'horizon pour monter sur le trône

plaisant de vos illustres aïeux, si vous en exceptez cependant quelques confrères tombés en vétusté qui, faisant semblant de vivre, avaient l'air, avec leurs bâtons mal affermis, de chercher la place qui les attend *sous terre*, et *paraissaient* par le branlement de leurs têtes ne pas se contenter de celles qui se trouvaient à leurs pieds?

Ridicules humains qui êtes si fiers de vous-mêmes, sentez donc que la vie au milieu des tombeaux n'est que la mort elle-même sous un masque qui vous plaît une minute; chaque instant de cette espèce d'existence que vous recevez sans l'avoir demandée, n'est-il pas marqué par des millions d'anéantissemens plus admirables les uns que les autres?

Depuis les extrémités du monde, de proche en proche, et dans tous les sens jusqu'à la porte de votre habitation, des êtres innombrables qui vous ressemblent ou ne vous ressemblent pas; dans les airs, sur les arbres, sur la terre, sous elle, au haut des palais, dans les appartemens, dans les greniers, dans les caves, dans les chaumières, sous le chaume qui les couvre, dans la paille dont elles sont meublées, dans la mer, sur ses bords, sur les montagnes, dans les plaines, dans le cœur des rochers, au fond des cavernes, au milieu des forêts, même parmi les fruits les plus délicieux et les fleurs les plus jolies; des êtres innombrables, dis-je, paraissent un instant, s'agitent de toutes les manières,

et tout à coup ils ne sont plus. Ce que vous nommez plaisirs ou peines se fait sentir, et s'en va comme il était venu. Des millions de contingens, tous différens entre eux, quoique tous ayant un air de ressemblance frappant, affectent vos ames ou vos corps de toutes les manières, les flattent ou les déchirent : tout cela s'évanouit.

Deux beaux yeux font naître l'amour ; s'en approche-t-on de trop près.... l'amour meurt.

La probité vit dans un cœur, mais le fripon fait fortune. La probité, qui ne signifie rien sans argent, veut s'en procurer aussi.... Elle meurt.

L'amitié brûle dans le cœur de monsieur un tel, pour monsieur un tel qui a bonne table, bon crédit et bonne protection : la bonne table, le bon crédit et la bonne protection viennent-ils à disparaître, l'amitié meurt.

On a reçu un bienfait dont on avait le plus pressant besoin : le bienfaiteur n'est-il plus utile.... le souvenir meurt.

Le misérable devient riche ; il jouit des faveurs de la fortune.... Le souvenir de son premier état meurt.

Le nouveau magistrat, en montant sur le siége, jure d'être juste. Un joli minois paraît-il dans son cabinet, la bonne intention est à l'agonie.... On en a vu mourir.

L'avocat ne défendra que des causes justes ; sa délicatesse lui ordonnera d'attendre tout d'une bonne réputation, et de n'exiger que des

honoraires proportionnés à l'importance de son travail ; mais il faut des maisons, des domaines, de bons dîners, des maîtresses de tous les genres.... La délicatesse meurt.

L'avoué d'aujourd'hui, qui ressemble au procureur d'autre fois, se charge de conserver votre fortune, mais pour faire la sienne..... il donne la mort à la vôtre.

La jeune fille veut être aimable et jolie ; tout le monde la reconnaît pour telle. Au milieu de ses enchantemens, un petit incident arrive, et..... son honneur expire en recevant un tribut sincère d'admiration.

L'académicien fait pour la première fois un livre nouveau avec l'esprit des anciens.... La réputation et le livre meurent de compagnie.

L'auteur dramatique produit un ouvrage enfant de sa mémoire : on l'admire dans tous les salons ; paraît-il sur la scène.... le pauvre enfant meurt sous les coups des sifflets.

Un bon livre paraît, quoique l'auteur ne soit pas membre de quelque académie. Un libraire l'achète à très-bon marché ; il le lance dans le monde, on l'admire.... Un petit feuilleton bien impudent et bien amer assassine la gloire de l'un et la fortune de l'autre.

Le marchand ouvre une boutique élégante et riche, pour donner un plus grand prix à des marchandises qui ne valent rien.... Une petite banqueroute survient à l'improviste ; la réputation

tion et le crédit meurent sous des lambris dorés au milieu de cent colonnes.

L'honnête homme a conquis une réputation digne de lui.... Un coup de langue tue la réputation.

Un grand talent jette son premier éclat.... l'intrigue le dévore.

Le médecin guérit tout le monde. Il a pour lui les richesses de l'expérience, les secrets de la nature; mais.... tous ses malades meurent.

Chaque instant de la vie enfin n'offre-t-il pas une mort en finissant? Chaque jour ne meurt-il pas à l'apparition de la première étoile? L'hiver n'assassine-t-il pas les beaux jours de l'année? Les instans se renouvellent, les jours recommencent; le printemps, l'été et l'automne reparaissent, il est vrai, avec leurs ajustemens enchanteurs: mais ce qui est passé est passé. Tout reçoit la vie et tout meurt à chaque minute, et les générations humaines sont aussi expirantes tous les jours.

La mort, dans tous les sens, ne cesse de frapper ce que la vie ne cesse de lui offrir pour but et pour victime. Eh! pourquoi donc quand on est depuis son enfance familiarisé avec ce manége plaisant de la vie et de la mort, ne pas finir par en rire, et ne pas voir avec un plaisir réel son cercueil et sa fosse?

Eh! qu'importe de cesser de voir aujourd'hui ce que des milliards de milliards d'êtres comme

moi ne voient plus depuis long-temps, ne verront pas ce soir, ne verront pas demain, et que peut-être je ne verrai pas moi-même dans trois jours ? Quelle perte éprouvai-je donc si rien de ce qui existe d'inanimé ou de vivant ne m'appartient, si je n'appartiens moi-même qu'à la mort ?

Ridicules humains, que vous êtes plaisans avec vos grandes idées, vos vastes projets, vos désirs insatiables, vos amours incompréhensibles, vos magnifiques palais, vos toilettes brillantes, vos perfidies de tous les genres, vos hautes dignités, vos flétrissantes adulations, vos domaines immenses, vos tendresses de tous les âges, vos amitiés de toutes les espèces, vos génies prétendus sublimes, vos esprits prétendus charmans, vos livres prétendus immortels, votre existence prétendue précieuse !

Ouvrez donc les yeux, petites créatures : qu'êtes-vous sous le ciel, auprès des corps qui l'enrichissent et l'éclairent ? qu'êtes-vous, pris individuellement, auprès de la masse générale de vos semblables et des autres animaux ? Des espèces d'atomes qui viennent de je ne sais où, qui se perpétuent et se soutiennent une minute je ne sais comment, qui disparaissent de je ne sais quelle manière, pour aller vivre éternellement, il est vrai, mais je ne sais dans quel lieu. Vous ne reçûtes la vie que pour être tourmentés par la crainte de la perdre à chaque instant, et pour la perdre en effet au milieu des plus

affreux tourmens, ou par suite des incidens les moins prévus et les plus incompréhensibles.

Et ce qu'il y a vraiment de risible, c'est que sans penser à l'immortalité qui vous attend, vous tenez à cette sotte existence avec une opiniâtreté dont jamais je n'ai pu me rendre une raison satisfaisante; et ce qu'il y a de plus singulier encore, c'est que frémissant sans cesse à l'idée de votre destruction certaine, vous courez avec une ardeur incroyable vers tous les moyens qui doivent à coup sûr accélérer l'instant de votre mort, ou qui au moins multiplient à l'infini les souffrances de votre vie, et en diminuent les charmes les plus directs et les plus naturels.

Quelle plume assez vigoureuse pourrait tracer le tableau de toutes vos passions, de toutes vos folies, de tous vos crimes, de tous les maux que vous vous faites à vous-mêmes, et que vous vous distribuez mutuellement en marchant à grands pas vers vos tombes respectives? Que n'avez-vous pas fait pour avoir le droit de vous exécrer les uns les autres, pour rougir de votre existence, et pour gémir enfin sur les générations qui suivront celle dont j'ai l'honneur de faire partie?

A peine le monde vient-il de naître, que l'homme désobéit à son Dieu, et que le frère assassine son frère.

Les hommes forment-ils des peuplades erran-

tes ? La fureur des plus puissantes massacre les plus faibles, et les augustes maîtres de la terre, dans leur égalité primitive et tant vantée par les plus grands philosophes du monde, se mangent entre eux avec un appétit vraiment digne de leur supériorité sur les animaux les plus affamés de l'Asie et de l'Afrique.

Forment-ils des sociétés sédentaires ? Les plus sages d'entre eux qui veulent peu à peu les cimenter par d'utiles inventions, sont égorgés par ceux dont ils allaient faire le bonheur, ou par les peuplades voisines qui en étaient jalouses, et redoutaient leur génie et leur prudence.

La beauté de la nature, et le sens le plus commun, n'indiquent qu'un seul Créateur de l'univers, et chaque homme s'en fait un à sa manière, digne en tout de la passion ou de la folie qui le caractérise le mieux.

Tout le monde courait après le bonheur, et chacun, comme aujourd'hui, prenait la route la plus diamétralement opposée à l'objet de ses désirs.

Connaissaient-ils par hasard que la vertu et la simplicité en tout rendent seuls les hommes heureux ? Ils défiguraient si bien l'une et l'autre, que les vices les plus honteux, que les désirs les plus bizarres, que les inventions les plus ridicules, que les préjugés les plus ignobles, que les crimes les plus atroces leur en tenaient lieu, et qu'ils persécutaient à ou-

trance les sages qui en avaient fait leurs idoles les plus chères et les plus vénérées.

A mesure que le rapprochement des êtres en facilitait les conceptions, et que les besoins et l'amour des jouissances fertilisaient les arts, et les faisaient marcher à grands pas vers la perfection, la jalousie et l'ignorance tourmentaient les inventeurs, et pour varier, leur arrachaient par fois la vie. Il est vrai que, comme aujourd'hui, on admirait leur génie quand leurs corps étaient en poussière, ce qui toujours dédommage beaucoup un grand homme des maux dont on l'accabla pendant sa vie.

Quand ils étaient libres, ils voulaient des rois; quand ces rois portaient dignement la couronne, toutes les passions en fureur appelaient la liberté, avec ses excez; elle arrivait sur un fleuve de sang, et s'en retournait par le même chemin.

Chez presque tous les peuples, quand ils eurent quelque idée d'une bonne civilisation, on vanta la pudeur, sentiment sacré qui seul donne un véritable prix à la beauté, crée, fortifie, embellit tous les autres sentimens de la nature, et, comme aujourd'hui, les deux sexes à l'envi lui faisaient une guerre à mort. De cette émulation charmante résultaient les plus jolies choses du monde; un peu de poison par ci, quelques coups de poignards par là; les germes de la vie flétris, la confusion dans les familles;

souvent de petites guerres qui bouleversaient des empires, et anéantissaient des générations entières.

Rien de joli comme l'histoire du monde : par-tout des folies, par-tout les plus sottes opinions ; par-tout le vice adroit triomphant, par-tout la vertu toujours faible et persécutée ; par-tout le délire le plus incompréhensible mis à la place de la raison, par-tout la vérité sacrifiée aux préjugés en crédit ; par-tout le mensonge enrichissant les imposteurs, et la bonne foi immolée sous les coups du plus fort ; par-tout le génie encensant l'audace, par-tout l'audace couronnée par la fortune ; par-tout la pureté du cœur trahie par le sort, par-tout la férocité prenant le nom d'héroïsme, et admirée par ses propres victimes. En Asie, en Afrique, en Amérique, en Europe, et dans tous les temps, par-tout des erreurs innombrables, des perfidies étonnantes, des histoires mensongères, des forfaits inouis, des bourreaux, des victimes, des flammes, des larmes et du sang....

Dans les conditions ordinaires de la vie, que de bêtes parmi les gens d'esprit, que de scélérats parmi les honnêtes gens, que de fripons parmi les dévots, que de foux parmi les grands hommes !

Tout, dans tous les temps, dépendit de la mode ; ce qui fut sage à certaines époques et dans certaines régions, ne fut que puérilités ou erreurs dans d'autres.

Ici la sottise distribue des couronnes, et le libertinage crée les réputations. La première donne à l'apparence du mérite, le prix qui n'appartient qu'au mérite lui-même ; le second divinise ce qui outrage le ciel et fait la honte de la terre.

L'insolence et l'audace jouent le rôle du génie, et l'immoralité du plus grand nombre des hommes, en posant les fondemens de la dépravation la plus épouvantable des mœurs, égare la nature, assassine les générations, et renverse les empires.

Le nom de vertu se conserve au milieu de toutes ces horreurs : mais on en parle comme des saints du calendrier ; on ne pratique pas plus la première qu'on n'imite les seconds.

De petits barbouilleurs de papier, mauvais romanciers, mauvais rhéteurs, mauvais poëtes dramatiques, mauvais philosophes, mauvais historiens, après avoir été sifflés par tout le monde, sifflent les écrivains que tout le monde admire, et affectent de ne pas entendre les sifflets qui par-tout retentissent en leur honneur.

La mode et la sottise applaudissent à leur impudente audace ; mais ils s'en dédommagent en mangeant le dîner des mauvais écrivains qu'ils encensent, et en recevant les caresses intéressées des actrices qu'ils prônent.

Le sot dit par-tout qu'il est un prodige d'esprit, et tous les sots qui le connaissent ou ne le connaissent point, le croient.

Le fripon qui fit fortune ne parle que de probité.

La femme libertine s'effraie au moindre équivoque.

L'incrédule verse des larmes aux pieds des autels, et s'en dédommage dans les boudoirs.

Le pédant qui ne sait pas lire, se croit un flambeau parce qu'il fait peur à des enfans.

Le médecin, avec sa fourrure, se croit un Hercule qui tue la mort, et quoique le mort tue tous ses malades, à son air tranquille et profond on croirait presque qu'il n'assassina jamais personne.

Monsieur un tel a toujours le mot de Dieu à la bouche quand il pille les hommes.

Madame une telle gourmande sans cesse les jeunes filles, et ne se rappelle plus qu'elle fut femme de bonne heure avant que d'être épouse, et que depuis qu'elle est mariée, elle fait comme si elle n'avait pas d'époux.

Les pères chérissent leurs enfans, comme chacun sait, et mangent leur bien avec des princesses de théâtre ou avec des bergères ambulantes.

Les mères offrent à leurs filles des exemples imposans. Voyez-les dans les rues : l'art donne à leurs appas surannés toutes les grâces du bel âge, avec les airs de l'immodestie la plus repoussante, et avec les ridicules les plus originaux et les plus plaisans.

Les enfans adorent leurs pères ; mais si ces derniers sont riches, ils n'aspirent qu'à leur mort ; et, comme ils le disent tendrement, la mort est une chose naturelle ; un peu plutôt, un peu plus tard, tout cela est indifférent dans ce bas monde. S'ils sont pauvres, ils les chérissent encore ; mais ils en donneraient cent de cette espèce, pour un qui serait riche aux dépens de qui il appartiendrait.

On ne parle que de l'homme de génie ; mais c'est pour lui contester, tant qu'il vit, ce qui fait sa gloire et celle de son siècle.

On se tait sur l'homme vertueux, parce que la vertu n'est bonne à rien, et ne convient qu'aux petites gens, disent les heureux du jour.

L'usurier se croit le bienfaiteur du genre humain.

L'avoué ruine son client, et se donne les airs d'un protecteur désintéressé.

L'avocat qui parle long-temps, qui crie à tue tête, et qui gagne beaucoup d'argent qu'il partage publiquement avec une laïs, se croit un Cicéron, et paye des imbécilles et de lâches flagorneurs qui assistent aux audiences où il plaide, et vont manger son dîner en chantant ses louanges.

Le marchand, tant que son commerce va son train, fait tout pour avoir un air de ressemblance avec l'honnête homme ; fait-il banqueroute ? Il est insolent, parce que la richesse vaut

mieux, dit-il intérieurement, qu'un bonne réputation et une conscience.

L'auteur qui n'a pas de génie fait des extraits, et nous donne pour nouveautés ce qui fit les délices de nos aïeux ; et le plus souvent il est assez bête pour choisir ce qui les ennuya.

L'homme d'un vrai génie fait un ouvrage digne de lui ; mais s'il n'est pas connu, ou que le titre qu'il a choisi ne soit pas piquant, comme le disent ingénieusement les bons libraires, l'écrit reste dans son cabinet, ou dans le grenier qui lui en sert : le confie-t-il à un ami ou à quelque connaisseur *intègre ?* On change le titre, on défigure le plan, on le raccourcit ou on l'allonge : mais toute la pensée reste ; on la publie ; elle est généralement admirée. Le libraire fait fortune ; le voleur qui s'est fait auteur aux dépens d'un autre, n'ayant pas le moyen de l'être par lui-même, est couvert de gloire, et l'homme de génie meurt sans nom et dans la misère.

L'homme sorti des derniers rangs de la société, que l'intrigue et le hasard portèrent dans l'un des premiers, ne sait plus d'où il est parti. A le voir et à l'entendre, on croirait presque qu'il descend en droite ligne du fameux Nembrod, le plus hardi voleur de son temps.

Celui qui dut le jour à une race illustre, ne connaît plus sa source, et ne sait pas être grand dans l'adversité. Il n'a pas le bon esprit de voir que l'ame est indépendante de la fortune, et

que c'est précisément quand elle en est frappée qu'elle doit déployer son énergie et toute sa grandeur.

Avez-vous des amis ? Ils se feront tuer pour vous être utiles ; ils feront le sacrifice de toutes leurs richesses, à condition que vous n'aurez besoin ni de leur or, ni de leur sang.

Exercez-vous un état pour vivre? Vous avez pour ennemis acharnés tous ceux qui parcourent la même carrière que vous. Chacun vous donne un vice que vous n'avez pas. Si le succès couronne vos efforts et vos talens, vous êtes presque, à les entendre, de grand scélérats, jusqu'au moment où las de travailler, vous vous abandonnez à un repos définitif ; alors si vous avez fait fortune, la vénération de vos confrères et des autres est pour vous comme pour le fripon enrichi, et vous restez souvent confondu avec ce dernier.

Etes-vous sans crédit, sans talent ? Entretenez des filles, donnez de bons dîners, parlez mal de tout le monde ; faites le dévot aujourd'hui, demain outragez la religion ; promettez ce que vous n'avez pas l'intention de donner ou faire ; remettez à celui-ci ce que vous aurez dérobé à celui-là ; parlez avec audace de ce que vous ne connaissez pas ; ayez des prôneurs pour vanter votre probité, ayez des amis pour calomnier certains rivaux ; regardez avec dédain ceux qui peuvent avoir besoin de vous ; soyez plats et rampans devant ceux qui peuvent vous être

utiles ; parlez bien fort de vos bonnes fortunes, ayez-en ou n'en ayez pas ; ruinez quelqu'une de ces vieilles qui font les jeunes ; vous en trouverez qui donnent de l'or pour avoir des douceurs ; plaignez-vous sans cesse de la mauvaise foi de vos débiteurs, quoique vous ne soyez le créancier de personne ; citez enfin avec adresse les bonnes actions que vous ne fites jamais, et ne manquez pas d'empoisonner celles des autres.... Vous réussirez alors. Il est presque impossible que vous ne trouviez pas quelque dupe, mâle ou femelle, qui ne se ruine pour vous enrichir, et qui ne vous ouvre ainsi un grand crédit dans le monde, et une voie large pour arriver à une immense considération.

En un mot, que de sots et de fripons nagent dans l'or, et sont fêtés et estimés ! Que de vertus et de talens vivent dans l'oubli, et meurent dans la misère ! Eh bien, ce que nous voyons aujourd'hui n'est que la continuation de ce qui fut autrefois.

On a écrit les histoires de tous les peuples, de leur origine connue ou non connue, de leurs mœurs, de leurs arts, de leurs conquêtes, de leur anéantissement.... Eh bien, je parie qu'on a menti à chaque page ; que le plus souvent le crime nous a été donné pour vertu, la vertu pour le crime ; la faiblesse pour le courage, la férocité pour l'héroïsme ; la perfidie pour la bonne foi, et la haine de l'humanité pour sa

gloire..... Autrefois, aujourd'hui, c'est toujours même chose : malheur et toujours malheur; pertes, famines, guerres, maladies, calomnies, ingratitudes, et pour conclusion, la MORT..... Eh ! que diable faire sur un globe où l'on ne trouve depuis le commencement du monde que tous les maux dont je viens de tracer une idée si légère, maux qui se renouvellent tous les jours, et ne manqueront pas de se renouveler après nous ? Que regretter quand on ne perd aucun bien ?

O chère cassette et cher trou, que vous avez de charmes pour moi ! Seul avec l'un ou avec l'autre, je calcule tout le bien que vous allez me faire, et je compte avec joie tous les maux dont vous me garantirez à coup sûr. Dans cette délicieuse occupation, aucun voile ne me cache la vérité dont vous êtes pleins; elle pénètre mon ame, elle l'élève et l'embrase. Oui, toutes les puérilités humaines me font horreur et pitié....

Tous ces crimes qui dans tous les temps firent de si grands hommes....

Tous ces ridicules qui donnent tant d'importance aux sots....

Tous ces manéges qui servent si bien les fripons....

Toutes ces fausses vertus que préconisent l'ignorance et la plus plate ineptie....

Toutes ces habitudes grossières devenues presque les lois sacrées des nations....

Ces dédains des puissans pour ceux qui s'y sont soumis, et qui sont par fois si fiers d'en être les méprisables objets....

Cet air plaisant de supériorité que chaque condition se donne envers les autres; comme si dans la société des hommes, tous les états qui la servent et l'embellissent ne se ressemblaient pas parfaitement aux yeux de la raison....

Ces milliers de contorsions et de grimaces que font les femmes pour paraître jolies quand elles sont laides, et qui les font paraître si laides quand elles sont naturellement jolies....

Les innombrables chutes, et qui se succèdent avec tant de rapidité, de ces fières vertus que la séduction dévore....

L'admirable impudence et la parure éclatante des dégoûtans objets de la lubricité publique; les honneurs qu'on leur rend, le crédit immense dont ils jouissent, l'art profond et toujours triomphant dont ils usent dans la protection qu'ils accordent à ceux qui sont assez lâches pour l'invoquer et la payer....

Les prétentions aimables des vieillards, leurs soupirs amoureux qui ne s'exhalent qu'avec les contorsions des asthmes et des catarres....

L'insolente grossiereté de nos admirables jeunes gens, qui semblent aujourd'hui, en arrivant dans le monde, ordonner impérieusement à la vieillesse d'en sortir bien vîte; leurs décisions tranchantes, qui semblent nous dire que

dès le premier instant de leur apparition sur la terre, leurs conceptions s'élevaient au-dessus de celles des plus grands hommes anciens et modernes....

L'orgueil de nos nouveaux littérateurs, qui supplée seul en eux aux talens réels de ceux qui les précédèrent.....

Tous ces commentateurs de lois, qui pour les éclaircir les embrouillent, et nous inondent de leurs in-quarto....

Cette nouvelle musique qui brise les oreilles, et fait briller les gosiers sans que jamais l'esprit et le cœur y comprennent quelque chose....

Ces habits bien larges et bien courts, qui ne laissent voir de l'homme que ce qu'il cachait autrefois avec soin....

Ces robes étroites qui parent nos femmes et nos filles, et qui servent si bien leur dépravation et nos yeux....

Cette aimable égalité qui règne entre les toilettes de tous les hommes et de toutes les femmes, qui ne nous permet plus de reconnaître un garçon tailleur au milieu des jeunes gens à vingt mille francs de rente, et une servante devenue marchande, de la femme d'un banquier, ou une coquine d'une très-honnête femme née dans l'aisance.....

Ces ménages hideux où l'époux outrage sa femme, où l'épouse déshonore son mari, où les enfans foulent aux pieds la piété filiale....

Cette incrédulité qui insulte à la raison, cette raison qui ne croit pas en Dieu ; ces miracles qui tous les jours s'échappent de la main du Créateur, qui frappent les yeux sans toucher ni l'esprit, ni le cœur.

Toutes ces jolies choses, et tant d'autres qui s'offrent à ma pensée, peuvent-elles donner quelque prix à l'existence de l'homme raisonnable et probe qui nécessairement doit jouer le rôle le plus sot du monde sur un théâtre où sont représentées les scènes les plus atroces, les plus ridicules et les plus bêtes?

O chère cassette, toi seule mettras fin à cet odieux spectacle! Cher trou, c'est en entrant dans le doux asile que tu m'offres, que je trouverai la route qui me conduira au véritable séjour de la vie que l'imposture et la sottise n'empoisonneront plus. J'aurai fait sur cette terre le plus triste voyage avec les plus ineptes et les plus méchans voyageurs qu'on se puisse imaginer ; j'aurai supporté leurs caprices et leurs dédains, leur perversité et leur insolence ; j'aurai vu tomber devant moi les innombrables victimes de la force, de l'ignorance et de la calomnie ; j'aurai moi-même mille fois succombé sous les coups de la perfidie la plus adroite, de la jalousie la plus vile, de l'ignorance la plus impudente, et de l'orgueil le plus révoltant. Pour prix des meilleures intentions du monde en faveur de mes semblables, j'aurai éprouvé tous

tous les maux dont mille fois je voulus les garantir; la fortune, toujours cruelle et bizarre, n'aura pas cessé une minute de susciter contre moi toutes les sortes d'incidens qui devaient m'empêcher d'attraper honorablement quelqu'une de ces faveurs qu'elle prodigue à grands flots à des milliers de fripons.... Qu'aurai-je donc à regretter, ô cher trou, quand tu m'auras dérobé à ce qui rend la vie si exécrable, et à ce qui pendant tous les siècles, et sur tous les points de la terre, fit le tourment de ceux qui me ressemblèrent en bonhomie et en intentions vertueuses?

O Dieu tout-puissant, essence incompréhensible et sacrée, que l'ignorance et les passions défigurèrent tour à tour et de toutes les manières, mais que la raison seule voit aussi clairement que nous voyons le flambeau de l'univers dans un beau jour de printemps! être immense et père des hommes, qui fis sentir au cœur des sages la juste importance que nous devons lui donner! être immortel qui ne nous fis penser à l'immortalité de notre ame, que pour que nous ne perdions jamais de vue qu'il est impossible, que cette immortalité soit une chimère, qui ne nous indiquas les vertus réelles que tu aimes, que parce qu'elles seules nous dédommagent sur ce globe des maux qui nous accablent, et que, pendant l'éternité, elles seules nous rapprocheront de toi! tu m'as donné le courage de supporter les plus cruelles infortunes, et tu

n'as pas permis que je m'en rendisse digne par des bassesses envers les hommes et par des murmures contre tes décrets.... reçois mes actions de grâces. Assis sur mon cercueil, ou sur le bord de ma fosse, je vois tout sous son véritable point de vue ; car ce n'est qu'auprès de ces deux objets incères qu'on juge bien des choses de ce bas monde. Ici, grand Dieu, je te vois dans toute ta gloire, et j'admire tes bontés. Les vertus s'offrent à moi avec leurs charmes attendrissans, et le monde dans toutes ses horreurs. Partons, partons bien vîte. Plein de l'idée de mon Dieu, et fier de cette partie de moi-même qu'il voit seul, fuyons cet univers où des êtres faits pour s'aimer semblent en naissant avoir contracté l'obligation de se servir mutuellement de bourreaux. Versons cependant quelques larmes sur le déplorable sort de ceux qui vécurent avant moi, qui vivent encore, et qui vivront quand je ne serai plus. Que notre dernier soupir soit un acte de reconnaissance envers celui qui créa la mort pour nous dédommager de la vie.

MES ADIEUX.

AU FIRMAMENT.

Adieu, voûte dont la forme et la couleur *étonnent mon imagination*, enchantent mes regards, et parlent avec tant de force à mon cœur; encore quelques jours, je ne te saluerai plus.

Comment te trouves-tu au-dessus de la tête de l'homme? qui te plaça si loin de lui? où sont les piliers sur lesquels s'appuie ta circonférence, car ni dans ton centre, ni dans toute ton étendue, je ne vois rien qui te soutienne?

Es-tu une substance propre à toi seule, ou n'es-tu qu'une immensité dont l'effet nécessaire et visible est de se donner à elle-même la couleur douce et majestueuse que nous admirons?

Des grands hommes ont dit que tu te formas toute seule; tu existais donc avant que d'exister. Pour te former toi-même, où pris-tu les élémens qui te composent, et qui te donna le discernement nécessaire pour choisir ceux qui convenaient le mieux à ta solidité, à ton ensemble et à ta destination? Dans quel endroit de l'espace se trouvaient-ils ces élémens?

O savans de la terre, quand cesserez-vous de n'avoir pour maître que l'orgueil, et quand daignerez-vous entendre les cris de votre raison et de vos cœurs ? Est-il donc plus difficile de croire qu'une puissance infinie, préexistante, conçut le plan de l'univers, et le créa au moment qu'il avait choisi, plutôt que de croire que ce qui ne pouvait exister de lui-même, se donna la plus magnifique existence en harmonie parfaite avec des millions d'objets qui ne pouvaient également se créer eux-mêmes ?

O firmament, reçois les hommages de mon admiration ! ils sont le tribut de ma reconnaissance envers le grand être qui te forma pour remplir la profondeur de ses vues, et pour offrir à l'homme le plus imposant des spectacles.

Combien de fois assis sur le penchant de la colline, seul avec la nature et mon cœur, j'oubliai la terre pour lancer mes regards sur la partie de ton étendue qu'il m'était permis de parcourir dans un beau jour de printemps ! Comme mon ame s'agrandissait, et comme l'idée d'un Dieu faisait couler mes larmes à ton aspect enchanteur !

L'astre du jour est beau, disai-je en moi-même ; mais comme l'immensité qu'il parcourt est plus étonnante encore ! Qui a pu embrasser dans la pensée un espace aussi immense, si ce n'est l'être qui n'a pas de bornes lui-même ? qui a pu répandre une couleur si convenable

aux objets qui doivent se trouver en opposition avec elle, si ce n'est celui dont la puissance infinie crée, en se jouant, ce que l'imagination la plus riche ne pourrait concevoir, ce que la raison la plus profonde regarderait comme impossible si la réalité ne venait confondre l'un et l'autre.

Adieu, firmament, je te dois mille instans de bonheur. Une minute de contemplation, en portant dans mon ame l'idée de mon Dieu, en bannissait les souvenirs cruels, et me rapprochait du séjour qu'il m'a promis. En mourant, je recevrai une vie éternelle : c'est sans doute au-dessus de toi que j'adorerai ton Créateur et le mien.... Adieu.

AUX ÉTOILES.

Qu'êtes-vous, lumières de la nuit? êtes-vous des univers suspendus dans l'espace, et renfermez-vous aussi des créatures vivantes? Ne seriez-vous pas des soleils destinés à répandre le jour sur des terres inconnues, ou ne paraissant que lorsque tous les autres objets de la nature ont disparu, ne seriez-vous pas les images brillantes des ames que la mort rendit à leurs célestes destinations? Quand les savans de la terre sauront-ils à quoi s'en tenir sur votre compte? Mais moi qui ne sais rien, je vous fais mes adieux. Il m'importe fort peu de connaître votre essence;

il me suffit d'être convaincu qu'il était impossible que vous existiez, s'il n'existait pas un Créateur avant vous.

Pourquoi, resplendissantes de lumières, et malgré leur nombre inconcevable, les étoiles ne répandent-elles que l'éclat nécessaire pour embellir les ténèbres, et non pour les faire disparaître ? O mon Dieu, ce n'est pas un vain spectacle que vous avez voulu donner à l'homme; vous avez voulu parler à sa raison, et remplir son cœur d'amour et de reconnaissance.

Etoiles, recevez mes adieux. Malgré les maux de la vie, votre nombre indique celui des bienfaits de Dieu envers l'homme. L'obscurité de la nuit est l'image de l'aveuglement de celui qui n'adore pas son Créateur ; votre élévation marque la distance qui se trouve entre le méchant et l'homme juste, et la magnificence qu'offrent votre ensemble et votre éclat, représente la majesté du séjour qui vous attend.

Je vous fais mes adieux. Mon corps va descendre dans sa dernière demeure. Puisse mon ame, en face de mon Dieu, planer sur vos orbes incompréhensibles.... Adieu.

AU SOLEIL.

Je te salue, roi des airs, auguste flambeau du monde, brillante image de ton Créateur et du mien.

Quand les portes de l'orient s'ouvrent devant toi, tes feux inondent l'univers, et bientôt loin du sommet des montagnes, on te voit répandre tout l'éclat de ta gloire, découvrir l'admirable tableau du monde, et réchauffer les sources mystérieures de la réproduction générale.

Je te salue, et te fais mes adieux. Je vais tomber dans l'obscurité du néant; aucun de tes rayons n'éclairera le fond de mon tombeau....

Quand l'étoile du matin disparaît devant toi, et quand tes premiers feux, en dorant nos côteaux et les flèches de nos temples, sont célébrés par les chantres de l'aurore, mes prières à l'Eternel ne se mêleront plus à leurs hymnes pour le remercier de t'avoir créé, et d'avoir donné aux mortels une véritable idée de sa grandeur par l'éclat qui t'environne, de sa puissance par les prodiges que tu opères, et de sa bonté par les bienfaits que tu répands.

Où est l'homme qui dit qu'il n'y a point de Dieu? Qu'il monte sur le côteau quand la nuit roule ses voiles, et fuit à ton apect avec les astres qui l'embellissent; qu'il porte ses regards sur le point de l'horizon qui touche à la circonférence des mers.... Il te voit sortir de l'orient vainqueur des ténèbres, et dans toute la gloire du triomphe; tu parais, et la nature revit; ses sites les plus riches et les plus attendrissans se développent; les fruits les plus beaux se présentent sur leurs tiges, et se remplissent de leurs sucs em-

baumés ; les fleurs, en s'épanouissant, étalent la richesse et l'élégance de leurs feuilles légères, et les oiseaux s'agitent en tout sens. Interprètes harmonieux de la nature, leurs concerts célèbrent ton retour, et leurs ailes, en fendant les airs, semblent les porter avec joie vers celui qui fait germer leur pâture, embellit, fortifie et fait grandir leurs demeures. Les troupeaux inondent les campagnes, et te saluent aussi par leurs bêlemens en broutant la tendre verdure qu'a rafraîchi la rosée ; l'abeille saute de fleurs en fleurs, comme le papillon dont elle est la rivale, et chaque vol qu'elle fait est un hommage qu'elle te rend ; tous les animaux reviennent à la vie, et cette action générale est ton premier bienfait au commencement du jour. L'homme des champs sort du lit nuptial, sourit à sa compagne, et reçoit de ses enfans le baiser qu'il leur donne. Il paraît au milieu de la végétation dont il a semé les germes que tu fécondes, et porte dans ses mains le noble instrument de ses travaux. Il te voit et te salue comme la plus brillante image de son Dieu. Combien de fois dans l'excès de son admiration, te salua-t-il comme le Dieu du ciel et de la terre ? C'était une erreur de la reconnaissance ; mais, ô soleil, que tu es beau, puisque tous les peuples s'en sont rendus coupables !

Eh bien, homme qui ne crois pas qu'il y ait un Dieu, parle à la place où je t'ai mis, et devant

le spectacle que tu vois.... Que dit ton cœur ? S'il parle, tu tombes à genoux devant l'être que tu as méconnu ; s'il reste muet, que fais-tu sur la terre ? Ta vie n'est que la mort, et la mort ne te ravira rien.

Adieu, soleil, qui me rendis si fier de moi-même ; car c'est pour moi que tu parcours l'immensité des airs, et que tu la remplis de ton éclat et de tes feux. Je vais bientôt fermer les yeux à ta lumière. Je ne te verrai plus du haut de ton trône embrasé, précipitant tes rayons jusque dans les entrailles de la terre pour donner la vie aux marbres et aux métaux, après l'avoir distribuée à tout ce qui décore sa surface.

Je ne te verrai plus à l'entrée du bois reprendre la couleur empourprée qui te décorait le matin, descendre au milieu des nuages d'or qui t'escortent vers les ondes dont tu sors tous les jours, et peu à peu céder avec majesté ton empire à la nuit.

Adieu, image de mon Créateur, je te salue. Au moment de ton apparition, quand tu domines sur l'univers, et quand tu permets à la nuit d'étaler à son tour ses merveilles, tu graves le nom de Dieu dans le fond de mon cœur : c'est le plus grand de tes bienfaits.... Adieu.

A LA LUNE.

Lampe auguste que Dieu suspendit au milieu des ténèbres pour éclairer les veilles du sage, reçois mes adieux. Je ne dormais pas toujours quand tu répandais ton éclat mystérieux.

Souvent dans la prairie, ou sur le bord d'un ruisseau, aux pieds d'un saule pleureur, j'écoutais le chantre des nuits, et j'admirais la pensée du Créateur plaçant sous un dôme immense des feux que lui seul peut compter, et qui doivent leur éclat à l'obscurité qu'ils respectent, un astre qui reçoit du dispensateur de la lumière du jour une douce clarté qu'il communique à tous les objets sur lesquels tombent ses pâles rayons, et un oiseau qui semble seul, par des sons enchanteurs, célébrer le silence de la nature, et saluer son auteur.

Pendant que ta lumière incertaine s'étend sur les ténèbres, que les eaux la réfléchissent tremblante, et qu'à travers les feuilles et les branchanges elle s'enfonce furtivement dans le sein des forêts, l'homme vertueux repose, et le crime veille souvent; l'avare compte son or, le libertin s'abreuve du poison de la débauche; le joueur compte ses victimes, ou se livre au désespoir; quelquefois le génie enfante ses chef-d'œuvres, et le malheureux, luttant contre le sommeil, cherche le pain de sa famille....

Astre des nuits, je t'aimai pendant toute ma vie; c'est à ta lueur que celle que j'adorai lut la lettre qui lui porta le premier secret de mon cœur. Assise auprès des roses dont elle effaçait l'éclat pendant le jour, j'étais caché derrière le tilleul qu'elle aimait. Je la vis sourire, et j'entendis le soupir de l'amour. J'osai faire un pas pour le recevoir; elle me vit, et sa vertu me le fit perdre. Je dis alors : Elle sera mon épouse; écho répéta, *épouse*.... Hélas! deux mois après, un de tes rayons échappé aux nuages qui s'amoncelaient entre toi et la terre, me guida vers le tombeau de Clarentine, et mes larmes se confondirent avec lui sur la poussière qui la couvrait....

Adieu, continue à éclairer les ténèbres. Tu n'éclaireras jamais celles dont je vais être enveloppé dans la tombe, à moins que le crime ne vienne profaner la cendre des morts. Répands mille charmes sur les méditations du sage; porte dans l'ame du méchant qui veille, l'idée du Dieu qui te créa; protège les jeunes cœurs qui veulent s'unir, et qui en ta présence se promettent la fidélité sur l'autel de la vertu.... Adieu.

Je te remercie du plaisir que j'ai eu à te contempler à travers les feuillages, lorsque t'élevant peu à peu au-dessus des côteaux, tu nous offres plus de grandeur que d'éclat, et quand tu nous offres plus d'éclat que de grandeur dans le

point d'élévation qu'il ne t'est pas permis de dépasser. Je te remercie aussi des bonnes pensées que tu m'inspiras quelquefois, et du calme délectable dont mon ame a souvent joui à la clarté mélancolique de tes rayons.

Lune, reçois mes adieux ; règne sur le silence de la nature, celui des tombeaux va me dévorer..... Adieu.

A LA MER.

Une seule fois j'ai vu tes bords, assis sur un rocher à moitié rongé par tes eaux. Tu étais calme comme le cœur de l'homme plein de son Dieu.

Si le ciel et la terre sont remplis de prodiges, tu nous offres un spectacle non moins admirable. Quel est ce mouvement que jamais tu ne manques de faire, et dont le navigateur sait tirer d'aussi grands avantages? Que signifie cette immobilité de tes ondes qui retarde la marche du vaisseau qui doit sillonner rapidement ton sein pour servir l'avarice, et porter à son retour les hochets de la vanité, et les poisons enchanteurs qui attisent le feu des passions, et abrègent le chemin du tombeau ?

D'où viennent toutes ces créatures qui vivent dans tes entrailles, dont le nombre est encore moins étonnant que la différence incompréhensible de leurs formes, et le jeu de leurs

organes ? O mon Dieu, si le firmament et les milliards de globes fixes ou errans qui brûlent sous lui, annoncent ta gloire et ta puissance, qui en doutera à l'aspect de la mer, et des objets quelle renferme ?

Je ne t'ai vu qu'une fois, élément admirable et terrible ; mais je ne sais par quel pouvoir magique tu donnas à mon ame une plus grande énergie, une plus forte ardeur pour adorer la main qui creusa ton lit, et planta les bornes où se brisent tes fureurs.

Je n'oubliai jamais le plaisir que j'éprouvai sur tes bords. L'astre du jour sortait de ton sein, et les ténèbres se perdaient peu à peu dans des torrens de lumière. Je le vis bientôt dans toute sa splendeur, s'élançant vers les points les plus élevés des cieux, et tes eaux semblaient par la plus douce agitation célébrer son triomphe, et s'applaudir du bonheur de le saluer encore. Spectacle enchanteur, où est l'homme qui a pu te voir sans verser des larmes d'admiration et de plaisir ? S'il en est, la corruption a dévoré son cœur, ou il ne fut qu'une erreur de la nature.

Reçois, reçois mes adieux, ô mer ! et qu'ils aillent, en planant sur ton immense surface, jusqu'aux bords inconnus où la folie de la gloire et de l'or ne peut porter aucun mortel, et qui sont opposés à ceux qui ceignent la terre qui va m'engloutir.

Je t'admirais quand tu n'offrais à mes yeux que le calme majestueux de tes ondes ; mais bientôt je fus témoin de tes fureurs et de la beauté de tes tempêtes. Je me levai sur le rocher sans te craindre ; je voyais le point où Dieu voulut que tes vagues s'arrêtassent en frémissant.

Quel spectacle ! l'éclat de la lumière luttant contre l'obscurité que répandent les nuages qui s'amoncellent ; les feux du ciel bravés par les eaux qui s'élancent en fureur pour les éteindre ; les coups de tonnerre et les mugissemens des flots se confondant comme pour préluder à la destruction générale, et donnant à l'homme la véritable et terrible idée de l'anéantissement de l'univers ; le vaisseau, au milieu des tempêtes, poussé vers le ciel, aussitôt précipité dans les abîmes, image frappante du cœur humain au milieu des passions déchaînées ; la foudre tombant à coups redoublés sur les flots, qui s'en jouent, et la bravent encore malgré les éclairs qui les menacent sans interruption.... O mon Dieu, que d'harmonie dans ce désordre, que de majesté dans ces effets ! que de vastes et utiles conséquences pour le système général du monde ! Je me prosternai devant ce tableau, et je t'adorai, ô mon Dieu ! jamais mon cœur ne fut aussi plein d'amour pour toi.

Encore un coup, ô mer, reçois mes adieux. Loin des tempêtes du monde, je vais reposer dans le sein de la terre. L'oubli siégera sur mon

tombeau; et toi, toujours immense et belle, toujours prête à inonder les campages, mais toujours enchaînée au sable de tes rivages, continue à porter d'un hémisphère à l'autre, et l'ambition, et la cupidité, et les folies, et les espérances trompeuses des hommes; respecte-les dans leurs marches hardies ces hommes qui bravent la mort pour embellir la vie, et qui dans le délire de leurs vaines jouissances, oublient la plus réelle de toutes, le calme du cœur. Adieu pour jamais; peut-être un jour les vents porteront quelques grains de ma cendre qui se confondra avec le sable qui te donne des lois..... Adieu.

AUX MONTAGNES.

Vous ressemblez aux oppresseurs des hommes, vous qui depuis le commencement du monde dominez sur les plaines, les côteaux et les vallons. Pourquoi vos sommets menacent-ils le ciel, et pourquoi vos pieds écrasent-ils la terre? Témoins muets des orages de l'air et des révolutions des empires, vous bravez impunément la faux du temps, les éclats de la foudre, la fureur des torrens et les passions des mortels

Souvent aux pieds de vos masses, berceaux et sépulcres de tant d'êtres qui ont respiré dans vos flancs, sur vos plateaux, vos penchans et vos

sentiers, j'admirai la main divine qui vous opposait aux vents d'une contrée pour en garantir une autre, et vous donna la force de conserver à chacune une température différente en harmonie avec les caractères des êtres de tous les genres qui devaient les habiter....

Adieu, mes sueurs n'arroseront plus vos chemins tortueux; je ne foulerai plus l'herbe odoriférante qui les borde; je ne jouirai plus sur vos sommets du spectacle ravissant d'un immense horizon, et du magnifique tableau que présentent à la fois des millions de champs, de prairies, de jardins, de forêts, de ruisseaux, de palais et de chaumières. Renfermé dans les bornes de ma tombe, Dieu ne m'apparaîtra plus dans la grandeur de ses ouvrages, et je ne verrai plus les feux du soleil dorer vos flancs pendant que la neige les arrose après avoir blanchi vos sommets.

Adieu, pyramides éternelles qui attestez la mort de tant de générations qui ont vécu autour de vous, et qui attendez en silence, comme au milieu d'un vaste cimetière, que d'autres viennent à vos pieds s'engloutir dans le néant.

Je vous salue. Graverai-je mon nom sur la pointe de l'un de vos rochers, pour qu'il parvienne à la postérité? Eh! que m'importe que quelque misérable mortel sache quand je ne serai qu'un grain de poussière, que ce grain portait un tel nom quand il était animé? Folie

des

des hommes ! tout passe. La vanité se repaît des hommages des générations à naître. Que nous font aujourd'hui les noms de tant de foux, de scélérats, de victimes et de bourreaux qui ont tour à tour figuré sur la scène du monde ? Ah ! le temps ne cesse de le répéter en fuyant sur des monceaux de cendre.... La poussière et les montagnes bravent seules le torrent des siècles...

Adieu. Le pied du voyageur déposera un jour peut-être quelque partie de moi-même sur l'un de vos sommets, et l'aquilon, en se jouant, le jettera au milieu des sables du désert.... Adieu.

AUX FORÊTS.

C'est dans le fond des forêts que la sagesse jouit d'elle-même ; ne pourrais-je pas dire aussi que ce n'est que là que le bonheur se trouve ? Il n'est pas de malheureux qui ne se soit cent fois écrié dans le cours de sa vie : Ah ! fuyons dans le fond des forêts.

Demandez à l'homme qui depuis son enfance fit son idole de la vertu, et que le calomniateur ne cessa de poursuivre....

A l'homme qui si souvent versa des larmes sur l'infortune, et ne fit que des ingrats....

A l'homme que l'intrigue dépouilla de sa fortune loyalement acquise, ou que l'intrigue fit tomber du rang où son mérite et la sagesse du prince l'avaient placé....

A l'homme de génie qui honora son siècle par ses chef-d'œuvres ou par ses découvertes, et dont la jalousie empoisonna les pensées et défigura les intentions....

Au père qui ne reçut jamais de son fils, en échange de sa tendresse, les hommages de la piété filiale....

A la mère sensible à qui les illusions de la tête et du cœur ravirent sa fille chérie pour la précipiter dans le gouffre de la corruption....

Au sage qui connut la dignité de son être, et qui osa s'en prévaloir auprès de ceux qui avaient un intérêt à la flétrir...

Tous vous diront : *Il faut fuir dans les forêts.* Est-ce que les bêtes féroces qui les habitent sont moins perfides que les hommes?

Je vous salue donc, solitudes augustes vers lesquelles la vertu et les talens tournèrent si souvent des regards mouillés de pleurs; j'ai souvent médité au milieu de vos ombrages.

Qu'elles sont majestueuses ces retraites que le Créateur forma sans doute pour la sagesse mais que les hommes ont abandonnées pour bâtir des villes où ils n'ont trouvé que la source trop féconde des plus hideuses passions, et les causes toujours actives et sans cesse renaissantes des plus abominables forfaits!

Solitudes sacrées, recevez mes adieux.

Je n'admirerai plus les rois de la végétation, ces chênes antiques qui paraissent si fiers de la

force de leurs tiges, du nombre de leurs feuilles et de l'étendue de leurs branches. On dédaigne aujourd'hui le fruit que vous portez.... Ah ! l'homme offrait peut-être, quand il en faisait sa nourriture ; beaucoup plus de vertus qu'il n'en offre aujourd'hui dans ses palais et autour de ses tables somptueuses ; la civilisation n'avait pas perfectionné l'art du calomniateur, et l'affreux égoïsme n'avait pas encore desséché les ames ; les cœurs entendaient les cris de la nature, et chaque émotion était un hommage qu'ils rendaient au Créateur.

Dites, asiles des animaux les plus féroces ; pourquoi les hommes se font-ils sans cesse la guerre, si vos habitans ne se la font pas entre eux quand ils se reconnaissent pour être de la même espèce ?

Adieu, silence des forêts ; adieu, obscurité qui jetas si souvent dans mon cœur la plus éclatante lumière, je vous dois de beaux instans de ma vie. J'étais seul avec mon Dieu, lorsque dans votre sein, et sous vos ombrages augustes, mon ame s'abandonnait à la contemplation de ses œuvres. Si mon imagination se perdait dans la foule des pensées qu'elle faisait naître, mille sentimens de reconnaissance oppressaient mon cœur, et l'inondaient de plaisir en faisant couler mes larmes.

Tout va finir pour moi : mais, que dis-je ? non, je ne mourrai pas. Comme le ver qui donne

la soie, j'aurai rampé quelque temps sur cette terre qui dévorera la plus vile partie de moi-même, et je trouverai sur le bord de ma tombe une nouvelle vie et des ailes pour voler à l'immortalité ; mon cœur me l'a dit mille fois dans le fond des forêts.... Adieu.

AUX CHAMPS.

J'ai vu souvent le laboureur levé au premier rayon du soleil, se promenant devant sa chaumière, et dirigeant ensuite ses pas vers le champ qu'il arrosa de ses sueurs. Qu'il me paraissait grand au milieu de la végétation vivante autour de lui ! Il me semblait voir Dieu quand l'univers sortit du néant.

Je te salue sur le bord de ma tombe, homme de la nature, créateur des moissons. Je n'ai jamais vu ta tête vénérable, et tes mains noires et durcies, sans baisser devant toi un front respectueux.

Voilà celui, disais-je en moi-même, qui obéit au décret éternel qui nous fit du travail la première et la plus noble obligation ; voilà ce ministre de Dieu qui fait exécuter à la terre l'ordre qui lui fut donné de nourrir les hommes. Gloire et reconnaissance au laboureur ! Les grands de la terre ne le voient que de loin, ou ne daignent pas l'apercevoir : mais Dieu sans doute porte avec complaisance sur lui son

regard paternel, et les hommes justes et sensibles le saluent comme leur père, parce que c'est à lui que les champs doivent cette verdure qui annonce la vie, et cette mer dorée qui la porte.

Adieu, sillons fertiles, je ne verrai plus la jeunesse du hameau faire tomber les épis qui vous couronnent, je n'entendrai plus les chansons des vierges qui glanent, et ce n'est plus pour moi que s'élèveront ces pyramides sacrées d'où découlent les véritables richesses des nations en leur offrant le pain qui doit les nourrir.

Adieu, champs : pendant que les tristes restes de moi-même donneront la vie aux êtres condamnés à vivre dans les tombeaux, puissent les vents et les orages respecter vos trésors, et s'enfuir devant la majesté du laboureur qui les fait éclore ! puissent sur-tout les passions des hommes ne plus faire retentir leur tonnerre au milieu de vos sillons ! Maudit soit à jamais celui qui couvrit de morts le champ destiné par Dieu à produire ce qui conserve la vie, et que la sueur du laboureur a honoré ! puissent tous les sages de la terre, unis par le cœur et par la pensée, conspirer ensemble contre les scélérats qui voudront encore l'inonder injustement du sang des hommes ! Que l'humanité, sur tous les points de l'univers, fasse entendre ses cris déchirans ; que ces cris soient pour les conquérans la foudre qui les écrase, et qu'on grave sur les frontispices de tous les palais des rois, l'inscription

suivante : *Qui protège la vie des hommes, est l'image sacrée de celui qui la donne à toute la nature.*

Adieu, champs, continuez à braver le torrent des siècles, et la destruction qui marche avec lui; soyez tous les ans couverts de ces tiges sacrées qui se balancent avec tant d'harmonie aux douces haleines du zéphir.... Pour moi, je vais descendre dans les entrailles de la terre, et me confondre avec ses élémens; peut-être un jour un épi de blé sortira de ma cendre.... Adieu.

AUX PRAIRIES.

Qu'ils sont beaux ces lointains où l'œil du sage arrive sur des tapis de verdure émaillés de mille fleurs, entrecoupés d'arbres superbes, rafraîchis par des eaux limpides et courantes, et terminés par un beau soleil couchant! comme l'ame s'agrandit à cet aspect enchanteur! que le silence qui règne dans ces aimables solitudes que fuit l'homme corrompu de peur de se trouver seul avec sa conscience, a de charmes pour le génie qui aime la méditation, et pour le cœur facile à s'émouvoir!

Qui a vu le coursier agile, la tête haute, l'œil fier, fouler noblement l'herbe qui le nourrit, la fleur qu'il dédaigne, et s'élancer avec joie vers le ruisseau qui le désaltère? qui a vu le bœuf levant sa tête comme pour

faire admirer les deux lances qui la parent en se courbant, marcher sur la verdure qui le délasse et lui donne sa force? Auguste animal, repais-toi de l'herbe des prairies ; un jour l'homme dévorera ta chair pour te récompenser du pain que tu fais naître pour lui sous l'aiguillon de ton maître.

Qui les a vus ces compagnons infatigables et toujours dociles de l'homme des champs, à l'approche du tyran dévorateur des troupeaux, rassembler leurs familles dans un cercle formé de leurs corps dont chaque point de la circonférence offre une arme terrible et menaçante?

Qui a entendu, dans la soirée de l'été, les chants variés des oiseaux de mille espèces se confondre avec le hennissement du cheval, le mugissement du taureau, le cri de la cigale et celui du grillon, auxquels se mêlent dans le lointain le croassement de la grenouille, et former cette harmonie qui salue l'astre du jour au moment de son départ pour un autre hémisphère, en saluant aussi l'arrivée de l'étoile du soir? Ah! l'homme qui n'est pas tombé à genoux devant l'auteur de tant de bienfaits pour lui offrir son cœur tout entier.... non, celui-là ne vécut jamais, et l'univers ne fut qu'un vaste tombeau pour lui.

Ah! bientôt je ne verrai plus le bœuf et le cheval dans la prairie!

L'habitant des airs animant le silence, et vol-

tigeant de branches en branches, ne chantera plus pour moi dans la prairie !

L'image salutaire des générations que la faux du temps moissonne, ne se présentera plus à mon imagination et à mon cœur à l'aspect du foin que la faux de l'homme des champs a séparé de sa racine dans la prairie !

Le sommeil, en donnant un doux repos à mon corps, n'enchantera plus mon ame par d'aimables illusions dans la prairie !

La mort pudique de Virginie ne fera plus couler mes larmes dans la prairie !

Je ne verrai plus ma fille courant avec ses compagnes, et mon épouse ne me parlera plus de la sagesse de ma fille dans la prairie !... Adieu.

AUX PALAIS.

Quand l'heure fatale aura sonné, illustres personnages qui promenez vos passions, vos ridicules et votre ennui dans ces brillantes demeures, il faudra déguerpir, et aller s'étendre dans un trou de trois pieds de profondeur. Cette réflexion est piquante pour la *grandeur ;* mais elle est aimable pour la *petitesse*, qui partage avec elle ce singulier désagrément.

Adieu donc, palais ; de près ou de loin, dedans ou dehors, toujours vous me fites pitié, et toujours je vous confondis avec vos maîtres superbes.

Il n'est pas un de ceux qui les habitent ces temples qui furent presque toujours consacrés à l'orgueil, à la perfidie, à la cupidité, qui ne se croie un dieu dans son sanctuaire, et qui ne s'arroge impudemment des droits à la vénération des mortels. Ils l'attendent avec fierté, et l'exigent avec insolence. Comme ils se rengorgent quand ils voient à leurs pieds les imbécilles qui les adorent, les ambitieux qui s'humilient, les savans qui briguent leurs louanges, les poëtes qui prostituent leur verve, les hommes de lettres qui attendent leur sourire, les journalistes qui les encensent, les flagorneurs qui les empoisonnent, les belles qui ne refusent rien, les intrigans qui veulent des places, les valets qui convoitent leur or, et les parasites qui en veulent à leur dîner!

Regardez les grands de tous les pays, brisez le masque qu'ils ne quittent jamais, et vous direz: Combien en est-il qui détachés de leurs antiques familles, restent sans parure? Que sont ces derniers aux yeux du sage, si la patrie en attend encore quelque service, si l'humanité n'en reçut aucun bienfait?

Salut au siècle qui mit de bonnes idées à la place des niaiseries, qui n'a pas voulu prendre des hochets pour des principes, des pygmées pour des géans, qui en élévant des autels à la vérité, a brisé tous les masques, et rendu tous les cœurs transparens!

Adieu, palais, monumens qui attestez l'insolence des maîtres, et presque toujours le malheur et l'avilissement des peuples.

Grands de la terre qui pendant le cours de tant de siècles vous êtes joués de l'aveuglement des nations, dont la force découlait de la misère publique, dont le prestige qui vous environnait ne se formait que des préjugés qui trompaient les hommes, qui à la place des vrais principes de la raison aviez mis les chaînes de l'habitude, qui pour justice ne nous donniez que les décrets de la force et de l'orgueil, et pour récompense de notre dégradation que le mépris et les outrages.... recevez mes adieux.

Recevez-les aussi vous qui avez des palais, parce que vous êtes puissans en or, n'importe la source où vous le puisâtes, et les moyens qui en font couler encore davantage....

Et vous qui avez grandi tout à coup sans avoir rien fait de grand....

Et vous qui avec le langage de la sagesse et les armes de la vérité, vous êtes élancés de la foule commune pour vous affubler de tous les ridicules de ceux que vous aviez l'air de combattre, et qui parvenus au trésor et aux dignités que vous convoitiez, avez tout à coup oublié et votre origine, et vos devoirs, et vos amis, et vos sermens, et vos bruyantes déclamations....

Et vous qui toujours à la hauteur des prin-

cipes dominans, n'en aviez dans le fait qu'un seul qui vous fut cher, celui de faire fortune aux dépens de qui il appartiendrait....

Et vous qui, montés au premier étage du sanctuaire de Thémis, n'y fites briller que votre ignorance, votre fatuité et votre intrigue; qui pour y parvenir ne parliez que de justice et des droits du peuple, et qui chargés enfin de distribuer l'une et de protéger les autres, avant de rendre un arrêt, jetiez un coup d'œil sur les offrandes, et preniez l'avis de vos maîtresses....

Et vous qui parvenus aux administrations supérieures, vendiez fort cher les entreprises qui dépendaient de vos ministères, à ceux qui désiraient avoir une honorable part au gâteau....

Et vous qui semiez sur la misère publique un petit sac d'argent qui, comme le grain de blé jeté par la main du vigilant agriculteur, en rendait cent mille par an....

Et vous qui.... et vous qui.... et vous qui.... et vous qui.... et vous qui.... et vous qui... et vous qui.... et vous qui.... etc. etc. etc.

Ah! je ne finirais pas s'il fallait faire un adieu spécial à chaque genre d'hommes publics ou particuliers qui avaient et qui ont de grands ou de petits palais qui attestent leur zèle *pour le bien public*, *la candeur de leurs discours*, *la loyauté de leurs actions*, *leur dévouement à la patrie*.

Adieu donc, palais; adieu à vous qui les reçûtes de vos aïeux, ou qui les habitez depuis quelques jours. Surchargez la terre, outragez le ciel, défigurez la sagesse, encouragez la démoralisation, insultez à la misère, neutralisez les principes les plus sacrés, riez de vos dupes, courez après les flagorneries, vantez sans cesse le bien que vous fites à l'état, ne donnez qu'à vous seuls le titre d'honnêtes gens, publiez avec art que le pauvre vertueux est toujours prêt à commettre des crimes, mulitipliez vos masques, n'arborez que les couleurs du jour; que le ridicule aille toujours son train, que le poison de la calomnie coule en secret, mais en abondance; pavanez-vous sous vos lambris dorés, avalez à grands traits l'encens des sots qui n'ont pas été aussi adroits que vous, accablez de vos dédains le génie qui vous écrase, la probité qui vous repousse, la vérité qui vous foudroie.... Pour moi, je pars émerveillé du bien que vous fites dans tous les temps aux hommes, du nombre prodigieux des héros que vous avez fournis, des vertus innombrables que vous fites briller dans tous les temps, des admirables exemples que les grands d'une génération donnaient aux grands de la génération suivante, des lumières qu'ils leur transmettaient, du développement successif de leur vaste système pour le bonheur commun, des grandes leçons enfin que les anciens ont données aux nouveaux,

et des nobles dispositions de ces derniers pour en profiter.

Adieu, palais.

Je le dirai cependant, et certes on est sincère, et on y voit clair quand on part pour l'autre monde, il faut des grands, il faut des hommes très-élevés pour voir de loin les maux de la patrie, pour y porter promptement remède, pour conserver l'harmonie, et pour protéger les malheureux ; mais que la loi soit toujours plus grande et plus forte qu'eux tous, et si elle est outragée aux dépens du plus petit, que la foudre parte, et que le plus petit soit vengé. Il est homme.

Hélas ! je trouverai encore de petits palais dans le pays souterrain où la bonne nature a daigné me ménager un domicile définitif. Heureusement ils ne fatigueront pas ma vue. L'ineptie orgueilleuse ne s'est-elle pas avisée d'y planter par ci par là quelques morceaux de marbre figurés en urnes, en colonnes, en pyramides, en coffres élégans surchargés le plus souvent d'inscriptions amphygouriques, et d'éloges qui, pris dans leur vrai sens, sont des insultes mordantes ? Mais ce qui me rassure contre ce voisinage, c'est qu'une foule hébêtée n'y vient pas encenser l'idole qu'on ne reconnaît plus sous le masque plaisant qu'elle a pris ; elle s'y délasse dans la solitude et dans l'ombre des fatigues auxquelles elle se livrait pour pro-

voquer l'adulation dont elle était accablée en la recevant. Hélas ! elle avait autant de peine à faire semblant de vivre, qu'elle aurait eu de jouissances si elle eût su vivre réellement ; elle n'a plus besoin de faire de grimace, quoiqu'elle en fasse une à faire mourir de rire.

Adieu donc, palais, je vais faire aussi la grimace sépulcrale ; mais j'emporte avec moi la certitude que tant que j'ai vécu, si j'ai souvent honoré d'une grimace certains grands, parce qu'ils étaient très-petits, je n'en fis jamais aucune qui ait fait des dupes et des victimes.... Adieu.

AUX CHAUMIÈRES.

Allez un beau soir, quand le soleil plus grand à nos yeux en proportion de l'éclat et de la chaleur qu'il perd, va dans le sein des ondes chercher une nouvelle aurore ; allez, dis-je, dans ce sentier raboteux, mais tapissé de verdure à laquelle se mêlent quelques fleurs jaunes satinées.... Pensez à Dieu, et posant la main sur votre cœur, avancez.... Quand vous êtes au bout, si vous avez essuyé quelques larmes en marchant, essuyez celles qui coulent encore.... N'est-il pas vrai que cette maison irrégulière dont la cheminée fume, et qui ne vous offre qu'une partie de sa façade délabrée, a quelque chose de respectable, et qu'elle pro-

duit l'effet le plus joli du monde à travers les ormeaux qui la garantissent de la grande chaleur du jour par le nombre et l'agitation de leurs feuilles?

Voyez-vous sur le seuil de la porte, qui ne se ferme jamais lorsque le malheur se présente, cet homme dont les cheveux blancs indiquent le nombre des années, celui de ses vertus, et des bienfaits qu'en reçurent les hommes? Il porte sur ses genoux l'enfant de son fils, qui tend ses petits bras vers sa mère qui le voit et sourit de loin en arrosant son jardin. O spectacle ravissant! je l'ai vu après avoir pensé à Dieu dans le sentier dont je viens de parler. La cloche du village sonna au moment où j'aperçus l'homme des champs qui caressait son petit fils à la porte de sa chaumière; une larme tomba aussitôt, et l'hommage que je rendis à l'Eternel m'en fit verser mille autres.

Adieu, paisibles demeures de l'innocence, vous ressemblez sans doute aux asiles des hommes qui vécurent peu de temps après le premier de tous. Le génie n'en avait pas conçu le plan, l'art et la mode ne les avaient pas couverts de leurs futiles ornemens, l'orgueil ne leur avait pas non plus donné la hauteur qui le désigne; la nature seule et la simplicité des premiers besoins en avaient tracé les proportions, indiqué la parure, et les avaient mis sans efforts en concordance avec les sites en-

chanteurs qui les environnaient. La richesse de l'homme n'éclatait alors que dans ses vertus et son troupeau. Alors d'insolens ministres des lois fiscales ne venaient pas arracher à la frugalité les honorables fruits du travail ; la sueur du villageois n'était pas la récompense de la prostitution en dignité, et ne se transformait pas dans les palais en vases d'or et en colonnes. L'homme vivait dans le sens de la nature, parce qu'il était pur comme elle ; ses affections étaient simples et naïves ; il aimait la compagne que son cœur avait choisie, et n'avait pas imaginé de chercher dans sa dot les vertus et les agrémens qui devaient le rendre heureux ; il aimait aussi ses enfans, et jamais ses caresses ne manquaient d'aller à leur véritable destination, parce que l'épouse de ces temps reculés n'avait nulle idée du bon ton.

Augustes asiles, je vous fais mes adieux ; vous me reportez aux premiers âges : que n'ai-je vécu dans ces temps fortunés ! Non, je ne crois pas à ce que dit la corruption ; non, les hommes ne furent pas toujours victimes de leurs passions et bourreaux de leurs semblables. Au milieu de cette hideuse perversité qui dévore les nations, j'ai vu dans les campagnes des hommes dignes de vivre dans cette auguste antiquité dont mon imagination se fait l'image la plus douce, et qui excite dans mon cœur les plus délicieuses émotions.

J'ai

J'ai vu l'homme des champs offrir sa chaumière à celui que l'avide créancier avait chassé de la sienne.

J'ai vu l'homme des champs porter la moitié de son pain à celui qui avait perdu le sien dans les premiers orages de l'été.

J'ai vu l'homme des champs doubler le travail de sa journée, et renoncer au sommeil de la nuit, pour donner des secours à son père prêt à succomber sous le poids des années et des infirmités.

J'ai vu l'homme des champs partager avec l'orphelin la nourriture de son fils et la sienne, et lui prodiguer les mêmes caresses.

J'ai vu l'homme des champs braver la mort pour la défense de la patrie, sans autre motif que celui de la servir. Il trouvait dans l'amour de son pays ce que les autres cherchent dans les honneurs et les récompenses.

J'ai vu aussi l'homme des champs, quand la cloche repose, et que la porte est fermée, s'approcher avec respect du temple couvert de chaume, se prosterner devant le Dieu qui l'habite, le remercier de ses bontés, en réclamer de nouvelles pour sa famille, élever sa pensée vers l'éternité; sourire, en versant quelque larmes, à la conviction intérieure qu'elle serait heureuse pour lui, sa compagne et ses enfans, reprendre le chemin de sa chaumière, et entonner la chanson que ses aïeux chantèrent sur le même sol.

Adieu, chaumières, je ne vous vis jamais sans attendrissement, et toujours en vous voyant, je reprochais à la fortune de ne m'avoir pas fait naître sous le toit rustique, ou de ne m'avoir pas fait assez riche pour soulager l'homme des champs.... Adieu.

A MES PARENS.

Chers parens, vieux et jeunes, frères et sœurs, oncles et tantes, beaux-frères et belles-sœurs, nièces et neveux, cousins et cousines, je vous fais mes adieux. Encore quelques jours, vous n'entendrez plus parler du pauvre diable dont l'existence fut quelquefois un fardeau pour la vôtre.

Je vous en fais mon compliment. J'ai par fois beaucoup souffert moi-même de la peine qu'il vous faisait endurer quand il se présentait à vous dans ces momens où l'impitoyable fortune, en le flagellant, le punissait de son indifférence pour elle. Je reconnais humblement que lorsqu'il osait franchir le seuil de votre porte pour vous offrir les sottes affections de son cœur dont vous n'aviez que faire, il avait un tort que les bons parens ne doivent jamais pardonner à celui que la richesse n'escorte pas dans ses visites. Mais que voulez-vous, il est certains défauts dont on ne se corrige pas facilement, et j'ai le malheur de porter une ame vraiment incorrigible.

J'ai toujours eu la simplicité de croire qu'il était bon d'aimer ceux qui font partie de sa famille, à quelque distance qu'ils se trouvent; qu'on leur devait des égards, quoiqu'ils n'eussent aucun droit à la reconnaissance. C'était, j'en conviens, une faiblesse d'esprit qui m'avait paru une bonne qualité du cœur. Mes yeux avec le temps se sont ouverts, et j'ai appris enfin de vous que l'inertie du cœur était une force admirable et essentielle de l'esprit des bons parens.

Adieu donc, je descendrai dans la tombe avec les plus vifs regrets d'avoir mis quelquefois votre édifiante tendresse à l'épreuve. Je vous remercie de la justice que vous m'avez rendue, et de l'opinion vraiment flatteuse que vous avez eu de mon courage à braver les coups de la fortune, et les dédains insolens de ceux qui pouvaient facilement en adoucir l'amertume.

Oui, je les ai bravés ces coups et ces dédains; je les ai vus avec autant de sang froid que je vois arriver la dissolution de mon corps. L'homme sage ne doit considérer comme malheur que celui qu'il provoqua par sa faute. Ce qui était inévitable, étant un effet nécessaire de toute chose en ce bas monde, n'est qu'une scène nouvelle qui ressemble à mille autres qui amusent l'ame même en la tourmentant mais qui ne la font pas descendre du point d'élévation où la vertu la plaça, et redoublent au contraire sa force et sa fierté.

A MON FRÈRE.

Ainsi quand cet ami m'enleva l'or que je possédais, après lui en avoir généreusement donné une partie, et que réduit ensuite à la plus douloureuse extrémité, j'osai, mon cher frère, vous confier mes peines, et réclamer de vous une petite somme suffisante pour le rétablissement de mes affaires, je crus vous rendre service en vous offrant l'occasion d'être bienfaisant et juste.... mais au lieu de secours, je reçus des reproches, et dans votre profonde sagesse, vous jugeâtes que j'avais mérité l'ingratitude, parce que l'amitié m'avait trahi. De ce que je croyais vertu, votre philosophique sensibilité en fit un vice : mais votre plaisante interprétation ne fut point un malheur pour moi ; elle me laissa, il est vrai, où m'avait mis l'enlèvement de ma petite fortune, et j'en fus dédommagé par une expérience de plus. Mon courage fut inébranlable ; s'il ne diminua point ma tendresse pour vous, j'ai le bonheur d'être bien fixé sur la vôtre, et de ne vous avoir aucune obligation, ce qui n'est pas un petit avantage pour vous et pour moi. Nous vivons à l'égard l'un de l'autre, comme si nous étions morts tous les deux, ce qui est un exemple admirable pour les familles... Adieu, mon cher frère.

A MA SŒUR.

Ainsi, tendre sœur, quand, pour faciliter votre établissement, je vous fis don de tout ce que je possédais de l'héritage de mon père, et qui se trouvait en dépôt, vous me fites don à à votre tour d'une reconnaissance sans bornes, dans l'excès de votre tendresse, croyant que la mienne en serait émerveillée un jour, et désirant donner à mon bienfait une étendue plus touchante, vous eûtes l'heureuse idée de faire ajouter par votre notaire au don de l'argent comptant que je vous destinais seul, certain petit domaine qui vous convenait à merveille.... Vous aviez judicieusement pensé que je signerais en bon frère tout occupé du bonheur de sa sœur; que les larmes de la tendresse m'empêcheraient de voir la petite perfidie, et que les accens de la reconnaissance ne me permettraient pas d'entendre la lecture de l'acte. Je ne l'entendis pas en effet.... aimable sœur; tout cela vous est resté, et pour ne pas cesser de vous aimer, j'ai fait comme si effectivement j'avais voulu donner le petit domaine; mais quand, victime des méchans, j'eus recours à votre reconnaissance, qui ne devait jamais finir, j'appris qu'elle était partie avec mon argent et l'immeuble. Leçon admirable! elle vaut plus que ce que vous m'avez volé.... Adieu, chère sœur.

A MON BEAU-FRÈRE.

Ainsi, monsieur mon beau-frère, quand la fortune, m'offrant toujours sur la mer de ce monde un vent contraire, me conduisit dans la ville qui vous vît naître, vous repoussâtes le désir de vous connaître, et me refusâtes le bonheur de vous aimer. Vous dédaignâtes d'approcher de l'homme qui avait choisi la plus jeune de vos sœurs pour son épouse, cette sœur que le dernier mot de votre père confia expressément à la tendresse fraternelle, que la tendresse fraternelle ne daigna point protéger, dont la corruption sous vos yeux voulait faire sa victime, et que mon cœur adopta parce qu'il avait reconnu la bonté du sien. A la candeur de son caractère, à son amour pour le travail, aux services innombrables qu'elle a rendus aux malheureux, j'ai reconnu la cause du mépris que vous en avez fait à son retour dans sa ville natale; échappée, grâces à l'appui qu'elle trouva dans la justice que je rendis à ses bonnes qualités, aux dangers que votre indifférence, votre brutalité et votre avarice lui firent courir à l'âge où ils se pressent en foule autour de la vertu sans expérience; rougissant peut-être de lui avoir ravi une partie de sa dot dont vous étiez dépositaire en ne lui donnant que la valeur des trois quarts, ne redoutiez-vous pas ses souvenirs, ses droits à la

tendresse d'un meilleur frère que vous, et ne craigniez-vous pas d'entendre retentir encore le mot sacré de votre père mourant, qui vous crut digne de le remplacer auprès de sa plus jeune fille ?.... Adieu, mon cher beau-frère.

A MON ONCLE.

Ainsi, cher oncle, qui par une prudence vraiment exemplaire, après avoir donné au diable la plus grande partie de votre vie, avez donné à Dieu le peu qui vous en restait dans un corps croulant de toutes parts, je ne vous oublierai point dans mes derniers adieux.

Plein de la grande pensée d'un heureuse éternité, il n'était pas mal-adroit à vous de l'acheter avec un argent qui ne pouvait plus servir à vous la faire perdre ; et j'approuve infiniment cette spéculation ingénieuse qui vous fait donner à Dieu, avec le reste de vous-même dont le monde ne veut plus, toute votre fortune, après en avoir néanmoins laissé la moitié à cinq ou six coquines qui ont alternativement ou à la fois embelli vos vieux jours : sainte spéculation, qui ravit à un neveu et à deux nièces irréprochables un bien que la nature, la loi, la décence et la religion semblaient leur avoir réservé, quand il vous serait inutile. S'il est bon de faire du bien aux pauvres des hôpitaux, vous avez cru dans votre profonde sagesse que pour réparer

toutes les sottises de sa vie, il fallait nécessairement oublier les pauvres de sa famille, livrer deux jeunes filles aux horreurs de la misère, et aux dangers qui menacent la beauté dans l'indigence.....

Mais si vous avez bien fait de prendre une petite précaution utile à votre salut, il fallait au moins, au lieu de récompenser les infames qui vous en ont si long-temps fait perdre l'idée, remplir envers votre famille un devoir qui le garantissait.... Adieu, mon cher oncle.

A MON COUSIN.

Ainsi, trop aimable cousin, le grand ami de mon enfance, ce ne fut point un malheur pour moi d'avoir emprunté mille écus à l'honnête homme que vous me désignâtes vous-même, et qui vous prêtait son nom pour cacher votre usure, et pour tripler conséquemment vos capitaux en un tour de main. Il m'en coûta dix mois de prison, et le joli jardin où souvent j'avais eu le bonheur de souper en famille avec vous et votre digne épouse dont le cœur compatissant vous donna l'idée de me rendre la liberté à condition que mon jardin vous resterait moyennant un petit arrangement convenable, et que je serais forcé de prendre : idée délicieuse qui vous procura six mille francs pour trois mille, et un jardin qui cessa de faire mes

délices pour faire les vôtres et ceux de ma trop adorable cousine.... Adieu, mon cousin.

Adieu donc, frère, sœur, beau-frère, oncle, cousin, et tous autres parens, je pars pour l'autre monde rempli de vénération pour vos vertus, de reconnaissance pour vos bienfaits, et pour les grandes leçons que m'ont données et votre politique et votre profonde expérience des hommes.

Je ne vous invite pas à faire le voyage avec moi, quoique vous soyez prêts à partir. Il est bon que vous restiez encore quelques instans sur la terre pour servir de modèles à tous les parens. Je suis sûr que s'ils ont la sagesse d'adopter vos principes, et d'imiter les exemples attendrissans que vous leur avez donnés, chaque famille deviendra un tableau charmant d'union, de tendresse, de vertus, de services et de bonheur. Ah! qu'il m'en coûte de me séparer de vous! Mais n'ayez pas peur, je partirai, dût-il m'en coûter la vie. Que ne fait-on pas pour plaire aux meilleurs parens du monde?....Adieu, mes trop sensibles parens.

A MES AMIS.

C'est pour le coup que mon cœur est déchiré de manière à ne plus en revenir. Cesser de voir des hommes qui ont constamment pris à vous l'intérêt le plus vif, qui auraient donné mille vies

pour vous garantir d'une égratignure ; toujours prêts à vous offrir leurs services et leur or, toujours prônant vos vertus et vos talens, toujours chevaliers intrépides envers et contre tous de votre honneur et de vos droits, dont l'ame enfin se fondait dans la vôtre, et dans laquelle la vôtre prenait tant de plaisir à se fondre aussi... c'est le coup le plus perfide, le plus noir que le destin puisse jamais porter.

Il faut cependant le recevoir ce maudit coup ; la charmante mort n'est pas disposée à m'en faire grâce. Ce qui me console dans cette triste nécessité, c'est qu'il n'est pas un de mes chers amis qui ne soit prêt pour me l'épargner, d'en recevoir une demi-douzaine de semblables.

Amitié, mot sacré qui fera toujours tressaillir les bons cœurs, je t'invoque au moment de sauter le pas ; donne à mes adieux cette onction qui répand tant de charmes sur les paroles des amis du jour, cette candeur qui chasse toute idée de dissimulation, cette force qui prouve la profondeur du sentiment.

Qui peut être heureux sans un ami ? Voilà ce que je disais tous les jours quand j'étais au collége. Je l'ai mille fois répété depuis que j'en suis sorti ; je l'ai même dit souvent depuis que mes cheveux ont changé de couleur. On tient aux idées de l'enfance quand on a le cœur fait de certaine façon.

A M.r BELMONT.

Cher Belmont, porté au faîte des grandeurs par l'un de ces coups du sort qui tirent quelquefois de la poussière ceux qui auraient mérité d'y rester toute leur vie, te souvient-il du jour où le hasard le plus heureux nous rapprocha ? Nous crûmes aussitôt que nos cœurs étaient faits l'un pour l'autre, et qu'ils devaient se confondre pour n'en faire qu'un seul à eux deux, et cela pour toujours... Comme nous nous aimions ! avec quelle ardeur il fut décidé que les sentimens, les plaisirs et les peines de l'un seraient constamment les sentimens, les plaisirs et les peines de l'autre ! comme nous étions beaux à voir, toujours nous promenant ensemble, toujours nous offrant mutuellement la moitié de nos jouissances, afin d'en avoir chacun une bien vive et bien entière !

Nous fûmes fidèles à cette brûlante amitié qui nous enchantait tous les deux, et qui faisait vraiment l'édification de tout le voisinage. Ah ! cher et tendre ami, reçois dans ton palais les adieux de l'ami de ton *enfance*.... J'ai dit de ton *enfance*, pour ne pas te compromettre aux yeux des grands personnages parmi lesquels tu figures avec tant d'éclat ; je n'ai pas osé dire ton ami d'*aujourd'hui*... L'ombre qui m'environne, les infortunes qui m'ont escorté jusqu'à ce moment

ne me font pas perdre de vue ta grandeur et ton opulence. Je sais qu'il n'y a plus de proportion entre toi et moi, et qu'il n'est pas décent que tu me reconnaisses....

Te rappelles-tu, lorsque la *proportion* s'y trouvait, et lorsque notre amitié était dans toute sa vigueur, avec quel intérêt tu parlais de moi à celle que je crus digne de partager toutes mes affections avec mon cher Belmont ? avec quel art tu lui prouvas que j'étais indigne de sa tendresse ? avec quelle sincère amitié tu me faisais part de mes progrès admirables dans le cœur de celle qui, la première, fit amoureusement palpiter le mien ? avec quel sage discernement surtout tu lui fis remarquer que je n'avais pas de fortune, mais que j'aimais à avoir plusieurs maîtresses à la fois ? avec quel bonheur enfin tu me dispensas de l'épouser, en l'épousant toi-même ?

Ah ! cher Belmont, ami de mon enfance, ton amitié jalouse voulait un cœur tout entier ; l'idée d'un partage la faisait sans doute frémir, et j'ai bien vu depuis que ce n'est que par un excès de cette sainte amitié que tu voulus me souffler ma maîtresse, et que tu employas les moyens les plus ingénieux et les plus innocens.... Le médecin de son oncle, très-riche, t'avait donné le secret de sa maladie, et t'avait appris qu'elle devait en hériter..... Reçois mes adieux, cher ami de mon enfance.

A M.r DUPRÉ.

Reçois-les aussi mes adieux, trop aimable Dupré, dont l'infortune à certaine époque me rendit le plus heureux des hommes. Des créanciers incivils avaient osé lancer contre toi les sbires judiciaires, et rien de ce qui t'appartenait n'échappa à leur profonde expérience dans les affaires. Ton amitié pour moi ne te permit pas de refuser tout ce que je possédais alors.... La prison resta fermée, tout s'arrangea le mieux du monde.

Je me rappelle ce moment de la première joie.... Comme tu me pressais contre ton cœur, en mouillant mes mains et mon visage de quelques-unes de tes larmes ! Dans cet instant tout l'or du monde, si je l'avais possédé, serait devenu le tien, et je me serais cru bien plus riche que toi.

Te souvient-il avec quelle colère mon amitié indignée déchira l'écrit que ton amitié égarée osa m'offrir pour garantie de la somme que je fus trop heureux de te compter pour sauver tes effets et ta liberté ?

Hélas ! cher ami, tu partis !.... tu as fait une grande fortune.... je sais où tu vis.... tu sais où je vis aussi.... j'attends de tes nouvelles depuis quarante-six ans.... je t'envoie mes adieux. Je crains seulement qu'ils ne te fassent souvenir

des cinq mille francs que tu m'as escroqués le plus amicalement du monde.... Adieu, mon cher ami.

A M.r VALERI.

Je ne partirai pas sans te dire adieu aussi, ami tendre et délicat à qui j'eus le bonheur de procurer cet emploi honorable et lucratif qui répara tous les maux de ta famille, et te fit obtenir la main de l'aimable personne qui avait le double mérite d'être fort jolie, et de porter une dot qui ne l'était pas moins. Je pouvais le garder pour moi cet emploi; car depuis un an j'en cherchais un.... mais mon ami en avait besoin, et mon cœur avait besoin aussi de faire le bien de mon ami.

Sur l'autel de l'amitié, malgré les instances de mon protecteur, je fis donc le sacrifice de l'amour propre et de l'intérêt, et l'amitié en larmes promit une reconnaissance éternelle. Elle tint parole.

Au moment d'obtenir pour moi-même une place qui devait me dédommager de celle que je t'avais cédée, cher Valeri, ton amitié eut l'adresse de la prendre pour elle. Elle voulut bien renoncer à celle que je lui fis obtenir à mes dépens, et me ravir celle qui faisait l'objet de tous mes désirs. Si elle perdit de vue la reconnaissance promise, elle eut au moins le bon esprit de voir que l'emploi que je briguais

présentait quelques avantages de plus que celui que je lui avais antérieurement procuré, et la plus sincère amitié, calculant à merveille, me plongea dans le désespoir.... Adieu, mon cher ami.

A M.r DORSAN.

Oserai-je mourir sans donner quelques marques de souvenir au meilleur de mes amis, à celui qui me dédommagea de la perfidie des autres par ses attentions, ses caresses, son esprit, sa gaieté, sa franchise, sa confiance, ses grâces, ses services et sa piété ? Je n'en aurais pas la force, et ma mort ne serait pas le plus bel instant de ma vie.

Qui ne fut pas devenu l'ami du plus aimable des hommes ? La fortune avait cessé depuis quelque temps de me faire la grimace, et l'hymen, sous les traits de l'amour, me prodiguait ses faveurs les plus tendres, les plus délicates et les plus chères. Les faux amis étaient oubliés. Dorsan parut pour m'en offrir un tel qu'il le fallait pour me fixer complétement sur ce qu'est la véritable amitié, sur ce sentiment dont on parle depuis que le monde existe, qui a donné à Oreste et à Pilade le renom le plus attendrissant. Je l'avais vu chez la sœur de mon épouse : je le pris d'abord pour un rival ; l'amour est sujet à certaines erreurs.... mais c'est à ma belle-

sœur que le cher ami offrait son encens. Il me le dit en confidence, et je dus le croire ; car il me consulta sur les plus jolis vers du monde qu'il avait fait lui-même pour chanter sa beauté, ses grâces et son esprit le jour de sa fête, qui se trouvait également celle de mon épouse.

Nous fûmes inséparables ; ma maison était la sienne, et ma table aussi. Lui, mon épouse et moi, c'était, comme on dit, trois têtes dans un bonnet.

Avais-je besoin d'argent, il m'en prêtait.

Un bon conseil m'était-il nécessaire, je le trouvais aussitôt dans ses lumières et dans son expérience.

Quelqu'un osait-il lancer quelque calomnie contre moi, ou m'accabler de quelque ridicule, la calomnie était à l'instant brisée, et le ridicule repoussé sur le mauvais plaisant qui m'en avait fait cadeau.

Si par hasard dans le monde la jolie mise de mon épouse fixait l'attention de quelque aimable du jour, j'en étais aussitôt averti. Le galant en question passait-il des œillades aux petites attentions, des petites attentions aux égards trop marqués, il en plaisantait devant moi et devant elle avec ce ton de l'amitié, jalouse de l'honneur de son objet, et qui, tout en rendant justice à la vertu de l'épouse, lui indique agréablement les dangers, et lui retrace sans affectation les principes de la sagesse.

Dorsan

Dorsan était vraiment incomparable. Pardon, trop cher ami, si je blesse ta modestie; mais pour l'édification de tous les amis du monde, souffre qu'avant de mourir j'en offre un modèle parfait.

Je n'aspirais plus qu'au bonheur de voir Dorsan l'époux de ma belle-sœur; mais des affaires de famille éloignaient l'instant de sa félicité. Il était forcé pour des raisons qu'il ne me cachait pas, et que je trouvais décisives, d'attendre le moment favorable à son mariage et à ses intérêts. Bref, l'amour et l'amitié me faisaient couler à l'envi des jours d'or et de soie; le plaisir n'avait pas une fleur qui ne décorât mon ménage; je veillais dans la joie, et dormais dans le calme du bonheur.... La foudre brisa l'enchantement.... l'amour et l'amitié conjurèrent contre l'hymen, et je restai seul sans épouse et sans ami.

O céleste amitié, qui rends commun à deux hommes le bien sacré qui n'appartient qu'à un seul, règne à jamais dans les cœurs telle que je t'ai connue, et le plus beau présent du ciel deviendra le plus épouvantable fléau de la terre. Tu fis deux victimes.... La femme d'honneur mourut trois mois après loin de son époux, brisée par le remords, et couverte d'opprobre, et l'époux.... Mais le bourreau vit en paix dans une contrée étrangère, et son masque n'a pas

manqué de lui procurer protecteurs, amis, fortune et considération....

Adieu donc, amis de toutes les espèces, suborneurs de maîtresses, coupeurs de bourses, intrigans adroits, ravisseurs d'épouses, vous m'avez tous trahi, et dans tous les sens. Je vous salue. Une tombe va me mettre à l'abri de vos caresses, et mon cœur imbécille ne croira plus trouver dans les autres ce qui le fit mille fois palpiter de plaisir. Perdu dans l'immensité du néant, il ne souffrira plus de toutes les perfidies de la terre, et peut-être trouvera-t-il auprès du grand Créateur ces délices dont la véritable amitié peut nous donner une idée dans ses tendres épanchemens. Recevez donc mes adieux. Vous n'avez pas peu contribué à me rendre la mort très-agréable, et pour vous récompenser de ce service très-réel, on gravera sur ma tombe l'inscription suivante : *Le ciel fit l'amitié, le diable les amis.*

A MES MAITRESSES.

Oh! pour le coup, c'est ici qu'il faut les adieux les plus tendres du monde. Me séparerai-je à jamais du beau sexe sans fondre en larmes? J'ai peur, en vérité, que le désespoir ne soit plus leste que la maladie qui me dévore, que le médecin qui me soigne, et qu'il ne me tue avant ma mort.

Je ne verrai donc plus ces beaux yeux qui vous enflamment les cœurs en un tour de main, et qui s'y insinuent avec tant de gentillesse pour y déposer le poison le plus aimable, le plus subtil et le plus perfide.

Je n'admirerai plus ces minois appétissans qui promettent tant de bonheur, et font faire tant de sottises.... Ces tailles élancées, ces bras amoureux, ces pieds enchanteurs, ces bouches adorables.... tous ces objets qui font tourner les têtes les plus vigoureuses, étaleront en vain leurs charmes; la mienne, immobile et glacée, se pulvérisera dans le fond du tombeau.

Cette idée fait frissonner, et la demi-douzaine de cheveux qui me restent se hérisse. Il faut pourtant prendre son parti, coûte qu'il coûte. Aussi bien je m'aperçois depuis quelque temps que si j'ai encore beaucoup de plaisir à admirer les beautés du jour, elles n'en ont guère à me voir, et que lorsque je m'avise de leur dire quelques douceurs, elles ont toujours l'air de ne plus entendre mon langage. Il est vrai que la chute de mes dents a furieusement altéré ma prononciation, et que ma figure sillonnée effarouche les plaisirs; je crois même qu'elles ne voient pas sans quelque dépit que la blancheur de mes cheveux qui se sont sauvés du naufrage, égale pour le moins celle de leur peau.

Eh bien, bonsoir. Soleils, étoiles, aurores, roses et lis tout ensemble, reines des cœurs,

impératrices des grâces, fontaines de délices, anges de la terre, fées enchanteresses, je vous fais mes adieux. Ma foi, plus de vers innocens, plus de jérémiades amoureuses, plus de sermens à faire trembler, plus de dépits risibles, plus d'encens de toute couleur, plus de billets doux ou aigres, plus de jolis petits bouquets; la farce est jouée, et le rideau tombé.

C'est une drôle de comédie que les hommes et les femmes jouent sur la terre! C'est le cas de dire que monsieur rit de madame, et madame de monsieur. Ils se cherchent, se fuient, se brouillent, se raccommodent, s'adorent, se détestent, se grattent, se déchirent, parlent de bonne foi, se trompent, font assaut de tendresse, se mettent en fureur, se donnent tout, se pillent, se prêtent le bonheur aujourd'hui, s'envoient au diable demain.

Comment au milieu de ce bacchanal, l'homme sage peut-il jouir de lui-même? Mais le torrent l'entraîne, la mode le séduit, la raison s'endort, le cœur s'éveille, les yeux se ferment, les filets sont tendus, et il tombe.... O femmes, que vous êtes adroites! O hommes, que vous êtes enfans!

Eh! quel est donc le charme de ces idoles? Notre imagination le crée seule quand la vertu ne s'y trouve pas.

Pardonnez, chères maîtresses, le temps des prestiges est détruit. J'ai trouvé la vérité sur le

bord d'une tombe ; je vous la montre en riant de mes folies et des vôtres, et vous fais mes adieux.

A M.lle CORALI.

Je te vois encore, folâtre Corali, non pas avec ta figure de pomme cuite, tes yeux enfoncés, ta bouche démeublée, ton nez en crochet, ta coiffure de neige, ton dos en demi-cercle, ta poitrine de parchemin, tes bras en fuseaux et tes mains en araignée.... mais telle que je te vis il y a cinquante ans. Tout était bijou dans ta petite personne ; chacun de tes regards portait un coup mortel, et chaque mot était le plus aimable des poisons.

Tu fus la première déesse que j'adorai, et le premier diable qui me tourmenta. Que de perfidie dans ton sourire ! que de mensonges dans tes vérités ! que d'adresse dans tes réflexions naïves ! que de simplicité dans ta coquetterie ! que de manége dans tes abandons ! que de profondeur dans tes enfantillages ! que d'esprit dans tes niaiseries ! que de niaiseries pour te donner les charmes que tu n'avais pas, et pour gâter ceux dont la bonne nature te gratifia !... Adieu.

Je t'aimais, je voulais ton bonheur, et lui seul aurait fait le mien. Je m'en rappelle encore ; mais tu voulais m'être fidelle, à condition qu'il te serait permis de l'être aussi à tous ceux

qui voudraient bien se contenter de tes promesses. La guerre éclata entre ma tête et mon cœur : la lutte fut terrible. La victoire passa tantôt d'un côté, tantôt de l'autre ; mais enfin le cœur eut beau s'armer de tes agrémens et de ses illusions, elle se décida pour la tête dès que la raison eut tracé le plan de la bataille.

Adieu : avec des chiffons et des mines, une folle éblouit un fou, et le sage n'épouse point une marionnette.... Adieu.

A M.lle PRUDONIE.

Et toi, savante Prudonie, qui me parlais toujours de la lune, quand je te parlais d'amour, à quoi diable pensait la nature quand elle te donna le visage et la taille de la nymphe Egérie? Que ne plaçait-elle sur ton joli nez les lunettes de Nostradamus, et dans ta main la férule de Quiro Cocondasinus !

Après avoir encensé Corali, mon cœur crut faire sa cour à ma raison lorsqu'il dirigea son encensoir sur toi ; mais avec la dignité la plus scientifique du monde, tu soufflas sur l'encens, et la fumée fut se perdre dans les rayons de ta bibliothèque.

Cependant je dis alors : La vertu, la science et la beauté, c'est le plus charmant des trio. Je me prosternai à ses pieds. C'est dit, Corali n'aura été qu'une fleur qui s'est flétrie, et l'épouse

qui mit Dorsan à ma place, aura disparu sous l'opprobre. Adorons Prudonie.

Je t'écrivis une lettre en français très-clair, très-pathétique.... et tu me fis une réponse en latin très-rébarbatif. Je te parlais de ma tendresse.... tu m'envoyas un commentaire en vers grecs sur le saut du Niagara. Je hasardai le mot de mariage.... je reçus une dissertation sur le capricorne. Je te disais que je mourrai si je n'avais pas le bonheur de te plaire.... tu me fis savoir que c'était dans l'ordre des *contingens universels*, et que tu ne laisserais pas ignorer à la postérité une particularité aussi remarquable de ton histoire dans un ouvrage que tu préparais sur les *atomes* et les *molécules organiques*.

Je ne te compris pas d'abord ; ma seconde lettre te l'apprit : mais je trouvai dans ta réponse inintelligible, que folle du gentil Pascal, et jalouse de descendre d'un pied ferme dans les profondeurs de Matthieu Lansbergt, tu avais renoncé aux goûts évaporés d'une femme, pour mériter de passer à la postérité la plus reculée sous les traits d'un homme, après n'avoir été ni l'un, ni l'autre pendant ta vie.

Oh ! pour le coup, je dis à mon cœur de se taire. Il se mit à rire comme un fou de sa bévue, et il eut raison. Eh ! que diable, chère Prudonie, si aujourd'hui tu ressembles comme deux gouttes de lait à la sybille de Cumes, il fallait au moins

alors être Minerve sous les traits d'Hébé. Minerve était savante ; mais l'histoire dit qu'elle n'était pas insensible aux hommages qui plaisent aux femmes, et qu'elles récompensent à leur manière : témoin le jugement de Pâris déposé au greffe d'amour ; et concourir pour avoir la pomme, c'est être disposé à la manger.

Adieu donc, charmante femme, qui pour avoir l'air d'apprendre ce que tu ne sus jamais, oublias d'apprendre ce que tu devais savoir avant tout ; qui préféras au bonheur de faire celui d'un honnête homme, de porter avec droit le sobriquet de pédante ; qui sacrifias les doux embrassemens de la tendresse conjugale et maternelle, aux fantastiques espérances d'une gloire qui n'était pas faite pour toi ; qui en voulant t'affubler de la force et de la dignité du savant, perdis tout le prix d'une femme adorable. Meurs de sécheresse ; aucune larme n'arrosera ta poussière.... Adieu.

A M.lle ANGÉLIQUE.

Que ne suis-je en cet instant sur le bord d'un ruisseau, assis sur la tendre verdure émaillée de mille fleurs, rêvant à mes antiques amours au clair de la lune, pendant que le rossignol égaie le silence de la nature par ses chants amoureux !.... Ah ! trop sensible Angélique, mes adieux que je te fais auraient quelque chose de

plus touchant, et mes accens seraient sans doute plus harmonieux et plus pathétiques.

Te rappelles-tu si toutefois en perdant un œil et tes dents, tu n'as pas perdu la mémoire? Te souvient-il, fontaine de délices et nymphe des bosquets, de cette grotte charmante où je te vis la première fois? Tu lisais Rolland l'amoureux; tu avais tous les traits d'Angélique dont tu portes le nom à merveille; il ne manquait à tes côtés que le petit Médor. Tu me vis, et les jolis yeux que tu avais alors furent deux flèches qui transpercèrent impitoyablement mon cœur. Je me prosternai à tes pieds.... Tu fis semblant de fuir, je crois; mais, hélas! tu tombas, et ta chute te fit casser le nez le plus appétissant du monde. Je vis ton sang couler, et ce fut dans mes bras que tu daignas te livrer à cet évanouissement qui me fit perdre la tête.

Ah! chère Angélique, que l'amour est tendre quand il a fait tomber l'objet qu'on adore, et qu'il est teint de son beau sang! Le tien n'éteignit pas son flambeau, comme tant d'autres; sa flamme en devint plus vive, et ton cœur plus tendre; car nous nous adorâmes en im-promptu, et nous nous jurâmes dans la grotte, comme le pieux Énée et la belle Didon de galante mémoire, une tendresse, une passion, des flammes, une constance qui devaient faire encore l'admiration des hommes et des

femmes cinq ou six cents ans après la destruction de l'univers....

O temps heureux des doux épanchemens, des voluptueuses langueurs, des dépits stimulans, des soupirs à la tourterelle, des regards enflammés, des transports enchanteurs, des épîtres furtives, des palpitations au clair de la lune, des réveils à minuit, des regards en tapinois, des cadeaux innocens, des perfidies agaçantes, des demandes secrètes, des refus qui font plaisir, des joies qui font pleurer, des douleurs charmantes, etc. etc. etc. etc. etc.

Ils sont passés ces temps presque aussi vîte que ta constance, qui dura trois jours et demi, ni plus ni moins. Je fus un instant le beau Médor, et j'allais être Rolland le furieux, si une douzaine de petits Médors qui connaissaient la grotte ne m'eussent parlé de la constance de mon Angélique aussi savamment que je pouvais en parler moi-même.

Adieu donc, beauté languissante, et par fois diablement vive, qui a force de lire des romans, a fini par vouloir être à ton tour l'héroïne d'un grand nombre. La littérature *romantique* t'aura cette obligation : c'est que nos romanciers apprendront de toi à aller vîte en besogne, et à ne pas faire languir leurs soupirans et leurs lecteurs.

Et vous, jeunes beautés que je ne regarde plus qu'avec des lunettes, et qui auriez besoin

d'en placer devant vos yeux fripons pour bien voir le poison qui naît au milieu des fleurs qui vous enchantent dans les romans, n'allez jamais dans la grotte d'Angélique pour en lire, *on s'y casse le nez* ; je l'ai vu, il y a quarante-six ans. Souvenez-vous que l'hymen fuit les cicatrices sur le nez, parce qu'il devine bien vîte que c'est le perfide amour qui les fait dans les grottes, ou sur le bord d'un ruisseau, ou dans la prairie, ou sous la charmille, voire même dans un petit coin de la maison.... Adieu, mon Angélique.

A M.lle GRIFFONIE.

En rendant mes derniers soupirs, je penserai encore à toi, ma petite boiteuse ; tu as laissé dans mon esprit et mon cœur une impression que quarante-quatre années et cent maîtresses n'ont pas effleurée. Que de grâces quand tu marchais ! A chaque pas tu lançais une de ces flèches dont l'amour t'avait abondamment pourvue. Jamais on ne boita avec autant de charmes ; jamais deux jambes inégales ne portèrent un plus beau corps : on eût dit que c'était Vénus qui s'appuyait sur Adonis à chaque pas que tu faisais.

Mais qu'était ton corps auprès de ta tête? Je ne parle ni de tes mains, ni de tes bras, ni de tes pieds, ni de ton cou d'albâtre.... Le génie

de Michel-Ange, de Raphaël, de David, n'en saurait faire de plus adorables.... Mais cette tête.... on se perdait devant une réunion de tant de beautés; et même aujourd'hui, quand j'y pense, la mienne tourne, et mon cœur saute comme un lapin.

Oh! pour le coup, chère Griffonie, je peux le dire, et tu sais qu'on ne ment guère quand on fait ses préparatifs pour le grand voyage, oui, oui, je t'adorais. Tu étais belle et sage, il faut en convenir. Je ne sais ce qui était le plus admirable en toi, ou les charmes de ta figure, ou la délicatesse de tes mœurs, ou la décence virginale de ton maintien et de ta marche. On dit que c'est aux traits de la beauté que s'allume le flambeau d'amour. Cette fois, j'en jure, la vertu seule mit le feu à la mèche, et elle brûla avec une vigueur.... Je crois, Dieu me pardonne, qu'elle brûle encore dans le fond de ma poitrine, malgré les glaces qui l'entourent. Tu sais que de mon cœur le feu se communiqua au tien, que la raison parut d'abord n'être pas fâchée de cet incendie, et que l'hymen allait en approcher ses torches pour les allumer.

Par quelle fatalité le petit instrument renfermé dans la plus jolie bouche du monde, derrière deux rangs de perles orientales, effraya-t-il l'hymen, après avoir également fait trembler l'amour? C'était le cas de dire que le serpent

est par fois caché sous les roses, et que c'est sous elles qu'il lance son venin le plus subtil.

Et l'amie, et l'inconnue, et la laide, et la jolie, et la fille spirituelle, et la sotte, et la vertueuse, et celle qui ne l'était pas, et la vieille, et la jeune..... tout était bon pour victime, et tout était sacrifié au plaisir de dire un bon mot. Le ridicule était jeté à profusion; la calomnie coulait à grands flots, et la médisance multipliait ses portraits à l'infini. Que de réputations perdues, d'établissemens manqués, d'amies brouillées, de querelles scandaleuses, de soupçons outrageans, de préventions injustes, de méfiances perfides, de larmes amères étaient l'aimable conséquence des coups de langue de mon adorable Griffonie!

Je dus à l'un de ces traits d'esprit l'honneur de me couper la gorge avec mon ami qui osa t'accuser d'avoir déshonoré l'amie de son cœur, et ce fut la veille du jour choisi pour signer notre contrat, que je lui plongeai mon épée dans le sein. Le flambeau de l'amour brûle, mais il n'éclaire pas. Je croyais défendre l'innocence contre l'amitié qui l'outrageait; hélas! je sacrifiai l'amitié au vice le plus hideux, couvert de mille fleurs: mais le sang de mon ami brisa le talisman qui m'enchantait. Je renvoyai l'hymen avec ses torches, l'amour avec ses flèches et son flambeau; je gardai seulement le souvenir de la beauté malgré moi, et pour n'avoir plus à en

redouter l'effet, je portai toujours sur mon cœur une goutte du sang de mon ami.

Adieu donc, trop piquante Griffonie; sans ta langue, malgré l'inégalité de tes jambes, tu étais une femme parfaite, et tu aurais fait le bonheur de l'homme le plus décidé à faire le tien. Mais peut-on aimer celle qui se fait généralement haïr? Je n'aurais épousé que la femme dont personne n'aurait voulu, eût-elle autant d'or dans sa bourse, qu'elle avait de charmes sur sa figure et de venin sur sa langue.

Adieu, nous mourrons bientôt l'un et l'autre. Dieu me préserve de me rencontrer avec toi dans l'autre monde, tu m'aurais bientôt brouillé avec les morts.... Adieu.

A M.lle MODÉRAGE.

O toi, élégante Modérage, tu ne fis jamais de mal à personne; ta langue était douce comme ta figure. Je t'envoie mes adieux; mais avant de partir, je voudrais te voir encore avec l'un de ces chapeaux piquans qui, en ombrageant avec grâce une tête charmante, faisaient, il y a quarante-trois ans, tourner toutes les autres.

Quel dommage que cette taille svelte et moëlleuse qui se dessinait avec tant de charmes, n'offre plus qu'une masse imposante qui sur le devant se relève en bosses tombantes d'un étrange manière, et qui sur le derrière présente

la surface la plus vénérable !.... Comme tu serais gentille aujourd'hui avec ces robes que l'amour inventa pour laisser voir ce qu'il fait semblant de cacher ! comme tu serais heureuse de ne penser qu'aux chiffons qui se renouvellent à chaque minute, qui donnent le soir aux belles du jour des attraits qu'elles n'avaient pas le matin !

Je te fais mes adieux. Je te vis dernièrement encore dans l'une de nos promenades, entourée de jeunes beautés ; mais aucune ne portait de chapeau qui l'emportât sur le tien en élégance, et ta robe qui faisait ressortir à merveille l'agaçante rondeur de ta taille éclipsait, toutes les autres. Tu avais à soixante ans l'innocente perfidie de lui faire prendre le demi-tour qui donne par derrière l'idée de ce qu'on ne voit pas, et de la jambe qu'on voit aux deux tiers.... Tout cela se prononçait avec une force....

O mon antique maîtresse, quand je vis ton triple menton, et cette guirlande de neige dont quelques flocons légers, échappés à ta perruque, se confondaient avec les roses de ton chapeau et les boutons de ton ample visage.... je m'écriai : Voilà la doyenne des vieilles beautés, aussi folle aujourd'hui qu'elle l'était autrefois. Sans mon asthme qui me prit, j'en aurais dit bien davantage.

Salut à celle qui dans la fraîcheur de l'âge sacrifia l'esprit et la décence à la mode, et qui sous les glaces de la vieillesse, lui sacrifie encore et la raison et les respects !

Reçois mes adieux, auguste prêtresse du dieu des colifichets; je te rends grâce d'avoir, quand je perdis la tête en ton honneur, refusé le don de mon cœur et de ma main. Un chapeau qui me déplut m'attira ta colère : ce fut un don du ciel. Quelques attraits m'aveuglaient ; des enfantillages me paraissaient raison ; des folies avaient l'air de vertus, parce qu'elles amusaient l'amour ; je prenais le jargon pour l'esprit, parce que j'avais perdu ce dernier moi-même, et les apparences de la vertu te dédommageaient peut-être alors de la corruption de ton cœur : car la sagesse est bien faible quand le goût de la toilette emporte les affections; il tue la bienfaisance, foule aux pieds l'infortune, se joue de l'amitié, divinise de sots plaisirs, encense la vanité, dissipe les richesses, enfante les perfidies, dessèche l'ame, outrage la nature, et finit par sacrifier l'honneur.... Adieu, vénérable Griffonie.

A M.lle CUNÉGONDE.

Tu mérites aussi une place distinguée dans mes adieux, respectable Cunégonde, toi qui bornas le cours de mes véritables tendresses, en les réunissant toutes en ta faveur.

Le diable, jusqu'au jour où je te vis, avait présidé au choix de mes maîtresses ; c'est aux pieds des autels que je crus voir enfin celle que Dieu

Dieu me destinait pour épouse. Tu venais tous les jours à l'office ; je pris aussitôt l'habitude d'y assister, et ce cœur que j'avais l'air d'offrir à la divinité, je te l'offrais toujours en secret.

Minois enchanteur, taille de reine et grâces à l'avenant, les rues en étaient couvertes, et les temples en regorgeaient aux jours et aux heures les plus commodes pour les galans du jour.... Maintien modeste, mise décente, ferveur exemplaire, le hasard seul pouvait m'en faire trouver....

Je te vis, Cunégonde, et tout fut dit. Et voilà que tes yeux me paraissent plus grands qu'ils ne sont ; et voilà qu'ils sont d'un bleu qui le dispute au firmament ; et voilà que ta bouche est la reine des bouches ; et voilà que tes dents sont des perles dignes de figurer sur le bonnet du grand Mogol ; et voilà que tes bras et tes mains auraient fait rougir ceux des trois coquettes célestes soumises au jugement du beau Pâris ; et voilà que ta taille et tes pieds auraient enlevé la fameuse pomme, si par hasard le grand juge de la beauté t'eût vue promenant sur le mont Ida ; et voilà que l'amour me faisait voir des étoiles en plein midi ; et voilà qu'il dresse toutes ses batteries, et courses, et regards, et signes, et soupirs, et dépits, et fureurs, et espérances, et folies, et désespoir, et chateaux en Espagne, et confidences ; et tout cela.... autant en emporte le vent.

Toujours grave, toujours les yeux baissés, tu allais ton train dans la rue, sans daigner voir celui que je faisais pour que tu me visses. Tu entrais dans le temple, j'y entrais aussi ; mais, votre serviteur, Dieu seul s'y trouvait pour toi, et l'amour était à cent mille lieues de ta personne, quoiqu'il ne fût qu'à deux pas dans l'huile bouillante. Quand tu sortais, j'avais beau me trouver contre le bénitier, et t'offrir galamment le bout de mon doigt en guise de goupillon, j'en étais pour ma politesse ; tu partais en faisant la révérence la plus édifiante du monde, et te suivais, en enrageant, jusqu'à ta porte, que tu ne manquais pas de fermer au nez de mon amour.

Il fallait enfin, ou que cet amour finît, ou que Cunégonde cessât d'être cruelle. Elle appartenait à d'honnêtes gens, disait-on ; elle était un exemple de vertu, disait-on aussi. Quoi de plus appétissant ? On lui supposait quelque aisance : j'en avais alors ; nos âges se convenaient à merveille. Mon amour était incroyable, et l'hymen seul pouvait le mettre à la raison. Mais comment s'y prendra-t-il ? Il a affaire à une beauté qui ne badine pas ; qui a bien vu tout son manége malgré ses yeux baissés dans la rue et sa ferveur dans le temple, mais qui ne l'a vu que du haut de sa grandeur, et l'a tenu dans le respect le plus déplaisant du monde. O chère Cunégonde, il faut aimer Dieu, mais il faut avoir un peu de charité pour son prochain ; et

la modestie ne s'offense pas d'un sentiment que la vertu fait naître, et dont cette dernière présente l'hommage.

Enhardi par ces belles réflexions, et pressé de confisquer à mon profit un bien que beaucoup d'autres convoitaient sans doute, à force de chercher, je trouve que l'un de mes amis est l'ami de l'ami du cousin de l'ami de l'amie de Cunégonde ; et me voilà aux anges. La confidence va son train ; de bouche en bouche, elle arrive à l'oreille de l'objet adoré ; et de bouche en bouche, chère Cunégonde, arrivent à leur tour à mon oreille ces mots qui s'enfoncèrent aussitôt dans mon cœur pour en tripler l'incendie....

J'ai cru voir ce monsieur dans l'église. Il offre l'eau bénite aux dames avec beaucoup de grâce.... (Ce qui est très-flatteur.) *Je crois l'avoir vu aussi dans la rue, près de ma porte, et passer très-souvent sous mes fenêtres....* Vous aviez vu tout cela, modeste Cunégonde, c'était bon à savoir.... *Mais tous ceux qui tendent des filets en font autant. S'il a des vues honnêtes, on verra ce que le devoir pourra permettre de faire pour lui....*

Des vues honnêtes, m'écriai-je, Ah! Cunégonde peut-elle en inspirer qui ne le soient pas? Mon ami, je me prosterne à ses pieds ; non, on ne repoussera point le serment que je fais de n'avoir pour elle que l'amour le plus hon-

nête qui puisse se faire. Marchons, je vais à l'instant....

Un moment, répond l'amitié ; que l'amour tire une plume de son aile, et qu'il écrive une lettre sous la dictée de la sagesse et de la raison : l'amitié sera le facteur.

Charmant : la lettre est écrite, et part, suit la filière, et revient INTACTE par le même chemin.

La fureur me transporte.... O que de péchés tu me fis commettre ce jour-là, vertueuse Cunégonde ! On lit une lettre enfin, et l'on ne se damne pas pour cela. Allons, pour me venger de la belle qui veut me faire damner moi-même, encore un vol de plume à l'amour, et lui-même cette fois sera son facteur.

Aussitôt dit, aussitôt fait. O chère Cunégonde, souvenez-vous de cette lettre enflammée, mais qui vous donnait une idée sure de ma délicatesse, et que je glissai très-adroitement au milieu des feuilles du gros paroissien que je fis tomber de vos mains, avec un art admirable, au moment de votre sortie du temple, que je ramassai, et vous remis le plus innocemment du monde !

Audaces fortuna juvat. J'eus le lendemain la réponse suivante, et toujours par le même chemin.

Monsieur,

Je devrais me plaindre de votre audace ; mais je prie Dieu qu'il vous la pardonne. Vous m'aimez, dites-vous. Je n'ai ni le pouvoir, ni le droit de vous en empêcher. Vous parlez de mariage ? C'est le port de refuge pour un cœur vertueux et sensible. Vous prétendez que je ferai votre bonheur ? Je ne serais point fâchée de vous devoir le mien.

Agnès Cunégonde.

Toutes les joies du ciel et de la terre tombèrent à la fois sur ma tête et dans mon cœur. Vîte tout ce qu'il faut pour se marier ; j'épouse vertu, piété, beauté.... Je suis vengé de toutes mes maîtresses, ou volages, ou savantes, ou folles de toilettes, ou méchantes ; et je cours chez toi, Cunégonde ; je tombe à tes pieds, tu me relèves ; tu trembles, je saisis ta main, je la pose sur mon cœur ; il palpitait.... Je ne sais encore comment il put suffire à tant de palpitations.... Tes yeux étaient baissés.... les miens brûlaient.... Tu parlas enfin, et tu me dis : *Mon cœur a entendu le cri du vôtre*... Belle Cunégonde, m'écriai-je, votre main, ou je meurs.... (Quand on trouve la perle des femmes, il faut être leste pour s'en saisir.)

Mais il faut un peu de réflexion, répondis-tu ;

en rougissant sans doute ; car tu te détournas un peu, je m'en souviens encore....

Et d'ailleurs, ma tante respectable et chérie qui me tient lieu depuis mon enfance de père et de mère....

Où est-elle ? Je cours....

La voilà. (Elle arrivait.)

Ah ! madame, vous voyez un homme....

Je sais tout, monsieur ; je viens d'entendre.... (La chère tante écoutait.)

Ma nièce, ou plutôt ma chère fille a le droit de disposer de sa main ; je la crois digne de la vôtre... Son bonheur et le mien ne font qu'un.... Elle n'a pas de fortune....

La femme la plus riche est celle qui apporte le plus de vertus à son époux, m'écriai-je avec un ton digne du plus fameux mélodrame.... Je baise tes mains, incomparable Cunégonde ; je baise aussi celles de la tante qui te sert de père et de mère, et je vole chez le notaire qui faisait valoir mes fonds qu'il m'enleva trois mois après...

Vîte un contrat, je me marie.

Badinez-vous ?

J'épouse la plus belle, la plus vertueuse des femmes.

Apporte-t-elle des écus ?

Elle m'apporte le bonheur.

C'est beau. Son nom ?

Cunégonde.

Cuné....

Cunégonde.

Cunégonde !!!

Eh ! oui, morbleu, M.lle Agnès Cunégonde, fille de M. et M.me Pieusin, qui sont morts, qui a une tante comme on n'en a plus, et qui lui sert de père et de mère, rue des Madelonnettes.

Ciel ! ô ciel !

Vous la connaissez ?

Moi qui lui payai hier sa pension avec quelque chose de plus ?

Eh bien, vous la lui payerez encore quand elle sera ma femme. Cela se fait tous les jours.

O la perfide !

Quoi donc ?

C'est la tante qui m'a joué ce tour-là ; elle en a joué à tant d'autres !

Que voulez-vous dire ?

Coquine de Cunégonde....

Monsieur le garde-note....

J'ai le droit de parler, monsieur l'épouseur.... Quand on donne de bons appointemens....

A qui, monsieur ?

A mademoiselle Cunégonde, monsieur ; il y a cinq ans qu'elle est à mes gages, et voilà son portrait qu'elle m'a fait payer diablement cher.

Son portrait ?

Voyez.

Ciel ! ô ciel !.... Je fis une grimace épouvantable ; ô chère Cunégonde ! tu aurais trop ri de la voir.

Adieu, femme qui fus aussi belle qu'hypo-

crite ; ton odieux portrait, en détruisant le prestige qui m'enchantait, déchira mon cœur ; il saigna long-temps....

Non, jamais la corruption ne porta de masque plus séduisant. Toutes les grâces de la modestie décoraient la débauche, et les saintes couleurs de la religion la couvraient de mille charmes. Pestes publiques, opprobres de leur sexe, poisons subtils, scandales de la civilisation, que toutes celles qui te ressemblent, malgré leur nombre effrayant, soient enfin confondues, et que les voûtes sacrées des temples qu'elles profanent les fasse disparaître sous leurs débris.

Adieu général à toutes ces marionnettes, grandes ou petites, brunes ou blondes, dont les minois agaçans, les tailles légères, les bras amoureux et les pieds mignons ont tour à tour fasciné mes yeux, fait taire ma raison, et trop fait parler mon cœur. Le temps a brisé le prisme qui vous enluminait, et pour bien vous voir, il faut se placer sur le bord d'une tombe.

Adieu, petites machines bien étourdies, bien bavardes, bien méchantes, bien perfides, bien fières, bien menteuses, bien égoïstes, bien dissimulées, vos charmes, vos pleurs, vos soupirs, vos agaceries, vos paroles, vos prétentions, vos modes, vos faveurs, tout cela n'est qu'illusions. Chacune de vous est un parterre qui couvre de mille fleurs le poison qu'il produit. Renoncez, si cela est possible, à ce qui

vous égare et vous flétrit depuis que le monde existe ; que vos attraits deviennent enfin les grâces naïves de la vertu.... Alors vous mériterez qu'on vous adore. Jusques là.... Adieu, Agnès Cunégonde.

AUX GENS D'ESPRIT.

Ce n'est pas le tout que d'avoir dans son cœur ce qu'il faut pour faire les adieux les plus pathétiques du monde ; comment s'y prendre pour en faire aux gens d'esprit, si soi-même on n'en est pas pourvu en abondance ?

Ce qui m'embarrase encore, c'est que je serais très-fâché que ceux qui n'en ont pas s'avisassent de prendre pour eux ce qui ne leur appartient nullement. C'est pourtant là le danger que courent les adieux que je fais en cet instant. Il n'est pas un sot qui en voyant le titre de cet article, ne dise en se rengorgeant : *Ah ! ceci me regarde....* L'erreur est la reine du monde ; aucune des révolutions qui se sont succédées sur la terre avec tant de fureur et de rapidité depuis le commencement du monde, pas même celle dont nous venons d'avoir le bonheur d'être les témoins, n'a pu encore la détrôner. Ainsi quand le petit nombre de gens d'esprit qui vivent aurait la modestie de ne pas prendre pour lui ce que je lui donne, et que la foule des imbécilles se l'appliquerait

innocemment, qu'est-ce que cela ferait à mes adieux ? Ils n'en auront pas moins une désignation bien claire. Il est vrai que je vais parler à très-peu de personnes ; mais, comme l'a dit quelqu'un qui était pour le moins aussi bête qu'il était spirituel, moins l'*assemblée est grande, et plus elle a d'oreilles*.... Et cette assemblée en vaut bien une autre ; je m'en contente. Si le nombre seul des personnes à qui l'on parle suffisait pour flatter l'amour propre, les adieux qui suivront ceux-ci me dédommageront complétement, car je parlerai à presque tout le genre humain.

Qu'est-ce que l'esprit ? Voilà la question qui m'a embarrassé toute ma vie. L'esprit que je rendrai peut-être dans une heure, ne l'a point encore résolue. Et dans le fait, comment se fixer solidement, si tous ceux qui prétendent en avoir, et même en qui nous croyons le reconnaître, font les sottises les plus incroyables du monde ?

D'après ce que j'ai lu, entendu, vu et conçu, je décide que l'esprit n'est qu'une chimère après laquelle nous courons comme des foux, et dont nous nous parons bonnement quand elle est à cent mille lieues de nous. Il n'y a qu'un très-petit nombre d'hommes pour qui l'esprit n'est pas une illusion, mais un présent du ciel qui se reconnaît en eux au premier coup d'œil ; ce sont ceux qui ne croient pas en

avoir, et qui ne s'efforcent pas d'en faire aux dépens de la morale et de leurs amis. C'est à ceux-là précisément que mes adieux s'adressent.

Je vous salue donc, flambeaux du monde, augustes images du souverain Créateur, qui, resplendissans de gloire devant nous, reconnaissez votre faiblesse devant lui, recevez mes adieux. Pendant que je dormirai dans la tombe, allez à l'immortalité sur les ailes du génie; que vos ames, dans leur exaltation sublime, ne cessent de répandre les lumières, et prouvez aux hommes que les mains seules de la vertu forment le bonheur et le donnent; embellissez la civilisation, qui sans elle ne serait que le pacte des brigands; que les vérités que vous proclamerez, en foudroyant ceux qui trompent les hommes, respectent les illusions qui les enchantent, et les rendent meilleurs. Non, le plaisir n'est point une erreur quand il fait quelque bien, et l'erreur devient une vérité quand elle tourne au profit de la morale.

Oui, j'en ai connu de ces esprits bienfaisans que l'ignorance ne voyait pas, et que persécutaient à outrance et sans relâche l'orgueil et la mauvaise foi: la modestie les enveloppait de ses ombres augustes; mais les bons esprits et les bons cœurs les découvraient, et les saluaient avec respect.

J'en ai rencontré sur la route que je viens de parcourir, traînant à leur suite les dédains

du sot, et portant les honorables empreintes des coups que l'envie et la fortune leur distribuaient de préférence....

Eh! que leur importaient la gloire, de vaines réputations et des richesses? Fiers d'eux-mêmes, s'enorgueillissant de devoir leur origine au grand Dieu du ciel et de la terre, heureux d'aimer le bien, et pleinement dédommagés de tous les maux en le faisant, chacune de leurs paroles était un axiome de la sagesse, et chacune de leurs actions un exemple. Ils n'allaient pas sur les montagnes pour annoncer avec faste qu'ils voulaient réformer le monde; ils s'enfonçaient dans le cœur du malheureux pour y répandre des consolations et vivifier des vertus; ils ne faisaient pas toujours gémir les presses et retentir les voûtes des académies; ils aimaient à purifier les mœurs dans l'ombre, et une larme essuyée par eux était un trésor pour leur cœur. Leur ame se fondait, pour ainsi dire, dans celle des autres, et c'était une sève active dont se formaient les plus beaux fruits.

Souvent leur imagination, enflammée par l'amour de l'humanité, traçait le plan de ces instrumens qui perfectionnent l'industrie, en adoucissent les fatigues, et simplifient les travaux en multipliant les chef-d'œuvres.

Pleins d'horreur pour les crimes dans quelque rang que se trouvent ceux qui les conçoivent et les exécutent, ils s'en vont tendant les

mains à la faiblesse opprimée, et distribuant à l'esprit et au cœur de la victime ces traits de morale et de raison qui fortifient et consolent l'un et l'autre.

S'ils parlent de la religion, c'est un tribut de respect qu'ils lui payent. Ce n'est pas à ses saintes cérémonies qu'ils osent appliquer le ridicule ; ils ont reconnu que la main qui en traça les vérités, et qui indiqua les formes d'adoration qu'elle consacre, leur rappelle ensemble les devoirs des hommes envers Dieu, les bienfaits qu'ils en recevaient, et le séjour qui les attend après leur mort.

S'ils parlent de l'amour, ils le dégagent des couleurs que lui prête la corruption, et d'un sentiment qu'elle profane, ils en font la vertu des vierges et des épouses.

S'ils s'égaient, ce sont des fleurs qu'ils offrent à l'innocence contre les épines de la vie, et quelquefois des armes contre la séduction.

S'ils paraissent dans les rangs de nos guerriers, ce sont des enfans de la patrie qui versent des larmes sur les palmes de la gloire.

Montent-ils sur les marches de l'autel pour offrir à Dieu dont ils sont les ministres, les adorations des mortels dont ils sont aussi les interprètes? Ce sont des pères tendres qui appellent les bénédictions du ciel sur la tête de leurs enfans, et qui les obtiennent par les mérites de leur cœur et par la pureté de leur esprit.

Sont-ils assis sur les siéges de la justice? La balance qui leur est confiée est tenue d'une main ferme, et le droit et la vertu emportent seuls leurs arrêts.

S'ils fixent leurs pensées sur la politique, ils voient en un instant tous les vices de l'antique civilisation; ils s'irritent contre les oppresseurs des hommes, et contre ceux qui les dégradèrent au profit de leur ambition et de leur orgueil. Ils brisent avec courage le talisman qui aveugla tant de générations, et riva leurs chaînes; ils proclament avec courage, aux dépens même de leur vie, les droits des peuples, et les devoirs de ceux qui les gouvernent.

Paroles, écrits, conduite, tout les honore; tout est instruction, modèle et bienfait. La gloire n'est rien pour eux si elle ne tourne pas au profit des hommes, et si la vertu n'en reçoit aucun développement dans leur cœur et dans celui des autres. Les rangs, les richesses, les lumières, l'ignorance, toutes les combinaisons politiques, tous les caprices de la fortune ne sont rien à leurs yeux; le bien seul est la suprême chose.

Voilà mes gens d'esprit à moi, voilà ceux que j'ai admiré toute ma vie. Qu'ils reçoivent mes adieux. Je leur dois à tous de la reconnaissance. Ils m'ont amplement dédommagé des coups du sort, et des contradictions de tous les genres inévitables sur la terre, par les conseils que

j'en ai reçus, par les exemples qu'ils m'ont donnés, par les consolations que j'ai puisées dans leurs écrits, par le bien qu'ils ont fait, et par celui qu'ils ont voulu faire.

Honneur à ceux dont l'humanité tire toute sa gloire, qui, véritables images de l'Eternel, s'efforcent de répandre sur la terre les germes de la perfection, comme lui-même en offre le tableau dans tous les objets de la création !

Louanges à l'homme de génie qui fait encore plus admirer ses vertus que ses pensées !

Louanges à l'homme d'esprit qui ne dut une grande réputation qu'aux cris de la reconnaissance !

Que l'un et l'autre reçoivent mes adieux. Eux seuls me rendirent fier du nom d'homme, et quand je rends à la terre cette partie de moi-même qui lui appartient, je les remercie d'avoir purifié l'autre, de lui avoir donné plus d'ardeur et plus de rapidité pour s'élever jusqu'à son Créateur, en la rendant plus digne de lui.

Adieu, adieu aux gens d'esprit.

AUX SOTS.

Je fais à présent mes adieux à tant de personnes à la fois, que je crains bien de n'être pas entendu par toutes. Qu'y faire ? Entendra qui pourra.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

Adieu donc, gens de toutes les façons, de tout âge, de tout rang, de tout sexe, de toute fortune ; fontaines de calembourgs, persifleurs en chef, maîtres de certaines façons, élèves d'un certain genre, mines à projets, petits séducteurs vieux ou jeunes, victimes sémillantes, serpens subtils, divinités en chapeaux laides ou jolies, et demi-dieux en lunettes..... Je vous salue. Je pars enchanté de vous avoir connus, désespéré néanmoins de vous perdre de vue pour quelque temps, et de ne pouvoir plus rire à vos dépens, dussé-je encore attraper quelque taloche de vous, et quelques dédains par ci par là.

Soyez fiers de vous-mêmes, vous êtes en force. La force depuis long-temps est la reine du monde, comme chacun sait, et la sottise est sa dame d'atour. Je vous dois mes respects, et j'ose me flatter que vous ne dédaignerez pas les adieux bien sentis de celui qui en sa qualité d'auteur tient un rang distingué dans votre innombrable confrérie.

Que de bonnes choses vous dites et vous faites! Qui se fixe sur tout cela sans admiration? Quoique le sage vous dédaigne, n'est-il pas plus sot que vous d'encenser la sagesse? La folie n'est-elle pas la raison quand elle est presque universelle?

Eh! qu'importe dans l'immensité des choses, qu'un fat se croie un grand homme, et qu'une foule

foule d'imbécilles, tant mâles que femelles, le trouvent adorable ? Quel inconvénient en résulte-t-il ? Il est heureux dans sa fatuité, et les autres dans leur ineptie.

Adieu aux sots.

Cet homme venu sur la terre sans y penser, trouve une fortune superbe tombée des nues; il se jette dans les affaires, sue sang et eau pour en attraper une autre encore plus brillante. Il réussit trop bien pour que d'autres réussissent à ses côtés ; sa vie n'est qu'un tourment qui ne finit pas.... Eh bien, qu'y a-t-il là d'extraordinaire ? Le pauvre homme craint de manquer de tout ; il veut s'assurer une existence honnête pour six cents ans, et retient prudemment pour lui ce qui ferait à coup sûr le bonheur de trente autres, et plus il assouvit de désirs, plus il en naît par douzaines....

Adieu aux sots.

On rit de cet avorton qui court sans cesse après l'esprit, et qui croit prouver que ses peines ne sont pas perdues quand il nous débite un fatras d'inepties. Moi je le trouve charmant; il se montre tel qu'il est.

Adieu aux sots.

Et celui donc qui prend sa mémoire pour son génie, et qui répète fort mal ce que disait un autre il y a quelques siècles, et ne le répète que de la plus étrange manière, n'est-il pas à la mode ? Nous le trouvons par-tout dans les

académies, aux environs du Parnasse, ou dans le temple de Thémis, dans celui de Thalie, dans les salons, et même dans les cafés. Eh bien, quand on veut s'amuser, on va à sa rencontre.

Adieu aux sots.

Et voyez-vous ce grand homme aux joues blafardes, à l'œil cave, aux jambes en baguettes de tambour, au rire qui fait peur? C'est la science en chausse latine et en pourpoint grec; il se tient droit comme un flambeau, et marche comme une écrevisse.

Adieu aux sots.

Admirez ce petit magistrat de grande importance; il monte sur le siége en danseur, prend le sanctuaire de Thémis pour un boudoir, et son bandeau pour celui de l'amour; il joue avec les grâces qu'il veut se donner, et laisse, en riant, tomber la balance un peu trop lourde pour ses jolies petites mains. Il est on ne peut pas plus aimable, ma parole d'honneur.

Adieu aux sots.

Ne perdez pas de vue, je vous en prie, ce grand magistrat de si petite importance. Voyez avec quelle aisance il dépose sa nullité dans les bras de Morphée, malgré les trompes oratoires qui sonnent à faire trembler devant lui. C'est le machiniste de l'opéra; en un clin d'œil, du temple des lois il en fait une chambre à coucher.

Adieu aux sots.

Mais contemplons avec respect cet autre ministre de la justice, si grave dans le monde, si jaloux de la dignité de ses fonctions. Il va prononcer un petit arrêt que la mort exécutera. Mais enfin il est permis à l'homme de cueillir des fleurs par-tout où il en trouve. Avec quelle adresse il sait choisir celles que la gaieté fait éclore sous le glaive des lois ! Le plus petit mot qui sort de la bouche de l'acteur dont la tête chancelle, et qui a l'air d'avoir quelque chose de plaisant, le fait rire comme un fou. La gravité s'enfuit devant le plaisir, la dignité se repose un instant. De jolies petites questions provoquent des réponses que la terreur rend plaisantes, auxquelles certains défauts d'éducation prêtent quelque chose de piquant, et qui reçoivent par fois de l'innocence tremblante un certain caractère d'équivoque très-original, et le prétoire criminel devient tout à coup une salle de comédie. J'ai eu le plaisir de voir un million de fois cette délicieuse métamorphose.

Adieu aux sots.

N'oublions pas dans nos adieux cet avocat admirable qui troque son plat bavardage contre le denier de la veuve, et cet autre qui savant en routine d'affaires, docteur en chicane, et gesticulant en porte-faix, écorche la langue, la loi, ses cliens et les oreilles.

Adieu aux sots.

Saluons aussi, avant de partir, ce petit homme qui prend pour grande réputation les flagorneries de ceux qu'il régale, et pour son esprit celui qu'il vola dans les livres.

Adieu aux sots.

Donnons une marque de souvenir à ce bon citoyen qui, toujours content de lui-même, ne l'est jamais de personne, courant sans cesse après les défauts de ses amis, et qui ne manque jamais d'en trouver où il n'y en a pas; heurtant avec audace l'opinion publique et la vérité; prenant un coup de langue pour un bon mot, une calomnie pour un compliment, une fausse allusion pour un trait de lumière, une perfidie pour un badinage, une médisance pour un acte de vertu, un rire malin pour une grâce de la figure, un ton de vanité pour un air de grandeur, le mépris des honnêtes gens pour l'estime, les flagorneries des parasites pour un hommage, et toutes ses paroles pour des merveilles....

Adieu aux sots.

Honneur encore à ce beau monsieur qui devant sa glace admire sans cesse un chef-d'œuvre de la nature, et dans sa toilette le chef-d'œuvre de l'art. Je l'ai vu souvent volant sur la pointe de ses pieds mignons vers mille conquêtes à la fois; dessinant ses cheveux en ailes d'amour, et prenant pour les flèches de

ce petit dieu', des mines et des contorsions. Ah! qu'il était joli! Les maris frémissaient, les mères tremblaient, les épouses et les filles étaient en extase. C'était vraiment Adonis à la Titus, ou Pâris en pantalon. Quel dommage qu'au milieu de ses triomphes, un coup de pied de l'amour ait cassé ses lunettes!

Adieu aux sots.

Et vous, le plus heureux des mortels, qui sans avoir combattu portez toujours les lauriers de la victoire, n'aurez-vous pas aussi une part à mes regrets? Aucune femme ne l'a reconnu pour son vainqueur; mais il est public qu'il les a toutes vaincues. Il parle et marche en triomphateur; il n'est pas un asile qui n'ait été pour lui un champ de bataille; il n'est pas un bosquet dont le dieu d'amour n'ait fait un boudoir à son usage. Je te salue, homme admirable, qui donne des chimères pour des réalités, qui d'un coup de langue transforme nos vierges et nos épouses en déesses du plaisir. Vole de dominations en dominations, multiplie à l'infini les jaloux et les admirateurs, jouis en paix de ta gloire; mais tiens les yeux fermés, tu ne verras pas le sourire du dédain, et bouche tes oreilles, tu n'entendras point les arrêts du mépris.

Adieu aux sots.

A votre tour, hommes modestes qui toujours vous trouvez trop importans devant ceux

qui se donnent le droit de l'être, qui s'oubliant eux-mêmes, ne se parent que de leurs places pour avoir l'air de quelque chose dans le monde, ou qui s'occupant trop de leurs personnes exiguës, se croient plus recommandables que les avantages qu'ils reçoivent des postes brillans et lucratifs qu'ils ont attrapés... rappétissez-vous, bons amis, le plus qu'il vous sera possible, devant ces très-petits qui font les très-grands, et qui comme les singes ne font que des grimaces dans leurs imitations. Allez dans les antichambres briguer respectueusement la protection des laquais; passez ensuite dans le sanctuaire; honorez-vous des impertinences de l'original qui fait le dieu de l'endroit; soyez fiers de ses regards; donnez toute confiance à ses promesses; courez dans le monde annoncer que M. l'administrateur, M. le directeur, M. le receveur vous comblent de leurs civilités, que vous êtes inscrits au tableau des protégés de cœur.... et donnant à plein collier dans ces illusions charmantes, quand vous êtes seuls, faites des châteaux en Espagne, comptez votre or à venir, et dépensez-le en palais, en maîtresses, en bijoux, en équipages délicieux.... Si l'idole tient bon sur son piédestal, elle se joue de votre bassesse; si elle tombe, le songe est fini, il ne reste que le mépris du sage.

Adieu aux sots.

Vous attendez votre part, beau jeune homme

de vingt ans, qui sous les ailes de l'amour, en un instant, êtes arrivé à soixante, qui dans la précipitation du vol avez perdu santé, talent, fortune et considération.... Vous l'aurez cette part qui vous est due. Vos décisions tranchantes, vos connaissances dramatiques, vos airs délicieux, vos conquêtes innombrables, vos calembourgs étonnans, vos critiques lumineuses, vos toilettes adorables et vos grâces entraînantes, tout cela se grave dans la mémoire, ne cesse d'enchanter l'esprit et de parler au cœur. Traînez aujourd'hui votre existence là où le plaisir la faisait voltiger hier de fleurs en fleurs; accoutumez-vous à ne plus vivre dans les beaux jours de la vie. Pour vous délasser des excès de la joie, allez vous reposer dans la nullité.

Que vous êtes heureux! vous avez perdu le bonheur qui vous fatiguait. Le cœur usé, les sens réduits à rien, insensible à l'amour, étranger à l'étude, vous passant d'honneur sans vous en douter, et ne sachant à quoi sert l'estime.... vous êtes mort en vivant, ou vous vivez dans la mort. Rien de plus piquant que cela.

Adieu aux sots.

C'est ici le moment de parler avec le plus profond respect. Il est question d'un vieillard à qui je dois mes adieux. Il a eu l'art de conserver tous les goûts de la jeunesse dans un corps qui tombe en ruine. Tout est encore charmant

pour lui quand le miroir double sa personne, et il est toujours joli quand il veut l'être. Son asthme n'est qu'un rhume léger attrapé sous les fenêtres de la belle qui l'adore ; sa vue défaillante n'est qu'une mode universellement reçue par les gens du bel air ; ses cheveux blancs sont les signes auxquels se reconnaissent les favoris de l'amour de tout âge ; sa démarche chancelante est celle de l'homme aisé qui fait tout sans prétention, qui oublie son corps pour penser à ses bonnes fortunes, et pour donner aux femmes charmantes le temps de l'admirer ; ses jambes exiguës, comme les dames les aimaient autrefois à la cour, se dérobent sous les grâces d'une botte luisante, et le bruit de ses talons lui donne encore un petit air de jeunesse le plus gentil du monde, et un grand air de conquête. O qu'il est ravissant ! Eh ! qui ne lui saurait gré, quand il marche avec cette lenteur si rapide vers la tombe qui l'attend, de faire tout pour ressembler à celui qui part pour Cythère ? Ce sont des grâces nouvelles dont il décore l'humanité, quand elle les a toutes perdues dans sa personne, et s'il couvre la décrépitude de fleurs délicieuses, ce n'est que pour nous faire voir l'amour allant au bal déguisé en vieillard ; ou la vieillesse se livrant, pour nous faire rire, aux accès de la folie dont elle a pris le masque.

Adieu aux sots.

Puisque nous sommes en train, prenons aussi

congé de cet homme sensible, délicat et respectable, auguste victime du sentiment le plus tyrannique qui fut jamais. Il l'a vue cette déesse qui se cache sous les traits d'une soubrtete de Thalie ; il l'a reconnue dans un coin de l'antichambre à son minois vigoureux, à ses regards ardens, à sa taille renforcée, à sa démarche hardie, à ses mains exercées.... Tout l'a trahie cette beauté du jour descendue de l'Olympe dramatique ; tout annonce sa mystérieuse origine, le développement de ses goûts, la grandeur des sacrifices qu'elle aura le droit d'exiger.

La mode a édifié son temple, Plutus doré ses autels, et le bon ton a été proclamé son grand prêtre. Ce n'est pas sans une céleste intention qu'elle a choisi le masque de Thalie, et si l'art de s'en servir lui est étranger, elle a néanmoins divinement calculé qu'il la mettrait dans une évidence plus lucrative ; et tous les cœurs de voler autour d'elle....

Mais que signifient des cœurs, des billets doux, des flagorneries, des soupirs, des flammes ? Tout cela s'évapore sous le vestibule du temple.

Tout étant aux yeux de notre héros, bijou, grâces, même vertu ; son cœur se trouvant livré aux flammes les plus vives, il a dit :

Un grand sacrifice est ici nécessaire.

Ces paroles séduisantes ont retenti jusqu'au

fond de l'ame de la déesse ; elle a daigné sourire à des adorations qui ont du poids, et dès-lors le tarif sacré fut offert à la tendresse....

Une œillade.... tant.

Un sourire.... tant.

Une parole gentille.... tant.

Une main prise.... tant.

Une espèce de soupir.... tant.

Une demi-promesse.... tant.

Une promesse entière.... tant.

Le rendez-vous.... tant.

Une brouillerie adroite.... tant.

Un raccommodement.... tant.

Un souper.... tant.

Un rival imaginaire très-riche et très-généreux sacrifié... tant.

Ces préliminaires scrupuleusement remplis, le temple s'ouvre, et l'aspirant portant sur les yeux le bandeau magique qui lui cache son épouse, ses enfans, son honneur, ses devoirs et sa santé, mais qui multiplie à l'infini les charmes de la déesse, et les plaisirs qu'elle distribue, s'approche de l'autel, dépose sa fortune, s'initie aux mystères, s'en retourne le bandeau déchiré, avec le remords, la honte, le désespoir, la misère ; et la déesse dit en riant, comme je le dis moi-même :

Adieu aux sots.

J'ai des adieux pour vous aussi, grands hommes des petits salons, enfans gâtés des cotteries,

redoutables connaisseurs des loges et du parterre, lorgneurs effrayans, et pour vous, messieurs les admirables, qui grimpez sans cesse au sommet du Parnasse pour n'attraper qu'une ruade de Pégase.... Ecrivez, écrivez. Que les gémissemens de la presse soient toujours les précurseurs de ceux du bon goût. Prenez les marais du Permesse pour la fontaine de Castalie, le chardon pour le laurier, l'ennui pour le plaisir, l'amour propre pour le talent, et votre nom pour un brevet d'immortalité.

Enfans de la folie, ouvriers en romans, en épîtres, en comédies, opéra et vaudevilles, prosateurs en rimes, versificateurs en prose, journalistes à gages, faiseurs de discours à la glace fabricateurs d'élégies qui font rire, de chansons qui endorment, de bouquets à Cloris qui n'ont ni couleur, ni odeur, d'épîtres dédicatoires où l'esprit et le cœur paraissent aussi plats l'un que l'autre, grands moralistes dont les actions ne furent jamais de bons exemples, misérables critiques qui pour des lumières nous donnez du poison, professeurs en toute science qui ne cessez de nous apprendre que vous ne savez rien....

Evertuez-vous parmi les sots qui vous admirent, et parmi les sages à qui vous faites pitié; tournez au gré de votre amour propre et de l'ineptie; attrapez quelques-unes de ces palmes fanées que l'un et l'autre distribuent en pompe

du haut de leurs trônes académiques ; sacrifiez au sot orgueil de courir, sans pouvoir les attraper, après les triomphes littéraires, l'avantage de rendre de vrais services à la patrie, et vous repaissant de fumée, prouvez à force de vers et de prose que vous avez perdu la tête, et que le législateur la perdit aussi quand il oublia de faire une loi contre les citoyens inutiles.

Pardon, messieurs, si l'hommage funèbre que j'ose respectueusement vous offrir, me donne un air de ressemblance avec vous. Je vous le dis en secret, j'ai voulu garder un peu d'esprit pour rendre quelque chose en mourant, selon l'usage. C'est une obligation dont vous êtes dispensés d'avance, et ce n'est pas une bagatelle. Je vous en fais mon compliment.

Oh, ma foi, terminons ces adieux. S'il me fallait un adieu pour chaque espèce d'imbécilles qui couvrent la terre, je ne finirais pas.

ADIEU GÉNÉRAL A TOUS LES SOTS.

A ceux qui se mêlent sans cesse des affaires des autres, ou pour les embrouiller, ou pour avoir matière à médisance et calomnie....

A ceux qui sont riches, et vivent comme des misérables....

A ceux qui ne sont pas heureux dans la médiocrité de la fortune....

A ceux qui vivent dans l'abondance, et ne savent pas sécher quelques larmes....

A ceux qui trouvent un ami dans la première personne venue....

A ceux qui se tourmentent pour tourmenter les autres....

A ceux qui prennent l'opinion d'autrui pour le régulateur de leur conduite, et ne le trouvent pas dans leur conscience....

A ceux qui sans besoin courent après les places, et consultent plutôt leur amour propre que leur talent....

A ceux qui prennent pour des vérités le mal qu'on dit des autres....

Aux magistrats qui n'ont d'autre mérite que leur dignité....

A ceux qui ne sont heureux qu'en donnant de l'argent aux avoués et aux avocats....

A ceux qui parlent politique, et qui croient y voir clair....

A ceux qui prennent pour des oracles les ordonnances de nos espèces d'hypocrates....

A ceux qui ne doutent pas de la bonne foi de nos marchands....

A ceux qui se désespèrent du bonheur des autres....

A ceux qui rongent le vrai talent et flétrissent la vertu....

A ceux qui donnent plus d'importance à leurs parchemins qu'aux arrêts de la raison....

A ceux qui se réjouissent de la toilette de leurs femmes quand ils n'en font pas les frais....

A ceux qui prennent des complimens pour des vérités....

A ceux qui jugent les hommes sur leur réputation....

A ceux qui parlent beaucoup sans rien dire....

A ceux qui ne savent pas trouver leur bonheur en eux-mêmes....

A ceux qui se fient aux promesses des puissans....

A ceux qui s'humilient devant les riches....

A ceux qui outragent le pauvre....

A ceux qui mettent leur fortune sur une carte....

A ceux qui croient jouir dans le sein de la corruption....

A ceux qui n'ont jamais versé quelques larmes au milieu de la prairie....

A ceux qui vivent sans se douter de l'existence d'un Dieu.

A ceux qui prennent le fanatisme pour la religion....

A ceux qui donnent plus d'importance à leur fortune qu'à leur cœur....

A ceux qui croient avoir de l'esprit quand ils affectent d'en faire....

A ceux qui ne doutent pas de la piété des usuriers qu'on voit aux pieds des autels....

A ceux qui donnent toutes leur confiance aux nouvellistes du jour....

A ceux qui après avoir lu le présent radotage, n'auront pas saisi la bonne intention du pauvre mourant.

Adieu enfin à presque tous les hommes. Je les attends au poste où je me trouve aujourd'hui: alors les illusions se seront évaporées; ils reconnaîtront, comme moi, que ce qu'ils appelaient esprit n'était qu'ineptie, que ce qu'ils appelaient bon ton n'était qu'impudence, que ce qu'ils appelaient grandeur d'ame n'était souvent que vice, que ce qu'ils appelaient lumière n'était que ténèbres, que ce qu'ils appelaient raison n'était par fois que préjugé, que ce qu'ils appelaient vertu n'était presque toujours qu'hypocrisie, et que ce qu'ils appelaient bonheur n'était qu'infortune.

Adieu, pauvres humains, continuez à jouer vos comédies et vos tragédies. J'en suis moi à ma dernière scène. Vous n'avez pas d'idée combien le souvenir de vos folies et des miennes la rendent piquante, et avec quelle joie je m'écrie pour la dernière publication:

Adieu aux sots.

AUX TEMPLES.

Antiques monumens, que sont devenues les générations qui inondaient vos portiques aux jours de fêtes, et qui faisaient retentir de leurs chants religieux vos voûtes hardies et

sacrées? Une partie repose sous vos pavés, et l'autre est confondue avec la poussière des champs.

Homme coupable, fuis les temples, si le remords ne déchire pas ton cœur.

Homme juste, dis-nous si les consolations qui abondent aux pieds des autels, ne valent pas les tristes plaisirs du monde.

Adieu, enceintes vénérables où toutes les vertus reçoivent une récompense anticipée du Dieu qui vous habite, et qu'elles invoquent; où l'homme corrompu ose souvent braver le regard de son seul et véritable maître, ferme l'oreille à la voix divine qui l'appelle, et refuse d'ouvrir son cœur aux nobles sentimens qui le rendraient digne de son Créateur.

Le dôme majestueux du temple de la cité atteste, j'ose le dire, la dépravation de ceux qui vivent autour.

La flèche modeste du temple rustique indique les vertus des campagnes.

Je vous salue, sanctuaire sacré où le Dieu du ciel est descendu par amour pour moi, où je peux directement lui offrir mes larmes, mon repentir, et toutes les affections de mon cœur; où, dans mes chagrins, je reçois de lui des consolations; où, dans la joie, j'apprends de lui à ne pas m'en laiser enivrer; où, lorsque le calomniateur veut flétrir ma vie, la sainte vérité m'offre le dédommagement le plus doux; où, quand la fortune m'a choisi pour victime, je retrouve

retrouve des biens auxquels elle ne peut atteindre ; où, lorsque la mort a frappé ce qui me fut cher, j'apprends que la vie d'ici bas n'est qu'une mort déguisée qui me conduit à l'existence la plus réelle ; où, si les douleurs du corps annoncent ma destruction, mon ame devient plus saine et plus forte ; où, quand l'homme est prêt à périr dans cette mer de passions sur laquelle il vogue, la croix qui domine sur l'autel lui indique les écueils, et la route qui doit le conduire au port.

Je touche à ce port terrible.... Franchirai-je les obstacles qui en défendent l'entrée ? Retraites trop souvent désertes, puissent les méditations profondes vers lesquelles votre auguste silence entraînait le soir mon esprit et mon cœur, m'avoir appris à éviter les dangers qui m'attendent au moment de mon arrivée, et me conduire triomphant dans l'éternité !

Adieu donc, masses imposantes que la piété et le génie élevèrent au-dessus des palais superbes. Les rayons de l'astre du jour qui descend dans la mer, semblent vous réserver leur dernier adieu comme un hommage au Créateur. Ne pourrait-on pas croire que si leur dernier éclat dore vos faîtes, ce n'est que pour avertir l'homme que son Dieu est là.... et que s'il lui refuse et ses adorations et sa reconnaissance, les ténèbres qui vont suivre seront les images de celles qui le dévoreront éternellement ?

Dites-moi, hommes inconséquens et pervers, d'où viennent tous les maux que vous souffrez sur la terre ?

Qui créa tous ces moyens de douleur qui abondent dans tous les sens, et qui à chaque minute déchirent vos ames?

Où trouvez-vous les consolations que vous cherchez avec avidité ? Le protecteur vous abandonne, l'amitié vous trahit, l'amour vous oublie, l'ingratitude rit de vos bienfaits, la calomnie vous flétrit, l'intrigue vous supplante, l'envie vous poignarde, la cupidité vous vole, le puissant vous méprise, la maladie brûle vos chairs.... Parlez, déplorables humains, ne cherchez-vous pas quelques remèdes à tant de tourmens ? les trouvez-vous dans les mains de vos bourreaux ?

Non, non, fermez l'oreille aux cris de vos passions, foulez aux pieds les préjugés qui vous aveuglent, repoussez les vaines idées qui vous égarent, le prétendu savoir qui vous tient dans l'ignorance ; brisez l'idole que le mensonge éleva, et qui fut encensée par les foux de tous les siècles ; descendez enfin dans le fond de vos cœurs.... aussitôt un cri de vérité se fera entendre ; ils palpiteront avec force au nom du consolateur suprême....

Courez ensuite dans les temples. Toutes les illusions qui enfantèrent ces maux, et qui multiplièrent leurs épines, se dissiperont avec la

plus étonnante rapidité; il ne restera plus pour chacun de vous que le calme du sage qui adore son Dieu, et rit des folies humaines.

Alors les dogmes de la religion seront des vérités reconnues, et l'orgueil de votre raison se courbera devant elles, comme il est forcé de s'humilier devant le vermisseau qui rampe sur la terre, en offrant le prodige le plus incompréhensible dans sa forme et dans sa reproduction....

Alors la frivolité ne viendra plus outrager la majesté des autels, et l'immodestie se confondre avec les adorations des anges....

Alors les chants sacrés ne seront plus interrompus par le murmure de la dissipation et du libertinage....

Alors le ministre du Seigneur fixera seul les regards au moment où il offrira tous les cœurs de l'assemblée au Dieu qui les aime et les réclame....

Alors les époux ne trouveront leur bonheur que dans leur tendresse mutuelle, et les fils dans celle de leurs parens....

Alors la richesse ne sera qu'une source de bienfaits, et la pauvreté, riche en vertu, rira avec fierté du mépris de l'orgueil et de la sottise....

Alors la pudeur répandra mille grâces sur la jeune beauté, et le vieillard méritera la vénération de la jeunesse....

Alors l'industrie, en distribuant ses ouvrages, ne multipliera plus les scandales de la mauvaise foi ; l'homme de lettres aura cessé de flétrir le génie par la corruption du cœur, et de tremper sa plume dans les égouts de l'immoralité la plus perverse....

Alors l'hypocrisie aura brisé le masque qui nous abuse, et la vertu régnera réellement dans le cœur de celui qui en offrira les apparences....

Alors les hommes élevés à la hauteur des principes divins qui furent écrits pour guider les cœurs, ne formeront qu'une réunion de sages, vrais enfans de l'Eternel....

Alors on n'offrira plus des sacrifices sanglans à l'opinion....

Alors la véritable piété reconnaîtra que des hommes sagement libres ne sont pas indignes des bontés du ciel, et sont les premiers hommes de la terre.

Adieu temples, je ne verrai plus la pompe de vos fêtes et la majesté de vos illuminations. Les élans de mon cœur auront cessé de se confondre avec l'encens qui vous embaume, et les sons de ma voix ne se mêleront plus aux hymnes sacrées quand l'orgue a suspendu sa religieuse harmonie.

Adieu sanctuaire, où mon Créateur se dépouille de sa gloire céleste pour ne conserver que sa miséricorde. Avant de descendre dans la tombe, je reposerai quelques instans aux pieds de

ton autel sous les livrées de la mort ; on chantera autour de moi le cantique du départ, je ne l'entendrai pas.... Les flambeaux sacrés brûleront autour de mon corps, je ne verrai pas leur lumière.... Adieu : puisse ma dernière pensée m'avoir fait trouver grâce devant mon Dieu, et légitimer les espérances de ses ministres ! Adieu.

AUX CENDRES DE MON PÈRE ET DE MA MÈRE.

Dans quelques jours, moi aussi je ne serai qu'une poignée de cendre ; ce qui au fond est très-plaisant quand je me considère, quand je pense à ce que j'ai vu, à ce que j'ai dit, et surtout à ce que j'ai fait. Moi, grand Dieu, moi, de la cendre ! Et mes talens dont j'étais si fier ! et mes espérances qui m'ont tant amusé ! et mes prétentions qui portaient ma vue si loin ! et mon beau corps, sans parler de ma jolie figure, dont j'étais idolâtre ! et mes tendres regards qui mettaient le feu par-tout ! et mes jolies maîtresses que je trouvais tant de plaisir et de facilité à tromper ! et mes charmantes toilettes qui faisaient l'admiration de tous les gens d'esprit, et qui faisaient tourner la tête à tant de folles, tout cela va donc s'en aller comme de la fumée ! Donnez donc une grande importance à votre personne, pour être aussi joliment

attrapé. Un homme *essentiel* n'être que de la poussière!!!

C'est vraiment la métamorphose la plus originale du monde; on a beau s'y attendre, on ne se le persuade pas. On en voit à chaque minute des millions du même genre; l'attention ne peut se fixer. On rit au milieu des larmes, on édifie dans le sein de la destruction; vous n'entendez sur tous les points de la terre que les hymnes de l'amour, quand on chante à grands cris celles de la mort; on danse sur ce sol dont toute la superficie et une grande partie de la masse ne se composent que d'ossemens brisés sous les pas des mille et une antiquités et postérités qui se succèdent avec la rapidité des éclairs. Nous parons nos têtes, nous décorons nos appartemens, nous achetons des domaines, nous faisons bâtir des maisons, nous courons comme des enragés après ce que nous appelons fortune: tout cela est très-amusant, j'en conviens; mais où tout cela nous conduit-il? Dans un trou à deux pieds sous terre, où par un joli tour de passe-passe, nous voilà terre nous-mêmes.

O mon père et ma mère, voilà ce que vous êtes devenus!

Si je ne considérais que mon existence terrestre, auteurs de ma vie, je ne vous remercierais pas de me l'avoir donnée; mais je vous dois une existence immortelle, et vous fites tout pour qu'elle fût heureuse.

Mon cœur est plein de vous, parce que ma pensée se repose avec délices sur les vertus qui décoraient les vôtres. Je vous félicite de la paix dont vous jouissez ; je ne tarderai pas à partager votre bonheur.

Honneur aux cendres de mon père et de ma mère !

Ces cendres furent les élémens de deux êtres parfaits. Ils adoraient de bonne foi un Dieu créateur et conservateur de l'univers. S'ils n'avaient pas assez d'esprit pour douter de son existence, ils avaient assez de sagesse pour le reconnaître dans ce qu'il a fait.... S'ils n'étaient pas savans, ils avaient le bon sens de croire aux vérités qu'il a enseignées.... S'ils n'étaient pas des gens du bon ton, ils étaient assez bonnes gens pour goûter quelques plaisirs à ne jamais faire de mal....

Honneur aux cendres de mon père et de ma mère !

Et vous, mon père, si vous n'étiez pas au-dessus des préjugés, vous aviez au moins assez de philosophie pour respecter ceux que la raison sociale sanctionna au plus grand avantage de tous. Si vous n'étiez pas riche, vous viviez heureux de n'avoir fait le malheur de personne. Si vous ne partagiez pas la petite fortune de votre famille avec quelque jolie femme qui ne fût pas ma mère, mais qui fût alternativement l'épouse de tous ceux qui la désiraient, vous

en étiez dédommagé par les respects publics, par la paix du cœur, et par une bonne santé. Si vous n'avez jamais goûté le plaisir de faire des victimes, ce n'est pas sans quelque jouissance intérieure que vous l'avez été souvent de votre délicatesse et de vos talens.

Honneur aux cendres du meilleur des pères, du plus tendre des époux, du plus respectable citoyen!

Et vous, ma bonne mère.... ce mot est singulier; je ne le prononce jamais sans verser une larme.... et vous la plus sensible des mères.... en voilà deux autres.... vous aussi vous êtes cendre.... bon, en voilà mille.... Eh, morbleu, qu'elles coulent en liberté sur le tombeau de ma mère; l'âge n'en a point tari la source, et pendant qu'elles inondent mes rides, écrions-nous:

Honneur aux cendres de ma mère!

Je la vois encore; mon cœur a une mémoire excellente. Qu'elle est belle! Mais si les hommes admirables de nos jours la voyaient, ils riraient de cette exclamation en l'honneur d'une femme qui, dans le sens d'aujourd'hui, ne fut à la rigueur qu'une mère.... Cette femme est belle, diraient-ils en la regardant avec la jolie lorgnette; mais ce vieillard n'est qu'un enfant aveugle.... Est-on belle quand on ne s'en doute pas soi-même, et que par des coups d'œils expressifs, on n'invite personne à le répéter cent fois à ses pieds?

Dans le fait, ma mère avait ce ridicule qui n'échapperait pas aux délicieuses qui nous font perdre la tête aujourd'hui. Nos belles, nos laides, nos jeunes et nos vieilles, ce qui revient à la même chose, si nous en jugeons par les charmes de la toilette, n'auraient qu'une opinion là dessus. N'est-il pas établi en principe de morale et de goût, que la première vertu d'une femme est de se croire une Vénus moderne, de s'adjuger toutes les pommes sans attendre le jugement des nouveaux Pâris, et d'annoncer par des paroles significatives, par des signes parlans, et par une démarche encourageante, qu'on attend et qu'on a droit aux hommages de tous les mortels? Il lui est dû en effet, quand ce ne serait que pour la dédommager de la peine qu'elle prend pour l'attraper, et du malheur de n'y avoir aucun droit.

Oui, ma mère fut belle; mais il n'était permis qu'à son époux de le lui dire. Tu le crois, mon ami, que je suis belle, répondait-elle avec une ingénuité intolérable, et avec un sourire qu'embellissait la plus sotte pudeur du monde?... Eh bien, je te permets de le croire, et que cette illusion ajoute au bonheur de celui qui peut seul faire le mien.

Je parie que ces derniers mots feront pitié à quelques-unes de nos nouvelles mariées. Cela doit être. Eh! dans quels temps barbares un homme seul a-t-il pu rendre une belle femme

heureuse ? Les nouvelles mariées auront raison ; mais moi qui par mon âge tiens un peu à ces temps barbares, je m'écrie :

Honneur aux cendres de ma mère !

Elle m'a nourri de son lait.... ce qui n'est pas tout-à-fait noble.

Elle-même guida les premiers pas de mon enfance.... ce qui ne signifie pas grand chose.

Dès que j'ai pu parler, elle m'a fait répéter les élémens de ma religion.... ce qui est un peu bourgeois.

Elle préférait au plaisir de porter une robe nouvelle, celui d'en économiser le prix au profit de sa famille.... ce qui nuisait beaucoup au commerce.

Jamais elle n'a dit du mal que d'elle-même.... ce qui ne passerait pas de nos jours.

Quand elle paraissait dans nos temples, elle n'y venait que pour Dieu seul.... ce qui était très-singulier.

Elle méprisait les hommes à lorgnettes, et les femmes qui aimaient les lorgneurs.... ce qui était un scandale.

Voyait-elle un pauvre, elle cachait son visage, et faisait l'aumône.... ce qui n'était pas édifiant.

Ah ! si elle vivait, elle ferait mourir de rire ; mais moi qui radote un peu, je m'écrie en pleurant :

Honneur au cendres de ma mère !

O cendres sacrées, puissiez-vous être à jamais confondues avec les miennes! Il me semble qu'un reste de ce sentiment profond et délectable qui nous unissait sur la terre, les réchaufferait dans la tombe, et que l'amour paternel, maternel, conjugal et filial leur conserverait une espèce de vie dans le sein de la mort.

Honneur aux cendres de mon père et de ma mère!

Adieu, pierre sépulcrale que l'art n'a point profanée avec ses vains ornemens, mais que la douleur plaça au niveau de la terre après avoir gravé dessus les noms des êtres les plus chers et les plus respectables.... bientôt mes larmes auront cessé de t'arroser.... Perdus dans l'immensité des débris des générations humaines, les augustes restes que tu couvres ne recevront plus les hommages d'un fils qui aura lui-même disparu avec une grande partie de la génération qui s'agite encore sur la terre....

Qui pleurera donc sur toi? Reçois encore les larmes qui tombent de mes yeux en cet instant. Avec elles je vais tremper la couleur qui retracera sur toi les mots suivans :

Honneur aux cendres de mon père et de ma mère!

Tant que ces caractères existeront, et en quelque endroit que tu sois transportée, si des barbares osent profaner le séjour de la mort, on dira :

Le plus tendre et le plus reconnaissant des fils déposa son dernier soupir sur les cendres du plus vertueux des pères et de la plus vertueuse des mères.

Adieu, ad.... Mes larmes m'empêchent d'achever le mot.

A MA FEMME.

Oui, bonne femme, il faut que je parte. Tu as beau me chercher querelle, et me répéter sans cesse que je n'ai pas le sens commun de faire des adieux à tant de gens qui s'en moquent, à des êtres inanimés qui ne peuvent les entendre, et d'affecter par fois de rire quand je provoque tes larmes par les idées les plus tristes....

Bonne femme, je vais partir, c'est dit. Et crois-tu que j'ai fait les apprêts de mon voyage sans mouiller de mes pleurs quelques-uns de mes petits paquets?

Sais-tu que tu es la seule chose au monde que je regretterais, s'il n'en existait pas une autre qui fait comme toi la plus chère partie de moi-même? L'enfant qu'une bonne femme vous donne n'est pas une bagatelle; cela vous presse le cœur autant que la mère, et ce n'est pas peu dire.

Te rappelles-tu du moment où, en riant, nous fîmes semblant de nous prendre pour toujours?

Eh bien, cela fut fait que nous ne nous en doutions pas ; et voilà que sans façon nous frappons à la porte de l'hymen. Il nous reçoit, rit de notre folie, parce que l'amour ne s'était amusé ni à pousser des soupirs, ni à débiter des mensonges, ni à faire des extravagances. Il te trouva fort jolie cependant, et à la lueur de son flambeau, il crut voir que tu valais beaucoup plus que tant d'autres qui ne se contentent pas de leurs charmes, et qui sont assez bêtes pour en acheter ; et ce qu'il y a de singulier, c'est que le flambeau dont je parle répand ordinairement les ténèbres sur les bonnes qualités d'une femme, fait ressortir à merveille tout ce qui la dégrade, lui prête même des défauts qu'elle n'eut jamais, et que bien au contraire plus il t'éclairait, moins je trouvais à reprendre, et plus je trouvais à louer. Il y a vingt-quatre ans que cela dure ; et si nous restions encore quelque temps ensemble, je me verrais forcé de dire que si le diable fit tout pour me faire damner, Dieu me donna ma femme pour me sauver.

Ecoute cependant, ne vas pas croire que tu es une femme incomparable. Oh ! tu n'es pas parfaite, et bien souvent tu n'as pas peu contribué à rendre mes infortunes plus piquantes qu'elles ne l'étaient au fond pour moi seul.

N'est-il pas généralement reconnu, par exemple, qu'une jolie femme doit faire son possible

pour le paraître encore davantage ? Eh bien ; tu étais là dessus d'une indifférence à faire pitié ; tu croyais bonnement qu'il suffisait d'être belle, et qu'il était inconvenant de charger de babioles la figure et la taille les plus intéressantes du monde.... Très-propre, et parée conformément à ton état et à ta fortune, tu pensais follement que tu n'avais plus rien à désirer.

C'était fort mal, bonne femme, fort mal ; car enfin quoique trop de dépense pour la toilette augmente le nombre des créanciers, ruine une famille, et multiplie les tourmens du ménage, une épouse qui aime vraiment son époux doit oublier sa bourse pour ne songer qu'à plaire aux autres ; et plus le nombre de ses adorateurs est grand, plus les affaires de la famille prospèrent... Entre dans la plus grande partie des maisons, et tu verras si je mens....

Ensuite, quelle est cette habitude que tu avais prise de ne t'occuper que de ton ménage, du plus petit détail, d'en faire une chose sérieuse, de profaner tes jolies petites mains que l'amour avait pris soin lui-même de perfectionner ? Conviens qu'en cela tu avais un grand tort. Ne devais-tu pas savoir que ce n'est que dans un boudoir que la beauté doit être en désordre ? Je te l'ai dit souvent ; mais tu as une tête !.... Vois ce qui en est arrivé.

Ce travail ridicule, ce zèle domestique te font passer vingt-quatre mortelles années sans ennui,

sans maladies et sans remords ; tu as pris une santé à désespérer le plus effrayant des médecins.... Et cela ne se pardonne pas ; car enfin, une femme qui a des beaux yeux, une bouche appétissante, un tour de visage fripon, une taille adorable, doit bien se garder de déranger tout cela ; elle ne doit s'amuser qu'à polir les armes de l'amour, et à décocher des flèches. Telle est sa destination sur la terre ; tout le reste n'a pas le sens commun.

Economiser le fruit des travaux de son époux ; ne chercher son bonheur que dans sa maison et auprès de lui, ne pas reconnaître que tout ce qui est au dehors n'est que faux enchantement ; que les soupirs des sots, que les pensées libertines et que les projets déshonorans des amateurs sont l'unique but auquel une épouse jeune et jolie doit nécessairement penser.... c'est, en vérité, n'avoir pas la première idée du savoir vivre, et sur-tout de la mode charmante universellement reçue. Je te le dis sans me fâcher ; mais il m'a fallu bien de la patience pour ne pas éclater souvent.

Ce n'est pas le tout encore. Pardonne ; on a son franc parler sur le bord de sa tombe, et j'use du droit.

Que signifie cette faiblesse qui te faisait monter dans les greniers à quatre heures du matin pour porter des secours à des êtres qui n'avaient ni avec toi, ni avec moi aucune relation de parenté

ou d'amitié? Et cela toujours dans le plus grand secret.... Parlait-on à madame d'un malheureux? Vîte un mouchoir, et la voilà qui pleure comme un enfant. Croit-elle pouvoir adoucir ses maux? Crac, la voilà partie, et tout ce que pouvait être utile à elle-même, tout cela devenait aussitôt la propriété du malheureux, quel qu'il fût.

Je parie que cette faiblesse inexcusable a été cause cent fois que la modiste, la tailleuse et le marchand de petits bijoux n'ont pas eu sa pratique. Je le demande à toutes les dames *comme il faut*, le commerce n'est-il pas en droit de faire à ma femme les reproches les plus piquans?

Oui, oui, ma bonne amie, vous aviez tort; ce genre d'actions que vous trouviez si bien du goût de votre cœur, était du dernier ridicule. Apprenez qu'un bienfait ne vaut pas un chapeau; que les larmes de la pitié ne valent pas un soupir de l'amour en bésicles et en bottes, et que jamais la reconnaissance n'a dédommagé d'une plate flagornerie perdue.

Je me doutais bien de quelque chose, mais j'aurais crié en vain. Pour avoir la paix, je vous laissais faire. Elle a sa folie en tête, disai-je, quoiqu'au fond je visse bien que c'était un grand défaut de son cœur.... Eh bien, disai-je aussi, partageons ce cœur avec le malheureux, puisqu'il le faut, et figurons-nous que nous l'avons tout entier l'un et l'autre. A force de me le figu-

rer,

rer, j'en demeurai convaincu, ma femme; mais qu'y faire ?

Voici sur-tout ce qui m'a toujours affecté singulièrement. Dans les soins que tu prenais de ta fille, conviens que tu as passé la mesure. Au premier cri de l'enfant, ne voilà-t-il pas que je ne trouve qu'un cœur dans sa mère qui veut nous contenir tous les deux à la fois ? C'était une bizarrerie vraiment extraordinaire. Selon ce cœur ambitieux, le père et l'enfant ne faisaient plus qu'une personne. On ne travaillait pour l'un que parce que cela était utile, ou faisait plaisir à l'autre. Le baiser que recevait celui-ci était pour celui-là ; d'une pierre, c'était toujours deux coups. En allaitant l'enfant, on souriait au père ; en faisant quelque chose pour le père, c'était une grâce nouvelle qu'on donnait à l'enfant, ou un nouveau plaisir qu'elle en recevait ; et, ne vous déplaise, ce manége n'est pas encore fini, et n'a jamais eu d'interruption.

J'avoue que bien souvent je ne savais trop qu'en croire. Il est cruel de trouver un rival dans une petite fille dont on est le père ; et je crois, Dieu me pardonne, que si je l'eusse été d'une douzaine de marmots, chacun eût été *moi* pour elle, et qu'elle n'eût pas rougi de me retrouver dans chacun.

C'est vrai, bonne femme, et je te le dis aujourd'hui en secret, j'étais jaloux... Mais je

me suis bien gardé de te le dire avant ; tu aurais redoublé de caresse pour ma fille....

Je ne te reprocherai point les torts que tu as eu directement à mon égard, et toutes ces attentions qui se succédaient sans intervalles ; et ces naïvetés qui en indiquant que je t'occupais seul, me forçaient à m'occuper sans cesse de toi ; et ces confidences que tu me faisais de tes infortunes après la mort de ton père et de ta mère avant que je ne te connusse, confidences qui oppressaient mon ame par l'idée toujours renaissante que tu méritais les plus tendres affections ; et ce dédain d'un parent de très-près qui n'eut pitié ni de tes agrémens extérieurs, ni de ta jeunesse, ni de tes vertus ; et cet abandon où tu te trouvas à l'âge de quinze ans, âge si terrible pour la candeur, et si favorable à la corruption qui cherche des victimes ; et ce courage qui brave mes infortunes, les partage, et me fait trouver en toi toutes les sortes de consolations ; et ces dédains que tu fis toujours de ces messieurs qui donnent des louanges pour avoir le droit d'offrir le déshonneur, et qui sont toujours prêts à acheter ce que l'on veut vendre....

Tout cela, bonne femme, pouvait être admirable, à ton compte ; mais pour le mien, que d'inconvéniens ! pas un prétexte pour faire le mari, c'est-à-dire, le maître souverain de sa femme ; c'était une tyrannie d'un genre assez rare, mais qui ne me laissait pas disposer de

ma tendresse selon mes fantaisies ; il fallut te la donner toute entière, gémir sous le ridicule ineffaçable de voir toujours sa chère moitié avec un nouveau plaisir, de l'aimer sans partage, de ne penser qu'à ce qui peut la rendre heureuse ; et la dédommager de tout ce qu'elle a fait pour bien remplir ses devoirs d'épouse et de mère. C'était un grand sacrifice ; je l'ai fait pendant vingt-quatre ans ; mais il faut un terme à tout. Ce n'est, à la vérité, qu'en mourant que je serai dégagé des chaînes que tu m'imposas ; la mort seule pouvait me rendre ce petit service, et je parie encore que si je te revois dans l'autre monde, cela recommencera pour ne jamais finir.

Reçois mes adieux ; malgré tous les torts que je viens de te reprocher, je n'ai pas la force de te refuser mes larmes, mon admiration et ma reconnaissance.

Va, bonne femme, quoique tu n'aies jamais fait de mal à personne, tu es encore la plus parfaite de toutes. Brave avec courage les dédains des femmes *comme il faut*, ris de leurs plates observations, de leurs malices enfantines, de leurs intrigues ténébreuses, de leurs chiffons admirables, de leurs minauderies charmantes, de leurs airs plaisans de prétention ; continue à te parer de ces charmes que le temps ne détruit pas, et dont la corruption n'a que faire ; oublie tes malheurs et ceux qui les causèrent ; renferme

dans ton cœur, avec le Dieu que tu chéris, toutes les vertus qui te font chérir toi-même par tous ceux qui te connaissent, et qui en ont reçu des bienfaits ; retrouve toujours dans les traits de ta fille ceux de son père....

Va, je ne meurs pas ; en descendant au cercueil, je m'élance vers mon Dieu et l'éternité. Là, en présence de l'un, et dans le sein de l'autre, j'attendrai mon épouse, et quand elle arrivera, je dirai encore : Voilà le modèle des épouses et des mères.... Adieu, adieu, ma chère femme.

A MA FILLE.

En faisant mes adieux aux cendres de mon père, de ma mère et de mon épouse, je croyais avoir épuisé tous les sentimens de mon cœur ; et voilà qu'en pensant à mon départ, j'en retrouve à faire trembler le père mourant le plus hardi.

Qui es-tu donc, gentille créature, qui me fis pleurer la première fois que je te vis sourire, qui aimais tant à danser sur mes genoux, et qui parla si clairement à mon cœur quand tu balbutias ton premier mot ?

Où est le temps où un bonbon faisait ton bonheur et le mien quand je te le donnais ? Dix-huit ans se sont écoulés, et si je consulte les doux momens que tu m'as fait passer, je ne serais pas étonné qu'il n'y eût que dix-huit minutes.

Cependant te voilà grande ; déjà quelques petits amours ont battu des ailes autour de toi, et t'ont fait de leurs niches ; la corruption a braqué ses lunettes, et traçé quelques plans en ton honneur et gloire. Il n'y a plus à badiner ; le bel âge n'a pas manqué de t'offrir ses illusions, et l'esprit et le cœur ont voulu se rendre compte de leur destination sur la terre.... Je te l'ai faite connaître ; tu en es fière.... Je ne suis pas fâché de ce petit orgueil ; il devient une vertu du premier ordre quand il se déclare l'intrépide chevalier de la sagesse.

Avoue que nous avons bien ri quelquefois de ces jeunes gens délicieux et de ces vieillards adorables qui te suivaient dans nos promenades sans faire semblant, qui te lançaient un fade compliment d'une manière imperceptible, les premiers en faisant une pirouette sur leurs talons enferrés, et les seconds en faisant un faux pas à leur faire casser le nez. Les fripons ! ils auraient bien voulu trouver un cœur flétri sous ton joli minois, et le signal de la corruption dans ton œil animé. Imbécilles ! qui ne voyaient pas que s'ils faisaient fermer l'un, ils étaient des objets de pitié pour l'autre.

Adieu, chère enfant, pose la main sur ton cœur, et que chaque palpitation te rappelle un conseil de ton père, et une vertu à pratiquer.

Donne à la nature toutes les grâces qu'elle

reçoit de l'art ; mais que l'art ne fasse jamais disparaître la nature.

Marche fière de toi-même au milieu de la corruption qui nous dévore, tu seras comme la rose au milieu des chardons.

Ne reconnais dans les parures recherchées que les hochets de la folie, ou le prix du libertinage.

Orne ton esprit de ce qui peut l'embellir, mais qui ne le flétrit point.

Ne fais pas la savante. La science a ses fleurs ; prends-les, et les marie à celles des grâces pour en faire un bouquet à l'hymen.

Aime la solitude ; elle est l'amie de la sagesse. Dans son sein on se retrouve avec soi-même, et si la conscience est tranquille, cette société est pleine de charmes.

Ris de ces têtes légères qui s'oublient pour ne s'occuper que des autres, et leur trouver des vices et des ridicules. Une mauvaise langue ne s'agite que pour répandre le poison du cœur.

En toute occasion défends ton sexe ; la plus grande partie de ses erreurs tient à sa délicatesse. Si le nôtre en avait davantage, le tien vaudrait plus que lui.

Tends la main à celle qui ne voit que des fleurs sur le bord du précipice, et que ton exemple lui apprenne à l'éviter.

Méfie-toi des louanges ; celui qui les donne ne voudrait pas souvent qu'on les méritât.

Badine avec les gentillesses de l'amour ; mais prends garde, il a toujours quelque malice à vous faire.

S'il prend le ton sérieux, pose la main sur ton cœur. Une palpitation t'indiquera le danger qu'il court. Fais-en part aussitôt à ta raison, en jetant un coup d'œil sur la dignité de ton être et sur le tableau de tes devoirs.

Te parle-t-il de l'hymen son frère, qu'il n'aime pas, dit-on, parce qu'il en reçoit souvent la mort, fais tes conditions, et prends si bien tes mesures, qu'ils se plaisent ensemble, et que la sévérité de l'un soit toujours embellie des fleurs de l'autre.

Veux-tu être toujours la plus forte dans ton ménage ? Sois la plus douce.

Veux-tu ne voir que ton amant dans ton mari ? Qu'il lise sans cesse sur les lèvres de sa femme le premier et le dernier mot qui le rendirent heureux aux applaudissemens de l'honneur.

La fortune vous joue-t-elle quelqu'un de ses tours ? Ne fais aucun reproche à ton mari ; il croirait qu'elle tient la première place dans ton cœur, qu'il n'en occupe que la seconde, et bientôt tu n'en aurais aucune dans le sien.

A-t-il quelques inquiétudes ? Que tes grâces, tes discours et tes actions lui fassent voir qu'il a mille plaisirs à son service.

Se rend-il coupable de quelques duretés ? Embrasse son enfant devant lui.

Que les occupations de ton ménage soient tes premiers plaisirs ; tous les autres en seront plus vifs et plus légitimes.

Dédaigne l'excès de la parure ; il indique la pauvreté du cœur et la faiblesse de l'esprit.

Quand tu te pareras, consulte les goûts de ton mari ; il saura mieux que personne ce qui te convient.

Choisis bien tes amies, ou tu auras souvent la perfidie pour confidente.

Reçois avec grâce les amis de ton mari, et n'en aies pas qui lui déplaisent.

Ne parle que de ce que tu connais bien, tu n'ennuyeras personne.

Parle peu, ton esprit brillera.

Si la fortune te comble de ses faveurs, pense à ceux qu'elle accable.

Si elle te frappe, cherche le remède dans ton cœur ; tu en trouveras mille s'il est vertueux.

Dans tes peines, pense à Dieu. La religion n'a pas de malheureux.

Sois la première institutrice de tes enfans ; le cœur d'une mère en sait plus qu'une savante qu'on paye.

Ne dis jamais devant eux ce que tu ne pourrais dire devant les autres sans rougir.

Garde le secret de ton amie, tu auras une première vertu de l'homme.

Ne confie les tiens qu'au cœur de ton mari, tu ne seras point trahie.

Adieu, ma chère fille, dépose sur ton cœur les derniers avis que le mien te donne; c'est toute la richesse que je peux te laisser; et dans ce moment solennel, ce n'est pas une petite jouissance pour ton père que d'emporter dans sa tombe la certitude que tu en sens le prix, et que tu es disposée à les prendre pour règle de ta conduite.

Je te laisse sur cette terre où je n'ai trouvé que des perfidies, des extravagances et des malheurs. Tu le sais, ton enfance fut souvent arrosée des larmes que ta mère versait sur les infortunes de son époux : mais si les passions les plus viles s'acharnèrent contre moi, c'était un hommage qu'elles rendaient à la probité qui ne transige ni avec la conscience, ni avec les sots, ni avec les fripons.

Enorgueillis-toi de n'avoir pour fortune que tes vertus, et le souvenir qui te restera d'un bon père; et si l'on ne dit pas, en te voyant resplendissante de bijoux et couverte des colifichets du luxe : *Heureux les enfans dont les pères sont damnés*, tu ne devras au moins aucune restitution à mes semblables que j'aurai ruinés.

Je pars; mais un second moi-même reste, c'est une mère.... Je n'ai pas besoin de te dire ce que c'est qu'une mère, tu en as un modèle parfait dans la tienne.

Nous avons vécu dans des temps bien malheureux.... Sois toujours dans ceux qui s'écouleront encore, le modèle des enfans. Va, il y a bien des plaisirs dans la piété filiale ; on ne peut les comparer qu'à ceux que ta mère goûta dans les soins de ton enfance. Sois l'appui de sa vieillesse, sa sincère consolatrice dans ses peines, son véritable médecin dans ses maladies.

Tu n'as pas d'idée du bonheur dont vous jouirez l'une et l'autre. Si les larmes que les maux d'une bonne mère font verser, répandent dans le cœur de son enfant l'amertume qui le déchire, elles y portent aussi je ne sais quel baume qui le rafraîchit. Il y a quelquefois du plaisir à pleurer ; et quand les pleurs adoucissent les chagrins d'une bonne mère, c'est Dieu lui-même qui lui distribue des consolations par le ministère de l'enfant qu'il inspire et qu'il aime.

Adieu, ma chère fille ; je te donnai la vie ; penses-y quand je serai mort. Viens quelquefois sur ma tombe, je te parlerai encore en présence de mon Dieu.

Adieu, adieu, ma chère fille.

A LA POLITIQUE.

Je t'ai réservé mes derniers adieux, antique et mystérieuse furie ; je ne sonderai plus avec effroi et les yeux en larmes le gouffre où vont

s'engloutir ensemble la raison, les vertus, la dignité des peuples et leur bonheur.

Qu'on cesse enfin de mettre en principe que pour enchaîner les passions des hommes, et pour les rendre heureux, il faut les dégrader et les inonder de leur propre sang. J'ose dire sur le bord de ma tombe que ces passions ne sont que les filles hideuses de l'esclavage et de l'ineptie, et qu'elles pouvaient être dirigées vers le bien avec plus de facilité que vers le mal.

Quand l'orgueil et l'intérêt président à la rédaction des lois, elles président aussi aux actions publiques et particulières des peuples qui leur obéissent.

O politique ! si tu fis quelques héros, si l'humanité te dut quelques bienfaiteurs, que de monstres tu formas dans tous les temps et chez tous les peuples ! que de vertus tu défiguras ! que d'horribles passions te durent leurs fureurs et leurs succès ! Tous les systèmes ont abusé de tes poisons, et la perfidie eut sur-tout des armes pour chacun. Sous le masque de l'amour des hommes, tu les abreuvas de douleur ; au nom de la gloire, tu les couvris d'opprobres ; pour embellir leur vie, tu creusas leurs tombeaux.

Ouvrez les annales des quatre parties du monde, que trouvez-vous aux articles *politique ?* Des erreurs transformées en vérités, des vérités en erreurs ; des préjugés pour principes, des illusions pour réalités ; des crimes pour héroïs-

me, des perfidies pour récompenses ; le plus petit nombre enrichi, le plus grand prosterné dans la boue, aussi ridicule par ses inepties que féroce dans ses agitations ; un vain honneur masquant tous les vices ; des imaginations errantes, l'ignorance organisée, de fausses sciences en crédit; la raison muette, l'orgueil justifiant les forfaits qui le servent, et foudroyant le courage qui le démasque ; la religion, instrument de l'athéisme ; le luxe décorant la débauche, le célibat multipliant les prostituées, l'égoïsme desséchant les ames, l'usure rongeant la morale, l'hypocrisie couvrant la perversité ; l'intrigue tendant ses filets et dévorant sa proie ; sous le masque de l'amitié, le crime distillant ses poisons ; des enfans tirant le glaive contre leurs pères, des pères s'armant contre leurs enfans, des frères s'égorgeant pour envahir des nations ; des épouses impudiques assassinant leurs époux pour mettre à leurs places les intrigans qui les avaient séduites ; les lumières et la conscience prostituées au pouvoir ; la valeur jouet de l'ambition, et prodiguant ses victimes ; les lois conçues au profit des législateurs; le vœu des nations foulé aux pieds ; la bassesse, couverte du masque de la grandeur, prenant le mépris pour un hommage, l'adoration pour un tribut légitime, et le bien des autres pour sa propriété ; l'entretien des armées et les sueurs du peuple formant le trésor des maîtresses titrées et des favo-

ris complaisans ; la corruption, l'orgueil et la cupidité disséminant les guerres, fomentant les dissentions chez les peuples voisins, et distribuant des armes à tous les partis ; la dissimulation dictant les traités, la mauvaise foi les déchirant ; la diplomatie ne forgeant que des chaînes, des sceptres brisés, des villes incendiées, des champs ravagés, des nations trahies, vendues, reprises, partagées, anéanties ; des massacres généraux, des assassinats particuliers ; la pensée un crime si elle indique une vérité, le génie proscrit s'il ne se déshonore, les vertus écrasées si elles ne fléchissent pas ; la justice sacrifiée à la puissance qui s'en joue, à la cupidité ou au libertinage qui s'en servent ; la délation et l'espionnage en honneur ; des opinions étouffant les cris de la nature et de la conscience ; l'ineptie prononçant sur les intérêts publics ; des fureurs pour raisonnemens ; les victimes justifiant leurs bourreaux ; des esclaves fiers de leur infamie ; des vengeances particulières au nom du salut public ; des nouvellistes aiguisant des poignards ; sous des couleurs de fantaisie, des factions qui s'égorgent pour des chefs qui en rient.... Quelques hommes enfin disposant de toutes les dignités et de toutes les faveurs, salariant toutes les passions, dédaignant du haut de leur grandeur les convenances, les goûts, les affections et la volonté des peuples, et s'arrogeant le droit de fixer à leur propre avantage les destinées du genre humain.

Voilà ce que toutes les histoires anciennes et modernes, nationales et étrangères, m'ont appris. J'en saurais bien davantage si presque tous les historiens n'eussent été des menteurs en voilant les causes, en défigurant les effets, ou parce qu'ils n'étaient pas initiés dans tous les secrets, ou parce qu'ils avaient de bonnes raisons pour ne pas tout dire.

Odieuse politique, qui depuis tant de siècles ne cesses de tendre les filets où toutes les nations se laissent prendre, qui trouvas l'horrible secret d'anéantir le plus beau don du ciel, l'auguste raison, je te voue à l'exécration du monde, et te fais mes adieux.

Je ne lirai plus les histoires des tyrans.

Je ne pleurerai plus sur les maux de leurs esclaves.

Je ne m'indignerai plus contre les usurpations de tous les genres transformées en droits, et contre les vices, les erreurs et la lâcheté qui les consacrent.

JE NE VERRAI PLUS ces bouleversemens des états, où l'ignorance, l'amour propre, l'avarice et la frivolité opposent à des torrens de lumières les vices et les habitudes comme des digues qu'éleva seule la sagesse des siècles....

Une nation voisine, fière de ses lumières, de sa liberté, de ses richesses et de sa puissance, nous faire un crime de profiter du grand exemple qu'elle a donné à l'univers....

L'art de parler l'emporter sur le talent de bien penser, et des vociférations étouffer les cris de la sagesse et de l'expérience....

La plus grande partie des fonctionnaires de l'état, sur le chemin de la liberté courir après la fortune....

L'exagération, en planant sur des décombres, se perdre dans l'immensité des systèmes, voguer sur une mer d'extravagances, pour aller s'engloutir dans le gouffre de la plus odieuse servitude.

Les princes voisins jeter les brandons de la discorde, salarier les passions opposées, attaquer à la fois un seul peuple pour en être tous vaincus ; mais constans dans leur profond secret, soutenir une guerre qui les ruine, et moissonne leurs sujets *sous le vain prétexte de* ramener l'ordre quand ils sèment les divisions et propagent les excès qui seuls peuvent leur faciliter la conquête à laquelle ils aspirent depuis des siècles....

Divers systèmes de gouvernement se succéder avec la rapidité de l'éclair, créer des millions de parjures, et chacun dans leur chute entraîner une foule de victimes....

Tout l'honneur de l'état réfugié dans nos camps, et les drapeaux de la plus brillante des gloires ombrager nos folies et nos malheurs....

Les intrigans de tous les partis s'affubler des couleurs du jour, sacrifier les plus beaux sou-

venirs à l'ambition et à la cupidité, accabler de leurs dédains ceux qui par leurs lumières, la pureté de leurs principes, leur noble courage et la candeur de leurs ames leur ouvrirent avec un auguste désintéressement la carrière des dignités et les sources de l'or, et ne reconnaître plus pour patrie que la main qui les élève et les enrichit....

L'homme vertueux et l'homme à talent condamnés à faire dans l'obscurité des vœux pour le salut de la patrie, à gémir sur l'incertitude de son sort, frémissant sur-tout à l'idée de la voir anéantie par la dépravation des mœurs et par la soif des richesses....

Le luxe le plus effréné substitué à tous les sentimens généreux, fanatiquement adoré comme le dieu du jour....

La vertu dédaignée par l'amour, s'il désespère de la flétrir....

Le mariage cesser d'être le prix de la pudeur, pour n'être que celui de la corruption....

D'innombrables concubines, sous les livrées de l'opulence, insulter avec audace à la morale publique, et dévorer le salaire de presque tous les employés de l'état....

La fortune, en foudroyant le génie, l'amour de la gloire et le courage dans le sein même de leurs triomphes, prodiguer en un an les événemens les plus incompréhensibles....

O ma patrie, ma chère patrie, reine du monde par

par ton sol, tes lumières et ta puissance, la foudre gronde de tous côtés, et te menace sur tous les points. Mon cœur est oppressé.... mes idées se croisent.... mes larmes tombent.... ma main tremble.... J'entends avec joie les cris de la liberté, mais ils se confondent de nouveau avec le bruit des armes.... Un grand nom frappe aussi mon oreille, et me rappelle mille prodiges.... O France! quel sort te réserve l'impénétrable Providence? quelle est la pensée profonde qui lance sur toi tous les guerriers de l'Europe, et qui sème en même temps les germes affreux des dissentions civiles? Est-ce bien la vertu qui appelle à son secours tous les fléaux de la guerre, ou ne serait-ce pas l'orgueil, l'ambition et la vengeance qui sous le masque de la grandeur et d'un noble désintéressement, distilleraient leurs poisons pour en abreuver un grand peuple, et pour lui ravir sa force et son indépendance? Tel est le problème qui nous est offert dans ces jours de douleurs. Puissent tous les Français étouffer les cris de leurs passions, laisser de côté les préjugés qui les dominent et les habitudes qui les entraînent!... Que l'exagération dans tous les sens se taise; elle tue la vérité, enchaîne la raison, étouffe les mouvemens sacrés de la nature, et profane le courage.... Qu'une seule pensée unisse tous les Français..... *La France est le sol qui les vit naître, et renferme les osse-*

mens de leurs pères..... et la patrie est sauvée....

Adieu politique.

Pauvres humains, je vais cesser enfin de figurer parmi vous; bientôt vous marcherez sur mes cendres.... Entendez les dernières paroles d'un homme qui vécut dans l'ombre avec une conscience tranquille, mais avec un cœur trop souvent déchiré, dont les regards, après avoir plané sur l'antiquité la plus reculée, et traversé toujours en pleurs les siècles qui l'ont suivie, se sont fixés sur celui qui vient de s'écouler, et sur celui qui commence.... Entendez ses dernières paroles : aucun homme, à quelque rang que la naissance ou la fortune l'ait placé, ne lui en impose ; aucune dignité ne fut briguée par lui, et ne le tente ; jamais les coups de la fortune, quelque nombreux qu'ils aient été, n'ébranlèrent son ame ; ses faveurs les plus brillantes furent toujours l'objet constant de ses mépris, et l'approche de la mort, s'il ne pleurait sur vos crimes, vos vices, vos folies et vos malheurs, lui feraient verser des larmes de joie.... Ainsi donc il parlera avec fierté, car il ne répétera que les arrêts de la sagesse, et mourra bientôt après.

Dieu créa les hommes, et leur donna la terre.

Aucun ne reçut de lui le droit spécial de commander aux autres.

Il n'appartient qu'à la raison, à la vertu, à l'amour de l'humanité de faire des lois.

L'orgueil, la force et la cupidité ne commettent que des crimes ; leurs lois ne sont que des foudres et des chaînes.

Que les plus sages et les plus éclairés d'entre vous règlent vos conventions sociales ; qu'elles soient conformes à vos mœurs si elles sont pures, à vos lumières si elles ne sont pas fausses, et que la vertu toujours en soit le fondement inébranlable et sacré.

Qu'un gouvernement digne de vous, assez fort pour en imposer à toutes les ambitions, pour réprimer toute atteinte à la paix et au bonheur public, pour prévenir les erreurs populaires, soit le gardien suprême et redoutable du pacte social.

Qu'il soit aussi vénéré que la loi, tant qu'il vénérera la loi lui-même.

Que dans cette loi seule il trouve ses droits à la considération publique et à l'obéissance ; qu'il lui soit impossible de croire que hors le cercle tracé par cette loi, il y ait plus de gloire, plus de pouvoir et plus d'amour pour lui.

Qu'il soit placé au plus haut point d'élévation après la patrie et la loi, pour qu'il voie de plus loin le fripon, l'ambitieux, le magistrat prévaricateur, l'oppresseur subalterne de ses concitoyens, les maux qui menacent la patrie, et l'étranger qui ose s'avancer les armes à la main.

Qu'il commande l'armée ; mais prenez vos précautions pour que l'armée ne le confonde

avec la patrie, que lorsqu'il se confond loyalement avec elle.

Ne choisissez jamais pour législateur celui qui fait des efforts pour l'être.

Que la religion soit vénérée ; en consacrant des vérités saintes, elle conserve la morale dont elle est l'appui le plus solide ; elle unit les hommes entre eux, les rapproche de leur Créateur, leur donne l'idée la plus noble de leur origine, de leurs devoirs et de leur destination ; elle guide la jeunesse, et distribue des consolations profondes au malheureux et au vieillard. En proclamant que tous les hommes sont égaux devant Dieu, elle foudroie ceux qui osent dire qu'ils ne peuvent l'être devant la loi.

Que la propriété, la liberté, l'industrie, les sentimens religieux, l'honneur et la vie du citoyen, soient sous la protection de tous, et que la loi lui fournisse abondamment tous les moyens de les défendre avec succès contre l'oppresion de quelque genre qu'elle soit.

Que les fonctions publiques appartiennent à tous ; mais que l'intrigue soit déjouée, et que les vertus et les talens soient les seuls titres pour les obtenir.

Que la pensée et sa publication soient libres : ceux qui trompent les hommes sont les seuls ennemis de ce principe.

Que le calomniateur soit flétri par la loi, comme il l'est par la morale.

Que la paternité soit mise au rang des choses les plus vénérées ; la jeunesse sera sage, et la vieillesse heureuse.

Que le travail soit honoré ; les vertus et les chef-d'œuvres naîtront en foule.

Qu'autant qu'il est possible, le célibat soit proscrit ; il insulte à l'ordre social, et féconde la corruption.

Une fois les limites de l'état posées, celui qui les franchit pour les porter plus loin est un traître ; il déshonore la patrie, outrage la civilisation et profane la valeur.

Que tous les fonctionnaires publics soient responsables de leurs fautes et de leurs crimes.

Tous les madrigaux, toutes les chansons, toutes les vapeurs, toutes les généalogies, tous les argumens de collége, tous les intérêts plus ou moins illégitimes, toutes les histoires plus ou moins mensongères, toutes les sortes de fanatisme, tous les nouvellistes plus ou moins imbécilles ou perfides, toutes les déclarations diplomatiques, tous les grands hommes des cafés et des ruelles, toutes les baïonnettes, tous les canons, toutes les bombes, toutes les perfidies et toutes les sottises de l'univers n'anéantiront pas ces principes d'une vertueuse politique. On les défigurera, on les empoisonnera, on en plaisantera, on les plongera dans une mer de sang et de feu.... *Ils furent les premiers proclamés sur la terre....* Les sages

de tous les siècles les proclamèrent successivement aussi au milieu des éclats de la foudre lancée par les tyrans.

O politique, adopte-les enfin de bonne foi, et renonce à ces odieux mystères qui firent les maux et la honte des générations précédentes. Est-il donc reconnu que l'art de gouverner les hommes n'est plus susceptible de perfectionnement? Les décisions antiques des barbares ont-elles à jamais fixé les destinées du genre humain? La nature et la raison sont-elles réduites à un silence définitif? L'expérience n'a-t-elle plus de lumières à répandre? Le talisman qui couvrait la vérité dans tous les sens, n'est-il pas brisé? Ah! si les maîtres du monde, au lieu d'encourager les résistances, de multiplier les obstacles, d'entretenir de malheureux espoirs, avaient préféré au pouvoir de faire verser des flots de sang pendant le quart d'un siècle, l'honneur d'ouvrir un congrès général pour discuter sans passion les droits des peuples et les devoirs de leurs chefs.... une assemblée de ce genre les eut couverts d'une gloire immortelle; ils eussent été les vrais bienfaiteurs de l'humanité; des millions de héros vivraient, et auraient été les interprètes augustes de la postérité la plus éloignée de nous en les accablant de leurs bénédictions.

O politique, que les lumières qui nous inondent tombent enfin d'à plomb sur tous tes plans,

pour qu'ils soient vus et bénis, parce que la sagesse, la morale, la vérité et le respect pour les hommes les auront seuls tracés.

Alors la dignité des peuples ne sera plus sacrifiée aux prétentions barbares et ridicules de ceux qui ont intérêt à la flétrir....

Alors les chefs des gouvernemens, puissans par la force qui leur sera confiée avec prudence, par les lois qui dirigeront leur action, par le bien qu'ils ne pourront se dispenser de faire, par l'amour et la reconnaissance de leurs concitoyens, ne verront plus autour d'eux de vils esclaves régnant sur des esclaves plus vils encore....

Alors les fonctionnaires publics plus recommandables par leurs vertus et leurs talens que par leurs dignités et leurs richesses, ne fouleront plus à leurs pieds les nations qui les récompensent, parce qu'ils ont eu l'honneur de les bien servir....

Alors les nations elles-mêmes, sous l'auguste influence de leurs lois, de leur liberté et de leur bonheur, prodigueront les chef-d'œuvres de leur génie, de leurs arts, les richesses de leur agriculture et de leur commerce....

Alors les lumières de tous les genres se confondront avec l'amour de la religion chrétienne, et l'incrédulité sera décidément vaincue,

parce que la vertu et la raison dans toute leur force reconnaîtront sincèrement le Dieu qui la donna aux hommes, et le retrouveront tout entier dans le livre qu'il écrivit.....

Alors les législateurs de tous les pays ne trahiront plus les intérêts de leur patrie pour avoir des dignités et de l'or, parce que les intrigues n'auront pas présidé à leur nomination, et que les vertus et les talens les auront seuls désignés à leurs concitoyens....

Alors le drapeau français, symbole de l'élévation de la pensée et de la valeur de nos guerriers, n'offrira plus à nos yeux que le faisceau sacré de la liberté publique....

Alors la France aura profité de ses malheurs, et sera fière de ses triomphes. Généreuse envers ses ennemis de tous les genres, elle portera les rayons de sa gloire et les preuves de son bonheur aux extrémités des deux mondes....

Alors, ô politique, j'oublierai tous les maux que tu fis à la terre. Avant que la mort ne me frappe, ma pensée sondera sans frémir la profondeur de tes vues; elle admirera la loyauté de tes décrets; je verserai des larmes de joie sur les heureux résultats de l'une et de l'autre, et mon dernier soupir sera pour mon Dieu, pour ma patrie et pour les bienfaiteurs du genre humain.

Adieu, politique.

J'ai vu les hommes tels que les firent l'orgueil, l'ignorance et l'esclavage ; ils ne pouvaient être autrement. Mes derniers devoirs sont remplis envers eux. Si mon cœur palpite encore quelque temps au milieu des ruines qui l'environnent, avant d'expirer je les remplirai envers ceux qui bravèrent les erreurs des siècles, dont la raison plana sur les chaînes de tous les genres, et dont la pensée se confondant avec les plus tendres affections du cœur, traça le plan de la véritable civilisation, indiqua le bonheur public et particulier, et fournit les moyens de le saisir et de le fixer.

Quant aux femmes, je ne crois pas qu'elles aient quelque chose de plus à exiger de moi. Il y a long-temps d'ailleurs qu'elles m'ont perdu de vue, et que je suis forcé de ne plus leur offrir les petits services qu'elles aiment avec tant de bonne foi. Ainsi donc....

BONSOIR A L'UNIVERS.

MA PRIÈRE.

O mon Dieu, je vais paraître devant vous; et vous ne m'écraserez pas sous le poids de votre puissance. Vous me fites faible, me feriez-vous un crime d'avoir été ce que vous m'avez fait? J'ai cru à toutes les vérités de la religion, parce que vous l'avez faite vous-même, et que vous n'avez pu vouloir me tromper; mais je me suis tenu en garde contre les combinaisons et les intérêts des hommes. Si j'ai commis des erreurs, vous le savez, ô sagesse éternelle, ce n'est qu'en faisant des efforts pour n'en pas commettre. J'ai supporté avec courage tous les maux inséparables de mon existence; mais aucun mortel n'a le droit de me reprocher d'avoir causé les siens. Cette pensée plaît à mon cœur; elle embellit mes vieux jours, et me rassure au moment où mon ame va s'élancer vers vous, ô mon Dieu, pour ne plus s'en séparer. J'aimai mes semblables : que de larmes j'ai versé sur leurs malheurs! Je ne tarderai pas à rendre mon dernier soupir. Qu'ils reçoivent avant les vœux que je fais pour eux, et que votre bonté les exauce; qu'ils se pénètrent bien de ce

qu'ils vous doivent ; ils ne cesseront de vous bénir. Qu'ils se fixent sur leur véritable nature, ils sentiront que le nombre de jouissances que vous leur avez réservées sur la terre l'emporte sur celui de leurs maux qu'ils provoquent presque toujours eux-mêmes ; que leurs lois, en grantissant les droits de tous, ne soient dans leur réunion qu'un trophée consacré à la morale par les mains de la sagesse. Que doués des mêmes facultés, soumis aux mêmes besoins, et placés dans le même univers pour revenir tous ensemble à la même source qui est vous, ô mon Dieu, ils ne souffrent entre eux d'autre différence que celle qui naît des services rendus à la patrie par des vertus et des talens. Aucun ne sera humilié ; tous marcheront d'un pas égal sous le dôme céleste, et décorés de la dignité que vous imprimâtes sur leur front en les créant. Toutes les illusions seront détruites ; la cause des vices aura disparu ; la vérité, en dispensant le bonheur, régnera sur la terre, et la mort ne sera plus qu'une scène agréable de la vie, qui se terminera par l'immortalité.

ENVOI DU TESTAMENT

ET D'UN CERTAIN NOMBRE D'ADIEUX,

A M.r *** NOTAIRE.

MONSIEUR,

Je suis entre la mort et mon médecin ; de quelque côté que je me tourne, je suis pris, et ne remue plus. Je vous fais remettre par une main fidelle un petit paquet qui contient mon testament olographe, et mes adieux aux personnes qui sont désignées. Je sais que tous vos actes sont clairs comme le jour, et que jamais vous n'altérez les dernières intentions des mourans, comme certains de vos honnêtes confrères, au profit de ceux qui ont de la discrétion, et savent payer un service. Ainsi je compte sur votre exactitude. Comme mon médecin sait mieux que personne le moment où il doit me donner mon passe-port, il est chargé de vous indiquer celui où vous pourrez ouvrir le paquet, et distribuer les dons que je fais. Je ne doute point, monsieur, que chacun des légataires ne se charge du soin de m'acquitter du service que

j'attends de vous. Ils feront sans doute imprimer les manuscrits qui leur reviennent, et si tous ceux qui leur ressemblent en achètent, ils gagneront assez d'argent pour ne pouvoir se dispenser de vous en offrir un peu, ce qui pourra faire une jolie petite somme. Je vous la souhaite.

F. C. A. mourant.

AVIS DU MÉDECIN DE M.r F. C. A.

A M.r *** NOTAIRE.

MONSIEUR,

J'ai l'honeur de vous prévenir que le bonhomme F. C. avocat, dont j'avais celui d'être le médecin, est mort après ma seconde visite, conformément aux principes que je suis dans l'usage de suivre. J'avais envie de le laisser vivre quelques jours de plus pour faire quelques observations nouvelles sur le dérangement de sa tête ; mais il était pressé de partir, et je n'aime pas à contrarier mes malades. En rendant son dernier soupir après avoir pris ma seconde ordonnanee, il m'a chargé de vous envoyer son extrait mortuaire. Il ne pouvait

pas mieux s'adresser. Je l'aimais tant, que j'aurais pu lui en délivrer un long-temps avant sa mort. Il vous est permis de distribuer les petits paquets qu'il vous a confiés, et de compter sur mes soins expéditifs quand vous penserez définitivement à faire vos dernières dispositions.

MORTIFER, médecin.

FIN.

BIBLIOTHÈQUE TOULOUSE UNIVERSITAIRE

FAUTES A CORRIGER.

Page 93, *lig.* 16, le style de l'acteur, *lisez* le style de l'auteur.

Même page, *lig.* 20, il est permis à l'auteur, *lisez* il est permis à l'acteur.

Page 108, *lig.* 19, l'inondent de ses larmes, *lisez* l'inondent de leurs larmes.

Page 113 *lig.* 2, *après les mots* revêtu de toute la puissance nationale, *ajoutez* pour faire exécuter les lois.

Page 172, *lig.* 2, l'instant est favorable pour la faire jurer, *lisez* pour la faire jaser.

Page 321, *lig.* 21, la juste importance que nous devons lui donner, *lisez* que nous devons donner à la vie.

Page 326, *lig.* 20, du séjour qui vous attend, *lisez* qui nous attend.

Page 335, *lig.* 13, qui se confondra avec le sable, *lisez* qui se confondront avec le sable.

Page 339, *lig.* 3, on dédaigne le fruit que vous portez, *lisez* le fruit qu'ils portent.